

200725/4
BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE,

Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,

ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

ISSUE INTERUNIV.
75



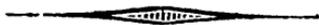
TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

	Pages.
SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE.	1, 248, 578
ISOPATHIE. <i>Morbilline, vaccinine, varioline, leucorhèine, tinèine.</i>	5
<i>Psorine, etc</i>	291
Observations pratiques.	25
SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.	51
Son Règlement.	161
Sur l'action comparée de l'aconit et de la saignée, par M. CHUIT, médecin.	46
Observation d'un cas de choléra, <i>par le même.</i>	98
Rapport à la Société homœopathique gallicane, par le docteur DUFRESNE.	65
Note sur le choléra, par le docteur PÉTROZ.	92
Allocation et Observation, par le docteur CRÉPU. . . .	100
Observations, par le docteur GASTIER.	106
Epreuves pathogénétiques de <i>l'if, par le même.</i>	195
Allocation et Observations, par le docteur PESCHIER.	125
Sur le <i>saccharum lactis, par le même.</i>	275
Profession de foi et Observations, par le docteur DU- PRÉ DELOIRE.	152
Observations, par M. Ch. SALADIN.	179
Observation, par le docteur SIEGRIT, de Bâle.	184
Choses quelconques au sujet de l'homœopathie, par M. YVAN	215
Observations sur l'emploi de l' <i>atriplex vulvaria</i> , par HEYNE.	245
Observations sur l'action de l' <i>actæa spicata</i> , <i>par le même.</i>	246
Sur la formation d'une Société homœopathique dans la Côte-d'Or, par le D ^r LAVILLE-LAPLAIGNE.	256
De l'hydrophobie, <i>par le même.</i>	519
Observations, par le docteur MALAISE.	265
Remèdes tirés ou à tirer du règne animal.	280
<i>Du suc de persil.</i> par MM. DOIN et LABURTHE.	504

TABLE DU VOLUME.

	Pages.
Observations, par le docteur DUPLAT.	541
CORRESPONDANCE. Lettre du docteur WIDNMANN. .	511
HOMŒOPATHIE VÉTÉRINAIRE.	112, 298
SYMPTOMATOLOGIE. <i>Ænanthe crocata</i>	60
<i>Brucea antidysenterica</i> . . .	120
<i>Achillæa millefolium</i>	186
<i>Nigella sativa</i>	252
<i>Prunus spinosa</i>	556
<i>Rana bufo</i>	281
<i>Lacerta agilis</i>	282
<i>Coccinella septempunctata</i> . .	<i>ibid.</i>
<i>Oniscus asellus</i>	223
<i>Trigonocephalus lachesis</i> . .	284
ANNONCES. <i>Exposition systématique des Effets</i> <i>purs des Remèdes</i> , trad. par le D ^r PESCHIER.	61 et 191
<i>L'homœopathie exposée aux yeux du monde</i> , par le docteur Achille HOFFMANN.	<i>ibid.</i>
<i>Organon de l'Art de guérir</i> , par S. HAHNEMANN.	62 et 126
<i>Répertoire méthodique et alphabétique des mé-</i> <i>dicaments homœopathiques</i> , par JAHR.	191 et 514
<i>Observations sur l'homœopathie</i> , par un homme qui n'est pas médecin.	513
<i>A popular view of homeopathy</i> , by Rev. Tho- mas Everest.	515
LIVRES NOUVEAUX EN ALLEMAND.	63, 191, 517
MÉLANGES.	256, 519



BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SOCIÉTÉ

HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE.

SÉANCE DU 15 AOUT.

Le Secrétaire communique plusieurs lettres de membres retenus par leurs occupations; la Société prête attention à ces phrases du docteur BÉGOZ : « Ma foi augmente de jour en jour, soit par les faits qui se passent sous mes yeux, soit par l'examen du fond de cette doctrine, auquel je procède avec le sérieux et l'attention qu'elle mérite. » — Ainsi se réalise ce que nous disions pages 132 et 133, *Bibl. homœop.*, t. III.

Le Secrétaire communique et lit une observation adressée à la Société par le docteur LAVILLE, de Dijon, qui a guéri, en huit jours, un état nerveux, le-

quel a commencé, il y a onze ans, par des vertiges suivis de tremblemens convulsifs de la joue droite, de la langue et du bras droit, devenus depuis deux ans si fréquens, qu'on en pouvait compter près de quarante accès par heure, durant lesquels les yeux et les paupières étaient convulsés, tandis que la face devenait rouge, et que la poitrine faisait entendre un hurlement fort et profond; ces paroxismes étaient accompagnés des douleurs les plus vives; il y avait inappétence, déglutition presque impossible, constipation; urines rouges, sédimenteuses; pouls fréquent et plein; sommeil nul. — *Acon.*, *bell.*, *nux*, ont été les principaux remèdes employés.

La Société n'a pas autorisé la publication textuelle de cette observation, parce que l'auteur, quoiqu'il ait guéri très-rapidement une maladie ancienne et grave, ne paraît pas avoir suivi d'une façon normale les préceptes qui concernent l'expectation de l'effet de chaque remède.

M. le lieutenant-colonel SALADIN, récemment arrivé de Plombières, a raconté plusieurs cas très-remarquables de guérisons opérées par des remèdes homœopathiques, dont il a été le témoin, et dont il espère pouvoir se procurer les observations détaillées. — Il a rendu compte de la conversion d'un médecin qui ne connaissait l'homœopathie que de nom, et qui a été si frappé des raisonnemens et des assertions de HAHNEMANN, qu'il en a lu l'*Organon* entier en vingt-quatre heures, et a demandé immédiatement tous les autres ouvrages publiés en français.

M. SALADIN a fait connaître des traitemens d'homœopathie vétérinaire, qui se sont passés dans sa propriété, et dont il communiquera les observations.

M. PESCHIER a lu l'observation d'une fièvre intermittente guérie presque instantanément avec une goutte de *camomille*. (Voyez tome III, p. 374.)

Sur quoi M. P. DUFRESNE a observé que la *camomille* convient surtout dans le type quotidien, ainsi que le lui a fait connaître sa pratique dans un canton où les fièvres intermittentes sont communes, à cause probablement du voisinage de terrains inondés. — Il a ajouté que dans le type tierce, on ne parvenait guère à guérir sans employer un antipsorique, et que *lycop.* et *carb. veg.*, étaient ceux qui lui avaient le mieux réussi; que *puls.* réussissait surtout quand il y avait absence de soif; *ignat.* lorsqu'il y avait soif dans le frisson; et *capsic.*, soif avant le frison. Enfin, il a donné ce précepte : ne pas réitérer le même remède, lorsque, sous son influence, un accès a diminué d'intensité; mais attendre; l'accès suivant ne reparaitra pas, ou sera si léger, que la maladie pourra être considérée comme terminée.

Le même docteur a cité un cas d'homœopathie vétérinaire qui s'est présenté chez lui.

Une jument qui, dans une inflammation, avait été traitée, il y a deux ans, par les saignées, fut prise, il y a peu de jours, de fièvre avec bouche chaude, oreilles froides et gonflement de ventre; *acon.* lui fut administré deux fois, à six heures de distance; le lendemain, peu de changement à la fiè-

vre, moins de gonflement, borborygmes; *acon.*, le soir; le troisième jour, légère amélioration; *bryon.* suivie de lavemens, qui furent gardés, ce qui n'avait pas eu lieu les jours précédens; guérison.

M. SALADIN dit que, se rappelant les expériences physiologico-thérapeutiques faites par un médecin qui, ayant fait des brûlures aux pattes d'une grenouille, avait vu se guérir avec une grande promptitude celles sur lesquelles il avait versé du suc d'*aconit*, tandis que les autres restaient malades; il avait voulu expérimenter l'*aconit* sur lui-même, et que s'étant légèrement brûlé un doigt contre le bord d'un vase placé sur le feu, il avait dissout *acon.* $\frac{00}{X}$ dans un demi-verre d'eau, et y avait plongé le doigt brûlé; avant la fin de la journée, il n'y avait aucune trace de brûlure.

Il a répété la même épreuve plus en grand sur une domestique dont la main avait été échaudée par du lait bouillant; il la lui fit plonger immédiatement dans l'eau chaude, pendant le temps qu'il dissolvait *acon.* $\frac{40}{X}$ dans un peu d'eau froide, dont la malade se lava la main; en peu de temps, la brûlure disparut.

M. DUFRESNE a lu son mémoire sur cette question : l'allopathie est-elle une science? (Voyez tome III, p. 321.)

La Société s'est ensuite ajournée au 15 novembre.

Ch.-G. PESCHIER, *secrétaire.*

ISOPATHIE.

(Suite de tome III, page 373.)

MORBILLINE.

IV. Une petite fille d'environ une année, offrant les prodromes de la rougeole, reçut une dose *morbilline*, répétée au bout de quarante-huit heures. La maladie fit son cours plus doucement et vite que sous l'action d'aucun autre remède.

V. La sœur du jeune garçon dont on avait pris le virus primitif, âgée de 9 mois, délicate, retardée, inquiétée par le travail des dents, chez laquelle l'exanthème rubéolique était plus abondant que chez son frère, fut atteinte d'une forte fièvre, d'une toux violente, d'une agitation constante; la cavité buccale elle-même était garnie de rougeole, et la voix tout-à-fait rauque. GROSS donna *morbilline* toutes les quarante-huit heures, et la suite en fut aussi heureuse; la rougeole disparut en trois jours; et la rauçité de la voix, qui persistait, céda à la répétition du même moyen.

VI. Chez une jeune fille de 7 ans, la maladie suivit le même cours que chez celle du numéro IV.

Tous ces faits avaient lieu pendant une épidémie

de rougeole très-intense, qui régnait à Iüterbock, séjour de GROSS. Comme il avait publié une instruction relative à l'emploi de la *morbiline*, et qu'il en avait remis à quiconque lui en avait demandé, il reçut d'un père de famille habitant une localité distante de huit à neuf lieues, où la rougeole s'était aussi manifestée, la lettre suivante.

VII. « Mon second fils, qui avait la rougeole depuis neuf jours, et qui avait encore une toux très-violente, a reçu *deux granules* le soir du neuvième jour, qui ont immédiatement fait cesser la toux, et laissé le malade dans le meilleur état de santé.

» Mon fils cadet était hier matin couvert de rougeole, et a reçu aussi *deux granules*. Il a été jusqu'à ce matin plus malade, mais il s'est endormi en grande chaleur et sueur, sans prendre autre chose que de l'eau fraîche. Aujourd'hui, depuis midi, il est beaucoup mieux, l'appétit a reparu et il est très-gai. Avant-hier et aujourd'hui, il a souvent vomi. Il lui reste une toux pour laquelle, d'après vos ordres, je lui donnerai encore deux granules. » — Quelque temps après, GROSS reçut la nouvelle que la toux avait cédé.

VIII. La mère de ces deux enfans, femme nerveuse, faible, malade, sujette aux congestions vers la poitrine, la tête et le bas-ventre, et aux spasmes de divers genres, prit aussi la rougeole et avec des symptômes inquiétans. Quelques jours auparavant, elle avait éprouvé une chaleur brûlante à l'extérieur et à l'intérieur, avec la peau complètement sèche,

douleurs de cou, fièvre sensible, toux qui ébranlait tout le corps, vomissemens pituiteux, dégoût complet de toute espèce d'alimens. Dès que l'exanthème se fût montré à la face, à la poitrine et aux bras, où il fut le plus fort, en petites plaques rouges, on donna à la malade deux granules *morbilline*. Dès l'après-midi, la toux diminua notablement, quoiqu'elle se fit sentir quand la malade prenait quelque aliment, surtout si elle avalait une gorgée d'eau fraîche. Mais la chaleur brûlante, les douleurs de poitrine et du sacrum persistèrent jour et nuit, avec insomnie, défaut complet de sueur, et sensation d'angoisse. GROSS fit répéter *morbilline* toutes les quarante-huit heures, et même au bout de vingt-quatre heures, si les symptômes ne s'amendaient pas; ce traitement eut tout le succès désirable, et la malade, hors de danger, ne tarda pas à se passer de remèdes.

IX. GROSS se loue également de l'emploi du même remède dans une épidémie d'ophthalmies, qu'il regarde comme ayant la même source que la rougeole.

Il attend des résultats pareils de la *scarlatine*, qu'il se propose d'expérimenter.

VACCININE.

C'est encore l'infatigable scrutateur GROSS qui a expérimenté cette substance.

Des épreuves faites par lui-même et par KRETSCH-

MAR n'ayant pas réussi, au moyen de *vaccinine* préparée avec les croûtes des boutons, GROSS conseilla à celui-ci d'employer pour sa préparation la vaccine à l'état de lymphe transparente prise au septième jour; c'est avec ce virus dynamisé jusqu'à I, par une trituration suivie de deux atténuations dans l'alcool, qu'il a obtenu, à sa grande joie, les résultats suivans.

La première épreuve fut faite sur deux jeunes gens qui offraient tous les prodromes de la variole, et sur lesquels se montraient, surtout à la face, quelques boutons. Après une dose *vaccinine* $\frac{000}{1}$, tous les accidens disparurent en peu d'heures.

La promptitude de ce changement faisait redouter à GROSS de s'être trompé sur la nature de la maladie et de ses prodromes; le cas suivant ne lui laissa pas de doute.

Un enfant, chez lequel l'éruption varioleuse était complète depuis trois ou quatre jours, lui fut confié. Il lui donna *vaccinine* $\frac{0}{1}$. On rapporta le lendemain que les boutons commençaient à sécher, et très-peu de jours après, l'enfant passait pour guéri. Mais GROSS n'avait pas vu lui-même l'enfant, et craignait encore quelque méprise.

Il ne tarda pas à être appelé auprès d'un jeune homme, qui avait été inoculé dans son enfance, et était en proie aux prodromes varioleux les plus violens. Voulant être sûr de son affaire, il le laissa trois jours en proie à la fièvre, au délire, ne lui donnant qu'*acon.* et *bell.* pour apaiser un peu l'orage fébrile.

Le quatrième jour, l'éruption se fit ; il la laissa se développer. Le cinquième jour, elle s'était fort augmentée ; et au sixième, les boutons prenaient déjà la forme ombilicale, ne laissant aucun doute sur la légitimité de la variole ; de nouveaux boutons se montraient sans cesse, tandis que les anciens allaient toujours grossissant. Au septième jour, les alentours du malade ne purent pas méconnaître la variole ; alors il donna *vaccinine* $\frac{000}{1}$. Au huitième jour, tous les boutons varioleux étaient recouverts d'une croûte brune, et ceux qui n'étaient pas encore parvenus à maturité contenaient un pus jaune, et ressemblaient à des boutons de varicelle ; quelques-uns sortaient pareils à ces derniers, et de suite pleins de pus ; au neuvième jour, tout était sec. — Peu de jours après eut lieu la desquamation générale de tout l'exanthème ; les boutons n'avaient donc duré que quatre jours ; et la convalescence fut courte dans la même proportion.

— Une domestique fut atteinte de la variole, et fut reconduite chez ses parents. Le surlendemain, son frère tomba malade ; il ne demeurait pas dans la même maison, mais étant venu voir sa sœur, il était entré en contact avec elle. Pendant trois jours, il avait eu la face vultueuse et les plus cruelles douleurs de tête. *Bell.* $\frac{00}{x}$, le soir, lui procura le repos de la nuit ; le lendemain, la face était parsemée de boutons, et il s'en montrait sur les autres parties du corps. Au second jour, ils étaient déjà volumineux, et la plupart offraient le caractère varioleux, plu-

sieurs même se réunissaient en masse. Dès le premier matin, GROSS avait donné *vaccinine* $\frac{000}{1}$; le lendemain, on put observer une exacerbation homœopathique. Mais le troisième jour, les boutons varioleux se couvrirent d'une croûte brune; et ceux qui n'étaient pas encore développés se comportèrent comme dans le cas précédent. Au quatrième jour, tout était sec. La desquamation s'opéra très-rapidement; et l'exanthème laissa pour quelque temps des taches foncées, mais point de cicatrice.

La sœur de ce malade, qui avait pris la maladie deux jours plus tôt, était seulement dans la période de suppuration lorsque le frère était en pleine desquamation; et elle avait été bien plus malade que lui, quoique chez elle les prodromes se fussent montrés bien moins intenses.

Une autre domestique de la même maison s'était alitée le jour même où la précédente malade était sortie; et tout annonçait chez elle les prodromes de la variole. *Vaccinine* $\frac{000}{1}$, administrée sur-le-champ, opéra si bien, que le lendemain elle put sortir du lit.

GROSS a continué ces épreuves un grand nombre de fois, toujours avec le même succès; et il n'hésite pas à considérer la *vaccinine* comme le moyen prophylactique et curatif contre la variole, qu'on a cherché, et qui rendra, à l'avenir, la vaccination superflue. La préparation doit en être faite d'après un individu sain, et la communication reste exempte du soupçon d'introduction de psore latente.

Ces expériences lui ont de plus démontré, ce qu'il avait toujours regardé comme vraisemblable, que la variole même, comme toute autre maladie, peut être arrêtée dans son cours, et considérablement abrégée si on l'attaque avec un vrai spécifique. Si elle a déjà atteint la période de suppuration, qu'ainsi son cours naturel soit déjà accompli, il n'y aura pas grand-chose à changer à sa marche; on pourra seulement écarter quelques-uns des dangers que court encore la vie du malade.

La découverte de l'action préservatrice et curative de la *vaccinine* est d'autant plus précieuse, qu'une multitude de faits a démontré illusoire la sécurité qu'on avait cru résulter de l'emploi de la vaccine. Ainsi, dans une épidémie de variole qui a sévi à Munich et autour de cette ville, il y a environ trois ans, tous les vaccinés, et presque eux seuls, en ont été atteints.

Occasionnellement, remarquons que le docteur SCHUCKTITSCH, homœopathe pur, a déclaré que sur 700 enfans qu'il avait vaccinés jadis, aucun n'a offert postérieurement trace d'engorgement glandulaire ou d'éruption cutanée; ce qu'il faut sans doute attribuer à ce qu'il n'a employé que du vaccin de vache et non du vaccin d'homme. L'expérience de tous les jours démontre que le contraire a lieu en se servant de vaccin humain. Quoique plusieurs médecins de renom aient soutenu l'opinion de l'innocuité du vaccin, lequel, disaient-ils, ne saurait participer en rien de la nature des virus existans dans le

sujet sur lequel il est pris ; il n'en est pas moins vrai qu'à la suite de la vaccination , on a vu se développer maintes fois des affections chroniques très-graves. Il est peu probable que ce développement résulte du vaccin pur ; et ce virus n'est pur que lorsqu'il est pris sur la vache , et une vache bien saine. Il y a donc lieu de désirer que les comités de vaccination et les administrations locales , mettent du prix à se procurer plusieurs fois par année du vaccin de vache , et à entretenir l'inoculation des vaches à ce dessein. Alors aussi on aura l'occasion et le moyen de posséder de la *vaccinine* bien pure , et l'on pourra faire en grand nombre des expériences comparatives.

Ne perdons pas de vue que si , comme on l'a avancé , la variole et la vaccine ont une seule et même origine primitive , ce ne serait que la différence d'organisme de la race humaine et de la race bovine , qui produirait la différence subséquente de la variole et de la vaccine ; d'où l'on a droit d'inférer que peu à peu et par vaccinations successives , la vaccine , transplantée d'homme à homme , doit se charger de divers miasmes ou virus humains , et perdre peu à peu aussi de sa qualité préservatrice qu'elle ne tient peut-être que de ce que le corps primitif d'où elle a été tirée , celui d'une vache , a été entièrement exempt de toute espèce de miasme ou virus.

Il est donc probable que c'est *une grande faute* qu'ont commise et les gouvernemens et les sociétés de médecine , de ne pas entretenir , partout où la localité le permettait , des sources pures abondantes

de vaccin, par l'inoculation des vaches, et surtout l'inoculation de vache à vache.

Nous prions nos lecteurs de prendre cet objet en très-sérieuse considération (*Réd.*).

ATTOMYR a inoculé un enfant avec la 4^{me} puissance de *vaccinine*. Le second jour, est survenu humeur chagrine, sommeil agité; le troisième et le quatrième, fièvre avec chaleur, soif, agitation corporelle, pleurs, refus du lait (nourriture accoutumée), etc.; les cinquième, sixième et septième, ces accidents se sont peu à peu apaisés. Sur la place même de l'inoculation, il ne s'est point montré de véritable vaccination, et les petites incisions ont été invisibles en trois jours. Le même enfant a été vacciné réellement, six semaines après, et n'a point contracté la vaccine. C'est une expérience curieuse et intéressante à répéter.

Après avoir fait les essais et obtenu les résultats ci-dessus rapportés, GROSS, dans un moment où régnait une épidémie varioleuse très-grave et quelquefois mortelle, fit connaître par la voie des feuilles publiques qu'il avait déposé chez un pharmacien un préservatif sûr contre la variole et ses fâcheux effets, et qu'il donnerait gratuitement les conseils nécessaires pour en faire usage.

Il ne tarda pas à avoir un grand nombre de cas en traitement, qui tous se terminèrent le plus heureusement. — Ainsi, un garçon meunier qui s'était tenu quelque temps auprès de son camarade atteint de variole, et qui était revenu chez ses parents avec

les prodromes de la maladie, eut quelques boutons, il est vrai, après avoir pris *vaccinine*, mais qui séchèrent le troisième jour.

Une jeune fille déjà parvenue au second période de la variole, et qui se plaignait outre cela d'une difficulté d'avalier, fut délivrée de cette incommodité par une seule dose de *vaccinine*.

Une fille de 7 à 8 ans fut subitement saisie des prodromes de la variole, dans la nuit, et avec la plus grande violence. La congestion cérébrale fut tout de suite si forte, que GROSS redouta une inflammation, et appliqua *bell.*; la connaissance étant après cela bien revenue, et des crampes générales s'étant emparées du sujet, il donna *ignat.* Le troisième jour enfin, l'exanthème se montra en quantité incroyable; et alors l'enfant reçut une dose *vaccinine*. Les boutons varioleux se développèrent néanmoins et acquirent leur forme propre; mais au bout de trois jours, ils s'affaissèrent, et se séchèrent bientôt après. La maladie dura, en tout, huit jours.

L'annonce qu'il avait publiée ayant attiré à GROSS la demande d'une commune voisine, de mettre à sa disposition un nombre de doses convenables réparties suivant les âges; il fit préparer par le pharmacien, pour les enfans à la mamelle, *vaccinine* $\frac{0-00}{1}$; pour les enfans plus âgés, 00—000; pour les adultes, 0000—00000, avec quelques grains de sucre de lait; et donna pour instruction de n'en jamais administrer qu'une seule dose soit avant, soit pendant la variole. Ce fut le pasteur du lieu qui fut

chargé d'administrer le remède, et qui fit plus tard le rapport suivant.

« J'ai reçu soixante doses de poudres : dix pour adultes, quarante pour enfans, dix pour nourrissons ; j'en ai administré six à des adultes, jeunes mères qui n'avaient pas sevré, trente-une à des enfans et à de jeunes individus de 3 à 20 ans, et huit à des nourrissons ou enfans sevrés.

» Quatre sujets étaient déjà atteints de la maladie, et reçurent le remède :

a) Fille de 17 ans, le huitième jour ;

b) Fille de 13 ans, le huitième jour ;

c) Fille de 12 ans, le huitième jour ;

d) Garçon d'un an et demi, le sixième jour, après l'éruption des pustules.

» Tous quatre ont échappé heureusement à la maladie, mais les trois premiers très-péniblement, en particulier *a*, qui, au douzième jour, fut pris d'un vomissement qui rendit perméable le gosier très-gonflé, et qui ne s'est rétabli que très-lentement. Chez *d*, la maladie a été assez modérée, et a parcouru rapidement ses périodes, quoique le sujet soit très-faible. *A* avait été précédemment inoculé, et même avec succès ; chez *b* et *c*, l'inoculation n'avait pas réussi ; *d* ne l'avait pas été.

» Comme depuis ces quatre cas il s'écoula un long terme avant qu'aucune personne tombât malade, je crus les progrès de la maladie arrêtés, jusqu'au 18 février, où deux enfans sont de nouveau tombés malades, après avoir pris le préservatif ; *a*,

filles de 2 ans, et *b*, garçon de 6 mois, tous deux non inoculés.

» Ces enfans avaient reçu le préservatif le 6 auparavant, *a* immédiatement, *b* par le lait de sa mère; ils ont beaucoup souffert l'un et l'autre, *a* a échappé au danger; *b* est mort au neuvième jour de la maladie.

» Dans ce moment, deux malades encore ne sont pas tout-à-fait guéris :

1. Une jeune femme d'environ 20 ans;
2. Une fille d'environ un an.

» Ni l'un ni l'autre n'ont reçu le remède, sont déjà au douzième jour, et sont encore très-malades. »

GROSS croit devoir attribuer l'insuccès ci-dessus à cette seule circonstance que la *vaccinine* n'a pas été répétée. Ses expériences lui faisaient croire, à cette époque, que toujours et partout une dose suffisait; mais il a éprouvé depuis, que dans les affections varioleuses très-graves, *il faut* répéter plusieurs fois les doses, et qu'en particulier, avant l'infection, une seule dose n'est jamais un préservatif suffisant.

Dans une famille pauvre, une fille de 9 à 10 ans, présenta pendant quatre jours les prodromes ordinaires, douleur de tête, mal de cou, fièvre et délire, vomissemens copieux, etc. ; puis, le 3 mars, la variole parut d'une si violente manière, que GROSS n'a vu aucun cas pareil depuis lors. La première dose *vaccinine* fit peu de chose, la fièvre et le délire persistèrent, et le cou était si gonflé intérieurement,

qu'à peine une goutte d'eau pouvait-elle descendre; toute la cavité buccale était couverte de boutons varioleux. Fidèle à ses principes, GROSS ne songea pas d'abord à répéter le remède; mais voyant qu'au troisième jour les symptômes ne diminuaient point et que la malade courait risque de la vie, il donna une seconde dose, qu'il porta à douze granules. Dès ce moment, la violence de la maladie céda, le cou fut libre, la fièvre modérée; les pustules qui, en diverses places paraissaient devenir confluentes, restèrent discrètes, et le 6 ou 7 du mois, plusieurs commencèrent à sécher. *Vaccinine* fut employée encore à la même dose toutes les quarante-huit heures, jusqu'au commencement de la seconde semaine, que tous les boutons furent secs et que la desquamation commença.

Au 12 mars, lorsqu'en diverses places la peau était déjà nette, on laissa l'enfant, qui paraissait guérie, aller dans une cour exposée à un courant d'air, et y rester tout le jour pour tricoter. Quelques jours après, GROSS trouva l'œil droit ulcéré et recouvert d'une corûte; les pustules encore existantes s'affaîsèrent et se changèrent en croûtes épaisses, qui, arrachées de force, laissaient écouler un pus sanguinolent. Deux nouvelles doses *vaccinine* modérèrent immédiatement la fièvre de suppuration devenue plus violente, rendirent à l'enfant l'appétit qu'il avait perdu, et favorisèrent la desquamation; mais tout alla visiblement moins vite que dans les autres cas d'administration de ce remède, et les der-

nières croûtes suivirent effectivement leur cours naturel.

La chambre unique qu'habitait cette famille, avait environ six pas de long et autant de large ; là demeuraient et couchaient sept individus. Pour voir ce que la *vaccinine* pouvait opérer comme préservatif, GROSS laissa tous les membres de cette famille dans cet étroit réduit, où leur attouchement mutuel était si propre à favoriser l'infection ; il prescrivit seulement qu'on ouvrît fréquemment les fenêtres. Depuis la première éruption de la variole, il donna, tous les jours, à chaque individu, une dose de 10—15 granules, suivant leur âge ; le fils aîné seul, qui était apprenti cordonnier, et ne venait que chaque soir, ne reçut rien, parce que GROSS avait appris dans la conversation, que depuis la maladie de sa sœur, il couchait chez son maître, et qu'il n'entraît en contact avec aucun des siens ; mais à l'insu de GROSS, il avait partagé la couche de ses sœurs, parce que son maître n'avait pas voulu le garder ; c'est ce qui ne fut connu que plus tard.

Jusqu'au 9, GROSS continua à donner la *vaccinine*, comme prophylactique, à toute la famille ; alors il cessa, parce qu'il la considéra comme tout-à-fait à l'abri. Lorsque la desquamation commença chez la malade, et que par conséquent la capacité d'infecter ses proches était arrivée au plus haut degré, deux garçons furent subitement saisis, le 15, de mal de tête, chaleur, fièvre et vomissemens. Il donna sur-le-champ, à l'un et à l'autre, une nou-

velle dose de *vaccinine*; et le lendemain, les enfans sortirent de leur lit, ne conservant que quelque répugnance contre leur déjeuner et leur dîner. L'aîné des deux, quoique obligé de se remettre immédiatement à tricoter, et se plaignant pendant deux jours de lassitude et d'anorexie, ne s'alita pas de nouveau, mais se retablit promptement. Le plus jeune reprit de la fièvre la nuit suivante, du délire et des vomissemens; mais le lendemain, il fut derechef bien et gai.

Le 17 au soir, une fille de 12 à 13 ans s'alita, atteinte de symptômes encore plus violens; et GROSS trouva l'aîné des fils au lit, ayant, à son insu, des prodromes depuis trois jours, contre lesquels il avait lutté jusqu'à ce qu'il eût été obligé de leur céder. Tous deux, couchant dans le même lit, reçurent une dose *vaccinine*. Le 18, point de changement heureux; le 19, de même; la fille vomit souvent et eut beaucoup de fièvre; le garçon eut fort envie de vomir, mais ne put en venir à bout. Le plus jeune des enfans s'alita, ce jour, une seconde fois, et vers le soir, l'exanthème parut vouloir se montrer chez tous les trois; ils avaient tous, sur le ventre, les jambes et surtout la face, des rougeurs et des taches rouges passant à l'état réel de *stigmates*. Les sœurs aînées se plaignaient fortement de mal de cou et de l'impossibilité d'avalier. GROSS répéta le remède; et le 20, au matin, le plus jeune des garçons fut en parfait état, et guéri pour toujours; la fille eut environ quinze boutons sur la face et tout le corps,

mais put avaler, se trouva en général fort bien et eut envie de se lever; l'aîné des garçons seul eut toute la face et les autres parties, en particulier les extrémités, passablement recouvertes de pustules, et un gonflement interne du gosier si prononcé, qu'il croyait devoir étouffer. Le 21, les deux derniers reçurent encore une fois *vaccinine*, et alors les pustules séchèrent chez la fille, ensorte que le 25, elle était tout-à-fait guérie. Chez le garçon, le mal de cou céda le 22; les pustules se remplirent d'un pus jaune, épais, et prirent une forme pointue, comme les varicelles. Le 23 et le 25, il reçut une nouvelle dose de *vaccinine*, et l'exanthème parcourut ses phases, comme dans les cas ci-dessus.

On trouve dans l'observation suivante l'indice de services nouveaux et importants qu'on peut encore attendre de la *vaccinine*.

Le docteur BÆTZENDORF fut consulté par une jeune fille de 17 ans, portant une taie épaisse sur les yeux, à la suite de la variole inoculée dans la trentième semaine de sa vie.

Tous les remèdes allopathiques employés pendant seize ans, avaient été sans résultat. B. employa d'abord *sulf.*, *arsenic.*, *puls.*, *cann.*, qui calmèrent l'inflammation et l'ulcération des paupières, mais laissèrent la taie tout-à-fait intacte; alors il eut recours à la troisième trituration de *vaccinine*, dont quatre doses suffirent pour rendre tout-à-fait transparente la cornée de la jeune fille, au comble de sa joie.

VARIOLINE.

Une jeune fille de 6 ans contracta la variole naturelle, qui eut son cours naturel et régulier. Après la dessiccation, il resta une violente inflammation de l'œil gauche, avec photophobie, larmolement abondant, et douleurs lancinantes dans l'œil malade, qui forçaient l'enfant à tenir sa face appuyée sur un objet solide, ou à couvrir ses yeux avec ses poings. Quelques doses *acon.*, *puls.*, *bell.*, *hep. sulf.*, *sulf.*, ne produisirent, dans l'espace de six semaines, qu'une diminution de l'inflammation et de la photophobie, et la cessation du larmolement; mais ces moyens ne purent empêcher la formation d'un *pannus* qui gênait totalement la vision. Une dose *varioline* $\frac{00}{X}$ amena, en quinze jours, la diminution de cette production nouvelle; une seconde dose $\frac{00}{VI}$ rendit la vue, et une troisième pareille, au bout de trois semaines, procura vision distincte.

LEUCORRHINE.

Une fille de 21 ans, de constitution grêle, souffrait, depuis plusieurs années, à chaque époque menstruelle, avait des spasmes, et surtout une abondante leucorrhée. Un long emploi des moyens les mieux indiqués n'avait produit aucun bon résultat, et en particulier n'avait nullement diminué la leucorrhée. Le 15 octobre, on donna *leucorrhine X*; et

il fut rapporté, le 7 décembre, que trois ou quatre jours après, ce flux avait cessé et ne s'était pas montré depuis; la menstruation était devenue régulière; mais les spasmes existaient encore.

TINÉINE.

Cinq enfans, de 5 à 14 ans, de diverses familles, avaient la teigne depuis plusieurs années. Un traitement antipsorique avait amélioré leur état, mais ne les avait pas guéris. On donna à l'un d'eux, *tinéine* X, et trois semaines après la première dose, la guérison était complète; chez trois autres, l'amélioration a été visiblement plus prompte; les ulcères se sont séchés, sont tombés en croûte, et la peau luisante s'est recouverte de cheveux; chez le cinquième, fille de 14 ans, qui depuis long-temps n'avait rien pris, chez laquelle la maladie était plus ancienne et de très-mauvaise nature, la guérison ne fut visible qu'après la troisième dose.

Ch.-G. PESCHIER, *docteur*.

OBSERVATIONS PRATIQUES.

(Extraites de l'*Allgem. homœop. Zeitung.*)

Un vomissement noir (*melæna* 2) a été complètement arrêté, en six heures de temps, par *ver.*

$\frac{000}{IV}$.

— Une éruption teigneuse du cuir chevelu, humide et fétide, jointe à une dureté d'oreille, chez une jeune paysanne, âgée de huit ans, a été guérie par une seule dose *lycop.* $\frac{0}{X}$. Au bout de quatre mois, il ne restait qu'une légère croûte sèche, jaunâtre, qui céda à *hep. sulf. calc.* 2, et ne reparut plus.

— Des condylomes et crêtes de coqs (sycose) aux grandes lèvres et surtout à leur commissure, douloureux au toucher, non saignans, accompagnés de leucorrhée puriforme, de cuisson au méat urinaire, et d'une éruption de boutons à la cuisse, ont cédé à des doses répétées de *thuja*, de *mercure*, et d'*ac. nitr.*; les crêtes de coqs ayant résisté à l'usage externe de *thuja*, ont disparu totalement sous l'action interne et externe de *tinct. euphras.*, en seize jours.

— Un jeune homme était atteint, par suite d'onanisme, d'une faiblesse chronique des yeux avec

pression et photophobie. Après que plusieurs remèdes eurent été donnés en vain, quelques doses répétées de *cina* firent cesser cette infirmité.

— *Colocynth.* a guéri très-promptement des coliques avec diarrhée, qui avaient lieu après le plus petit repas, et forçaient le malade à se ployer en deux.

— Un gonflement inflammatoire rhumatique de l'articulation huméro-cubitale, avec engourdissement et sensation de grossissement des doigts, douleur pinçante jusqu'aux doigts et fièvre, a été guéri par la répétition, trois jours de suite, d'*acon.* $\frac{0000}{x}$, suivi de *bryon.*

— Des éruptions de nature particulière, après avoir pris, contre la coutume, beaucoup d'alimens et qui occasionaient un violent prurit, surtout dans le lit, ont été guéries à chaque apparition par *puls.*

— Un garçon serrurier s'était contus la troisième phalange du doigt indicateur avec un marteau, et s'était traité lui-même avec l'emplâtre de Nuremberg, avec si peu de succès, qu'au bout de huit jours il avait perdu l'ongle, lequel avait été remplacé par une chair fongueuse excessivement sensible au moindre attouchement; toute la phalange était dépourvue d'épiderme. L'usage externe et interne d'*arnica* fit cesser la douleur dans un quart d'heure, ensorte que le malade put reprendre son travail; au bout de deux jours, la fongosité fut réprimée, et laissa un vide qui se terminait à l'os; les autres parties étaient déjà recouvertes de peau; et au quatrième jour, ce doigt

était aussi bon que les autres , à l'exception de l'ongle qui manquait.

— Une domestique âgée de 20 ans , atteinte d'une grenouillette , en a été très-rapidement guérie avec une goutte *merc.* IV.

— Deux hernies étranglées se sont réduites après *nux* $\frac{0000}{x}$, aidé d'applications froides et de lavemens simples.

— On a observé pendant la dernière épidémie de choléra , que la plupart des sureaux avaient souffert et que quelques-uns avaient péri. *ATTOMYR* , qui cite ce fait , le combine avec le suivant , savoir qu'un peintre , dans le lieu qu'il habite , avait délivré plusieurs cholériques , en un quart-d'heure , des plus terribles spasmes , en leur donnant un électuaire où le roob de sureau doit entrer en plus grande masse. On peut en conjecturer que l'infusion de sureau pourrait être fort convenable dans cette maladie.

— Une femme de 30 et quelques années avait fait une fausse couche au quatrième mois. Un chagrin qui survint à ce moment-là même , la jeta dans le plus grand danger de perdre la vie ; les lochies sanguines s'arrêtèrent , la tête devint chaude , la face d'un rouge foncé , les yeux étincelans , la langue couverte et jaune , le pouls dur , plein , vite , la peau sèche , chaude ; l'épigastre et le bas-ventre douloureux au toucher ; depuis deux jours , point de selles ; délire et coma alternans ; yeux mi-clos , agitation corporelle , envie continuelle de sortir du lit. — A

minuit, *coloc.* $\frac{00}{X}$; le lendemain matin, **ATTOMYR** la trouva guérie; les lochies avaient repris leur cours.

— Pendant sa grossesse, une dame fut saisie d'une violente douleur abdominale, avec sensation d'élanemens et de brûlure, dans le côté; il était difficile de s'assurer s'il y avait inflammation au psoas, au rein ou à la rate; dans le premier période, le pouls était très-élevé. Plusieurs médicamens qui paraissaient indiqués, furent administrés inutilement. *Coloc. X* fit disparaître pour toujours cette affection extrêmement aiguë.

— Une jeune femme de 20 ans, née de parens sains, avait eu légères les maladies de l'enfance, et était parvenue en santé à sa dix-septième année. A cette époque, elle se donna un coup à la jambe gauche, et quoiqu'au premier moment elle y ressentît peu de douleur, on vit, au bout de trois semaines, s'y manifester un gonflement avec rougeur et les plus effroyables douleurs lancinantes. On consulta deux médecins de renom, qui employèrent vainement divers moyens, pendant trois ans, sans guérir la malade, et finirent par l'abandonner comme incurable.

Les parens alors appelèrent le docteur **HROMADA**, habitant Tœplitz, qui trouva la malade dans l'état suivant : Sans force, maigre, en état de marasme; céphalalgie déchirante, avec vertige, surtout pendant le mouvement; face et lèvres blêmes, jaunâtres; yeux mi-clos, troubles et humectés, avec

douleur brûlante; langue brun-noirâtre, sèche et tremblottante; gosier douloureux en avalant, sans lésion apparente; soif continuelle, anorexie; douleur pressive du côté droit, à la région du foie; une selle tous les deux jours, accompagnée chaque fois d'un frisson général; urine épaisse; respiration pénible, avec douleur de tension dans la poitrine et toux sèche; lassitude générale; sommeil inquiet, quelquefois avec sueur copieuse; disposition à s'effrayer et à pleurer; pouls insensible réduit à un tremblement.

A la jambe gauche, un ulcère fétide s'étendait sur le tibia dans une longueur de cinq pouces et une largeur de quatre; les douleurs étaient lancinantes, profondes, et les bords recouverts d'onguent mercuriel rouge.

Il n'y avait pas moyen de méconnaître un *hydrargirisme*; et *china*, paraissant le mieux indiqué, H. en donna $\frac{00}{x}$, le 3 août, au soir. Cette dose paraissant opérer favorablement, il la répéta les 6, 9, 15, 18, 25, 30; 4, 10, 18 septembre; le 21, la malade était dans l'état suivant.

L'ulcère à moitié guéri, donnant un pus louable; mais, quoique diminuées, les douleurs profondes, ainsi que le sommeil inquiet, la sueur alternant avec le mauvais état de l'esprit, persistaient encore. L'*arnica* parut alors le mieux indiqué, et la malade en reçut $\frac{000}{x}$, le 22 septembre, au soir. Le 27, les 3, 8 et 12 octobre, la douleur, la sueur, le sommeil et l'état de l'esprit, étaient fort améliorés; l'ulcère avait

encore trois pouces de diamètre. Alors H. donna de huit en huit jours, trois fois, *rhus* $\frac{00}{x}$, et la malade se rétablit très-bien; maintenant on ne voit aucune trace de la maladie.

— Un gentilhomme, né de parens très-sains, s'é-tait bien porté jusqu'à sa dix-neuvième année, où il éprouva, en hiver, un refroidissement, dont la suite fut enflure des pieds et du bas-ventre. Pendant plusieurs années, il consulta divers médecins et usa d'un grand nombre de remèdes, sans aucun succès; ensorte qu'il perdit tout espoir de guérison.

Le 28 mai 1822, il consulta HROMADA, qui le trouva dans l'état suivant.

Hydropisie externe et interne du bas-ventre, avec phlictiènes aux cuisses, qui paraissaient devoir crever; facies pâle, verdâtre, bouffi; yeux enfoncés, larmoyans et mi-clos; bouche ouverte, mâchoire pendante; langue tremblottante, rouge, sèche; hoquet, soif et défaut d'appétit; selles et urine involontaires, celle-ci en très-petite quantité; sommeil inquiet depuis plusieurs mois, agitation, mettant son corps à nu et se glissant aux pieds du lit; pouls presque insensible et réduit à un tremblotement; esprit calme, nulle crainte de la mort; répétant à son médecin: *nihil sine deo*.

HROMADA fut fort embarrassé, mais fut encouragé par les parens, qui lui disaient qu'aucun remède ne pourrait rendre pire la situation du malade, qui était sur le point de mourir. Il donna donc *arsen.* $\frac{00}{x}$, le 28, au soir; la nuit fut assez calme,

ce qui dura jusqu'au 29 à quatre heures. Alors l'agitation recommença et empira jusqu'à huit heures du soir; demi-heure après, le malade reçut une seconde dose, et passa une nuit calme dans le sommeil. Le lendemain, il fut très-supportablement, jusque vers les sept heures du soir, où l'inquiétude revint; une troisième dose fut donnée à huit heures, et fut ainsi répétée huit fois de suite, avant qu'on obtînt un flux d'urine un peu abondant. Dès ce moment, le malade fut tous les jours mieux, et le remède fut continué jusqu'au 21, où il fut totalement guéri. Dès ce moment, il se remit à ses affaires, sans ressentir aucune trace de sa maladie.

— Un jeune homme de 15 ans, né de parens sains, et n'ayant jamais été malade, fut pris du choléra, en juillet 1832. Traité par deux habiles médecins, il vit disparaître vomissement, diarrhée et crampes; mais leurs efforts furent vains contre le reste; les remèdes empiraient l'état du malade; ils l'abandonnèrent.

En mai 1833, HROMADA fut appelé, et le trouva dans l'état suivant : Réduit à l'état de squelette, face plombée, tempes rentrées, paupières et lèvres bleues; taches bleu-noirâtres sur le nez, mâchoire pendante, salivation involontaire, voix tremblottante. langue parfaitement sèche; soif vive, inappétence, selles aqueuses avec forte brûlure à l'anus: urine rare, épaisse: froid de tout le corps. sueur gluante: sommeil inquiet, agitation; pouls insensible: esprit calme et content, avec pleine connaissance.

Tout espoir était perdu par les parens, et HROMADA n'osait porter un pronostic favorable; alors il donna *arsen.* $\frac{0}{x}$, le 6 juin, au soir. Cette nuit-là, le malade dormit pour la première fois depuis plusieurs mois, et fut tranquille jusqu'au lendemain à six heures du soir, où son état empira; ce qui décida H. à répéter la dose. La nuit fut de nouveau calme; et H. voyant que la répétition de la dose était très-favorable, il y revint quatorze fois, après lesquelles le malade se trouva si bien, qu'il n'eut plus besoin de son médecin. Sa santé s'est très-bien soutenue dès lors.

— Un enfant de 15 mois était depuis plusieurs mois atteint d'hydropisie, sans qu'aucun moyen eût pu le guérir. Il criait presque nuit et jour, ce qui lui avait produit une hernie double. HROMADA, au 3 octobre, en fait le tableau suivant: Marasme complet, avec énorme enflure de ventre; forte soif, peu d'appétit. *Helleb. nig.* $\frac{0}{x}$ fit disparaître l'enflure de l'abdomen en trois jours. Contre les hernies, H. donna trois doses *nux* $\frac{0}{x}$, de six en six jours. Les cris alors cessèrent un peu; mais il survint une toux violente qui se répétait plusieurs fois par jour. *Ipec.* $\frac{000}{1v}$ toutes les heures, diminua la toux; mais le lendemain, l'enfant prit de l'angoisse et de l'inquiétude; la face pâle était étirée, la voix rauque, la respiration précipitée, le son de la toux naturel, la bouche béante, comme pour aspirer de l'air; la soif pressante, mais il criait en buvant, et repoussait le verre loin de lui; lorsqu'on touchait le larynx, l'en-

fant toussait fortement et pleurait : il était constipé depuis trente-six heures ; pouls petit, 130 par minute. Tout indiquait un croup (*angina membranacea*). H. donna *acon.* $\frac{0}{x}$, trois fois en deux heures, et comme l'état s'était un peu amélioré, il employa *hep. sulf.* $\frac{0}{111}$, et le répéta au bout de quelques heures ; alors le petit malade alla visiblement mieux, et au bout de trois jours, on ne voyait plus trace de mal.

Au quatrième jour, H. fut rappelé précipitamment, parce que l'enfant avait été saisi d'un froid général ; à son arrivée, il le trouva déjà un peu mieux, la tête était chaude, le visage étiré, très-rouge, les yeux brillans, le nez obstrué, éternuemens, disposition à vomir, soif ardente, langue chargée, point d'appétit, toux sèche modérée, respiration difficile, pouls fréquent, plein et dur, et une éruption érysipélateuse sur tout le corps. L'enfant reçut *acon.* $\frac{0}{x}$ toutes les deux heures, et comme son état s'était amélioré après la seconde dose, on laissa celle-ci agir jusqu'au lendemain ; alors la fièvre avait diminué, mais l'éruption était d'un rouge foncé. H. donna alors *puls.* $\frac{0}{x}$, et le second jour, l'éruption avait presque totalement disparu : cette nuit-là, l'enfant fut très-agité, et ne dormit point : il s'effrayait lorsqu'on lui adressait la parole, il n'avait aucun repos et tremblait de tout son corps ; ses mains étaient dans une continuelle agitation, ses yeux vifs, sa face rouge et bouffie, son pouls fréquent, plein et dur. Il reçut *nux* $\frac{0}{x}$, et deux jours après, cet état s'était

tellement amélioré, que H. ne jugea pas nécessaire de lui donner aucun autre remède. Dès ce moment, il est resté frais et en parfaite santé.

Note du rédacteur. Quoique curieuse et très-intéressante, cette observation n'est pas un parfait modèle; il y a eu, jusqu'à un certain point, abus de remèdes; ainsi *ipéc.*, répété toutes les heures, n'a pas eu le temps d'épuiser son action, qui est d'au moins deux heures; et *aconit*, répété trois fois en deux heures, fournit la même remarque, puisque le minimum de son action est trois heures, et qu'administré à cet intervalle il réussit très-bien. — A cela près, on ne saurait disconvenir que la réussite prompte et complète d'*helleb.* contre l'ascite, et celle de *nux* contre la congestion cérébrale, n'offrent de ces exemples remarquables de la prodigieuse activité de tout remède vraiment homœopathique, et appliqué au moment où son action spéciale est le plus en rapport avec l'état du malade.

HROMADA ajoute que *helleb.* et *scilla* lui ont très-bien réussi dans l'anasarque et l'ascite des enfans, mais non chez les adultes. Il a trouvé toujours convenables pour ceux-ci, *arsen.*, *bryon.*, *iod.* et *phosph.*, en consultant l'état des facultés mentales.

Depuis environ deux ans, il a été obligé, surtout chez les hommes très-occupés, excepté dans les maladies aiguës, d'administrer tous les remèdes le soir; avant d'aller se coucher, moment où ils paraissent agir le mieux.

C'est ainsi qu'ayant à traiter M. le directeur de....

qui souffrait depuis quinze ans d'une goutte à la tête, il lui donna les remèdes, le matin, sans aucun succès, pendant plusieurs mois; changeant alors de pratique, il les lui administra le soir, et bientôt cette douleur qui réduisait le malade au désespoir disparut, et n'a plus reparu depuis trois années.

HROMADA dit que, depuis plusieurs années où il éprouve les remèdes, il a remarqué que la jeunesse n'est pas si propice que l'âge viril à ce genre d'essais; la jeunesse supporte des doses beaucoup plus fortes que l'âge de 50 ans; et chacun pourra avoir observé que $\frac{0}{x}$, dans l'âge avancé, agit beaucoup plus que $\frac{\infty}{x}$ chez l'enfant.

Il ajoute que les remèdes qui ne sont pas exactement homœopathiques, et ne sont, par conséquent, pas nécessairement indiqués, peuvent être répétés tous les jours.

— GROSS, dont nous avons signalé les succès avec le *soufre* élevé à la 1500^{me} puissance, a employé très-heureusement *sepia* à la 500^{me}, dans un cas de douleurs spasmodiques du bas-ventre, que *sepia* $\frac{0}{x}$ paraissait avoir empirées; $\frac{\infty}{D}$, donné deux fois par jour, a totalement enlevé et fait disparaître la maladie. Et le docteur RUMMEL avait déjà affirmé que, si un remède est parfaitement homœopathique (*simillimum*), si légère que soit la dose, il guérira toujours.

Les médicamens antipsoriques, d'après GROSS, élevés à de très-hautes puissances, peuvent être souvent répétés, pourvu qu'ils soient étendus d'eau et

donnés par cuillerées, comme **ÆGIDI** l'a proposé; donnés de cette manière, ils ont une très-grande action dans les maladies chroniques. C'est ainsi qu'à une dame atteinte d'une ophthalmie chronique de mauvaise nature, il donna *calc. carb.* $\frac{000}{x}$ dissout dans huit onces d'eau, par cuillerée chaque jour, avec le plus grand succès, après qu'une foule de remèdes avaient été inutiles.

HROMADA affirme avoir guéri une phthisie tuberculeuse avec *cortex sambuci* 3; il désire que cette substance soit de nouveau essayée, ainsi que *urtica urens*, remède populaire contre la même maladie.

Ch.-G. PESCHIER, *docteur.*

SOCIÉTÉ

HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

SESSION DE 1834.

Conformément à l'arrêté pris à Lyon, le 7 septembre 1833, la Société, préalablement convoquée par plus de trois cents lettres-circulaires, s'est réunie à Genève, le 15 septembre. Par une chance fâcheuse, imprévue il y a une année, l'époque de sa réunion s'est trouvée coïncider avec celle de diverses

autres sociétés, en particulier de la Société homœopathique badoise, où ont assisté, le 12 septembre, plusieurs médecins alsaciens; d'autre part, des maladies graves ont subitement assailli soit des homœopathes, soit leurs proches, soit leur cliens, et ont forcé les premiers à ne pas quitter leur domicile; ces deux circonstances ont privé la réunion de plusieurs de ses membres les plus importants, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

Les assistans aux séances ont été :

MM. Bégoz, D.-M. à Aubonne (Vaud).

Chuit, D.-M. à Genève.

Claivaz, D.-M. à Martigny (Valais).

Crépu, D.-M. à Grenoble.

Dapaz, D.-M. à Lausanne.

Dessaix, D.-M. à Lyon.

Dufresne (Pierre), D.-M. à Genève.

Dufresne (Louis), D.-M. à Latour (Savoie).

Duplat, D.-M. à Neuville-sur-Saône.

Dupré-Deloire, D.-M. à Valence.

Dutech, D.-M. à Chalamont.

Gastier, D.-M. à Thoissey.

Grillot, D.-M. à Plombières.

Laville de Laplaigne, D.-M. à Dijon.

Longchamp, D.-M. à Fribourg (Suisse).

Monnet, D.-M. à Lyon.

Muret, D.-M. à Morges.

Panthin, D.-M. à Divonne.

Peschier, D.-Ch. et M. à Genève.

Pinget, D.-M. à La Roche (Savoie).

MM. Reymond, D.-M. à La Tour du Pin.

Tessier, D.-M. à Turin.

Tournier, D.-M. à Lyon.

Tournier, D. M. à Besançon.

Baron Dantil de Ligonès , propriétaire à
Dondain.

Saladin , propriétaire à Genève.

Servan , propriétaire à Lyon.

Monod, propriétaire à Genève.

Trois séances ont eu lieu , de midi à quatre heures, les 15, 16 et 17 ; les autres heures ont été remplies par des conférences ou des commissions.

Le Bureau , composé de MM. Pierre DUFRESNE, *président*, LONGCHAMP, *vice-président*, PESCHIER, *secrétaire*, a été assisté de MM. DESSAIX et Louis DUFRESNE , membres du comité dirigeant ; les autres membres se sont excusés par lettres, comme nous allons le dire.

Dans la première séance , après la lecture des procès-verbaux de la session de 1833 , le Président a lu un discours où il a retracé la marche progressive de l'homœopathie , dans les pays qu'embrasse la Société ; nous donnerons textuellement ce discours plus bas.

Le Secrétaire a donné connaissance de la correspondance de la Société ; MM. DES GUIDI, RAPOU, DE VILLAS, membres du comité , s'y excusent de leur absence forcée par des affaires plus ou moins graves ; M. KIRSCHLEGER s'excuse ainsi que M. JAENGER sur ce que l'un et l'autre se rendent à Carlsruhe ;

MM. CROSERIO, SIMON, CURIE, GUEYRARD, DÉZAUCHE, HOFFMANN, tous de Paris; MABIT de Bordeaux, MOLIN de Luxeuil, GACHASSIN de Castres, CATAUMBEZ de Grenoble, YVAN de Digne. RÉVEL de Chambéry, tous médecins, s'excusent de même.

Quelques-unes de ces lettres contiennent des noms de médecins que nous croyons devoir signaler, pour constater leur adhésion à la doctrine *des semblables*; ainsi M. MABIT annonce la présence à Bordeaux et lieux voisins de onze homœopathes, MM. PAILLOU et TEILLÈRES de Bordeaux, DES MARTÈS, DOLIVERA, PELKA, BORCHARD, BAGNARD de Libourne, PONS d'Agen, LEFORT et FERRIER de Ponillac; il espère d'autres coopérateurs, et informe que dix pharmaciens de Bordeaux ont reçu de lui des médicamens homœopathiques et peuvent satisfaire à toutes les demandes. M. MABIT annonce de plus un grand travail pratique qu'il publiera bientôt.

M. CROSERIO donne la liste suivante des médecins de Paris, outre ceux qui sont nommés plus haut: MM. LUTHER, BONNAIRE, NIVELLET, CHOMEL, VILLERS, BOITEUX, ROTH, docteurs; Favarey, Magnin, Le Normand et Theulier, élèves en médecine; ORDINAIRE, doct.-chir. à Strasbourg; il annonce aussi de jeunes médecins allemands et un polonais.

M. GUEYRARD fournit, de son côté, la liste suivante: MM. PÉTROZ (deux du nom), JOURDAN, DAVET, BLANC, GUIBOURG, TROTTMAN.

La lettre du docteur Achille HOFFMANN était ac-

compagnée d'une brochure qu'il vient de publier sous ce titre : *L'homœopathie aux yeux des gens du monde*, ou *Réfutation des objections qui lui sont adressées*; dont il fait hommage à la Société.

MM. SIMON et CURIE ont fait présenter un exemplaire du *Journal de la médecine homœopathique*, dont ils sont rédacteurs.

Après ces communications, M. le Président a fait connaître à l'assemblée que la nouvelle législation française sur les sociétés devant influencer sur la forme de celles-ci, il était devenu nécessaire d'apporter au Règlement arrêté l'an passé des changemens notables, afin de mettre la Société homœopathique gallicane en harmonie avec cette législation; il a lu le *Projet de changemens et additions* délibéré dans le comité; et il a nommé une commission pour étudier ce *projet*, et pour rapporter à la troisième séance.

Touchant la question de la translation de la Société en 1835, le Secrétaire a communiqué la lettre par laquelle Paris est indiqué comme le lieu maintenant le plus favorable, par la Société homœopathique séante à Paris, qui avait déjà fait connaître son existence à la réunion de Lyon.

Le Secrétaire a communiqué une lettre écrite dans le même sens par une seconde Société homœopathique, séante à Paris, qui, pour la première fois, notifie son existence.

Enfin, il a informé l'assemblée que M. MABIT réclame une session dans une ville du midi de la France, région qui possède un établissement clini-

que, à Bordeaux ; et que M. MOLIN offre dans le même but son bel établissement homœopathique de Luxeuil, position centrale pour la réunion des médecins homœopathes de l'est de la France, qui y sont en assez grand nombre.

M. LAVILLE DE LAPLAIGNE a lu un Mémoire dans lequel il annonce la formation d'une Société homœopathique de la Côte-d'Or, composée des médecins et laïques homœopathes de six départemens, et il réclame l'honneur pour la ville de Dijon de posséder la session, l'an prochain, attendu sa position centrale.

Le Président a nommé, pour examiner cette question, une commission chargée de rapporter à la troisième séance.

Après ces travaux administratifs, ce jour-là et les suivans, l'assemblée a entendu un grand nombre de rapports, mémoires et observations sur des faits pratiques d'un haut intérêt, entre autres :

M. le docteur CRÉPU ; Observation de la guérison d'une phtisie pulmonaire, chez une femme de 58 ans, par l'alternation des antipsoriques et des polychrestes ; cette maladie avait été déclarée incurable par plusieurs médecins.

M. le docteur PÉTROZ ; Observation de choléras guéris par la méthode homœopathique.

M. le docteur GASTIER ; Observation de plusieurs guérisons opérées sur des animaux.

M. SALADIN ; Observation de plusieurs guérisons opérées sur divers animaux.

M. le docteur DUPRÉ ; sa Profession de foi médicale, et des guérisons de gastralgie et de contusions.

M. YVAN ; Mémoire sur les propriétés des substances médicamenteuses.

M. le docteur LAVILLE ; Mémoire sur la psore et sur l'épilepsie qui n'en est qu'une suite ; — *Item*, observation de guérison d'hydrophobie confirmée.

M. le docteur GASTIER ; Mémoire sur les effets pathogénétiques du *taxus baccata*, et de la *bella-donna*, éprouvés sur lui-même.

M. le docteur Pierre DUFRESNE ; Observation d'un cas de pustule maligne guérie avec une seule dose d'*anthracine*, à l'intérieur, et une légère solution de la même substance à l'extérieur ; — *Item*, la guérison d'une incontinence de l'urine et des matières fécales, avec *phosph.* $\frac{00}{X}$, en deux doses, à huit jours de distance.

M. le docteur CHUIT ; Mémoire sur l'application comparée de l'*aconit* et de la saignée ; — *Item*, observation d'un cas de choléra guéri par le *veratrum*.

M. le docteur PESCHIER ; Mémoire sur les modifications que subit à Genève la médecine allopathique par l'influence de l'homœopathie ; et l'action prompte et heureuse de celle-ci dans les maladies les plus aiguës, démontrée par de nombreuses guérisons.

M. le docteur DUPLAT ; Observations pratiques.

M. le docteur CROSERIO ; Mémoire sur l'action des médicamens sur le moral des malades.

M. le docteur LONGCHAMP ; Mémoire contre les

reproches adressés à l'homœopathie ; et observations de guérisons obtenues par l'*arnica*.

M. le docteur TOURNIER, de Besançon ; sa profession de foi médicale.

Le Secrétaire a lu , de plus , quelques observations contenues dans une lettre adressée par M. DÉZAUCHES de Paris, et une que contenait une lettre du docteur SIEGRIST, de Bâle.

M. le docteur Pierre DUFRESNE , cherchant à démontrer le danger de revenir à un remède actif après en avoir obtenu l'effet désiré , a raconté un cas de diarrhée avec coliques guéri presque instantanément en flairant *ars.* ; quelques jours après , la malade étant revenue auprès de lui , ne conservant que quelques légères incommodités , le docteur lui fit flairer de nouveau *ars.* , qui reproduisit immédiatement les précédens symptômes.

M. le docteur PESCHIER a raconté le cas d'une jeune fille qui portait une tumeur volumineuse sur l'articulation péronéo-tarsienne , dont la nature psorico-scrophuleuse n'était pas douteuse , et qui était accompagnée d'assez fortes douleurs articulaires pour priver l'enfant de la faculté de marcher. Déjà onze mois consécutifs de traitement allopathique n'avaient pas amené la moindre amélioration. Une seule dose *calc.* diminua considérablement la tumeur , qui , plus tard , a disparu , et a permis à la jeune malade de marcher et bientôt de courir ; le traitement a été continué par les antipsoriques.

Il a montré à l'assemblée une autre jeune fille, émi-

nemment scrophuleuse, qui, quand elle lui fut présentée, portait un fungus qui couvrait le dos du pied, et un pareil occupant toute la région inférieure et postérieure du bras du même côté; il y avait lieu de croire qu'une carie était la cause de l'un et de l'autre; une seule dose *calc.* réduisit ces fungus au point de ne pas rendre la maladie reconnaissable; toutefois, un grand nombre d'ulcères s'étant formés le long du tibia, et un dépôt purulent considérable dans le mollet, tandis qu'un autre s'établissait sous la mâchoire, le traitement antipsorique, *silic.*, *assa.*, a été continué. Maintenant la jeune fille, quoique non totalement guérie, marche, court, travaille sans douleur, et tout fait espérer une guérison totale prochaine.

Ces lectures étant terminées, la Société a entendu le rapport de la commission réglementaire, a débattu tous les articles du nouveau Règlement, a voté celui-ci dans son ensemble, et a arrêté qu'il serait livré à l'impression, précédé d'un exposé des motifs, puis expédié à chaque membre de la Société gallicane et à chaque Société homœopathique locale qui viendrait à se former.

Organe de la commission chargée de choisir le lieu où se réunira la Société en 1835, le Président a exposé que sur les quatre villes qui avaient demandé à la posséder, une seule, Paris, offrait la condition légale nécessaire à l'obtention, savoir, l'existence d'une Société homœopathique constituée, laquelle s'était fait connaître déjà l'an passé, à la réunion de

Lyon, et il a proposé que le Bureau fût pris dans son sein.

Le fait de l'existence d'une seule Société locale déjà reconnue a abrégé la délibération, pendant laquelle néanmoins on a unanimement regretté de n'avoir pas le choix entre Paris et une autre ville, attendu que la première n'ayant envoyé aucune députation à la session, en signe de déférence pour une Société GALLICANE et non locale, députation qui, d'ailleurs, aurait permis de faire un choix bien raisonné sur le personnel du Bureau à nommer; n'ayant aussi transmis aucun exposé, soit sommaire, des travaux de l'année; Paris, disons-nous, ne paraissait pas encore mériter l'honneur de posséder la réunion générale.

Toutefois, à la votation, la ville de Paris a été désignée pour le lieu de réunion de la Société homœopathique gallicane, le 15 septembre 1835.

Le scrutin secret a désigné pour en composer le Bureau : MM. PÉTROZ, *président*, JOURDAN, *vice-président*, GUEYRARD, *secrétaire*.

D'après un article du nouveau Règlement qui porte que le Bureau entre en fonctions au commencement de la session, et non à la fin, comme c'était le cas l'an passé, le Bureau de Genève restera en permanence jusqu'au 15 septembre 1835, et c'est au secrétaire, le docteur PESCHIER, que les Sociétés locales devront adresser leurs communications, la notification de leur formation, celle de l'obtention de l'autorisation ministérielle, et les demandes de diplômes

de membre de la Société homœopathique gallicane.

C'est par ce travail qu'a été close la session de 1834, après laquelle tous les assistans ont fêté dans un banquet commun le plaisir qu'ils avaient éprouvé dans leurs communications mutuelles, dans leur rapprochement amical et affectueux, dans la participation de leurs lumières individuelle, en un mot, dans l'intimité qui n'a pas cessé pendant les trois jours qui paraissaient si vite prendre fin.

A cette réunion agréable, et au moment où le toast du génie de la médecine homœopathique, le grand HAHNEMANN, a été porté par le Président, le Secrétaire a réparé une omission qu'il avait commise, savoir, d'informer l'assemblée que, profitant d'une occasion favorable, il avait expédié à HAHNEMANN un diplôme de MEMBRE D'HONNEUR de la Société gallicane, en lui faisant connaître que *seul* il recevrait un pareil diplôme. Sur quoi toute l'assemblée a émis le vœu de voir ce grand homme occuper le fauteuil d'honneur à la réunion de Paris.

Le lendemain de la clôture, une lettre retardée, adressée au Secrétaire par le docteur DOIN, a annoncé la formation d'une Société homœopathique à Versailles.

Ainsi s'est passée cette session, où le nombre des assistans a été compensé par l'importance des matières, et dont tous les membres se sont donnés rendez-vous à l'année prochaine.

Le Comité dirigeant ayant, pendant le courant de l'année, reçu plusieurs demandes de diplômes, a

proposé et la Société a accepté pour *membres ordinaires*, outre les assistans :

MM. Soller, D.-M. à Altkirch.

Cataumbez, élève à Grenoble.

Louvot de Martinécourt, cap. à Nevers.

Gaillard, receveur à Lyon.

Mühlenbeck, D.-M. à Guetzwiller.

Bauer, D.-M. à Mülhouse.

Jourdain, D.-M. à Colmar.

Mabit, D.-M. à Bordeaux.

Continuant ses travaux après la session, le Comité dirigeant a arrêté de proposer pour sujets de travaux aux Sociétés locales l'étude des *symptômes pathogénethiques* des trois substances suivantes : *Gentiana lutea*, *Atropa mandragora*, *Taxus baccata*, sans prétendre excepter les substances que chaque membre trouvera convenable d'étudier. Environ trois mois avant la session générale, les Sociétés locales sont priées d'envoyer le résultat de ces travaux au Secrétaire général, qui en fera le dépouillement et la collation, de manière à présenter un ensemble de symptômes d'après l'ordre adopté par HAHNEMANN et ses disciples.

P. S. Par une lettre retardée, le docteur WIDENHORN a fait connaître son adhésion à la lettre des médecins homœopathes de Paris, ville où il réside.

Ch.-G. PESCHIER, *secrétaire*.

NOTE SUR L'ACTION COMPARÉE
DE L'ACONIT ET DE LA SAIGNÉE,
dans le traitement des maladies inflammatoires ;

luë à la réunion de la Société homœopathique gallicane à Genève,
le 16 septembre 1854.

Je n'ai point la prétention de décider une grande question de médecine pratique, celle de savoir quels sont les secours que l'ancienne médecine doit fournir à la nouvelle, c'est-à-dire, quels sont les moyens reconnus utiles qu'il faut conserver et employer à propos dans les traitemens homœopathiques.

On ne peut disconvenir, par exemple, que la saignée ne soit fréquemment un moyen fort avantageux dans les inflammations franches, avec réaction évidente du système artériel, surtout chez les tempéramens sanguins. Pourquoi l'homœopathie ne conserverait-elle pas ce puissant secours dans les cas violens? non point ces saignées abondantes répétées, qui exténuent un malade, le rendent incapable de suffire à une réaction salutaire, et lui préparent une convalescence longue et difficile; non point enfin comme moyen curatif, mais seulement en vue de

modérer les symptômes, de procurer une détente momentanée et de faciliter la circulation. On me dira : pourquoi recourir à l'émission sanguine, puisque vous avez l'*aconit* qui produira bien mieux les mêmes résultats ? Oui, sans doute, j'ai pleine et entière confiance à l'*aconit* ; mais dans un cas urgent et en attendant qu'il ait opéré, pourquoi se priver d'un accessoire qui n'a pas d'inconvéniens graves quand on n'en abuse pas et qui ne nuit pas au traitement ; au contraire, il le facilite ; j'ai remarqué que l'*aconit* agissait plus vite et plus complètement après une saignée modérée. On pourra dire qu'en compliquant le traitement, on ne saura plus auquel des deux remèdes on devra faire honneur de la guérison. Cette considération ne saurait m'arrêter ; la grande, l'unique affaire, c'est de guérir le plus promptement et le plus sûrement possible, et je ne m'inquiète guère que l'allopathie dise que c'est la saignée qui a guéri, tandis que l'homœopathie dira que c'est l'*aconit* ; le but, c'est la guérison.

Ne croyez cependant pas, Messieurs, que ceci soit un juste-milieu, et que j'aie encore du doute sur le mérite de la loi des semblables ; non, ce n'est point un mélange des deux doctrines que je propose ; mais je pense qu'il ne faut négliger aucun moyen de guérir de quelque part qu'il vienne, pourvu d'ailleurs que ces moyens n'aient pas d'inconvéniens graves et qu'ils ne soient pas en opposition entre eux.

J'ai dit que l'on ne pouvait conserver aucun doute sur l'efficacité de l'*aconit* dans les maladies inflam-

matoires franches; j'ajoute qu'il est réellement le moyen curatif direct, l'antidote du mode phlogistique pur. C'est ce que je me propose d'examiner dans son application d'après ma propre expérience, et en comparant les effets de cette substance avec ceux de la saignée.

1° Dans la fièvre synoche simple, où il paraît que la maladie consiste dans une surexcitation du système vasculaire sanguin, sans inflammation locale, un ou deux globules d'*aconit* à la 24^{me} puissance, emportent le mal tout entier dans moins d'une heure. Je sais bien que cette fièvre est quelquefois éphémère, et qu'elle se guérit par la diète seule; mais quelquefois elle se prolonge et l'on y a employé la saignée, les nitreux. La puissance de l'*aconit* est ici manifeste; après lui il n'est pas question de convalescence.

2° Dans l'angine tonsillaire, l'esquinancie, j'employai, au commencement, *belladonna*, *pulsatilla*. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que ces moyens opéreraient difficilement, surtout quand la fièvre est forte; il faut alors combattre l'inflammation, la concentration par l'*aconit*, avant de donner le spécifique approprié. Ceci est tellement important, que l'*aconit* suffit seul s'il est administré dès le début, au moment où la maladie n'est encore qu'une concentration de l'influx vital. Je dis à dessein l'influx vital ou nerveux, car c'est par là que la maladie commence, la réaction fébrile ne vient qu'après, et le fluide sanguin n'est, à proprement parler que l'é-

lément matériel et secondaire : voilà pourquoi les évacuations sanguines sont tout-à-fait insuffisantes, pour ne pas dire inutiles. Au reste, cette manière de voir n'est pas nouvelle; Duparquet l'avait enseignée : il dit que la saignée n'agit qu'en produisant une perturbation dans l'innervation. Le professeur Odier, convaincu, par une longue expérience, de l'inutilité des sangsues au cou, avait fini par y renoncer.

3° Dans l'angine couenneuse, j'ai donné avec un prompt succès l'*aconit*, et trois heures après le *sulfure calcaire*. Dans ce cas, les sangsues sont pernicieuses.

4° Dans l'angine membraneuse, le croup, qui n'a été témoin de l'insuffisance, de l'inutilité des sangsues? Combien d'enfans sont morts de cette redoutable inflammation presque ex-sangues! A-t-on jamais vu cette forme d'inflammation céder uniquement aux sangsues? Aussi parmi les différens auteurs, l'un préconise le vomitif, l'autre le foie de soufre, le vésicatoire; celui-ci le mercure, celui-là l'*assa foetida*, le *seneka*, etc. Quelques-uns, considérant le croup comme spasmodique, tels que Millar, Cheyne, proscrivent la saignée. Je ne nie pas qu'à Genève on ne guérisse beaucoup de croups par les sangsues, l'émetique, le vésicatoire; mais beaucoup de malades en meurent; toujours la maladie est grave, la convalescence longue, le traitement difficile avec des enfans qu'il faut éviter de faire pleurer. Quel immense service rendu à l'enfance, quelle

sécurité pour les parens , que la découverte d'un remède sûr contre ce redoutable fléau de l'enfance ! que dis-je, un remède ! le plus souvent, le petit malade ne s'est pas aperçu qu'on lui en ait donné un, vu son petit volume. Oui, je déclare que j'ai constamment vu le croup céder immédiatement à une seule dose de deux ou trois globules d'*aconit*, sans sangsues; de manière qu'au bout de deux ou trois heures de transpiration et de sommeil, l'enfant se réveillait jouissant de toute sa santé. Une seule fois j'ai cru devoir administrer, six heures après l'*aconit*, une petite dose de *spongia usta*, parce qu'il avait un léger chatouillement au larynx. D'où vient cette promptitude d'action, et surtout d'action complète ? Je l'ai dit, en parlant de l'angine; c'est parce le croup ayant une marche rapidement fâcheuse, les parens s'alarment et appellent tout de suite le médecin, que l'on trouve ordinairement chez lui, puisque le croup débute toujours après le premier sommeil, par conséquent dans le milieu de la nuit. Je n'ai pas vu d'exception à cette particularité. Donc le remède étant administré au début de la maladie, avant que les organes qui en sont le siège aient reçu une atteinte prononcée dans leur organisation, l'inflammation, la concentration pathologique étant enlevées, il ne reste plus rien que l'état normal, la santé. Je crois qu'il en serait de même des autres inflammations exquises, quand elles seraient traitées dès l'invasion; mais je n'ai pu le vérifier qu'une fois, à l'occasion de l'angine.

5° Dans l'inflammation de poitrine, pleurésie, péricapnémie; c'est ici le triomphe de la lancette, dit l'école. Oui, sans doute, elle est utile, nécessaire même, quand on n'a pas d'autres moyens à sa disposition. Peut-être, comme je l'ai dit, est-elle utile comme accessoire; mais toujours curative, non, mille fois non. Je ne me rappelle pas sans effroi le nombre des victimes de cette maladie, malgré les saignées, et probablement à cause des saignées, parce que considérant ce moyen comme le principal, l'unique même, on le répète, ne faisant presque pas autre chose, jusqu'à ce que la détente arrive; et si elle n'arrive pas, il est trop tard.

Dans tous les temps, on a cependant reconnu des pleurésies qui repoussent la saignée. Baglivi dit que dans la fausse pleurésie, la saignée est nuisible; il emploie des délayans, les purgatifs. La péricapnémie compliquée de fièvre intermittente pernicieuse, si bien décrite par Morton et Alibert, se guérit par le quinquina, malgré la fièvre, le point de côté, le crachement de sang; la saignée la rend incurable. Une autre inflammation de poitrine est celle qui attaque les ivrognes que la saignée tue. Enfin une foule de circonstances rendent le diagnostic des inflammations de poitrine difficile; ce qui a fait dire à Baglivi : *O quantum difficile curare morbos pulmonum! O quanto difficilium eosdem cognoscere: fallunt vel peritissimos ac ipsos medicinæ principes!* Ajoutez l'expérience que tout praticien de bonne foi a dû faire. en voyant si souvent trompé l'espoir qu'il

avait en la saignée, contre la maladie qui nous occupe; ensuite l'inutilité des autres moyens, lorsqu'on a affaibli le pleurétique au point de rendre toute réaction impossible; ce qui fait dire à Baillou : *Naturam impedimus, unde nil mirum si multi moriuntur.*

Enfin, si l'inflammation affecte les deux poumons, Stoll assure qu'une mort prompte est inévitable; car ni la saignée, ni les antiphlogistiques ne peuvent alors aider la nature.

La saignée n'est donc pas le remède principal des inflammations, elle n'est qu'accessoire, palliative; elle n'a d'action que contre un élément de la maladie, sa partie matérielle, mais non point contre l'élément réel, contre son essence, sa nature intime.

Aussi a-t-on beaucoup cherché d'autres moyens. Mascagny nous vante le carbonate de potasse. Richter, Rasori, Peschier, triomphent de la pneumonite avec l'antimoine tartareux; d'autres ont donné le musc, le camphre, le mercure; le peuple joue quelquefois quitte ou double avec les cordiaux, les stimulans, et ne perd pas toujours. Enfin, chacun a eu du succès, lorsque le moyen employé s'est trouvé par hasard homœopathique avec la maladie.

Honneur, gloire éternelle à l'auteur de l'homœopathie, dont le génie a découvert un remède assuré contre le mode phlogistique pur, contre l'inflammation exquise. Cette seule découverte, qui n'est qu'un fleuron de sa couronne d'immortalité, aurait suffi

pour éterniser son nom. Oui, l'*aconit* est vraiment ce moyen héroïque beaucoup plus sûr que la saignée, sans en avoir les inconvénients. Il décompose sûrement, promptement, j'ajoute agréablement, cette concentration de toutes les puissances vitales sur un point de l'organisme.

Que les détracteurs de l'homœopathie viennent assister à l'administration de l'*aconit* dans un cas de péricnemonie vraie, à son début, et avant que l'organe qui en est le siège ait déjà subi un commencement d'altération un peu grave; au bout de quelques heures, ils s'en iront, sinon convertis, du moins fortement ébranlés dans leur antique croyance et dans leur confiance exclusive à la saignée; car ils verront, non pas un soulagement passager et momentané, mais une guérison franche, durable, qui laissera à peine un jour de convalescence. Ce que j'avance, je l'ai vu à plusieurs reprises et toujours avec une nouvelle admiration. Je sais bien qu'il n'en est pas toujours ainsi, quand on n'a pas été appelé dès le début.

M. le docteur Convers nous a lu, dans une de nos réunions, des observations pleines d'intérêt et de franchise, par lesquelles il nous a fait voir que l'*aconit* lui a souvent été infidèle, et qu'il avait dû recourir à la saignée : à cette occasion, il a remarqué qu'une seule saignée suffisait ensuite pour maîtriser l'inflammation.

Je ne puis expliquer ce fait : toutefois il est bon de remarquer que si l'inflammation a duré quelque

temps, l'*aconit* l'arrête bien également, mais il reste encore de la toux, de la douleur, qui réclament un autre remède, tels que *scilla*, *bryonia*. D'autres fois l'inflammation est intense, il faut répéter deux, trois fois l'*aconit*. Une complication psorique ou autre, demande toute l'attention du médecin. Enfin, il est des cas d'une telle gravité, tels que ceux signalés par Stoll, qu'il faudrait y employer toutes les ressources qui peuvent être utiles, et c'est alors que je n'hésite pas à pratiquer une saignée, qui ne soulage que momentanément, il est vrai, mais pendant ce temps, l'*aconit* a celui de produire son effet curatif.

J'aurais pu joindre un bon nombre d'observations à l'appui de ce que je viens de dire; mais ce court résumé suffit pour établir l'incontestable supériorité de l'*aconit* sur la saignée. C'est surtout dans ce temps où presque toutes les maladies sont considérées comme des inflammations, des irritations locales, généralisées ensuite, et où l'on fait un si étrange abus des émissions sanguines, qu'il faut proclamer presque à satiété ces beaux et heureux résultats de l'homœopathie.

Je ne parlerai point ici des prétendues inflammations gastriques qui n'ont rien de commun ni avec la saignée, ni avec l'*aconit*, dans le plus grand nombre des cas; du moins, je n'en ai pas vu: mais je dirai un mot sur l'hépatite.

6° L'*aconit* est indispensable, au début, s'il y a fièvre et jaunisse: les spécifiques tels que *nux vomica*, *mercurius*, *pulsatilla*, etc., réussissent mieux

ensuite. En général, il y a avantage à donner l'*aconit* quand le pouls est plein, dur et fréquent avec soif, chaleur, lors même que l'on croirait pouvoir s'en passer, parce que son action étant prompte et de courte durée, l'on ne perd pas beaucoup de temps avant d'administrer ensuite les remèdes appropriés aux autres symptômes. Il faut avouer qu'en général l'on a moins abusé de la saignée dans les inflammations du foie; on a bien vu que son abus conduisait à l'hépatite chronique et à l'hydropisie; mais surtout l'on a employé de bonne heure le calomel, l'é-métique, qui ont souvent réussi parce qu'ils sont souvent homœopathiques.

J'ai dit que je ne rapporterais pas d'observations, pour ne pas abuser de votre patience par des détails fatigans; cependant je ne puis passer sous silence le cas d'une dame âgée de 80 ans, qui, traitée allopathiquement en 1829 d'une hépatite, ne s'était jamais complètement remise; après trois mois de maladie et malgré l'usage des eaux de St.-Gervais prises l'année suivante, le foie était resté douloureux, la peau souvent ictérique, les digestions laborieuses, etc.

L'hiver de 1832, la maladie se montra de nouveau, avec une intensité alarmante. Ce n'était plus le cas d'employer les émissions sanguines avec un corps usé, fatigué, non rétabli de la première atteinte. J'employai donc l'*aconit* alterné avec les spécifiques appropriés. La maladie dura dix jours: et malgré l'âge avancé de la malade, la convalescence fut courte, parce qu'elle n'avait pas été affai-

blie par un traitement débilitant. Dès lors la malade jouit d'une santé parfaite qu'elle ne connaissait pas depuis long-temps.

7° Dans le rhumatisme aigu, je n'ai pas besoin de rappeler ici l'obscurité profonde qui règne sur la nature du rhumatisme et par conséquent sur l'incertitude du traitement. Vogel dit que c'est une matière morbifique; Cullen une rigidité des muscles jointe à l'atonie; Barthez une force de situation fixe; Chomel une inflammation des muscles; un autre celle des articulations; Roche pense que la goutte et le rhumatisme sont une seule et même maladie; quand il se porte sur les viscères, on ne sait plus quel nom lui donner. De là la difficulté de le placer dans un cadre nosologique. Toutes ces savantes investigations n'ont pas beaucoup avancé la thérapeutique du rhumatisme. Chaque auteur prescrit un traitement en harmonie logique avec ses idées; tous reconnaissent un élément inflammatoire. Par conséquent tous prescrivent les émissions sanguines; aucun ne s'est borné à ce moyen; plusieurs signalent même le danger des saignées copieuses: Lieutaud a remarqué qu'elles rendent le mal plus rebelle, ne peuvent qu'énerver la constitution et empêcher la solution heureuse de l'engorgement rhumatique.

On a donc cherché, ou plutôt le hasard ou les pratiques populaires ont fait découvrir des remèdes contre le rhumatisme. Storck a vanté la cigüe, l'aconit; Sauvage la jusquiame; Munk la belladone; Muller la clematite; Hudson le colchique. Barthez

qui recommande aussi l'aconit, n'hésite pas à considérer tous ces remèdes agissant par une propriété spécifique, ayant une action directe pour changer l'état des forces vivantes; il se plaint de ce que le moment de leur administration n'a pas été suffisamment déterminé. Barthez était là sur la voie de la spécificité; et aussi quand il conseille la douce-amère, il ajoute que si l'on employait plus souvent ces moyens comme spécifiques, dans le traitement du rhumatisme aigu, l'on serait moins souvent obligé d'avoir recours à la saignée; il rapporte même des cures nombreuses opérées par Lobh et autres qui n'employaient jamais la saignée, se bornant aux cordiaux, aux échauffans; d'où il conclut que la nature est bien puissante pour pouvoir guérir les malades, malgré les obstacles que le médecin lui oppose.

Dans ce dédale, quel parti prendre? Dans ce labyrinthe de contradictions, quelle méthode rationnelle ou empirique choisir? Barthez me la fait apercevoir, Hahnemann me l'a tracée. Ce sera la méthode qui, sans se perdre à la recherche de la cause et de la nature du rhumatisme, que l'on ne découvrira jamais, se borne à le guérir, en lui opposant des modificateurs capables de produire sur l'homme en santé, des douleurs et des symptômes semblables; *similia similibus*.

Dans le traitement du rhumatisme aigu, j'ai toujours débuté par l'antiphlogistique par excellence, l'aconit, et cela avec un succès étonnant, au

point que dans un cas récent, chez une fille de six ans, je n'ai pas eu besoin d'employer d'autres remèdes. Cependant ces cas doivent être rares; car l'*aconit* n'est pas le spécifique le mieux approprié aux douleurs, mais seulement pour combattre l'élément inflammatoire, la réaction sanguine; après lui viennent *bryonia*, *rhus*, *dulcamara*, etc. Je puis certifier que les rhumatismes ainsi traités, se sont toujours dissipés dans l'espace de huit à quinze jours. Dans un cas, pour une demoiselle de 17 ans, qui avait été traitée allopathiquement pendant les douze premiers jours, le traitement homœopathique fit ensuite beaucoup de bien pour calmer la fièvre et les douleurs, mais la maladie entière n'en dura pas moins de deux mois. Dans les autres cas du rhumatisme aigu par cause accidentelle, je puis certifier que par la méthode homœopathique, la guérison a toujours été prompte et durable. Je suis même convaincu que c'est dans le traitement des affections appelées rhumatismales, que l'homœopathie manifeste son évidente supériorité sur sa rivale, avec le plus d'éclat.

8° Dans les inflammations cutanées, l'érysipèle par exemple, j'employais dans les commencemens la *belladonna* avec un succès douteux, je m'en suis plaint souvent à nos collègues; mais depuis que j'ai débuté par *aconit*, *belladonna*, *rhus* et *pulsatilla* suivant les cas, administrés peu de temps après le premier, n'ont jamais manqué de produire une guérison prompte.

9° L'action de l'*aconit* contre le pourpre miliaire

tient presque du merveilleux ; il n'est guère moins admirable , alterné avec la *pulsatilla*, contre la rougeole.

Je m'arrête ; il faudrait un volume pour spécifier les cas où l'*aconit* est précieux , même dans les maladies chroniques , où il y a des momens d'acuité ; il a tous les avantages de la saignée , et de plus qu'elle , celui d'anéantir le type inflammatoire pur dans son essence , dans sa nature inconnue.

Il n'entre pas dans mon plan de développer l'action pathogénétique de l'*aconit*, ni son emploi dans les symptômes maladifs qui lui correspondent ; je n'ai voulu que jeter un coup-d'œil sur son action anti-phlogistique , comme remplaçant la saignée avec un avantage incontestable.

Seulement j'ai émis un doute sur la convenance de proscrire entièrement la saignée , du moins dans l'état actuel de la science. Je laisse à d'autres plus forts d'expérience , le soin de décider cette grande question , qu'il faudra traiter sans prétention et sans esprit systématique , dans la seule vue de découvrir la vérité. Mais au point où nous sommes parvenus , l'on ne peut déjà que rendre grâce à la Providence , d'avoir revelé à notre grand HAHNEMANN , le moyen de guérir ou de soulager l'humanité souffrante , sans verser des flots de ce fluide vivifiant , qui porte la nutrition , la chaleur et la vie dans toutes les parties de l'organisme.

SYMPTOMATOLOGIE.

Ænanthe Crocata.

Douleurs dans tout le corps, surtout dans la tête, en étant assis.

Vertige.

Malaise, disposition à l'excrétion et à vomir.

Vomissement d'une quantité de liquide aqueux.

5. Vomiturition.

Ardeur brûlante au gosier et à l'estomac.

Besoin très-passager d'aller du ventre.

Développement de l'abdomen.

Ecume sur les lèvres.

10. Difficulté de parler; impossibilité de prononcer un mot.

Impossibilité de marcher; nécessité de s'asseoir.

Occlusion forcée de la bouche; les mâchoires sont si serrées qu'on n'y peut rien introduire.

Secousses violentes, avec perte subséquente de connaissance.

Sensation de la perte des sens.

15. Transport furieux.

Chute des ongles et des cheveux.

ANNONCES.

Pour paraître dans le courant du mois.

Réflexions sur la médecine homœopathique, aux malades et aux médecins; ouvrage théorique et pratique, par LAVILLE DE LAPLAIGNE, doct.-méd. à Dijon; 1 vol. in-8. Dijon, chez Douiller; Paris, chez Baillièrè; Genève, chez Cherbuliez, libraires.

Exposition systématique des effets pathogénétiques des remèdes, par le docteur WEBER; traduite et publiée par le docteur PESCHIER, de Genève. Quatrième livraison, contenant *les symptômes du ventre*. Paris, chez Baillièrè, rue de l'École de Médecine; Genève et Paris, chez Cherbuliez.

L'homœopathie exposée aux yeux du monde, et réfutation des objections que font contre elle ses détracteurs, par le docteur Achille HOFFMANN. Paris, chez Baillièrè: 1854. Br. in-8, 64 pages.

Cet opuscule populaire contient la *Profession de foi* de l'auteur, frappé, en 1852, de l'inutilité absolue de la médecine contre le cholera, qui lui enleva son épouse; à cette époque, tomba entre ses mains la *Lettre du docteur DES GUIRI aux médecins français*; cette simple lecture lui apprit qu'il y avait autre chose que la médecine de l'école: les ouvrages tra-

duits en français qu'il se procura, et les médicamens que nous lui fournîmes, firent entrer la conviction dans son esprit et la santé au domicile de ses cliens; dès lors l'auteur est devenu zélé et dévoué homœopathe.

Après une *Notice sur Hahnemann*, emprunté de la *Bibl. hom.*, viennent des *Réflexions sur l'homœopathie et sur les causes du peu de progrès qu'a fait jusqu'ici la médecine*; puis un article : *Supériorité incontestable de l'homœopathie sur la médecine ordinaire*, et *Réfutation des objections*, etc., suivie d'*Observations tirées de sa pratique*. — Dans cette brochure destinée aux *gens du monde*, les médecins n'ont rien à chercher; mais ils pourront la mettre aux mains des laïques que la science effraie, et qui demandent qu'on résolve leurs doutes.

Exposition de la doctrine médicale homœopathique, ou Organon de l'art de guérir, par S. HAHNEMANN; traduit de l'allemand sur la 5^e édition, avec divers opuscules de l'auteur, et une traduction, sur la 5^e édition, de la Pharmacopée homœopathique de Hartmann, par A.-J.-L. JOURDAN, membre de l'Académie royale de médecine. 2^e édition, avec le portrait de l'auteur. 1 vol. in-8, 1854. Prix 8 fr. Paris, J.-B. Baillière, libraire de l'Académie royale de médecine, rue de l'École de Médecine, n^o 45 bis. Londres, même maison, 216, Regent Street.

Nous rendrons compte de cette nouvelle édition dans le numéro prochain.

Chocolat homœopathique composé dans les proportions indiquées, par le docteur HAHNEMANN.

M. le docteur DOIN, de Versailles, qui a résidé cinq mois à Cœthen, en a rapporté la recette des proportions que conseille

HAHNEMANN lui-même d'employer ; de plus, et sur l'observation expresse de celui-ci, il a insisté sur ce que cet aliment ne devait jamais être préparé avec des ustenciles de *fer*, dont il est impossible qu'il ne s'échappe pas quelques particules dans le broiement ; il s'est, en conséquence, adressé à un pharmacien, M. Feuillet, de Rambouillet, qui a fait construire en pierre et en bois tous les instrumens nécessaires, et qui fabrique de ce chocolat deux qualités, qu'il livre à 4 francs et 5 francs la livre. Son dépôt est à Paris, boulevard des Capucines, au Cabinet de lecture, n° 25 ; et à Genève, chez Cherbuliez, libraire.

Nous nous sommes assurés que ce chocolat est d'un goût exquis, et qu'il ne contient point d'aromate.

LIVRES NOUVEAUX EN ALLEMAND.

Allgemeines Repertorium der homöopathischen Journalistik. Répertoire général des journaux homœopathiques, par une Société de médecins homœopathes. Premier cahier ; Leipzig, 1854, chez Kollmann.

Streitfragen aus dem Gebiete der Homöopathie. Questions du ressort de l'homœopathie, par KRETSCHMAR, à Belzig. Leipzig, 1854, chez Hinrich.

Kurze Uebersicht der homöopathischen Heilkunst, etc. Aperçu de la médecine homœopathique, son développement progressif et son perfectionnement actuel, par Constantin HERING, à Philadelphie ; communiqué à la Société hahnemanienne de Philadelphie. — Philadelphie et Brême. Br. de 50 pages.

Archiv für die homöopathische Heilkunst. Archives de la médecine homéopathique ; 14^e vol. ; second cahier.

Jahrbücher der homöopathischen Heil und Lehre Anstalt. Annales de l'institut clinique de Leipzig ; 2^e et 3^e cahiers.

Kleine Frescogemälde aus den Arcaden der Heilkunst. Petites fresques des arcades de la médecine ; première paroi ; par le docteur GRIESELICH, médecin militaire à Carlsruhe. 1854 ; in-8, XII et 205 pages.

Hygea, Zeitschrift für Heilkunst. Hygée, journal de médecine, rédigé par les docteurs Kramer, Wich, Werber, Arnold et Griesselich, de la Société homéopathique badoise. Première année, 1-3 cahier. Carlsruhe, in-8, IV et 255 pages.

Practische Beiträge im Gebiete der Homöopathie. Matériaux pratiques pour l'homéopathie, par les membres de la Société homéopathique silésienne et lusacienne ; publiés par le docteur Thorer ; 1^{er} vol. Leipzig, chez Schumann, 1854 ; in-8, VIII et 220 pages.

Homöopathie und Leben. L'homéopathie et la vie, ou l'homéopathie considérée dans ses rapports actuels, et dans son influence bienfaisante sur la vie ; pour encourager les laïques en faveur de l'homéopathie. Leipzig, chez Kollmann ; in-12, 566 pages.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

RAPPORT

FAIT A LA RÉUNION

DE LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE,

le 15 septembre dernier,

PAR LE D^r P. DUFRESNE, PRÉSIDENT.

—•—
MESSIEURS,

Appelé pour la troisième fois à paraître dans cette réunion des amis de l'homœopathie, et pour la seconde à la présider, j'éprouve le besoin de vous exprimer ma satisfaction de la voir, après une année seulement de véritable existence, attirer de contrées diverses un aussi grand nombre de membres, de la voir réunie dans notre heureux petit coin de terre,

où elle a pris naissance, et dont, j'espère, elle continuera un jour à accroître le lustre.

Porté par vos suffrages à l'honneur de figurer le premier parmi nous tous égaux, je viens satisfaire à l'un des devoirs qui me sont imposés, vous rendre compte de l'état de la Société et de celui de l'homœopathie dans les pays qu'elle embrasse.

Il y a quatre ans qu'à peine le nom de l'homœopathie était connu parmi nous; quelques journaux en avaient parlé, et presque tous l'avaient présentée comme une chimère sortie d'une imagination en délire. Comme toutes les idées qui sont hors de la direction commune, comme toutes celles qui tendent à sortir du cercle des conceptions spéculatives, pour se glisser dans la vie pratique, afin de changer le mouvement presque automatique sous l'influence duquel vivent la plupart des hommes, elle trouva peu de sympathies. Sans la connaître, sans examen, ceux qui l'abordaient, ceux à qui le hasard en présentait quelque chose, la repoussaient comme absurde, comme contraire à tout ce que les siècles et l'expérience avaient consacré et érigé en vérité. — Ceci n'est-il point arrivé à chacun de nous?

Un seul homme qui l'avait vue de près, qui l'avait vue réduite en pratique, à Naples, sa patrie de naissance, vint seul et le premier la présenter à la ville de Lyon et à la France, sa patrie d'adoption. M. le docteur Des Guidi, dont l'heureuse pratique affirme le tact et la sagacité, fit cette présentation avec

succès, et il ne tarda pas à éveiller l'attention publique par ses nombreuses et brillantes cures.

Peu de temps après, au commencement de 1831, un heureux hasard me porta à l'étude de l'homœopathie. Après une série d'expériences faites sur des animaux dans le but de montrer comment s'opère la médication produite par les substances insolubles, lorsqu'on veut s'en rendre compte avec des idées d'absorption, je dus m'assurer si les médicamens préparés et administrés selon la méthode et les procédés de Hahnemann, produisent réellement sur l'économie animale les effets que leur assigne ce savant. Quelques expériences faites sur moi-même ne tardèrent pas à ébranler ma foi médicale; je dus abandonner les théories d'absorption pour ne plus voir dans les agens médicamenteux qu'une force dynamique agissant sur une autre force, la vie.

Ce fut alors que la renommée m'apprit l'existence du docteur Des Guidi. Je me mis en relation avec lui et j'abordai ouvertement une thérapeutique qu'un grand nombre d'essais et de tâtonnemens faits dans l'ombre, m'avait déjà rendu un peu familière.

Arrivèrent successivement les docteurs Gueyrard et Dessaix de Lyon, L. Dufresne, Peschier, Chuit et Panthin de Genève ou des environs, tous praticiens recommandables par leur probité et leur instruction, tous agissant de bonne foi, dans des vues de bien et de progrès pour la science médicale. Ainsi se forma le noyau des homœopathes français.

Un grand nombre d'autres praticiens prélaient

dans l'ombre ; mais j'ai nommé le petit nombre de ceux qui, dans le premier trimestre de 1832, s'étaient déclarés convertis.

Alors naquit la *Bibliothèque homœopathique*, journal dont l'esprit et la tendance vous sont connus, et à l'existence duquel contribue puissamment M. Adolphe Pictet, notre collaborateur, savant modeste autant que profond, et ami zélé de l'homœopathie.

Alors aussi parut au grand jour une opposition que dès le principe on voyait se développer graduellement. Deux camps se formèrent, et l'école allopathique, forte numériquement, retranchée derrière ses facultés et ses académies, appuyée sur l'antiquité de ses dogmes et de ses chaires vermoulues, ne jugea point l'homœopathie digne de fixer son attention. Il était plus facile de la condamner sans l'entendre que de l'examiner ; elle se contenta d'une docte négation.

« L'homœopathie n'est rien, entendit-on crier de toute part ; ses agens ne sont que des puissances idéales et chimériques. » Telle fut la force des argumens qu'on lui opposa d'abord, et l'anathème par lequel on a cru l'avoir anéantie.

L'homœopathie a survécu, elle a grandi parmi nous, elle a étendu ses racines dans toutes les parties du monde civilisé, et ses progrès nous ont valu à tous l'honneur de l'ironie, du sarcasme, souvent même de l'injure.

En ceci rien ne doit étonner ; les sommités scienti-

fiques, comme les sommités sociales, résistent à tout ce qui peut les abaisser ou leur donner des égaux ; c'est dans la nature des choses , c'est dans l'homme : mais ce qui est aussi dans la nature de l'homme, c'est que son esprit de curiosité et d'investigation ne recule devant aucun obstacle. Malgré tous les efforts du pouvoir , jamais une grande question politique, religieuse ou scientifique, n'est restée dans l'oubli et sans examen , jamais elle n'est tombée dans le néant faute de courage et de persévérance. Galilée , à genou par ordre de l'inquisition pour nier et abjurer la découverte du mouvement de la terre, s'écria : *e pure si muove!* La terre a tourné, la découverte a été admise par les savans et l'église obligée de s'en accommoder.

Cette grande leçon du passé ne s'applique-t-elle pas au présent? Ne voyons-nous pas, malgré les résistances de l'orgueil et de l'intérêt personnel, malgré les vexations, malgré les persécutions même exercées dans certains pays contre l'homœopathie, ne la voyons-nous pas s'étendre chez tous les peuples? ne voyons-nous pas la vérité dont elle brille éclairer presque partout la pratique médicale? La vérité eut toujours un attrait irrésistible, et partout où elle montra son flambeau, partout elle trouva des gens empressés à la suivre; aujourd'hui comme au temps de Galilée, une grande vérité fera le tour du globe, elle sera admise par la généralité, et les opposans seront aussi obligés de s'en accommoder.

Vous tous, Messieurs et honorables confrères,

qui avez aperçu la lueur des vérités de l'homœopathie, vous avez compris, je n'en doute point, que pour les atteindre toutes, ou au moins le plus grand nombre, il faut un travail soutenu, des études continuelles; mais aussi vous avez senti que, semblable aux corps durs qui ne s'usent que par leur propre poussière, l'homme ne grandit en science, comme en civilisation, que par le contact et le frottement avec ses semblables; vous avez vu que par vos efforts isolés, vous n'avanciez que peu, même avec beaucoup de peine; et la nécessité de créer une association, d'instituer des réunions périodiques où nous puissions nous communiquer nos observations, nous soumettre réciproquement nos doutes, s'est montrée à vous dans toute sa nudité.

C'est de cette nécessité que naquit notre société, le 6 septembre 1832.

Elle ne fut d'abord qu'une petite réunion d'amis, qui, en jetant les bases, déclarèrent qu'elle embrasserait tous les pays où l'on parle la langue française, et qu'elle porterait le nom de *Société homœopathique gallicane*. Ils nommèrent une commission chargée de préparer un projet de règlement, et ils arrêtèrent qu'elle se réunirait l'année suivante à Lyon, sous la présidence de M. le docteur Des Guidi, que là elle se constituerait définitivement et arrêterait ses statuts.

L'année 1832 fut l'enfance de la société; elle ne produisit rien de notable. La commission chargée de préparer des réglemens remplit sa tâche; la *Bi-*

bibliothèque homœopathique fit connaître les vues des fondateurs, et nos amis de Lyon, dont le nombre s'était accru des docteurs Tournier, Chazal, Pictet, Bonnet, Laurencet, et d'un nombre considérable de laïques, protecteurs zélés de la science, firent les dispositions et les préparatifs nécessaires pour donner à la session de 1833 toute la solennité et le *decorum* convenable.

Les travaux de cette session mémorable vous sont connus; la *Bibliothèque homœopathique* en a rendu compte, et a publié la majeure partie des mémoires qui y furent lus. Plus de quarante personnes s'y trouvaient réunies, dont vingt-cinq au moins étaient des praticiens venus de pays et de départemens lointains. La plus franche cordialité animait chacun des membres, et tous se félicitaient des succès de leur société et de l'homœopathie.

Les réglemens projetés par la commission de 1832 furent adoptés après discussion, et avec quelques légères modifications proposées par une commission de la société. Ils furent immédiatement rendus exécutoires.

Mais les meilleures lois portent en elles le cachet de l'imperfection humaine, et leur mérite ne saurait être apprécié que par leur application. Les plus belles théories souvent pâlissent et disparaissent lorsqu'il s'agit de les convertir en pratique.

Tels ne sont point nos réglemens; cependant il en est quelques parties dont l'exécution n'est pas aussi facile qu'elle l'avait paru d'abord; il vous sera fait par le comité dirigeant une proposition tendante à les modifier.

Le comité créé pour diriger la Société pendant l'année 1834, se réunit à Lyon chez M. le président sortant, dès le lendemain de la session pour se constituer, communiquer ses vues au bureau administratif et délibérer sur tout ce qui pouvait intéresser la Société dans son avenir.

La forme des sceaux et des diplomes y fut discutée et arrêtée, et le bureau les a fait graver et confectionner, conformément à ce qui fut convenu.

La Société gallicane et la *Bibliothèque homœopathique* ne sont pas les seules conquêtes qu'ait faites la science pendant l'année 1832. Elle a vu paraître plusieurs ouvrages importans, et arriver dans ses rangs plusieurs savans et praticiens recommandables.

Parmi les productions, je placerai en première ligne la *Lettre aux médecins français sur l'homœopathie*, ouvrage dont les vues sages, le bon esprit et l'à-propos, feront toujours honneur à son véritable auteur; la traduction de l'*Organon* et celle de la *Doctrine des maladies chroniques*, par M. Jourdan; le même *Traité des maladies chroniques*, traduit et un peu abrégé par le docteur Bigel, et publié à Lyon par les soins de M. le docteur Des Guidi, qui a enrichi cette édition d'une instruction nécessaire au malade pour consulter le médecin et fort utile à celui-ci pour diriger le traitement.

Parmi les praticiens, je ferai d'abord remarquer le professeur Mabit, de Bordeaux, le seul, dans la partie de la France qu'a infesté le choléra asiatique,

qui ait eu la sagesse et le courage de se mettre au-dessus des préjugés de l'école et de faire l'application de la nouvelle thérapeutique au traitement de ce fléau dévastateur. Il publia à cet effet une notice que tout homme impartial lira avec fruit et intérêt.

M. Mabit, professeur à l'école secondaire de médecine de Bordeaux, médecin de l'hôpital Saint-André, l'un des premiers de France, étonné de ses propres succès, ne tarda pas à faire l'application de l'homœopathie à la totalité de son service ; il le convertit en une véritable clinique selon la nouvelle école.

Les succès répondirent à son attente, et malgré le peu d'habitude qu'avait notre professeur de la nouvelle pratique, malgré les nombreux obstacles que lui offrait une maison où rien n'était disposé pour le seconder et faciliter son entreprise, il est arrivé à présenter des tableaux de mortalité moindres que ses confrères dans les autres services du même hôpital. Sa clinique, suivie de plusieurs médecins ses amis, et d'un nombre assez considérable d'élèves, est devenue un centre d'où rayonnent les vérités de la doctrine, au grand mécontentement de nos adversaires, qui, là comme ailleurs, ont attaqué M. Mabit en altérant la vérité des faits et même celle des chiffres.

Quoique sur un moins grand théâtre, le docteur Gastier, de Thoissey, ville du département de l'Ain, n'a pas travaillé d'une manière moins utile pour la science en introduisant l'homœopathie dans le petit

hôpital dont il est chargé. Il le fit à peu près à la même époque que le docteur Mabit à Bordeaux, au milieu d'obstacles et de tracasseries qui auraient rebuté un homme ordinaire, mais devant lesquels n'ont jamais fléchi le zèle, la fermeté et la persévérance de notre honorable confrère.

Seul un matin dans les salles d'où on avait arraché les malades par la calomnie et des insinuations malveillantes, par l'affirmation que les prétendus remèdes qu'on leur administrait n'étaient que des poisons qui, tôt ou tard, devaient être funestes à ceux qui en prenaient, quoiqu'ils en parussent d'abord soulagés et même guéris, il ne se laissa point émouvoir; fort de sa conscience et de la vérité, il reprit, sans dévier, ses traitemens, lorsque les malades reparurent. — Sur 128 malades admis dans son hôpital, du 1^{er} juillet 1832 au 30 septembre 1833 (15 mois), il a eu la satisfaction de n'en voir périr que 7, et pas un seul de maladie aiguë proprement dite. M. Gastier est auteur de plusieurs bons articles insérés dans la *Bibliothèque homœopathique*.

La capitale de la France ne restait point aussi étrangère qu'on aurait pu le croire au mouvement des départemens. L'homœopathie y avait pénétré dès le printemps de 1832. Le docteur Quin (1), médecin ordinaire de S. M. Léopold I^{er}, roi des Belges, membre

(1) Le docteur Quin pratique maintenant à Londres, où il a obtenu les plus brillans succès. Il vient de publier sur la préparation des médicamens un ouvrage qui sera recherché par tous les praticiens.

de l'Institut royal de Londres, de la Société de médecine d'Edimbourg, fit connaître le traitement homœopathique du choléra asiatique dans une excellente brochure qu'il y publia, et il montra quelle en était l'efficacité en en faisant l'application à quelques malades. Mais ces exemple devaient rester sans imitateurs, et déjà ils avaient passé comme inaperçus, lorsque, quelques mois plus tard, le Dr Pétroz, praticien estimable et savant, véritablement estimé de sa nombreuse clientèle, commença à y faire l'application de l'homœopathie au traitement des maladies. Il le fit avec succès; et fort de la confiance presque implicite que lui ont acquis le savoir, la probité et une pratique de plus de 25 ans, il a eu moins qu'un commençant à lutter contre les préjugés, contre l'influence des sarcasmes de l'envie, contre celle des plaisanteries de l'amour-propre blessé. Inattaquable sous tous les rapports, il fut charitablement taxé de folie.

Telle est la manière dont l'homœopathie a pénétré à Paris, où parut peu de temps après le Dr Gueyrard qui quitta Lyon pour y transporter son domicile. Il contribua puissamment par son zèle, par son activité et par son savoir, à la propagation de la doctrine du vieillard de Coethen, mais plus encore par plusieurs bons articles de thérapeutique qu'il publia dans la *Bibliothèque homœopathique*, et depuis par l'excellent ouvrage dont il a doté la science : *l'homœopathie encisagée sous le rapport théorique et pratique*; c'est le premier travail véritablement important qu'ait produit la France.

A côté des praticiens que je viens de signaler sont arrivés successivement les docteurs Davet et Croserio, dont les noms sont connus des lecteurs de la *Bibliothèque homœopathique*, et plusieurs qui avec les précédens organisèrent dans le courant de 1833 une société locale qui n'est qu'une section de la Société gallicane.

Mais il était à Paris, un savant qui, dès 1832, préludait en homœopathie, qui l'étudiait à sa vraie source, en traduisant dans notre langue les œuvres du créateur de la science, M. Jourdan, que j'ai déjà nommé, membre de l'Académie royale de médecine. Il a complété cette année le service rendu aux homœopathes français par la traduction de l'*Organon* et des *Maladies chroniques*, en leur donnant la *Matière médicale pure* de Hahnemann, le *Mémorial du médecin homœopathiste* de Haas et les *Tables de Bœnninghausen*.

A chaque production, notre académicien a grandi ; sa conviction est devenue plus forte et son zèle s'est accru. Son *Organon* est offert au public par l'éditeur ; il n'y a pas une ligne, pas un mot du traducteur. Mais le *Traité des maladies chroniques* est présenté par M. Jourdan lui-même ; il l'accompagne d'un avertissement dans lequel il fait l'éloge de la renommée et de la bonne foi de Hahnemann, et il invite tout homme de probité à ne point juger sa doctrine sans examen.

La *Matière médicale* est précédé d'une savante et belle préface qui montre l'homme convaincu, le

vrai converti : ce n'est plus une simple invitation à l'examen qu'exprime le traducteur, c'est un véritable commandement qu'il donne : « C'est un devoir » aujourd'hui, s'écrie-t-il, pour tout homme éclairé, » d'examiner les prétentions d'une nouvelle école de- » venue assez influente pour que plusieurs gouverne- » mens aient cru devoir favoriser son développement » par des mesures législatives, et qui paraît être ap- » pelée à soulever bientôt les plus hautes questions, » non seulement scientifiques, mais même morales » et politiques.»

Une nouvelle traduction de l'*Organon* sur la cinquième édition et une autre production récente ont signalé récemment l'infatigable activité de notre confrère; il vient de créer les *Archives de la médecine homœopathique*, journal mensuel, destiné à faire époque dans la science, et qui réunit autour de son directeur la majeure partie des médecins de Paris qui s'occupent de la nouvelle doctrine. M. Jourdan est devenu un des pivots de la Société homœopathique parisienne.

Mais j'anticipe! Revenons.

Sur la fin de 1833 parurent à Paris deux nouveaux homœopathes, hommes d'esprit et animés d'un zèle ardent pour la propagation de la science, les docteurs Léon Simon et Curie; ils fondèrent le *Journal de la médecine homœopathique*, recueil rédigé dans un bon esprit et propre à rendre de grands services : ils ont fait partie de la Société parisienne. A leurs noms sont fréquemment liés ceux de MM. les docteurs Jænger et Jourdain, de Colmar, Kirschleger de

Munster, et Croserio de Paris, qui tous ont fourni des articles qui attestent leurs vraies connaissances. Le docteur Jourdain a publié de plus un petit opuscule tendant à faire connaître l'homœopathie aux gens du monde.

Le nombre des médecins qui se livrent à l'étude de l'homœopathie va croissant à Paris d'une manière assez rapide, et parmi eux nous ferons remarquer les docteurs Foissac et Didier, à qui nous devons la traduction du *Précis des remèdes antipsoriques* de Boëninghausen ; le docteur Hoffmann, dont nous avons publié la profession de foi et diverses observations pratiques dans le dernier numéro de la *Bibliothèque homœopathique* ; le docteur Roth, jeune Hongrois de grande instruction, qui a travaillé avec le docteur Petroz à la traduction du *Manuel des indications principales, pour le choix des médicamens homœopathiques*, par Jahr, ouvrage déjà annoncé par les journaux et que nous ne tarderons pas à posséder.

Mais la capitale n'est pas la seule ville de France où grandit et prospère l'homœopathie ; Lyon a vu grossir dans son enceinte le nombre de ses partisans, sa population se former aux habitudes hygiéniques qu'elle prescrit, et les habiles praticiens qu'elle renferme travailler avec ardeur à son avancement et à sa propagation.

Le docteur Des Guidi, malgré son âge et sa nombreuse clientèle, a été l'éditeur du *Manuel diététique* qu'a publié le docteur Bigel.

Le docteur Dessaix a fourni à la *Bibliothèque homœopathique* plusieurs articles qui attestent l'étendue de ses connaissances et la puissance de son talent.

Le docteur Rapou, connu de l'allopathie par divers écrits, surtout par son *Traité sur l'emploi médical des bains et douches de vapeurs*, fut en expectative dès l'apparition de l'homœopathie, et lorsqu'elle se fit remarquer par des faits, il voulut la connaître. Mais en homme qui ne fait rien à demi, il fut droit à la source ; il ne craignit pas, après 50 ans d'âge, 30 ans d'étude et de pratique médicale, de quitter patrie, clientèle nombreuse, amis, famille et tout ce qui peut attacher au sol, pour retourner sur les bancs de l'école. Il se rendit en Allemagne en septembre 1832, et il y passa près de neuf mois, tant auprès du fondateur de la doctrine que chez ses principaux disciples.

Parti avec le seul désir de voir et d'apprendre, il arriva sans prévention comme sans connaissance ; il vit l'homœopathie dans toute sa nudité comme dans tout son éclat. Il était en condition voulue pour la juger ; il la trouva digne de ses méditations, et il se remit à l'étude comme au premier âge.

Puisse un tel exemple trouver beaucoup d'imitateurs !

Nous devons au docteur Rapou, dès son retour, la publication de l'*Essai d'une thérapie homœopathique des fièvres intermittentes*, qu'il a traduit du docteur Bönninghausen avec M. de Bachmeteff, et le *Tableau des remèdes antipsoriques*, du même

auteur. Ce dernier ouvrage est précédé d'un morceau de thérapeutique, *Considérations générales sur les remèdes homœopathiques*, qui atteste les connaissances solides que l'auteur a acquises dans son voyage.

Ces honorables praticiens, joints à ceux que nous avons déjà signalés comme pratiquant l'homœopathie, et à de nombreux amis et protecteurs de cette science, ont formé une société qui se réunit chaque semaine.

Grenoble mérite d'être signalé comme un autre centre d'où rayonnent les connaissances homœopathiques. Le docteur Crépu, professeur de botanique, non-seulement l'y pratique avec succès, mais il a entraîné, par ses conseils et ses exemples, plusieurs autres médecins, et il a autour de lui des élèves qu'il anime de son zèle et qu'il nourrit des principes de la science.

Il est encore une partie du Dauphiné où prospère la thérapeutique homœopathique; la Tour-du-Pin, où M. Reymond fils, quoique jeune encore, est parvenu à la faire adopter et aimer par de nombreux cliens. Ce succès est dû au zèle avec lequel il donne à ses malades ses soins éclairés et affectueux.

A Dijon, un homme estimable et de grand savoir, M. l'avocat Mouzin, s'est occupé d'homœopathie depuis 1832, et il a attiré dans cette ville un praticien zélé, actif et judicieux, M. Laville de Laplaigne, auteur d'une brochure (1) propre à faire con-

(1) Elle est sous presse.

naître l'homœopathie aux médecins, et en donner une idée utile aux malades.

Les départemens du Doubs, de la Haute-Saône, des Haut et Bas-Rhin, possèdent aussi un nombre considérable de médecins qui font application de la thérapeutique homœopathique au traitement des maladies. Familiers pour le plus grand nombre avec la langue allemande, ils ont plus de facilité que les autres Français à suivre les travaux des premiers maîtres de l'art.

Je signalerai parmi eux le docteur Molin, médecin inspecteur des eaux thermales de Luxeuil, l'un des premiers qui aient pratiqué l'homœopathie dans ces contrées, et qui vient d'établir une maison de santé pour le traitement homœopathique des maladies chroniques; MM. Jænger, Jourdain, Kirschleger, dont j'ai déjà eu occasion de parler; mais en nommant ces estimables confrères, je dois exprimer le regret de ne pas les voir parmi nous. Ils sont, dans ce moment même, au moins le plus grand nombre, réunis aux amis de l'homœopathie du grand-duché de Bade, et ils travaillent à Carlsruhe à leur instruction et à l'avancement de la science.

Le midi de la France, qui a pu vous paraître jusqu'ici en dehors de la grande réforme qui s'opère dans la thérapeutique, est loin d'y être étranger. Nous avons eu la satisfaction de voir arriver, déjà l'année dernière, à Lyon, M. Yvan fils, de Digné; et d'entendre de lui un mémoire où perçait à chaque page le savoir, le zèle et l'ardeur provençale.

Le docteur Dezauche a présenté à la Faculté de médecine de Montpellier, comme complément de thèse inaugurale, un petit mémoire sur l'homœopathie ; et dernièrement, la *Bibliothèque homœopathique* a publié une lettre et des observations du docteur Gachassin, de Castres, qui attestent les progrès que fait la réforme en Languedoc.

Cet honorable praticien, secondé par son ami M. le docteur Astrié, a soulevé la question au congrès méridional de Toulouse ; et il a été décidé à l'unanimité, dans la section des sciences médicales, *que le congrès serait prié de recommander d'une manière spéciale aux praticiens l'étude et la vérification de l'homœopathie, afin de fournir au congrès de 1835 des documens suffisans pour pouvoir porter sur elle un jugement consciencieux et impartial.*

Je suis loin, bien loin, sans doute, d'avoir indiqué tout ce qu'est l'homœopathie en France, je n'en ai point la prétention, je n'en eus jamais la pensée. Dans cette belle contrée où tout est prompt, coup-d'œil, action, esprit, jugement, il n'est pas de ville, peut-être pas de bourg qui ne possède quelque praticien s'occupant de cette précieuse découverte, quelques amis disposés à la protéger, quelque famille reconnaissante, bénissant son immortel auteur.

En faut-il davantage pour assurer son succès ?

Arrivons maintenant aux autres pays qu'embrasse la Société, la Savoie et la Suisse française ! Nous trouvons à Chambéry le professeur Revel, homme judicieux, qui ne rebuta jamais sans examen ce qui parut

de nouveau dans la science, et qui a toujours jugé digne de lui ce que des confrères, dont il n'a nul motif de suspecter la bonne foi, lui ont présenté comme propre à enrichir son art et à améliorer le sort de notre triste humanité. Ses talens, sa bonne réputation et sa qualité de professeur le mettent en position de rendre de grands services à la science.

A Annecy, le docteur Tessier fait des essais et travaille à se familiariser avec l'application toujours difficile de la nouvelle thérapeutique. Des études médicales bien faites, un vrai désir d'apprendre et de l'activité physique et morale, feront promptement de ce praticien un homme précieux pour son pays et utile à la science. J'en dirai autant de M. Chatron, de Thone, qui arrive dans la carrière sous les meilleurs auspices.

Annecy peut encore dire sien M. le docteur Tessier, praticien recommandable par ses talens et fort estimé dans la ville de Turin, où il pratique la médecine d'une manière brillante, et où, malgré les préjugés et de nombreux obstacles qu'il n'est pas toujours possible de surmonter, il introduit la thérapeutique selon la nouvelle école.

En Faucigny, M. le docteur Louis Dufresne, que nous avons déjà vu figurer comme un des premiers convertis, applique exclusivement depuis plus de trois ans les principes de l'homœopathie aux traitemens de toutes les maladies, et il le fait avec un succès qu'attestent le nombre de ses malades et celui des belles guérisons qu'il a opérées. Une grande habitude

d'observation acquise par de longues et minutieuses études d'objets d'histoire naturelle, lui a été d'un grand secours dans la pratique d'une science où l'appréciation exacte des phénomènes vitaux sera toujours le plus sûr, l'unique garant de réussite.

En Chablais, le docteur Charrière, praticien à Thonon, fut entraîné à des essais, il y a deux ans, par M. le docteur Dessaix; et depuis il a continué à faire de la nouvelle doctrine le sujet de ses méditations et de ses applications pratiques. Les observations qu'il a rapportées à la Société lémanienne montrent ce qu'on a à espérer d'un homme de tact qui aime le travail et qui s'y livre avec ardeur et bonne foi.

Chez nos voisins du canton de Vaud, le nombre des praticiens qui entre graduellement dans les voies de l'homœopathie est encore plus considérable; on y trouve, à Vevey, les D^{rs} Guisan et Convers fils, qui, depuis plus de deux ans, font l'un et l'autre d'heureuses applications de la nouvelle thérapeutique aux traitemens des maladies. Praticiens experts et observateurs formés, ils ont tous les moyens de marcher à grands pas dans la voie nouvelle quoique encore difficile et hérissée de nombreuses aspérités.

Le docteur Buenzot, à Montreux, quoique plus jeune, n'a pas moins de facultés d'arriver, et ce que nous connaissons de lui est propre à en donner l'opinion la plus favorable. Nous en dirons autant des docteurs Dapaz, de Lausanne, et Begoz, d'Aubonne, qui portent à l'étude de l'homœopathie un esprit de doute sage, d'investigation consciencieuse; leur

conviction est faite, ils vont chaque jour d'un pas plus assuré. En nous rapprochant de nos frontières, nous trouvons encore le docteur Muret, de Morges, qui en fait d'heureuses applications depuis environ deux ans; il a publié une brochure tendant à la populariser autour de lui.

Il est encore un médecin homœopathe que peut revendiquer le canton de Vaud, M. le docteur Longchamp, d'Echalens, praticien à Fribourg. Cet honorable confrère, distingué par une grande expérience des hommes et des choses acquise dans ses longs voyages sur un autre hémisphère, par de vastes connaissances et une véritable habileté dans la pratique, plus distingué encore par une réputation justement méritée d'homme éminemment consciencieux, s'est voué exclusivement à l'étude de la doctrine du vieillard de Coëthen, dès qu'il en a eu apprécié le mérite et la supériorité; et, depuis deux ans, envers et contre tous, au risque même de voir quelques-uns de ses malades l'abandonner, il en a fait une application exclusive à sa nombreuse pratique. La persévérance, la tenacité et une résistance invincible aux obstacles qui surviennent, peuvent seules, en homœopathie, comme dans tout ce qu'entreprend un homme, le faire distinguer et le rendre supérieur.

Les amis de l'homœopathie, à Genève, ont travaillé à ne pas rester en arrière de leurs voisins. La *Bibliothèque homœopathique* a continué de paraître, et ses rédacteurs ont fait des efforts pour répondre aux de-

mandes nombreuses qui leur étaient adressées de publier un numéro chaque mois. Ils n'ont rien négligé pour la rendre instructive et propre à tenir les lecteurs au courant de la marche de la science, toute rapide qu'elle est.

M. le D^r Charles Peschier, doué d'un esprit actif et d'une grande facilité de travail, a puissamment contribué à cette œuvre par les nombreux articles qu'il a fournis et par les soins qu'il a apportés à la partie typographique de l'ouvrage; mais ce n'est point là tout ce qu'a produit son infatigable activité; dès son retour d'Allemagne, à la fin de 1832, où il s'était rendu dans le but de voir l'homœopathie mise en pratique par les maîtres les plus experts et les plus réputés, il a travaillé à la traduction de l'*Exposition systématique des effets pathogénétiques purs des remèdes*, par le D^r Weber, et déjà nous possédons trois livraisons (1) de cet ouvrage important, dont le but est de faciliter aux praticiens la recherche du médicament qui est le plus homœopathique à un état pathologique donné. M. Peschier satisfait de plus aux exigences d'une clientèle nombreuse.

M. Chuit a continué la pratique de l'homœopathie avec le tact et la solidité de jugement qui le caractérisent; quelques observations publiées dans la *Bibliothèque homœopathique* et le nombre croissant de ses malades attestent à la fois ses succès et l'excellence de la doctrine.

(1) La 4^{me} vient de paraître.

Le Dr Panthin, notre voisin, dont la *Bibliothèque homœopathique* a publié la profession de foi et de bonnes observations pratiques, marche toujours dans la bonne voie avec la prudence et la sagesse d'un homme probe et consciencieux; il ne peut manquer de devenir un médecin précieux pour la contrée qu'il habite.

L'homœopathie compte de plus à Genève des amis nombreux et des amateurs distingués; et parmi ces derniers je signalerai M. Adolphe Pictet, dont j'ai déjà eu occasion de parler et dont les articles modestement signés X, dans la *Bibliothèque homœopathique*, attestent les talens et l'étendue du savoir; et M. Charles Saladin, plus spécialement amateur des applications pratiques: il en possède déjà bon nombre qui prouvent la sagacité et les talens médicaux qui sont innés en lui. — L'art vétérinaire lui doit des observations curieuses et instructives.

C'est avec ces élémens que s'est formée la Société homœopathique lémanienne, association qui embrasse la Suisse française, la Savoie et la partie de la France qui nous avoisine. Elle se réunit tous les trois mois à Genève, et, quand elle le juge convenable au bien et à l'avancement de la science, elle transporte momentanément son siège dans l'une des villes quelconques qu'elle embrasse. Elle s'est constituée le 15 novembre dernier, et déjà quatre réunions ont montré les fruits qu'elle peut produire, les avantages que peuvent en retirer chacun des membres; elle est totalement calquée sur la Société gallicane, dont elle ne

s'envisage que comme une fraction, soit section, et ses membres ne reçoivent d'autre diplôme que celui que délivre celle-ci.

Si, comme les sociétés urbaines, elle ne présente pas les avantages des réunions fréquentes, des réunions hebdomadaires, bi-hebdomadaires, elle offre celui d'établir des rapports agréables, des relations utiles entre des confrères qui resteraient étrangers les uns aux autres sans ce précieux lien. Elle donne à ses membres la satisfaction de comparer les mœurs et les habitudes des diverses populations qui se rencontrent entre les Alpes et le Jura ; celle d'apprécier leur influence sur le moral et le physique de l'homme, sur le développement et le traitement des maladies ; elle les met à même de connaître, chaque trimestre, les maladies sporadiques, épidémiques ou épizootiques qui règnent dans ce pays varié et si diversément *accidenté*, ainsi que les remèdes qui auront présenté le plus d'homœopathicité à chacune d'elles.

La Société lémanienne est d'ailleurs loin d'exclure les sociétés urbaines qui pourraient se former dans les villes un peu considérables, comme Lausanne et Chambéry ; elle les verra, au contraire, avec plaisir, et elle recevra avec joie et satisfaction, chaque trimestre, les résultats de leurs travaux.

Telle est la Société lémanienne et telle est la forme et la nature des associations qu'il est désirable de voir s'établir en France, comme autant de sections de la Société gallicane ; chacune aurait son

centre principal, ses statuts ou réglemens particuliers ; chacune ferait ses réceptions aux conditions qu'elle jugerait bonnes, et toutes recevraient pour tous leurs membres des diplomes de la Société gallicane. Ainsi, chaque société serait chez elle un corps libre et indépendant, et toutes ne feraient qu'un seul et même corps dont le centre principal serait alternativement celui de chacune d'elles.

Ceci est facile : que les grandes villes de France, les chefs-lieux de cours d'appel ou de divisions militaires créent des Sociétés ; qu'elles en deviennent les centres principaux ; qu'elles soient pour ces Sociétés ce qu'est Genève pour la Société lémanienne, et tout est consommé !

Au moyen d'un tel réseau, les pays qu'embrasse la Société gallicane ne tarderont pas à être envahis, et tous les amis de l'homœopathie seront véritablement frères ; ils seront unis par un lien commun ; et si jamais ils sortent du rayon de leur société, ils trouveront immédiatement un nouveau centre de ralliement à la présentation seule de leur diplôme.

Avec une telle organisation, la Société gallicane peut rendre de grands services à la science ; sans elle il serait difficile de la tenir en action. Mais de plus, sans elle, elle ne saurait maintenant obtenir une existence légale en France. Une Société voyageuse qui n'a rien de fixe, ni siège, ni corps d'officiers qui la représente, ne peut se présenter convenablement, ni obtenir l'autorisation d'existence voulue par la loi ; mais il n'en sera point de même

des Sociétés locales, chacune pourra solliciter et obtenir une existence positive, et chacune sera à son tour la Société gallicane.

C'est dans ce sens, Messieurs, et par ces motifs que votre comité dirigeant a cru nécessaire de vous présenter quelques changemens aux réglemens qui ont été arrêtés et rendus exécutoires l'année dernière à Lyon.

Avec ces changemens, la Société gallicane, menacée de mort dès sa naissance, trouve une nouvelle existence; elle prend une nouvelle vie avec sa nouvelle forme et elle trouve une garantie de stabilité et de durée dans l'existence même des Sociétés locales, dans la nécessité indispensable dont elles sont à l'avancement de la science et aux intérêts bien entendus de ceux qui veulent la cultiver avec fruit.

Je viens, Messieurs, d'esquisser le tableau de ce qu'est l'homœopathie parmi nous, de vous montrer comment a commencé notre jeune Société, comment elle a marché et ce qu'elle a pu faire pendant deux ans, qu'on ne peut envisager que comme son enfance, et qui de fait n'ont été qu'un temps de tâtonnement pour arriver au mode d'organisation le meilleur, le plus convenable aux intérêts de tous.

J'ose espérer que malgré les imperfections de mon travail, malgré des lacunes nombreuses, mais certainement bien involontaires, sur les personnes et sur les choses, vous aurez vu que la science pour l'avancement et la propagation de laquelle nous sommes réunis dans cette enceinte, a rapi-

dement grandi parmi nous; qu'il y a trois ans, on comptait à peine trois personnes qui s'en occupassent et la pratiquassent exclusivement, et qu'aujourd'hui nous pourrions à peine nous compter; qu'elle marche d'un pas ferme et assuré, sans concessions comme sans prétentions exagérées. Semblable à la vérité, elle ne craint ni l'examen, ni les investigations, moins encore le sarcasme et l'ironie. Elle réclame les premiers, elle les réclame des gens consciencieux et de bonne foi; elle méprise les seconds, comme indignes de toute ame droite et honnête, lorsqu'il s'agit d'intérêts aussi grands que ceux de l'humanité tout entière, lorsqu'il s'agit du comment doit exercer son art celui qui a droit de vie et de mort sur ses semblables.

Vous aurez aperçu aussi que notre Société naissante, que nous sommes obligés de reprendre aujourd'hui en sous-œuvre pour réaffermir ses bases ébranlées par une législation peut-être bonne en elle-même, et que je suis loin de blâmer; vous aurez aperçu, dis-je, qu'elle a besoin encore de soutien et d'appui; qu'elle veut, pour arriver à tout son développement, du zèle, de la persévérance, du travail, et quelques sacrifices de la part de ses membres. Vous aurez compris tous, et vous l'avez fait, avant même d'arriver dans cette assemblée, que pour continuer notre marche progressive devant des opposans, j'ai presque dit des ennemis, qui sont en masses serrées et compactes,

nous avons besoin aussi de serrer nos rangs ; de nous tenir unis par les liens de l'amitié, de la fraternité autant que par ceux de la science ; que les intérêts de celle-ci et de la grande cause pour laquelle nous plaidons, que les nôtres même veulent, commandent que nous soyons unis et partout frères, et que jamais de petits froissemens d'amour-propre ou autres puérités ne l'emportent chez nous sur le sentiment du devoir.

NOTE SUR LE CHOLÉRA,

PAR LE DOCTEUR PÉTROZ ;

Communiquée à la Société homœopathique gallicane, à Genève,
le 16 septembre.

Le choléra n'a pas cessé de porter ses ravages dans différentes contrées de l'Europe, depuis son invasion ; il désole l'Espagne, l'Irlande, il vient de se déclarer en Suède, il a reparu à Londres : la France sera-t-elle garantie d'une seconde atteinte de ce fléau ?

On ne peut avoir oublié la cruelle incertitude dans laquelle furent jetés les médecins sur le choix qu'ils avaient à faire dans cette foule de moyens proposés, et dont l'emploi a eu des résultats plus qu'incertains ; on n'oubliera pas non plus l'influence qu'eut sur

l'opinion publique cette marche si mal assurée et l'insuccès des tentatives faites.

Si le choléra nous menace, l'homœopathie doit, dans une telle occurrence, compter ses ressources, elles sont grandes, et les coordonner ; il ne faut pas qu'elle oublie que, dans cette cruelle maladie comme dans toutes les autres, les plans généraux sont peu applicables ; l'étude des individualités doit surtout fixer l'attention du médecin et assurer ses succès en décidant du choix des moyens les plus efficaces. Pour fortifier cette pensée, je vais vous rapporter quelques faits recueillis à la fin de 1832.

M^{me} ***, âgée de 45 ans, ayant passé loin de Paris tout le temps pendant lequel le choléra y causait ses plus grands ravages, ne connaissant cette maladie que de nom, en fut atteinte vers la fin d'octobre. Lorsque je la vis pour la première fois, les personnes qui l'entouraient ignoraient entièrement la nature de la maladie ; leur sécurité et celle de la malade étaient proportionnées à cette ignorance ; elle fut pour moi un grand sujet d'observation, comme on pourra s'en convaincre. Il y avait vingt-quatre heures que la malade avait commencé à souffrir d'une diarrhée d'abord bilieuse, mais bientôt de matières blanchâtres très-liquides précédées et accompagnées de coliques violentes ; ces évacuations et les vomissemens se renouvelaient cinq, six fois par heure. Je trouvai la malade dans l'état suivant : visage plombé, bleuâtre, yeux caves, enfoncés ; les paupières de couleur brune, à demi-ouvertes ; les lèvres sèches ; le nez froid, effilé ; le ventre

peu douloureux hors le moment des évacuations, sans douleur au toucher; le pouls lent, faible, presque imperceptible; les extrémités supérieures et inférieures d'un froid de glace; celles-ci torturées par des douleurs de crampes dont la malade se plaignait par son extrême agitation; sa voix était éteinte.

Nul sentiment de crainte n'occupait la malade; l'absence des douleurs corrosives dans l'estomac me fit recourir à l'usage de l'*ipécacuanha*, 3^e dilution, quatre globules de deux en deux heures. A la fin de la journée, les vomissemens cessèrent, les évacuations alvines furent moins abondantes; le lendemain, les traits moins altérés, l'aphonie moins grande, les crampes avaient cessé; les doses d'*ipécacuanha* furent éloignées; au troisième jour, bouillon; convalescence.

Le succès d'un traitement aussi simple n'est certainement dû qu'à l'état moral de la malade. Dans les grandes épidémies, la crainte, la terreur se partagent, avec le mal réel, l'empire de la destruction.

Un jeune homme, d'une constitution lymphatique, irritable, après avoir été fatigué pendant deux jours d'une diarrhée qui, d'après le rapport qui m'en a été fait, n'avait aucun caractère extraordinaire, s'exposa, malgré toutes les recommandations qui lui avaient été faites, à l'action du froid, en se levant la nuit et marchant nu pied; quelques heures après, les évacuations devinrent plus fréquentes, très-liquides et blanchâtres,

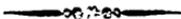
comme le lait de beurre. Je le vis dans la matinée suivante. Un médecin, qui avait été demandé, avait prescrit une potion dont l'excipient était l'eau de menthe; elle me parut contenir du laudanum. Le malade, après une première cuillerée, avait refusé d'en continuer l'usage, parce que les accidens avaient singulièrement augmenté depuis; au surplus, voici l'état dans lequel je trouvai le malade: visage d'un gris-bleu de cyanose, froid; yeux caves; paupières brunes; lèvres bleues; langue froide; aphonie presque entière; douleurs vives et de corrosion à l'estomac que les vomissemens propageaient jusqu'au pharynx; évacuations alvines rares, peu abondantes, mais suivies d'une anxiété mortelle que la terreur venait encore accroître. Dans ma pensée, je ne voyais rien qui représentât plus parfaitement ce cortège de symptômes que l'*arsenicum*, 30^e; il fut donné; son effet fut rapide; les violentes douleurs de l'estomac et du rectum cessèrent; une heure après, le malade s'endormit pendant une heure. Dès ce moment, la scène changea, la confiance prit la place du désespoir, il n'y eut plus qu'un ou deux efforts de vomissement; la nuit suivante, une garde-robe diarrhéique jaunâtre; le lendemain on put donner du bouillon au lieu d'eau pure ou sucrée que prenait le malade. La convalescence a été prompte; au bout de six jours, il ne restait que de la faiblesse dans les extrémités inférieures et un peu de douleur dans les muscles antérieurs des cuisses.

M^{me} de ^{ooo}, d'une complexion maigre, irritable, fut accablée, pendant une nuit, par une angoisse qu'elle ne pouvait définir que de la manière suivante. Voici ses expressions : Trouble intérieur, surtout dans le ventre, qui semblait annoncer une mort prochaine; tournoiement de tête avec embarras douloureux; pesanteur à l'estomac; crampe, chaleur jusqu'à la gorge; enfin, le matin qui suivit le trouble dont la malade parle, il y eut vomissement d'un liquide aqueux semblable à de l'eau d'amidon, mais en quantité si considérable qu'il est difficile d'expliquer comment il a pu être contenu; ce vomissement sembla avoir soulagé la malade; mais une heure après il se renouvela et l'anxiété devint extrême; c'est alors que je vis la malade. La couleur de la face était peu changée; les yeux étaient très-enfoncés, les traits contractés; la langue, que la malade sortait difficilement, était brune, froide; malaise continué à l'estomac, comme envie de vomir, qui se changeait en une douleur violente avec oppression que le toucher n'augmentait pas; anxiété avec brûlure dans le bas-ventre; suppression absolue d'urine pendant vingt-quatre heures; la respiration était difficile; tiraillemens déchirans dans les membres, ou crampes mêlées de mouvemens convulsifs avec flexion contractive des orteils; l'extension des membres, leur allongement avec force, pouvaient seuls diminuer les horribles souffrances; je me souvins avoir rencontré quelque chose de semblable dans un cas d'empoisonnement par le seigle ergoté; j'y eus recours

sans hésiter ; j'eus le bonheur de voir bientôt cet assemblage de symptômes , que plus tard j'ai vu appartenir au *secale cornutum*, céder à cette substance , et ma malade , plus que sexagénaire , être rappelée à la vie et à la santé.

J'ai choisi ces trois observations, parce que , dans ma pensée, elles indiquent ce qu'est l'étude des individualités ; et dans une maladie dont l'invasion , les progrès , la terminaison sont si rapprochées , il reste peu de temps à la réflexion ; le souvenir d'un fait analogue à celui que l'on voit est un auxiliaire utile ; l'expérience est la raison pratique ; d'autres observations constateront les effets du *camphre*, du *cuivre*, du *veratrum* ; mais , qu'on ne s'y trompe pas , il est bien rare d'arriver au début d'un choléra . et de pouvoir mettre en pratique ces conseils à marche régulière et compassée. Encore une fois , qu'on sacrifie les idées précoces à l'étude instantanée et exacte des individualités ; les symptômes sont la maladie , et ils naissent et se multiplient sous des influences qu'on ne peut prévoir, mais qu'il faut apprendre à l'instant même.

PÉTROZ.



OBSERVATION

FAISANT SUITE A LA PRÉCÉDENTE,

PAR LE D^r CHUIT.

Communiquée à la Société homœopathique gallicane, le 17 septembre.

M. le baron D., âgé de 65 ans, arrivé de Paris bien portant depuis huit jours, eut malaise et lassitude le 15 août; le soir quelques douleurs de colique et du gonflement; la nuit mauvaise.

Le matin du 16, vomissemens, diarrhée, le pouls faible et un peu fréquent, beaucoup d'accablement, peu de douleurs. Je crus à la cholérine, je lui donnai *ac. phosph.* III. Le mal empira dans la journée; à trois heures après midi, les vomissemens se succèdent, d'un liquide grisâtre; les selles se répètent tous les quarts d'heure, tantôt jaunâtres, tantôt grisâtres fétides; l'abdomen n'est pas très-douloureux au toucher, mais il est comprimé vers la colonne épinière; il est chaud d'une chaleur presque normale; mais le reste du corps est froid, surtout les mains, les pieds, le nez, les oreilles qui sont comme d'un

cadavre. La langue complètement froide me fit éprouver un saisissement involontaire, parce que ce symptôme ne s'était jamais offert à moi ; face hippocratique au plus haut degré ; aphonie, presque impossibilité d'entendre quelques syllabes ; pouls imperceptible ; crampes presque continuelles aux orteils, très-douloureuses ; il semble que les orteils sont repliés au-dessous avec force et écartés les uns des autres ; crampes aux mollets, mais non pas continuelles, qui font pousser un cri au malade, d'ailleurs assez résigné, ne se doutant pas de la gravité de son mal. Les boissons sont rejetées à l'instant.

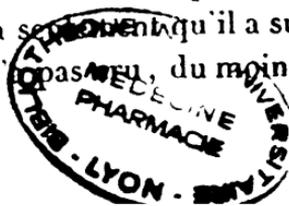
Je donnai *veratr.* deux globul. ; de l'eau à la glace par petites cuillerées ; à huit heures du soir les vomissemens ont cessé, les selles sont plus rares, les crampes sont peu fortes et éloignées, la chaleur est naturelle, excepté les mains et le nez qui restent froids. L'angoisse a plutôt augmenté ; cerveau embarrassé.

Le 17 au matin, le malade a dormi quatre heures, tous les symptômes ont cessé, la maladie est terminée.

Les journées du 17 et 18, faiblesse extrême, le malade peut à peine se remuer dans son lit.

Les jours suivans, tout s'améliore ; le 23 il sort, fait une promenade ; le 25 il part pour Turin.

Je l'ai revu avant-hier, lundi, à son retour de Turin, par le Grand-St.-Bernard et Chamounix, plein de santé et de force. C'est ce jour-là seulement qu'il a su qu'il avait eu le choléra ; il ne l'ignore du moins



j'en ai jugé ainsi par son sourire. Dois-je le croire moi-même?

ALLOUCTION

A LA

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE,

PAR M. ALB. CRÉPU,

Docteur en médecine, professeur au jardin de botanique de Grenoble,
conservateur du cabinet d'histoire naturelle de la même ville, etc.

MESSIEURS,

L'homœopathie est, dans son ensemble, une grande, une admirable vérité : voilà ce que pense aujourd'hui la majorité des hommes progressifs du département de l'Isère. Grace à quelques cures remarquables de maladies chroniques désespérées, grace à une multitude de guérisons rapides des maux aigus, accidentels ou épidémiques, cette méthode, jugée inattaquable dans les faits nouveaux qu'elle révèle, aussi bien que dans les principes qu'elle pose, peut, dès à présent, en Dauphiné, imposer silence aux rieurs indifférens, et répondre d'une manière victorieuse aux sarcasmes de tous ses détracteurs intéressés.

Cependant il ne fallait pas espérer que les médecins qui ont vieilli dans la vicieuse habitude de mélanger arbitrairement, d'un côté, les drogues qu'ils administrent, et de l'autre, les différens systèmes médicaux qu'ils appliquent simultanément, voulussent accepter l'homœopathie dans sa pureté native et dans sa simplicité logique, ou même voulussent la faire entrer dans leur pratique ordinaire, l'associant ainsi aux procédés hétérogènes de leurs médicamens complexes. — Cette nouvelle doctrine, exclusive dans ses principes, s'éloigne trop des idées antérieurement acquises, abandonne trop brusquement les routes nombreuses et sans issue de la médecine allopathique, pour qu'ils ne se soient pas crus autorisés à la traiter avec mépris, à la calomnier avec amertume. Ils ont entassé contre elle toutes les oppositions de fait, sans jamais oser l'attaquer par la discussion sérieuse et le raisonnement scientifique. On aurait cru que l'injuste et aveugle animosité qu'ils déployaient à cet égard se trouvait en rapport précis avec l'enthousiasme qu'excitait cette méthode parmi les diverses classes de la société, qui se livraient à elle en toute sécurité. Un d'eux, M. Eymard, servant sans doute aux autres de truchement, a mis au jour, après cinq mois de voyages et de veilles laborieuses, une brochure dirigée contre l'homœopathie, ou plutôt contre les homœopathes. Enfant mort-né d'une intelligence malade, ce pamphlet ridicule qui a pour titre : *Un mot sur la bêtise du siècle, ou du charlatanisme homœopathique*,

s'est perdu spontanément dans une obscurité complète, et n'a pu par conséquent, jusqu'à ce jour, être soumis à votre investigation.

Quand même l'opinion publique n'aurait pas immédiatement répudié un pareil libelle, qui n'hésite pas à mettre au même niveau la *calligraphie*, *l'eau pour les punaises* et *l'homœopathie*, je comprenais trop bien la dignité scientifique à laquelle nous sommes élevés pour la commettre jamais avec un adversaire de cette taille et de cette habileté. Avoir refusé de répondre sérieusement à une attaque aussi faible et aussi niaise, c'est, j'en suis sûr, être entré dans votre pensée tout entière, c'est avoir senti l'élévation du caractère de tous les hommes de la doctrine nouvelle.

A la vérité, quelques praticiens de l'ancienne école ont accueilli avec ardeur et professé consciencieusement les principes de HAHNEMANN; parce que sans doute, d'un côté, leur esprit judicieux, dans une longue pratique, leur avait fait pressentir, sinon formuler, les admirables lois de l'homœopathie; parce que, de l'autre, ils avaient été trop souvent contraints de déplorer, près du lit des malades, l'inanité de toutes ces théories creuses et boursoufflées, qui brillent un moment, et se succèdent avec tant de rapidité dans les chaires médicales. Mais il appartient principalement aux élèves et aux jeunes médecins de pénétrer dans leurs voies thérapeutiques nouvelles, d'apprécier les bienfaits de la médecine réformée, et de moissonner avec gloire dans cet immense champ

de l'avenir. Aussi les voit-on déjà, presque partout en France, dans cette époque vraiment organique pour les sciences, se dégager doucement des opinions imposées par leurs professeurs, et méditer en silence sur la solide théorie des *maladies chroniques*, aussi bien que sur la simplicité logique d'une médication directe, inoffensive quand elle ne guérit pas, et rapide dans son action curatrice quand elle frappe sur l'organe malade.

J'aurais désiré beaucoup, Messieurs, pouvoir vous présenter un travail un peu étendu sur quelque partie pratique de notre méthode, mais de trop nombreuses occupations m'en ont empêché; permettez-moi de vous parler seulement d'un cas de phtisie pulmonaire bien avéré, lentement guéri par les doses homœopathiques, sans addition aucune de procédés allopathiques, même de ceux conseillés par HAHNEMANN.

M^{me} Richard, âgée de 58 ans environ, d'un tempérament lymphatico-sanguin, était alitée depuis deux ans, avec impossibilité de se livrer à la locomotion, soit par l'effet de la débilité des extrémités inférieures, soit surtout à cause des violentes douleurs tiraillantes dans la région épigastrique et ombilicale.

Elle était minée par une fièvre cachectique, ou à peu près telle, avec exaspération le soir. Son teint était blanc, mat, avec une coloration d'un rose vif seulement aux pommettes; elle éprouvait de fortes douleurs lancinantes à la partie inférieure droite du thorax, en avant vers la septième côte et

en arrière vers l'épine de l'omoplate. Elle crachait tous les huit jours une quantité notable de sang tantôt rouillé, tantôt rose et vermeil. Elle toussait presque sans cesse avec expectoration jaune, épaisse, visqueuse et réellement purulente. Elle était livrée à de perpétuelles insomnies, et dans sa tête, toujours douloureuse, elle entendait des bourdonnements et des tintemens insupportables.

MM. Br..., Nic..., Chan... et Bill..., médecins de Grenoble, l'avaient depuis long-temps condamnée, après avoir employé tour à tour les saignées, les purgations, les sédatifs, les vésicatoires et tous les emplastiques, et enfin en dernier lieu un cautère potentiel vers le point de la plus grande douleur et de la plus grande matité, c'est-à-dire, entre la sixième et la septième côte droite. M. Bill. était si persuadé que la mort était très-prochaine, qu'il affirma partout que la malade était perdue, disant qu'il préférerait de beaucoup qu'elle mourût entre mes mains qu'entre les siennes...

Après *dulcamara* qui donna peu de bénéfice, j'administrerai *tinct. sulf.* $\frac{1^{\text{re}}}{\text{X}}$ en substance, à dose infiniment faible et répétée tous les huit jours, jetant entre chacune, une ou deux doses *aconitum* $\frac{1}{\text{X}}$ en substance, ou en olfaction. Au bout de quarante-huit jours, portée d'action des doses *tinct. sulf.* $\frac{1}{\text{X}}$, je donnai *acon. nux.*, puis *sepia* deux doses, entremêlées toujours d'*aconit.*, qui me semble devoir être prodigué dans ces affections; et quarante jours après, *sepia*, *nux vom.* et *ignatia*, toujours à doses plus petites que celles indiquées par

HAHNEMANN lui-même. Aujourd'hui j'emploie des quantités encore plus minimes; car souvent il me suffit, en brisant un globule, d'en donner la dixième partie.

L'amélioration se faisant sentir toujours de plus en plus, je donnai deux doses *stann.*, puis *kali carbonicum*, et le mieux se manifestant encore, j'enlevai le cautère. J'ai donné successivement, toujours avec *aconitum* maintes fois répété : *carb. veget.*, *stann.* —, *sulph.* —, *calc. carb.*, *sep.* —, *nux vom.*, *bellad.*, *china* —, *phosphorus et silicea*....

Elle est aujourd'hui bien portante.... Elle marche sans essoufflement, et conserve les jambes faibles sans douleurs. Elle ne tousse plus, ne crache plus... Elle jouit d'un embonpoint remarquable, dort très-bien et mange de tout. Elle éprouve seulement des vertiges qui, je pense, devront céder à des doses longtemps continuées. Les poumons sont cicatrisés et le retour de la phthisie n'aura certainement jamais lieu.

(*Note du réd.*) Cette observation mérite une attention sérieuse; elle offre deux faits remarquables, sans parler de l'intensité et de l'ancienneté du mal, savoir : l'extrême exiguité des doses qui démontre victorieusement l'homœopathicité des substances employées; puis la répétition fréquente d'*aconitum*, à laquelle j'attache beaucoup d'importance dans toutes les maladies où il y a fièvre plus ou moins continue; c'est par le bon emploi de ce remède qu'on viendra à bout de surmonter un nombre de maladies graves où la chronicité est accompagnée de febricité.

Il n'y a pas lieu d'être surpris de la variété des médicamens mis en usage; HAHNEMANN lui-même a déclaré que, dans les affections psoriques anciennes, on ne devait attendre la guérison que de l'emploi de la série presque entière des antipsoriques; or à ses yeux et aux nôtres, il n'y a point d'affection plus réellement psorique que les phthisies pulmonaires.

P.

OBSERVATIONS

COMMUNIQUÉES A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE,

LE 16 SEPTEMBRE 1854,

Par le **D^r GASTIER.**

Présenter à une réunion de médecins exercés à la pratique de la médecine, d'après la doctrine homœopathique, des exemples de guérison obtenus par les moyens dont elle dispose et la méthode de traitement qu'elle enseigne, quelque'étonnantes que pussent paraître ces cures, ce ne serait, en quelque sorte, que reproduire aux yeux de ces praticiens homœopathes, les faits journaliers de leur propre pratique. Mais il est des faits féconds par les conséquences qui s'y rattachent, ou remarquables par les sujets

qui les ont offerts, et susceptibles ainsi d'imprimer, par la solution qu'ils donnent de certaines difficultés, une marche plus ferme et plus assurée à la pratique. Ces faits, sous ce rapport, offrent un intérêt plus réel et plus général. Tel est, je crois, le caractère de quelques-uns de ceux dont je vais aujourd'hui présenter le détail sommaire à la Société.

Première observation.

Une genisse qui portait autour des mamelles, au-dessus de la vulve et surtout autour du nombril, d'énormes verrues, étant du reste fort bien portante et d'une belle venue, mangeait depuis long-temps, sans en éprouver aucun amendement à l'état de ces végétations, des tiges vertes de *douce-amère*. Six gouttes de teinture homœopathique de ce végétal, 12^e dilution, prises en deux matins consécutifs, ont suffi pour préparer et effectuer en partie, en moins d'une semaine, la chute de près de deux livres de ces végétations. Cette guérison était en quelque sorte consommée, lorsque je fis prendre au même animal, dans l'intention de le prémunir contre tout retour de la même affection, trois gouttes, dilution 30^e, de *silice*. Cette observation, omise par moi parmi celles que j'ai fait insérer dans l'un des numéros de la *Bibliothèque homœopathique*, devait en clore la série.

Elle m'a encouragé à opposer le *muriate de soude* homœopathique à un grand nombre de petites dartres farineuses qui couvraient la face d'une jeune fille, qui faisait, dans son régime, un véritable *abus*

de la même substance à l'état salin; et j'ai parfaitement réussi à la guérir de cette affection déjà ancienne, en un mois environ, au moyen de deux globules une fois donnés, $\frac{00}{x}$.

Deuxième observation.

Un jeune chien, âgé de 4 mois et demi, de la race dite dogue anglais, était réduit par ce qu'on nomme trop généralement *leur maladie*, car celle-ci est loin de se présenter chez tous avec les mêmes symptômes, à l'état suivant : Depuis deux jours, il était couché sur le flanc droit, immobile, accablé et sans qu'il fut possible de l'en faire sortir ; seulement, de loin en loin, il soulevait la tête pour boire quelques cuillers de lait dans un vase placé auprès de lui ; de son nez découlait incessamment une mucosité fluide d'un jaune grisâtre et d'une horrible puanteur ; son crâne était chaud ; des secousses de toux et un renflement très-fort donnaient lieu de temps en temps à la sortie plus abondante des mucosités nasales ; ses yeux étaient ternes et légèrement chassieux ; un bruit tantôt semblable à un grouillement, tantôt pareil aux borborigmes se faisait presque continuellement entendre de son ventre, qui en était agité d'un mouvement perpétuel, et où de loin en loin on observait des rétractions subites comme dans un mouvement de toux ou un effort de vomissement. Quand on voulait forcer le chien à se lever, il semblait que ses membres fussent roides, cependant, couché, il les reployait facilement, et les avait agités,

ceux de devant surtout, d'un léger mouvement spasmodique en avant. Du reste, il était réduit à une maigreur touchant au dernier degré de marasme et à une si grande faiblesse, que, collé en quelque sorte aux planches de son chenil, il était indifférent à tout, hors aux tentatives qu'on faisait quelquefois pour l'en faire sortir. Il y avait environ dix-huit mois qu'un chien de chasse avait péri sous mes yeux dans un semblable état de marasme, auquel j'avais en vain opposé, à diverses reprises, la *nux* $\frac{60}{x}$. A celui-là, j'ai fait prendre une semblable dose, même dilution, de *stannum*, qui a donné lieu le même jour à l'aggravation du seul symptôme relatif à la sécrétion des mucosités nasales; et dès le lendemain, l'animal a pu sortir de son chenil. Au bout de quelques jours, il conservait encore un *reniflement sec* assez fort et assez persistant pour exiger une médication nouvelle; je lui opposai deux globules 30^e de *belladone*; et la guérison, suivie d'une courte convalescence, ne s'est pas démentie.

Troisième observation.

Une jument, dont le poulain à terme avait péri en naissant, a été guérie d'un énorme développement des mamelles consécutif à cet accident, par cinq gouttes de *pulsatille*, prises en deux doses, l'une de trois gouttes, et l'autre vingt-quatre heures après celle-ci. Cette guérison n'a pas exigé deux jours entiers.

Quatrième observation.

Une jeune chienne caniche, de 4 mois, dont la maladie consistait en une ophthalmie de l'œil gauche, avec obscurcissement de la cornée dans toute son étendue, et flux palpébral abondant, a été radicalement guérie par deux globules de *mercure noir*, 30^e dilution.

Cinquième observation.

Le même remède (*mercure noir*), au rapport de M. Michel, pharmacien à Tarare, qui cherche, avec un zèle fort honorable, à répandre dans ce pays la médecine homœopathique, a également fait disparaître une dartre humide occupant tout le rachis et l'origine de la queue d'un chien, et cela en cinq jours, sans avoir fait suivre aucun régime à l'animal, qui avait été soumis sans succès à plusieurs traitemens allopathiques.

Sixième observation.

Un enfant de 4 ans était atteint d'une éruption consistant en seize boutons, répartis, savoir : treize à la face, tant sur les joues, près des yeux, que vers la commissure des lèvres, au menton, sous une oreille et sur l'un des sourcils, et trois à l'avant-bras droit. Ces boutons, de forme conique, s'élevaient du centre d'une plaque rouge-foncé, d'une largeur disproportionnée à la pustule à laquelle elle servait de base. Ils n'étaient le siège d'aucune douleur, et ne procuraient qu'une très-faible démangeaison; leur

sommet blanc presque dès leur apparition s'est ouvert en un jour et demi, et il en a coulé une matière qui a formé, en se concrétant, une croûte épaisse sous laquelle le bouton, non sa base rouge, disparaissait complètement. Certain de trouver à cette éruption, qui ne se liait du reste à aucune lésion morbide intérieure appréciable par quelque symptôme, un remède dans la *camomille*, je voulus tenter si quelques agens à *peu près* homœopathiques en délivreraient mon petit malade. J'employai donc, sous forme d'essai, successivement et laissant à chaque remède deux jours pour la manifestation de son action, d'abord *taraxacum* 2^e dilution, *gutta j*, puis *staphisagria* $\frac{0}{x}$, puis *mercure noir* $\frac{0}{x}$. Je n'obtins absolument aucun effet des deux premiers. Le mercure fit pousser, près des boutons placés vers les commissures des lèvres, deux nouveaux boutons plus petits, à base moins large, plus animés d'ailleurs et surtout plus douloureux. *Camomille* $\frac{00}{x}$, en moins d'un jour, produisit sur toute l'éruption ce qu'un instrument tranchant, coupant entre deux terres la racine d'une fleur épanouie, produirait sur cette fleur : les boutons flétris furent bientôt dépouillés par la chute des croûtes qui les recouvraient; et, du lundi au mercredi, la surface qu'ils occupaient ne présenta plus qu'une place rouge, qui n'était le siège d'aucun prurit, et fut toutefois distincte pendant plus d'un mois.

Un homme de 36 ans, le jour même où il prit deux globules d'*acide sulfurique*, 30^e-dilution, pour

une affection ayant son siège dans la poitrine, éprouva dans l'anneau inguinal, du côté droit et sur le point même correspondant à l'anneau, un sentiment *de froid, comme un linge mouillé qui serait appliqué sur cette partie*. Pendant cinq jours consécutifs, ce même symptôme eut lieu; et, le cinquième, apparut vers cet anneau une hernie sans aucun sentiment d'étranglement, ni aucune douleur.

HOMOEOPATHIE VÉTÉRINAIRE.

(Suite.)

X. Un cheval est triste, baisse la tête, il ne mange pas, il ne fiente pas, il ne pisse pas, le poulx est faible, et on a de la peine à l'apercevoir. L'animal est une grosse masse de chair, qui ne fait que des promenades et qui a été un peu trop fatiguée d'un voyage. Le 23 octobre, le soir, *opii* $\frac{15}{0}$, mêlé avec de la bière et de l'eau. Il a fienté deux fois pendant la nuit, il a mangé sa ration du matin; il a été et reste guéri. Mais le cocher ne l'ayant pas vu pisser pendant deux jours, le 24 octobre, à midi, *hyos.* $\frac{5}{0}$, et le soir du même jour, la litière était mouillée, marque qu'il avait pissé.

XI. Un cheval hongre pisse souvent sans sortir du

fourreau, mais jamais beaucoup, et, en apparence, sans douleur. Il y a de la douleur et un peu de tension dans les cuisses; il retire ses pieds en haut, quand on les touche; les cuisses et les pieds enflent quand il est debout. Le 11 décembre, *acon.* $\frac{10}{0}$ (contre le pissement involontaire et la morfondure; *Hahnemanni fragmenta*). On dit qu'il s'est trouvé mieux.

XII. Un cheval boitait de la cuisse droite de derrière, et comme la claudication ne diminuait pas par le mouvement, elle devait avoir pour cause non un rhumatisme, mais quelque violence. Le 14 octobre, il a reçu *arnica* $\frac{10}{0}$, et d'après ce qui m'a été dit dans la suite, il s'est trouvé très-bien.

XIII. Un cheval (de cabriolet) tousse quand il tire trop fort; il retire les flancs quand il est en repos. Le 30 septembre, *dulcam.* $\frac{5}{0}$. Après quelques jours, les deux symptômes avaient disparu. Cette petite poudre, répandue sur un peu de fourrage, a produit beaucoup de sensation sur l'esprit du propriétaire, qui croyait que son cheval avait un asthme.

XIV. Un cheval de trait se jette par terre, rue, mais ne se renverse pas; il fiente, laisse échapper des vents, mais on ne l'a pas vu pisser. On lui a déjà donné demi-once de *café* cuit, ainsi que des lavemens de *camomille*. Les douleurs sont devenues plus fortes; il gratte la terre avec les pieds de devant, pendant qu'on lui aide à se tenir debout et qu'on lui frotte le bas-ventre avec des bouchons de paille. —

La rétention d'urine et l'angoisse avaient été augmentées par la *camomille* (symptôme 198). Après deux heures de ce traitement, on lui a donné *hyosc.* $\frac{5}{0}$ (le 16 février); après une demi-heure, il a été tranquille et a pissé. Le 19 mai; il a eu la même attaque; on lui donna encore *hyosc.* $\frac{5}{0}$, et il s'est calmé.

XV. Le fourreau d'un cheval s'était enflé pendant la nuit; l'animal n'a pas pu pisser, malgré qu'il le voulût. Il a reçu, le 13 mars, *sol. camph.* $\frac{20}{0}$. Le lendemain, il n'a pas voulu manger l'avoine; on lui a donné *nux vom.* $\frac{5}{0}$. Le 16, il a très-bien pissé et l'enflure du fourreau avait tout-à-fait disparu, mais le cheval n'était pas encore bien, il ne muait pas, et son poil n'avait pas son lustre ordinaire; il mangeait vite le foin, et l'avoine lentement; mais à l'examen de la ration, on a trouvé que l'avoine avait une odeur repoussante, et on lui a donné de l'orge égrugé; il n'a plus eu besoin de remède.

XVI. Un vieux cheval mange très-peu; on ne remarque rien autre. Le 1^{er} novembre, *nux vom.* $\frac{10}{0}$; il a très-bien mangé.

XVII. Un cheval de 8 ans est, après un voyage, efflanqué, harassé, atteint de courbature. Le 3 avril, *acon.* $\frac{5}{0}$; il s'est rétabli.

XVIII. Un cheval blanc sue fortement aux flancs, et a dans les cuisses un peu de tension; on lui a donné, le 3 avril, *acon.* $\frac{5}{0}$; il s'est trouvé mieux.

XIX. Un cheval de trait a des coliques. Le 16 septembre, au matin, il a reçu *carb. veg.* $\frac{5}{3}$; il a

d'abord été tranquille, puis plus mal; mais on dit qu'il a pissé et fienté. A midi, on lui a donné *acon.* $\frac{20}{4}$; le soir, il n'était pas mieux; *hyosc.* $\frac{7}{0}$, sur quoi il a été fort affaibli; mais plus tard, il est devenu tranquille. Le 17, au matin, on l'a trouvé couché, il avait quelquefois des secousses. On a de la peine à apercevoir le poulx, mais la tête et les yeux sont éveillés; les excréments sont recouverts de mucosités; il laisse échapper des vents pendant la nuit, mais on n'a pas remarqué qu'il ait pissé. Contre la crampe, *nux vom.* $\frac{10}{1}$; il a été guéri.

XX. Le même cheval a eu, le 17 janvier, des coliques; on lui a donné *nux vom.* $\frac{20}{2}$; quatre heures après, il n'était pas mieux, et n'avait pas pissé; on lui a donné *hyosc.* $\frac{5}{0}$; en peu de temps il a été bien.

XXI. Le même cheval, le 18 mai, ne se tient pas tranquille, il veut se rouler, et tremble; le poulx est bas et fiévreux; il ne mange pas, il sue, etc.; *hyosc.* $\frac{10}{0}$; il a pissé après une demi-heure, et mangé après une heure.

XXII. Le même cheval, le 2 juin; tout son corps tremble, le poulx est élevé et fiévreux; il a mal au ventre, rapproche ses pieds, il ne mange pas; à midi, il a mangé du trèfle mouillé; *pulsat.* $\frac{10}{4}$; quelques heures après il mangé. Comme le trèfle mouillé gonfle, il paraîtrait que *colocynth.* serait bien indiquée ici.

XXIII. Un cheval de service, de 6 ans, tire la cuisse postérieure gauche vers le ventre, aussitôt

qu'il est debout et en repos; cette tension spasmodique de la cuisse a déjà été depuis long-temps remarquée, parce qu'il avait l'habitude de reposer, dans l'écurie, sur trois pieds; pendant le mouvement on n'apercevait rien. Le 13 juin, *op.* $\frac{5}{0}$. Le 14 juillet, le propriétaire a dit que le cheval n'avait eu ni crampe, ni traction.

XXIV. Un cheval à deux mains, hongre, de 7 ans, fait sortir souvent du fourreau, et ne peut pas facilement pisser. Le 29 juin, *hyosc.* $\frac{5}{0}$. On lui a donné, le matin à six heures et demie, le remède, et vers neuf heures, il a pissé comme à l'ordinaire, mais il n'a point d'appétit, veut beaucoup boire, la tête est plus chaude, le pouls élevé, mais pas beaucoup plus précipité. Après-midi, *acon.* $\frac{5}{0}$. Le cheval est plein de feu, il tire très-fort, le temps étant fort chaud. Après-midi, on alla en voiture à demi-heure de la ville, où on lui vit sortir du sang par le nez : était-ce par suite de congestion ou du *napel*?

Le 30 au matin, il mange et boit un peu, fiente et pisse comme à l'ordinaire, mais il fait encore souvent sortir du fourreau; *nux* $\frac{5}{0}$. Le 1^{er} juillet, il se trouve comme la veille, et n'est pas encore rentré dans son état ordinaire. Le 2 juillet, il a plus d'inquiétude, il gratte la terre et piétine, il se couche, et alors il est tranquille; quand il est debout, il sort souvent du fourreau, qui semble plus gros; il baisse la tête, et l'œil droit verse des larmes; le pouls est faible; il a fienté et pissé, il a également un peu mangé; *op.* $\frac{10}{0}$. Le 3 juillet, au matin, il a mieux

mangé. Après quoi, il s'est couché; dans cet état, il est fort tranquille, il laisse échapper des vents, il fiente et pisse, mais son fourreau est toujours enflé. Il y a inflammation aux naseaux et aussi écoulement par le nez; *cannab.* $\frac{10}{0}$. Le soir, il a mangé toute sa ration, il ne s'est pas couché, la peau du nez est pâle, il a de la vivacité et dresse les oreilles.

Le 4 juillet, au matin, il est vif, regarde autour de lui, et mange bien. Le 5 juillet, toutes ses fonctions sont à l'état normal; mais il n'est pas encore aussi vif qu'auparavant; il fait sortir du fourreau sans pisser. Il semble qu'il y a de la douleur dans le bas-ventre; donné *pip. hisp.* $\frac{5}{0}$, et le 12 juillet, il était en parfaite santé.

XXV. Le cheval du numéro XXIII, ne mange, à midi, 14 juillet, ni avoine, ni pain, mais seulement un peu de foin; le poulx est faible et languissant, et les flancs sont fiévreux; il est debout, triste auprès de la crèche; *nux vom.* $\frac{5}{3}$; après quoi il a été bien.

XXVI. Le cheval d'un voyageur a des coliques; il se couche, il veut se coucher, mais il pisse et mange. Le 21 juillet, *hyosc.* $\frac{10}{0}$, et il est devenu tranquille.

XXVII. Un cheval ne peut rien supporter autour de la tête, et la jette lui-même en haut, mais on n'aperçoit rien à l'extérieur des oreilles. Le 3 juillet, *napel.* $\frac{10}{0}$; il devint tranquille. Était-ce un mal d'oreilles?

XXVIII. Un cheval a déjà depuis long-temps la

diarrhée, non tous les jours, mais plusieurs fois dans la semaine. Le 9 mai, *napel.* $\frac{40}{15}$; il a été mieux.

XXIX. Pendant une promenade, un cheval attelé commence à trembler, tourne la tête et le cou, il s'arrête quelques instans, puis il se remet bientôt. Le propriétaire possède ce cheval depuis une année, et n'a jamais encore aperçu semblable attaque chez lui. Le poulx est faible et lent, les excréments couverts de glaires. Le 10 mars, on lui donne sur la langue *nux vom.* $\frac{10}{15}$, mêlée avec de la farine. Le 21, le poulx était encore faible, et on lui a donné *op.* $\frac{5}{0}$; on n'a pas revu cette attaque.

XXX. Un cheval ne mange pas, gratte la terre avec les pieds, quand il est debout, mais il se couche le plus souvent; le poulx est plein, mais lent. Le 12 mars, *nux vom.* $\frac{3}{30}$; une demi-heure après, il a pissé, s'est couché et n'a rien mangé de toute la journée; le 13, il n'allait pas mieux; après minuit, il a gratté la terre avec ses pieds; aujourd'hui, le poulx est faible et lent, quelquefois il tousse, et si on lui presse la trachée, il étouffe; il appuie la tête contre la mangeoire; *china* $\frac{5}{18}$. A cinq heures du soir, il a mangé du foin; et à huit heures, sa pâture; il s'est tenu debout depuis midi, a regardé souvent de côté, mais il ne gratte plus la terre. Tout à coup, le poulx est plus faible, il est fatigué (parce qu'il n'a pas l'habitude de se coucher); aversion de la pâture; ordinairement il mange beaucoup, et à présent il tourne la tête quand on lui présente de la

pâture, et l'appuie contre la mangeoire ; affection de la trachée ; apparence de mal de ventre ; le soir, les pieds et les sabots froids (surtout le pied droit de devant et le pied gauche de derrière) ; il gratte régulièrement avec les pieds de devant, à deux heures du matin, depuis plusieurs jours, et a ainsi dépavé toute sa place ; urine troublée, excréments glaireux, accompagnés de glaires pures ; il est couché étendu et languissant dans cette position ; il n'a pas pu lever la tête, etc. Le 14 mars, *ars. alb.* $\frac{4}{30}$; le 15 mars, plus de toux, ni d'étouffement quand on lui presse la trachée ; le cheval se tient debout, il mange sa ration du matin, il n'a pas mal au ventre. Les excréments ne sont ni mols, ni durs ; le poulx est comme à l'ordinaire, il n'a point frappé la terre pendant la nuit, car la litière n'a point été dérangée, et après quelques jours, il a été parfaitement bien.

XXXI. Un cheval qu'on a employé, il y a une année, pendant la fenaison, a mangé beaucoup de foin nouveau pendant qu'on déchargeait ; sur quoi il a pris la crampe et des douleurs pendant qu'il pissait. Maintenant il n'a plus, il est vrai, cette douleur (il a été depuis long-temps entre les mains d'un autre vétérinaire), mais elle revient encore souvent. Le cheval a 13 ans. Le 27 juillet, *napel.* $\frac{5}{15}$; le 30, il a eu encore une fois l'attaque ; *hyosc.* $\frac{5}{15}$; cinq semaines après, le 4 septembre, il a eu un peu de crampe ; on a dit aussi qu'il a mangé pendant quelques jours avidement et puis lentement, qu'il est devenu plus maigre et a perdu de ses forces, malgré

la bonne nourriture qu'on lui a donnée. *Nux vom.* $\frac{5}{15}$; après quoi il a mangé mieux, et est devenu plus fort et plus gras; le spasme de la vessie n'a pas reparu.

XXXII. Un cheval de trait a la diarrhée, il a été échauffé par un voyage; il a la respiration précipitée et le pouls élevé. Le 9 août, *napel.* $\frac{5}{15}$, et le jour suivant il se trouve bien.

XXXIII. Un cheval de trait boitait au pied droit de derrière, avec douleur dans le boulet, et enflure aux quatre tibias et aux boulets. Il y a trois mois qu'il est entre les mains d'un autre vétérinaire. Le 25 août, *arnica* $\frac{5}{6}$; le 28, la plus grande partie de l'enflure a disparu; le cheval a encore un peu de douleur quand on serre le pied boiteux; *arnica* $\frac{5}{15}$, et après quelques jours, on n'a plus aperçu qu'il boitât.

(*La suite à un numéro prochain.*)

SYMPTOMATOLOGIE.

Brucea antidysenterica.

Les expériences ont été faites et dirigées par la *Société d'épreuves* de Philadelphie; chaque personne a pris le remède à la 30^e dynamisation, savoir: le premier jour *un* globule, et chaque jour *un* globule de plus, jusqu'à *cinq*. Les symptômes se sont manifestés très-promptement, dans les premières heures,

et étaient souvent déjà calmés le soir; la répétition des doses les faisait durer peu de jours encore. Quelques sujets ont éprouvé des retours huit jours et plus après la cessation du remède; alors les symptômes n'étaient pas les mêmes que la première fois.

TÊTE. Point de vertige.

Pesanteur et embarras, avec somnolence tout le jour.

Fluctuation et fourmillement au vertex, sans douleur, le matin; douleur au même lieu l'après dîner; le soir, céphalalgie frontale, avec élancement.

Douleur tout le jour derrière les sourcils, avec sensation d'épaississement et d'enflure; *idem* derrière la racine du nez.

Élancemens douloureux à la tempe droite, avec plénitude de tête.

YEUX. Prurit à l'angle interne des paupières, et rougeur aux deux angles, le soir.

Rougeur, et ardeur des yeux le matin; rougeur au grand angle, le soir. — Sensation de sable.

OREILLES. Élancemens, tintement dans les oreilles.

FACE. Des éruptions pourprées de la face sont augmentées, ainsi que des dartres furfuracées, avec prurit et desquamation.

BOUCHE. Douleurs passagères et déchirantes à toutes les dents et aux gencives, profondément, qui augmentent en buvant froid, et reparaissent après plusieurs semaines. — Accroissement d'un gonflement chronique des gencives.

Afflux de mucus dans la bouche, qui oblige à

cracher sans cesse. — Sécheresse au gosier, avec douleur brûlante, comme après avoir mangé de la graisse rance.

Peu d'appétit; faim sans envie de manger; goût mauvais; point de soif; — effet des premières doses; après les suivantes l'appétit reparaît.

ESTOMAC. Renvois; sensation d'une longue abstinence; ardeur à l'épigastre, battemens sensibles surtout en touchant la région gastrique.

Après avoir bu du vin, céphalalgie et somnolence, qui augmentent après avoir mangé; — pesanteur à l'estomac; fermentation dans le ventre, avec disposition à la garderobe.

Après dîner, forts battemens de cœur, pendant demi-heure.

VENTRE. Douleur corripante autour du nombril; borborigme. Après la troisième dose, anorexie tout le jour; le soir, malaise et douleur abdominale, suivie d'un vomissement facile des alimens, sans aigreur ou amertume; dans la nuit, diarrhée, qui se répète toutes les deux heures, jusqu'à 9 heures du matin, avec abattement de forces; le jour suivant malaise, mal de ventre et somnolence; le troisième jour inappétence.

Douleurs dans le ventre, une heure après la première dose, et deux heures après, selle naturelle.

Grippement dans le ventre, trois heures après la troisième dose, puis selles exigües, répétées, muqueuses, comme si elles contenaient des vers et du sang.

Les selles ont lieu sans douleur ; dès la première les coliques cessent.

Selles nombreuses et copieuses, après la cinquième dose, naturelles et sans autre douleur que pesanteur de tête ; les jours suivans, les selles se succèdent chaque jour à un intervalle plus grand.

Huit jours après la cessation du remède, selle diarrhéique, suivie de prostration de forces qui oblige le sujet à se coucher. — Disposition à la diarrhée avec coliques flatulentes, diarrhée le matin et le soir.

Vents abondans ; — prurit aux hémorrhoides.

URÈTRE. Elancemens, ardeur dans l'urètre, quinze jours après.

VOIES RESPIRATOIRES. Coriza humide tous les matins ; — sept jours après la cessation, mal de ventre spasmodique, le soir et quelques selles ; le lendemain, violent coriza, chatouillemens violens et continus, avec écoulement des yeux et du nez. Le rhume ne laisse de repos ni jour ni nuit, et empêche tout sommeil, pendant trente-six heures ; — *sensation de froid dans la tête.*

En respirant, sensation d'un poids dans toute la poitrine, surtout du côté droit. — Serrement de la poitrine, avec frisson désagréable, et douleur constante.

Au réveil, violente douleur externe de serrement et de brisure, au côté droit du thorax, avec tension en respirant profondément.

Douleur interne de blessure dans la poitrine, sur-

tout la nuit au lit, plus forte si le sujet est couché sur le côté, moindre s'il repose sur le dos; la respiration n'y influe pas.

Dos. Serrement dans le dos; élancemens subits le soir.

Douleur de fatigue dans les reins et le sacrum.

BRAS. Douleur spasmodique au dos de la main gauche, comme si les os étaient enfoncés, laquelle atteint ensuite la cuisse au-dessus du genou (le second jour).

La même douleur saute à l'omoplate (le troisième jour).

Déchiremens fréquens au pouce droit.

Ampoule sur le dos de la main qui passe promptement. Elle revient après quelques jours.

Eruption pourprée pruriteuse, élevée sur la main et au ventre.

JAMBES. Sensation de paralysie dans la cuisse droite, le soir. — Fatigue dans les genoux.

Le pied gauche se porte si fortement en dehors, que le sujet marche presque sur les os; plusieurs jours après la cessation.

Sensation brûlante dans les cors du pied droit.

Brisure des extrémités inférieures.

Élancemens pruriteux dans le gros orteil, le soir, étant couché.

Déchiremens dans les bras et dans les jambes, de temps en temps, tout le jour. — Saisissemens à diverses places des membres. — Roideur dans les articulations, le soir.

Dans la tête, les oreilles et la poitrine, élancements; mais dans les membres, déchirement.

Abattement. — Disposition aux pandiculations. — Fatigue en marchant, et chancellement, quelquefois avec vertige.

SENSATIONS GÉNÉRALES. Frissonnement et antipathie du grand air. — Frissons et froid pendant plusieurs jours, quelquefois avec soif. — Quoique la marche produise de la sueur, frissons au moment du repos. — Le matin, en marchant, sueur abondante; puis lassitude et somnolence; la même chose a lieu le soir.

SOMMEIL. Somnolence continuelle, tout le jour, surtout dans le repos silencieux. — La somnolence, forte le matin, augmente après-dîner; — le sujet, succombant au sommeil, se couche et dort onze heures sans s'éveiller. — La somnolence et l'anorexie alternent.

SONGES. Le sommeil de la nuit est agité par des songes, quelquefois amoureux, quelquefois très-vifs.

ETAT MENTAL. La vivacité se perd; le sujet devient silencieux, taciturne, triste, sombre. — Le matin, au réveil, mécontentement, trouble d'esprit.

INFLUENCE HORAIRE. Plusieurs symptômes se développent au milieu du jour et diminuent le soir.

Antidote. Le café apaise les effets du remède.

*Symptômes observés par l'action de la Brucine
potentiée et employée à la 10^e puissance.*

1^o Vertige simple.

2° Vertige avec éblouissement et trouble de la vue ; le sujet croit tomber (4^e jour).

3° Douleur de tête, surtout aux tempes.

4° Nausées avec sentiment de défaillance (4^e jour).

5° Vomissemens à plusieurs reprises avec angoisse, forts malaises d'estomac et sueurs (4^e jour).

6° Violentes douleurs crampoïdes dans le ventre, suivies d'une selle diarrhémique (4^e jour).

7° Fréquentes et fortes érections la nuit.

8° Pollution nocturne sur un homme de 65 ans, qui n'en avait eu depuis plusieurs années.

9° Rêves lubriques.

10° Effroi, inquiétudes ; le sujet se croit perdu.

Antidotes : *Nux vomica*, *coffea*.

ANNONCES.



Exposition de la doctrine médicale homœopathique, ou Organon de l'art de guérir, par S. HAHNEMANN, traduit de l'allemand sur la 5^{me} édition, avec divers opuscules de l'auteur, et une traduction sur la 5^{me} édition de la *Pharmacopée homœopathique* de HARTMANN ; par J. L. JOURDAN ; 7^{me} édition, avec le portrait de Hahnemann. — Paris, chez Baillièrè : Genève, chez Cherbuliez.

Rien ne démontre mieux la rapidité de la propagation de l'homœopathie en France, que la promptitude avec laquelle une

2^{me} édition de l'*Organon* est devenue nécessaire. Il y a à peine deux ans que la première édition a paru, et déjà elle manque dans le commerce de la librairie ; déjà les amateurs d'homœopathie réclament cette espèce de *fiat lux* de la médecine.

Il est tout-à-fait superflu d'entrer ici dans quelques détails sur cet ouvrage, le plus important qui ait paru depuis très long-temps, et qu'on ne peut comparer, quant aux conséquences, qu'aux Mémoires de Lavoisier sur la chimie pneumatique. Il suffit de dire que l'*Organon* seul a amené à la conversion la majeure partie des allopathes qui l'ont lu de bonne foi et sans prévention : cet immense effet sera sans doute encore long-temps produit par sa lecture.

Dans cette édition, on remarque un grand nombre de modifications et additions faites par l'auteur ; nous en avons compté une trentaine.

Nous avouons que nous aurions désiré n'y plus rencontrer les attaques contre la *nature*, et celles contre l'*allopathie* ; ce n'est pas seulement le génie de HAHNEMANN qui devrait être au-dessus de ces petitesesses ; c'est aussi le triomphe universel de sa doctrine, dans trois et peut-être quatre parties du monde.

Nous y avons aussi aperçu une erreur de fait, dans la déclaration de l'auteur contre les purgatifs drastiques qu'*emploie* l'allopathie pour expulser le ténia ; il fallait dire qu'*employait* ; car depuis les beaux travaux de feu le célèbre chimiste PESCHIER, et sa préparation de l'oléo-résine de fougère, on sait maintenant que les purgatifs sont inutiles après celle-ci, qui tue le ténia sans nuire en aucune façon aux intestins qui lui servaient de domicile.

Nous nous garderons bien d'imiter un critique beaucoup trop sévère de la *théorie* exposée par Hahnemann sur le mode d'après lequel les médicamens guérissent. Puisque, au dire même de ce critique, cette théorie importe peu à l'application de l'homœopathie à la thérapeutique, il eût été à nos yeux plus sage et plus décent de ne pas faire aux cheveux blancs du grand homme,

le chagrin de se voir attaqué par un jeune adepte, qui compte sans doute sur l'homœopathie pour lui servir de marche-pied à la gloire et à la fortune. Nous ne sommes pas d'ailleurs très-sûr que le critique ait toujours bien compris l'auteur ; du moins cela ne ressort-il pas clairement pour nous de ses citations.

Cette édition se recommande en particulier par l'addition de plusieurs opuscules plus ou moins importants de Hahnemann. *Des formules en médecine*, 1800. *Les effets du café*, 1805. *La médecine de l'expérience*, 1805. *Esculape dans la balance*, 1805. *Lettre à un médecin de haut rang sur l'urgence d'une réforme en médecine*, 1808. *Conseils à un aspirant au doctorat*, 1809. *Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies*, 1809. *L'Allopathie, un mot d'avertissement aux malades de toutes les classes*, 1851. Une addition aussi considérable donne à ce livre une physionomie toute différente de l'édition de 1852 ; et comme il reste encore un bon nombre d'opuscules de Hahnemann à traduire, il pourrait bien se faire que nous en trouvassions la 3^{me} édition décorée ; ce qui ne laisse pas que d'être une assez bonne spéculation de librairie.

La *Pharmacopée* a reçu aussi plus d'extension ; le nombre des médicamens y est porté à 205 ; on a profité de la *Pharmacopœa* du D^r QUIN, que nous avons annoncée.

Au total, nous remercions M. Jourdan et son éditeur de cette nouvelle publication.

P.

Exposition systématique des effets pathogénétiques purs des remèdes, par le D^r WEBER ; trad. et publiée par le D^r PESCHIER, de Genève ; quatrième livraison, contenant les symptômes du ventre. Prix : 5 fr. 50 c. — Paris, chez Baillière ; Genève, chez Cherbuliez.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

ALLOUCTION

ET

OBSERVATIONS

COMMUNIQUÉES A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE,
LE 16 SEPTEMBRE 1851,

Par le **D^r PESCHIER**, Secrétaire de la dite Société.

Messieurs et très-honorés Collègues,

Permettez-moi de saluer du titre de beau spectacle celui que vous offrez par votre concours et par votre zèle à franchir les distances, et à mépriser les pertes réelles que doivent vous causer et votre absence de votre cabinet et votre éloignement de ceux qui vous ont confié le soin de rétablir leur santé. Le désir de connaître et de propager la vérité, en hygiène et en thérapeutique, a pu seul vous porter à un tel sacrifice,

dont a droit de se réjouir *l'humanité souffrante*, expression devenue vulgaire, mais qui mieux que jamais me paraît de mise en ce moment.

Vous avez voulu, Messieurs, entendre de vos propres oreilles, j'ai presque dit voir de vos yeux, les progrès de la saine doctrine; vous avez désiré savoir en combien de départemens de la France elle a déjà pénétré, et quelle est l'étendue de la Suisse et de la Savoie qui l'a reçue. Vos vœux sont, du moins en partie, satisfaits; et vous ne quitterez pas cette ville, glorieuse de votre réunion, sans emporter la satisfaisante conviction que la vérité marche en médecine... comme le temps qui avance toujours et ne recule jamais.

Oui, Messieurs, la vérité marche, à pas lents il est vrai, mais à pas d'autant plus sûrs; en science il faut se garer de l'enthousiasme; c'est de l'étude et de l'épreuve que naît la certitude; c'est par l'étude et l'épreuve que l'homœopathie a acquis en Allemagne droit de domicile; malheur aux médecins qui se contentent de profiter du travail d'autrui, et suivent leurs devanciers sans les imiter dans leurs travaux; ils ne seront jamais de vrais homœopathes, et on pourra leur appliquer le *servum pecus*; étudier et comparer, voilà notre lot, voilà notre tâche; il n'y faut manquer, sous peine d'être renié par le père de la doctrine, par HAHNEMANN lui-même.

Qu'un nombre déjà assez considérable de nos honorables confrères, docteurs en médecine, aient été frappés des rayons lumineux répandus sur la science

médicale par le génie que je viens de nommer; ce n'est pas le seul fait qui me pousse à dire : *la vérité marche*. Que nos détracteurs, ceux qui nous blâment, nous méprisent ou nous insultent, reconnaissent *in petto*, avouent même de temps en temps que HAHNE-MANN est un savant, que tout ce qu'il a dit et écrit n'est pas à dédaigner, qu'il y a même plus de vraie science, plus de recherches laborieuses dans un volume de ses œuvres, que dans une feuille de critique; ce n'est point encore ainsi que j'entends ces paroles : *la vérité marche*.

Mais je veux vous communiquer un autre fait tout local, que je vous signale, Messieurs, pendant que vous êtes dans nos murs, et dont, une autre année, nous entendrons l'écho dans la ville où nous aurons le plaisir de nous réunir. Dans Genève, le nombre des médecins homœopathes est, il est vrai, resté ce qu'il était il y a deux ans. Mais la médecine, en général, se pliant, bien que malgré elle, aux enseignemens de l'homœopathie, s'y modifie journellement. Il est vrai de dire qu'elle en avait grand besoin; et ce n'est pas sur ma faible parole qu'il est permis d'en juger; j'en appelle à un témoignage qui ne sera pas récusé par les allopathes de ma patrie. Coindet, de savante mémoire, écrivait de Nice où il a terminé ses jours : « Depuis que je suis dans ce pays, j'ai vu et appris que nous faisons fort mal la médecine à Genève. » Cet aveu, singulièrement précieux de la part d'un homme qui était ennemi déclaré de l'homœopathie, est contenu dans une lettre qui a été com-

muniquée à la société médicale de Genève, lorsque j'en étais le secrétaire.

Coindet est mort; mais s'il avait parcouru la carrière que sa vigueur devait faire pronostiquer, il serait certainement devenu homœopathe; quelque fait bien saillant aurait frappé son esprit; et, studieux comme il l'était, il n'aurait pas tardé à devenir enthousiaste d'une doctrine qui lui aurait permis de faire en thérapeutique de bien plus grandes choses encore qu'il n'en faisait tous les jours.

Mais laissons ce qu'il aurait été, pour ne nous occuper que des conséquences de son aveu.

Il est vrai, la médecine se faisait et se fait encore mal à Genève; il n'y a pas de saison, peut-être pas de mois où l'on n'ait à y déplorer quelque victime plus ou moins illustre de l'abus des évacuations sanguines; tantôt c'est un savant dont le nom plus qu'européen était révérend du monde civilisé; tantôt c'est un philanthrope chéri des pauvres dont il était le père; ici c'est une jeune mère enlevée au moment où les douceurs de l'union conjugale n'étaient encore que l'espérance du plus bel avenir; là c'est un jurisconsulte aussi regretté pour ses talens que pour la bonté de son cœur; que serait-ce si, quittant l'abus de la saignée, je passais à celui des narcotiques qui, dans des cas peu anciens, a fait murmurer le mot d'empoisonnement, et à celui de tous autres médicaments donnés *plenâ manu!*

C'est précisément sur ce point qu'il s'opère un changement insensible dans les usages médicaux; tel

docteur qui administrait jadis la *teinture de séné* par drachmes, se contente d'en prescrire des gouttes : tel autre fait tomber une guttule de *laudanum* ou d'*éther sulfurique* dans un julep où il en aurait mis un scrupule ; les uns et les autres sont surpris des résultats de cette médication, nouvelle pour eux. Et qu'on ne croie pas que je trahisse ici quelque secret d'officine pharmaceutique ; c'est de la bouche même de tel homme de l'art que je pourrais nommer, qu'est sorti l'aveu de ce changement de pratique. D'autre part, certains médicamens proclamés spécifiques par HAHNEMANN et ses disciples dans des affections déterminées, sont explorés par des médecins scrutateurs, qui s'écartent, il est vrai, des préceptes de discrétion dans les doses, mais qui ne laissent pas par leurs recherches même de rendre justice à la sagacité de celles dont Hahnemann a offert le premier modèle.

Enfin, et ceci n'est pas sans importance, le régime homœopathique est peu à peu adopté par les médecins allopathes ; on les voit moins que jadis délabrer l'estomac de leurs patients par de l'eau de veau, du bouillon de veau ou de poulet ; ils permettent maintenant, ils ordonnent même le bouillon de bœuf et de mouton, et les viandes de ce nom ; remplaçant ainsi par une diète tonique et fortifiante la débilitation dans laquelle ils jetaient naguère leurs malades.

Encore un peu de temps, encore un peu de progrès, encore un peu de rapprochement de nous, et on ne verra plus à Genève de ces interminables con-

valescences , pires cent fois que les maladies même , et produites par l'usage des saignées et l'abus des purgatifs , auxquels HAHNEMANN nous a si sagement appris que nous devons renoncer pour toujours. — Honneur donc à l'homœopathie qui contribue au bien-être des malades, alors même qu'ils sont encore sous l'action des traitemens allopathiques !

Mais pour faire arriver les disciples de l'ancienne école à la pleine conviction de la préférence que mérite la doctrine du grand HAHNEMANN, il est, je pense, un seul moyen péremptoire , c'est de présenter une masse de guérisons obtenues sans risques, sans dangers, sans désagréments pour le malade, et dans un espace de temps tellement court, que l'allopathie ne puisse rien offrir de semblable.

La condition du temps est ici de la plus haute importance ; car si nous contentions de dire : *j'ai guéri avec l'aconit*, l'allopathe répliquerait : *j'ai guéri avec la saignée* ; ne tenant aucun compte des conséquences plus ou moins éloignées de la débilitation que produit nécessairement la déplétion sanguine ; conséquences qui, il y a bientôt 20 ans, m'avaient fait renoncer à la saignée dans le traitement des maladies inflammatoires , en particulier , des fluxions de poitrine et pleurésies, et m'avaient engagé à remplacer la lancette par le *tartre émétique* ; méthode spéciale qui s'écarte beaucoup de celle de Rasori, et qui a eu , soit entre mes mains, soit auprès de médecins étrangers, de si brillans succès, qu'elle a été généralement adoptée dans tout le nord de l'Europe.

Mais si nous pouvons démontrer que nous avons guéri en 24 heures, et sans convalescence, telle maladie qui, allopathiquement traitée, aurait exigé huit jours environ de traitement et autant au moins de convalescence, nous aurons bien le droit de dire que, pour la pratique du moins, notre doctrine offre sur celle de l'école un immense avantage. Or c'est ce qui me sera bien facile de prouver tout à l'heure.

D'autre part, si nous prouvons que telle affection chronique qui a résisté aux traitemens allopathiques les plus énergiques, a cédé à un traitement homœopathique méthodique. là encore nous mettrons au jour un degré d'excellence que la mauvaise foi, compagne de l'ignorance, pourra seule contester.

A l'heure où je parle, les journaux français, allemands et américains sont pleins de faits qui viennent à l'appui de ce que j'avance; c'est donc une œuvre presque inutile que je fais en ce moment, mais c'est un faible tribut qu'il est de mon devoir d'apporter au développement de l'homœopathie et à sa propagation; et je compte assez sur le zèle de mes honorables collègues pour espérer qu'ils m'accorderont leur attention.

Je passe aux faits.

Pleurésie, pneumonie.

M^{me} N..., âgée de 23 ans environ, nourrice, tempérament sanguin, toussant depuis plusieurs jours, fut prise dans l'après-midi d'un point pleurétique extrêmement violent, dont la douleur lui faisait

pousser un cri à chaque accès de toux. Je fus appelé auprès d'elle à 9 1/2 heures du soir ; je la trouvai assise dans son lit, angoissée, toussant à chaque instant, ayant le pouls dur et fréquent, la face très-rouge et la tête fort douloureuse. Je lui donnai un seul globule *aconit*, annonçant que vers les deux heures de la nuit elle serait soulagée, après néanmoins une augmentation du point et de l'angoisse.

Le lendemain, à 8 heures du matin, je trouvai la malade dormant du sommeil le plus paisible ; et j'appris qu'ainsi que je l'avais prédit, depuis deux heures le point s'était abaissé avec la toux, et que la malade avait pu se coucher et s'endormir : dès qu'elle se réveilla, celle-ci demanda à manger ; je le lui permis aussi bien que de reprendre immédiatement son travail, et de mettre son enfant au sein ; elle était guérie, parfaitement guérie ; elle n'a usé d'aucun autre remède.

Une cuisinière, âgée de 25 ans, fut prise d'une affection catarrhale générale, avec vives et constantes douleurs de tête, soif, dyspnée, chaleur à la peau, angoisses continuelles, douleurs et brisure des extrémités, constipation, urines rares et rouges ; elle se croyait dans le plus grand danger, et ses alentours partageaient son opinion. Je fus appelé au troisième jour de cette maladie, dont l'intensité croissait incessamment ; un seul globule *aconit* forma tout le traitement ; dès le lendemain la céphalalgie avait cessé, la transpiration s'était établie, les douleurs des membres avaient disparu, le ventre s'était ouvert, les urines

avaient repris leur couleur naturelle, la malade demandait de la nourriture, qui lui fut accordée; le troisième jour après l'*aconit* elle était à ses affaires.

Le fait suivant est le plus étonnant que j'aie rencontré.

Frédéric Besson, manœuvre, probablement peu sobre, fut saisi à son ouvrage d'une violente hémoptysie; on le transporta chez lui où on le fit saigner. L'hémorrhagie ne s'arrêtant point, je fus appelé 24 heures après la saignée: je trouvai le malade crachant à pleine bouche le sang dont son vase de nuit était à moitié plein; sa face était très-rouge, les yeux paraissaient vouloir sortir de leurs orbites, la toux le tourmentait, et un point violent qui, partant du côté gauche de la poitrine atteignait le côté droit, le forçait à s'étreindre très-fortement le corps avec les bras, à chaque accès de toux, pour en diminuer la douleur; tous les alentours du malade désespéraient de lui.

Saisissant un court intervalle entre deux sputations de sang, je lui donnai une dose *aconit*, et prescrivis de l'eau pure pour boisson, interdisant tout autre remède externe ou interne. Quatre heures de temps après je revis le malade; l'hémorrhagie était arrêtée; les crachats n'étaient que de la salive sanguinolente, la fièvre avait beaucoup baissé, la toux avait diminué; le point seul persistait; *aconit* ayant à peu près terminé son action, je donnai *pulsatilla*: Besson ne pouvait pas encore se coucher. Cinq heures après, 9 heures du soir, je le vis de nouveau: il était couché, dans ses draps, ne toussant ni ne crachant,

baigné dans une transpiration agréable, et ne se plaignant que de la soif. Je fis mettre à côté de son lit deux grands pots d'eau, pour qu'il en pût boire suivant son désir, et dis qu'il était inutile de le veiller, parce que la nuit serait bonne.

Le lendemain matin, à 9 heures, je le trouvai habillé, assis près de sa fenêtre, ayant passé une nuit excellente, ne sentant aucun mal, et me demandant la permission de s'aller promener; je la lui accordai ainsi que celle de manger modérément.

Le troisième jour, il était disposé à aller travailler; mais c'était jour de fête, il alla au cabaret.

Certes c'est là une des guérisons les plus rapides, les plus étonnantes dont on puisse entendre parler. Des docteurs allopathes, auxquels je racontais le cas, interrogés sur le temps requis d'après la méthode de l'école pour le guérir, me répondirent qu'il faudrait trois semaines. On vient de voir qu'avec l'homœopathie un jour avait suffi, convalescence comprise. Mais aussi quelle exacte ressemblance entre les symptômes (de 268 à 302) de l'*aconit* et ceux qu'offrait F. Besson! Et quel moyen d'hésiter dans l'administration de ce précieux remède, lorsqu'on a lu et qu'on possède un peu la matière médicale pure! Là où une saignée de vingt onces n'avait rien fait pour arrêter une hémorrhagie, une seule dose imperceptible de granules imbibés d'alcool *aconité* X, a suffi pour sauver le malade!!

Le jeune **Kimmerling**, âgé de 10 ans, né de père et de mère chez lesquels les affections inflammatoires

sont fréquentes et violentes, fut saisi d'un épistaxis (saignement de nez) très-copieux, le sang coulant à fil continu; appelé le soir, après trois heures de cette hémorrhagie, je trouvai le malade atteint d'une fièvre très-forte; le pouls battait plus de 120, et les carotides étaient violemment agitées; je donnai une dose d'*aconit*, et en laissai une autre dans un verre d'eau dont l'enfant devait prendre une cuillerée à café toutes les trois heures; durant la nuit, l'épistaxis diminua, mais la fièvre persista; le remède fut administré très-exactement. Le lendemain, l'épistaxis reparut de temps en temps, la fièvre continuant; rien ne fut changé au remède. Le troisième jour, la fièvre s'abaisa, l'épistaxis cessa, et l'enfant fut tranquille. Le quatrième jour, la guérison fut presque complète; tout remède fut cessé; aucun autre n'a été employé plus tard. Les parens qui avaient regardé leur enfant comme perdu, ont considéré cette guérison comme une seconde naissance.

La mère de ce malade, à la suite de ce tourment et des veilles qu'il avait occasionnées, fut atteinte de fièvre très-violente avec cruelles douleurs de tête, battemens de carotides, langue rouge et sèche, chaleur brûlante de tout le corps, prostration totale des forces, inappétence absolue, bientôt après insomnie complète (agrypnie), agitation; puis rêveries, lèvres sèches se couvrant de mucosités grises, *lento*res aux dents, soubresauts continuels des tendons; tous les symptômes, en un mot, d'une affection typhoïde bien prononcée, laquelle a atteint un degré si grave, que

la mort de la malade était attendue d'une heure à l'autre. *Nux* et *aconitum*, avec de l'eau fraîche, ont fait seuls les frais de cette terrible maladie, dont la guérison s'est manifestée vers le onzième jour, la malade ne conservant aucun souvenir de ce qui s'était passé.

La jeune R., âgée de 11 ans, fut atteinte d'un très-violent épistaxis, qu'aucune application externe n'avait pu modérer, lorsque je fus appelé après plusieurs heures de durée. Lui trouvant le pouls fort et très-fréquent, je lui donnai *aconit.*, qui opéra avec une très-grande rapidité, ensorte que l'épistaxis fut arrêté peu de momens après ma visite.

Le même fait s'est répété dans ma pratique plusieurs fois avec un succès aussi certain que prompt.

Croups.

Depuis quelques années, les croups sont devenus rares à Genève; je n'ai été appelé que pour un petit nombre.

L'enfant Bl., très-disposé depuis sa naissance à l'inflammation, fut pris d'une douleur au larynx avec difficulté d'avaler, de crier et de tousser; pleurant chaque fois qu'il devait exécuter un de ces actes. — Je ne reconnus pas là un croup confirmé, mais je craignis un croup naissant; je donnai *aconit.*: au bout de peu d'heures l'enfant fut complètement délivré. Cette expérience thérapeutique a été répétée avec le même succès.

L'enfant Guld... fut atteint, à son premier som-

meil, d'une affection laryngée, portant tous les caractères connus du croup ; à 9 1/2 heures du soir, je lui donnai *aconit.* ; vers minuit, tous les symptômes disparurent : le traitement fut terminé.

Affections typhoïdes.

Le jeune Maréchal, âgé de 10 ans, était atteint d'une fièvre typhoïde déjà confirmée, lorsque je fus appelé ; douleurs de tête, sécheresse du nez, langue rouge aride, lèvres sèches, noirâtres ; anorexie absolue, douleurs de ventre, chaleur sèche de la peau, prostration complète des forces, insomnie, embarras de la langue, cris fréquents, diarrhée, urines foncées ; *aconitum*, *nux* et *rhus*, en sept jours, firent disparaître tous les symptômes.

Dans le même temps et le même lieu, le jeune Jacquemin, à peu près du même âge, atteint de la même maladie, mais à un degré encore plus violent, traité en commun par M. CHUIT et moi, fut guéri par l'emploi des mêmes remèdes ; tandis que, autour de ces malades, d'autres succombaient au même fléau, quoique traités avec tout l'appareil de l'allopathie.

Ces succès ne se sont point démentis dans d'autres cas pareils, et plusieurs affections typhoïdes se sont guéries par l'emploi méthodique des mêmes moyens si simples, auxquels je n'ai ajouté que l'*eau fraîche* pour boisson, et les lavages froids sur tout le corps.

Roideur presque tétanique.

Je fus appelé, à dix heures du soir, auprès du sieur

Roch, âgé de plus de 50 ans, lequel, à la suite d'un refroidissement, était atteint d'une roideur douloureuse de toute la colonne vertébrale et des membres ; ensorte qu'il ne pouvait ni tourner la tête pour me regarder, ni me donner la main pour lui tâter le pouls ; la peau était sèche, le pouls dur et il y avait soif. Je donnai un seul globule d'*aconit*, et prescrivis l'eau pour boisson. Très-curieux d'en voir le résultat, j'étais encore néophyte, je me rendis auprès du malade le lendemain matin, à sept heures, par une pluie battante ; je m'y étais pris trop tard ; Roch, complètement guéri, s'était levé, habillé et était allé à son ouvrage.

Foulure.

Lami, gendre du précédent, étant tombé sur le poignet, avait foulé cette partie, qui était devenue enflée, douloureuse et incapable de lui rendre aucun service. Je lui fis envelopper le poignet de compresses trempées dans de l'eau où on avait laissé tomber une goutte de suc d'*arnica*. Le lendemain, cette main était aussi saine que l'autre ; il n'y avait pas trace d'enflure, de contusion ou de douleur.

Contusion.

M^{lle} Anette B., étant tombée de dessus une escabelle, s'était violemment contus la jambe et la cuisse, et y éprouvait de cruelles douleurs ; ces parties étaient fortement ecchymosées. Quoique par erreur involontaire, le remède ne fût appliqué qu'un peu tard, des

compresses trempées dans de l'eau et une goutte de suc d'*arnica* suffirent pour arrêter dans moins d'une heure des douleurs qui faisaient crier la malade, et lui faisaient croire qu'elle serait perclue au moins pendant trois semaines. Le lendemain, à sa très-grande surprise, elle fut en état d'aller à ses affaires.

Erésipèle.

La même malade fut un jour atteinte d'un éréripèle fort douloureux qui recouvrait tout une jambe; il y avait fièvre, soif, malaise; une seule dose *belladonna* fit tout disparaître du jour au lendemain, sans laisser aucune trace d'une maladie qu'on s'attendait à voir durer trois semaines.

M. Miège, âgé de 68 ans, sujet aux éréripèles des jambes, dont chacun durait plusieurs semaines, et qu'il traitait par sangsues, vomitifs, etc., en fut atteint, il y a quelques mois; je ne l'appris que lorsque la maladie était arrivée au douzième jour et qu'elle était dans toute sa violence. M. Miège étant fort mon ami, et la discrétion seule l'ayant empêché de me demander conseil et secours, je me rendis spontanément chez lui, de Genève à Carouge, à neuf heures du soir, en hiver; je lui donnai immédiatement une dose *belladonna*, qu'il prit par amitié, n'ayant aucune confiance dans un remède inaperçu dont il n'avait jamais entendu parler. Le lendemain, dans un billet, il rendait grâce à Dieu de la découverte d'un remède aussi précieux qui, sans douleur, sans angoisse, sans rien de sensible, l'avait délivré de son incommodité, subi-

tement dans la nuit, sans que depuis il en ait eu aucune trace.

Dès ce moment, sa confiance fut établie, et quelques mois après, son épouse, femme âgée et débile, ayant été atteinte d'une fluxion de poitrine très-grave, que traitait par les moyens ordinaires un médecin de Carouge, M. Miège me fit appeler; la malade était au neuvième jour de la maladie : à mon approche, elle laissa tomber ces mots d'une voix éteinte : *vous venez voir une personne à l'article de la mort*; en effet, son facies était des plus graves, yeux éteints, langue sèche d'un gris noirâtre, joues injectées, violettes, lèvres violettes, presque livides, faiblesse générale absolue, pouls petit et très-dur, douleur pectorale profonde, dyspnée, crachats difficiles. Je n'osai porter un pronostic favorable; mais je donnai une dose *aconit*, à répéter toutes les trois heures. Le lendemain l'état était tout changé; la parole était libre, la respiration moins râlante, les crachats moins pénibles, la transpiration douce, les urines moins rouges, il y avait plus de disposition à boire, la malade se sentait sauvée. La douleur profonde persistant, je donnai *pulsatilla*, qui la fit disparaître par gradation, le traitement fut terminé par *bryonia*, et la malade parfaitement guérie, contre toute attente, vit encore, pour la plus grande joie de son mari et de ses amis.

M^{lle} Etiennette B., âgée d'environ 36 ans, était sujette depuis plusieurs années à des érépipèles de la face qui reparaissaient plusieurs fois par année, et qui avaient été traités par vomitifs et sangsues, non sans

une longue durée. Elle se présenta chez moi avec un érésipèle commençant; elle reçut *belladonna*, le lendemain elle revint guérie. Il y a deux ans et demi depuis cette rapide guérison, et la maladie n'a pas reparu. Cette personne a été visitée dès-lors par plusieurs allopathes qui sont venus s'assurer de la vérité du fait.

Douleurs lombaires.

Le sieur Auguste Fremi, cordonnier, pauvre, me consulta pour une douleur lombaire, dont il était atteint depuis dix-huit mois, sans qu'aucun remède lui eût procuré le moindre soulagement; cette douleur était si intense qu'elle le privait absolument des moyens de gagner sa chétive existence, et qu'il était réduit à implorer la bonté de ses voisins pour lui apporter un peu de soupe, qu'il mangeait sans appétit; la douleur le tourmentait encore plus la nuit que le jour, ensorte que le pauvre diable était complètement privé du sommeil, aussi était-il maigre à faire peur. D'après ce dernier symptôme qui est propre au *rhus*, je lui en donnai une goutte X, à prendre le soir; dès le lendemain, le malade vint chez moi, setenant droit, m'annoncer que, pour la première fois depuis près de deux ans, il avait bien dormi: deux jours après, il vint me dire qu'il avait fait une paire de souliers; qu'on juge de son bonheur! Auguste a continué à travailler, mais l'ancienneté de son infirmité n'a pas permis que la guérison fût totale et parfaite; et bien que le malade n'ait plus eu de nouveau recours

à mes conseils, je l'ai vu marcher un peu courbé, quoique avec facilité.

Douleurs lombaires et coxales.

La femme Mivelle, blanchisseuse, avait été abandonnée par son médecin, qui la traitait vainement, depuis long-temps, pour de cruelles douleurs qui, partant des lombes et des hanches, se répandaient le long du dos et sur la partie postérieure des cuisses; le sommeil n'abordait plus ses paupières, et la pauvre jeune femme pleurait jour et nuit, tandis que ses parens se désolaient autour d'elle; une dose de *rhus* diminua notablement les douleurs et lui permit de dormir; les mouvemens redevinrent libres, et au bout de peu de jours, la malade put se lever; les douleurs alors ne se firent plus sentir qu'à la partie postérieure des cuisses; ce symptôme étant spécialement celui de *colocynthis*, je l'administrai, et la douleur disparut; la femme Mivelle n'a pas cessé de se bien porter, depuis deux ans, époque de sa cruelle maladie.

Douleurs céphaliques avec adynamie.

La femme Ebeling était vainement traitée par un habile allopathe, pour des douleurs incessantes dans toute la tête, la nuque et les épaules, accompagnées de faiblesse absolue et insomnie complète: antispasmodiques, narcotiques, vésicatoires, sinapismes avaient été employés sans fruit; la malade n'attendait plus sa délivrance que de la mort, qu'elle redoutait néanmoins, parce qu'elle laissait de petits enfans; mais sa

faiblesse était si grande, que le plus souvent elle ne reconnaissait ni elle-même, ni ses alentours; c'est alors que je fus appelé, son médecin l'ayant abandonnée. Une dose de *rhus* dissipa les douleurs de la tête et de la nuque, rendit le sommeil, la connaissance, la possibilité de soulever la malade, qui dès ce moment conçut l'espoir de se guérir. Cet espoir ne fut pas déçu; *rhus* fut répété plusieurs fois, toutes les douleurs furent successivement dissipées; l'usage des mains, des avant-bras, des bras, revint graduellement, et au bout de très-peu de jours, la malade fut rendue à ses affaires, reconnaissant à haute voix qu'elle devait la vie au nouveau traitement qui avait été institué.

Douleurs vésicales.

M^{me} F. était atteinte, depuis plusieurs jours, de douleurs très-vives dans le ventre, qui se portaient spécialement sur la vessie, et lui arrachaient des larmes; ce symptôme étant un de ceux de la *bryone*, je donnai un globule de cette substance; au bout de quelques minutes, la malade sentit un tournoiement dans son ventre, et la douleur disparut sans retour.

Une pareille guérison s'est opérée hier dans les mêmes circonstances, sur une jeune femme.

Douleurs abdominales.

M^{me} P., à la suite de très-légères contrariétés, fut saisie dans les premières semaines de son mariage, de douleurs abdominales qui se portaient sur la vessie, mais surtout aux lombes; ce dernier symptôme

me décida pour *nux*, que je donnai à la malade, quoiqu'elle n'eût aucune confiance dans ce mode de remède; à sa très-grande surprise, la nuit fut bonne, et le lendemain elle ressentait à peine quelque légère douleur; le second jour, elle était parfaitement guérie.

Douleurs rénales.

M. Bally, que je venais de traiter et de guérir dans une fluxion de poitrine, habitué à rendre des calculs urinaires, fut subitement saisi d'atroces douleurs néphrétiques, que ni bain, ni cataplasmes, ni boissons, ne calmaient le moins du monde. Une goutte de *nux* dans six onces d'eau prises par cuillerée, calma ces coliques comme par enchantement; le lendemain soir elles reparurent; une eau édulcorée, véritable *placebo*, que j'avais laissée au malade pour la prendre lorsqu'il n'aurait pas de douleurs, fut vainement employée pendant la nuit, à mon insu; de très-grand matin, mes secours furent demandés; et de nouveau, une goutte de *nux* a guéri le malade, mais cette fois radicalement.

Esquinancies.

Rien n'est comparable, pour la promptitude, au traitement des esquinancies, soit légères, soit violentes; vis-à-vis de cette maladie l'allopathie est obligée de baisser pavillon devant l'homœopathie; bénignité des remèdes, rapidité d'action, intégrité de guérison, tout est en faveur de cette dernière; j'en citerai deux ou trois exemples seulement, mais remarquables.

M^{lle} Anne D., très-sujette depuis plusieurs années aux esquinancies les plus violentes et les plus prolongées, en avait été atteinte pendant le courant de l'été; traitée allopathiquement, cette maladie avait duré six semaines, et avait été suivie d'une longue convalescence. Peu de temps après, M^{lle} Anne fut de nouveau saisie d'une douleur à la gorge, qui, faible d'abord, la fit résister pendant deux jours aux instances pour se confier à mes soins; mais la douleur croissant, elle s'y décida enfin; elle y fut d'ailleurs déterminée par une considération de la plus haute importance; elle devait aller au bal huit jours après; elle ne me permit donc de la guérir qu'à condition que je la mettrais en état d'aller au bal, saine et sans risque; j'étais trop galant pour ne pas le lui promettre, et trop sûr du remède pour ne pas y compter. Comme la maladie avait déjà deux jours entiers de durée, j'annonçai qu'elle serait certainement plus longue que si j'avais été appelé la veille. Je donnai *bell.*, et deux jours après, la malade allant mieux se crut guérie, mais je n'osai pas y croire; une récrudescence eut lieu contre laquelle je donnai *bell.* le matin, et *acon.* le soir. Au cinquième jour, la douleur était très-forte, le jour du bal s'approchait, la demoiselle pleurait, se désolait; seul j'avais courage et confiance, je donnai *bell.* de nouveau; demi-heure après, au plus fort de la douleur, la guérison fut subite, pleine, entière; la malade dormit toute la nuit; puis au jour voulu se rendit à son bal, où elle raconta son aventure, à laquelle, comme de raison, personne n'ajouta foi.

Hauser fut saisi d'un violent mal de gorge, qu'il garda deux jours, au bout desquels il me fit demander; je le trouvai au lit, dans l'impossibilité d'avaler, la langue et le gosier du rouge le plus foncé; la face et les conjonctives très-rouges, le pouls plein, dur et très-fréquent; tout le corps brûlant. Je lui donnai une dose *bell.*— Le lendemain matin, je le trouvai sans fièvre aucune, parlant et avalant avec la plus grande facilité et demandant à manger; il me raconta qu'à trois heures du matin, sa douleur alors très-violente avait subitement disparu, comme un coup de pistolet, et que depuis il avait très-bien dormi: il était guéri.

V...., imprimeur, était fort sujet à des esquinancies d'une violence telle que la douleur lui causait de fortes convulsions, et qu'il était obligé de se faire profondément inciser les amygdales pour pouvoir respirer. Atteint de nouveau de la même affection, il eut recours à mes soins; je l'assurai qu'il en serait promptement quitte et que surtout il ne serait pas dans la nécessité de se laisser inciser. Il reçut une dose *bell.*; le lendemain le mal alla croissant, et le surlendemain le malade se crut dans le plus grand danger et près de suffoquer; alors je lui affirmai qu'il était sur le point de guérir, je lui redonnai une dose *bell.*; et la même nuit, le mal se dissipa complètement; V.... put, deux jours après, retourner à son ouvrage, qu'il n'avait quitté que cinq jours, tandis qu'ordinairement il en était privé deux ou trois semaines. Depuis plusieurs mois, il n'a pas, que je sache, été atteint de nouveau.

Je crois devoir remarquer en passant que , dans la plupart des esquinancies violentes, le médecin ne doit pas attendre et promettre la guérison avant trois jours au moins et même cinq.

Encore un cas pareil.

Me trouvant pour affaires chez M^{me} Rh. , jeune nourrice, j'appris qu'elle était horriblement souffrante d'une esquinancie ; je m'approchai d'elle, et vis que la déglutition était presque impossible, ainsi que l'ouverture de la bouche et la protraction de la langue ; la malade, qui ne pouvait pas parler, me donna à entendre qu'elle était fort sujette à cette maladie qui la faisait beaucoup souffrir, et qu'en dernier lieu elle avait exigé de son médecin de lui inciser les amygdales ; je lui proposai de la guérir en très-peu de temps sans incision ; elle accepta sans y croire, et sourit de pitié en recevant un globule de *bell.* Le lendemain, *elle me dit* qu'elle n'était pas mieux ; cependant comme elle était en état de me le dire, ce qu'elle n'aurait pu faire la veille, j'étais bien assuré qu'elle se trompait ; elle me demanda de réitérer le remède ; j'y consentis, quoique je le crusse inutile. Le surlendemain, elle me dit avec l'accent de la plus vive joie, qu'elle était totalement guérie ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il n'y a eu aucune convalescence ; la malade a pu immédiatement sortir et vaquer à ses affaires.

Je pourrais décupler aisément cette liste de guérissons si prompts et si faciles opérées dans les maladies les plus aiguës. Ce serait, il est vrai, démontrer sans réplique à nos détracteurs de mauvaise foi, com-

bien est fausse et ridicule l'assertion que l'homœopathie est tout au plus de quelque utilité dans les affections chroniques, nerveuses; mais assez de faits viendront avec le temps les confondre et nous mettre en état de leur prouver combien est dénué de fondement le reproche qu'ils nous font de nous occuper de niaiseries, ou, comme d'autres le disent, de n'exploiter qu'un charlatanisme déguisé.

Ch.-G. PESCHIER, Doct. ch. et méd.

(*La suite à un numéro prochain.*)

PROFESSION DE FOI

ET

OBSERVATIONS COMMUNIQUÉES A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE
GALLICANE, LE 16 SEPTEMBRE,

PAR **M. DUPRÉ-DELOIRE**, D. M. A VALENCE.

Je suis de ceux qui pensent que dans les sciences d'observation, en médecine surtout, l'expérience est la seule autorité à laquelle nous devons nous rendre, et qu'un seul fait, bien observé, bien constaté, bien authentique, a plus de valeur que les systèmes les mieux raisonnés, les plus spécieux.

Je ne connaissais l'homœopathie que par quelques critiques désobligeantes dont elle a été l'objet dans nos journaux ordinaires de médecine, et, prévenu par-là d'une manière peu favorable pour elle, je ne la jugeais pas chose digne d'attention. Cependant quelques cas de guérisons presque miraculeuses me furent rapportés, par les personnes qui en avaient été témoins, avec un enthousiasme qui me décida bien vite à m'en instruire. Je vous avoue que c'est avec défiance et une espèce de prévention que j'écoutais tout ce qu'on me rapportait de ses procédés inusités et nouveaux pour moi : mais, je dois le dire aussi, c'est avec une entière bonne foi que j'en abordai l'étude.

Je trouvai dans l'obligeance d'un de nos collègues qui pratique avec de si brillans succès à Grenoble, le D^r CRÉPU, tous les encouragemens et les renseignemens dont j'avais besoin ; il m'offrit, avec un empressement auquel, étranger à lui, je n'avais aucun droit, et je me plais à lui en témoigner ici toute ma reconnaissance, des médicamens pour mes premiers essais, et les conseils de son expérience.

Je lus l'*Organon* de Hahnemann.

Ce premier ouvrage où cette admirable doctrine se trouve clairement développée, me satisfit complètement. La loi des semblables me parut si naturelle, si vraie, que je m'étonnai que pendant tant de siècles elle eût pu rester ignorée. Dès lors l'extrême division des doses m'était expliquée, et cette atténuation qui, au premier abord, me semblait ridicule et mysté-

rieuse, n'était plus qu'une conséquence nécessaire du principe, une précaution sage et prudente pour éviter des effets trop violens. Mais lorsque je connus les résultats prodigieux auxquels on avait été amené par les dilutions et les triturations prolongées, j'admire cette découverte immense pour les sciences chimiques, et l'action dynamique si puissante des infiniment petits, n'eut plus rien pour moi d'extraordinaire ni d'inexplicable.

J'étais déjà convaincu quand j'entrepris la lecture du *Traité des maladies chroniques*. Ici le génie du grand homme se révèle dans toute sa profondeur. J'admire ce talent d'observation si pénétrant, si lumineux, non moins que cette vaste et judicieuse érudition sur laquelle il a voulu s'appuyer encore. Mes idées furent éclaircies sur cette question désespérante de la chronicité ; ce traitement si difficile, si décourageant, recevait enfin des bases solides, éprouvées : j'adoptai avec ardeur ces explications, car cette simplicité de causes pour cette multiplicité d'effets me semblait une preuve de leur vérité ; c'est ainsi que procède la nature.

L'étude de la *Matière médicale pure* m'indiquait les véritables indices et les seuls agens d'un traitement rationnel ; j'y retrouvais encore ce caractère de conviction qui force la nôtre, et cette immense observation que nous devons au dévouement d'une vie si bien employée pour l'humanité.

La doctrine de l'homœopathie m'était expliquée. Je l'approuvai d'autant plus volontiers qu'elle m'of-

frait enfin cette certitude qui manque à nos anciennes méthodes, qu'elle me tirait du vague dangereux dans lequel je n'osais agir, et m'offrait des moyens aussi doux qu'efficaces pour soulager les maux de mes semblables. Mais j'attendais, pour l'adopter, que l'expérience eût prononcé pour moi; car quelque satisfaisante que me parût cette théorie, il fallait encore qu'elle me fût prouvée par des faits irrécusables. L'appel généreux que le Dr Des Guidi fait aux médecins français, les ouvrages de Bigel, de Guey-rard, la *Bibliothèque homœopathique*, où je trouvais tant de faits décisifs, étayaient chaque jour ma conviction; et je ne craignais plus que ma jeunesse se fût laissé trop facilement séduire, quand je voyais des hommes prudents, et d'un mérite reconnu, se convertir après de longues années d'une pratique qui pouvait aussi compter de nombreux succès.

J'avais essayé avec M. Reboulet, pharmacien de notre ville, quelques préparations selon les principes homœopathiques, et j'en avais fait l'essai sur moi-même. C'était de l'or à différens degrés de dilution. J'en fus assez éprouvé pour me faire croire à l'efficacité des doses infinitesimales et aux propriétés inconnues que développe sur une des substances presque inertes, le mode de préparation recommandé par Hahnemann. D'abord un mal de tête accablant que j'aurais pu également attribuer à la chaleur de la saison; une légère constriction du gosier à laquelle je n'aurais peut-être pas fait attention si je n'eusse été prévenu de l'effet du remède: mais le plus marqué

fut, la nuit du 3^{me} jour, une ébullition comme jamais je n'en avais eue; j'éprouvais depuis les coudes jusqu'à l'extrémité des doigts, une démangeaison insupportable; il me semblait que de grosses vésicules recouvraient mes bras, comme après la piqûre d'un insecte venimeux. Je souffris de cette éruption jusqu'à 2 heures de la nuit; au matin, tout avait disparu, et je n'ai plus rien senti.

Dans cet essai, je voulais seulement éprouver la valeur de nos préparations; il me tardait de faire servir cette action pathogénétique à la guérison de quelque maladie, et comme je n'y voyais aucun danger, je n'hésitai pas à l'entreprendre.

J'avais chez moi une domestique, jeune fille de 24 ans, peu robuste, qui depuis près de six mois souffrait de maux d'estomac dont elle ne s'était jamais plainte: ses digestions étaient difficiles, à peine avait-elle mangé que l'estomac se gonflait, et ne pouvait supporter la moindre pression. Mais depuis trois semaines les douleurs étaient devenues plus vives, accompagnées d'une céphalalgie presque continuelle, et cette fille dépérissait sensiblement; elle nous fit peur de son état. Le moral, chez elle, avait été surtout singulièrement impressionné: elle était devenue triste, maussade, chagrine, et son inquiétude la portait à toute sorte d'idées pénibles.

Déterminé par ce caractère qui confirmait le choix que j'avais fait de la *pulsatille* pour combattre la gastralgie, je lui en administrai un seul globule de la

12^e dilution ; il fut pris le vendredi 4 juillet , à 5 heures du matin.

Cette fille en observa parfaitement l'effet , et cependant elle n'était prévenue de rien. Elle ne souffrait pas avant de le prendre , mais peu d'instans après elle éprouva des tiraillemens dans les membres comme elle en ressentait souvent , surtout dans les jambes ; elle sentit de la chaleur à l'estomac et sa tête s'entreprendre. Une heure après , elle essaya de se lever , mais elle eut des vertiges et fut obligée de se recoucher. Elle souffrit ainsi , pendant une heure environ , comme après avoir mangé : c'était une chaleur , un poids à l'estomac , avec un gonflement qui ne supportait pas la moindre pression. Elle s'endormit , transpirant légèrement , et quand elle se réveilla , vers les 9 heures , elle se trouva sans douleur , sans fatigue , dans un bien-être merveilleux. Elle se leva , alla manger , et ses alimens , pour la première fois depuis long-temps , ne lui firent pas le moindre mal ; elle mangea de nouveau avec appétit à midi et le soir ; et depuis elle n'a plus ressenti de douleur , et mange avec plaisir.

L'influence sur le moral a été tout aussi remarquable dès le même jour : elle était aussi contente , aussi gaie , qu'elle était abattue et morne le jour d'auparavant.

Ce fait , le premier que j'ai éprouvé , était de nature à faire impression sur moi. J'avoue que je ne m'attendais pas à des effets aussi marqués et surtout aussi prompts. Je ne pouvais croire encore à l'efficacité

d'une si petite dose. Je faisais cet essai parce que je le croyais parfaitement innocent, aussi incapable de faire du mal que de soulager. Un succès si prononcé, et qui n'a pas moins frappé toutes les personnes qui en ont été témoins, devait me donner confiance, et je me résolus à en tenter d'autres, quand je croirais pouvoir le faire sans inconvéniens.

L'occasion s'en présenta bientôt.

La domestique de M. Gizon, horloger à Valence, laissa tomber sur son pied une planche énorme qui détermina sur-le-champ une douleur si vive que lorsqu'elle essayait de marcher elle se trouvait mal.

Cette fille fut portée sur son lit ; dans le premier moment on lui appliqua des compresses imbibées d'eau battue avec de l'eau-de-vie ; mais le mal devenant plus intense, on accourut chez M. Reboulet, pharmacien, lui demander quelque secours.

Je me trouvais en ce moment chez lui, occupé de quelques préparations homœopathiques, et je lui proposai d'en faire l'essai. Nous voulûmes éprouver l'homœopaticité de l'*arnica montana* ; mais n'ayant pas sous la main les remèdes convenablement préparés, deux fleurs seulement de cette plante furent mises en infusion dans une pinte d'eau bouillante ; on prit ensuite une cuillerée de cette infusion que l'on mit dans six onces d'eau distillée que l'on fit boire à la malade. Des compresses imbibées avec la même infusion furent appliquées sur le pied douloureux. Quelques minutes après, la douleur avait cessé ; on vérifie le mal et l'on trouve le pied revenu à son état

naturel, libre dans ses mouvemens. Cette fille, émerveillée, veut s'essayer à marcher ; deux heures après elle avait repris son ouvrage comme si rien ne lui était arrivé. Ce jour-là, elle y ressentit encore un peu de douleur, mais seulement lorsqu'elle voulait marcher sur le pavé, et non pas sur un sol uni.

Quelque temps après , le même M. Gizon était allé visiter la salle de spectacle en construction, dans notre ville. Il était suivi de son chien, beau chien de chasse, jeune et vigoureux, qui s'étant élancé des troisièmes loges, tomba à plus de 40 pieds sur des bois et des décombres. Le choc fut violent, comme on peut le croire. Cependant, après quelques frictions, ce malheureux chien essaya de se relever pour suivre son maître, et vint tomber après une quinzaine de pas au milieu de la rue. Impossible lui fut de se relever : il haletait, laissait pendre sa langue hors de la gueule, paraissait souffrir beaucoup et vomit à plusieurs reprises. Son maître, pour abrégér sa souffrance, revint chez lui dire de le faire prendre et de le jeter au Rhône. On l'apporta chez M. Reboulet. Celui-ci ne croyait pas qu'il fût possible de remédier à de pareilles contusions. Cependant on voulut essayer le même remède qui avait si bien réussi à la domestique de la maison ; on fit une décoction d'*arnica* plus concentrée. Des linges en furent imbibés dans lesquels on enveloppa le chien ; on lui en fit même avaler une petite quantité ; on tint les linges soigneusement humectés. Ces soins durèrent une heure ; c'est vers 10 heures que l'accident était arrivé ; à 11 heures 172

le chien se ranime, se secoue, se relève; il accourt à la maison de son maître qui demeure stupéfait de voir son chien, qu'il croyait déjà noyé, venir le caresser, sans autre apparence de mal que quelques légères écorchures qui se cicatrisèrent bientôt. Ce même jour l'animal fut triste, abattu, très-altéré: il but à plusieurs reprises une grande quantité d'eau; mais depuis ce moment il est guéri, et n'a paru ressentir aucune suite de cet épouvantable accident.

Ce fait qui prouve, non moins que l'autre, l'admirable propriété de cette plante si bien nommée *panacea lapsorum*, met hors de doute sa spécificité dans les cas semblables. Quelle ressource précieuse contre les accidens auxquels nos ouvriers sont continuellement exposés! Quels secours ne promet-elle pas à la chirurgie militaire dans ces circonstances désastreuses où nos malheureux soldats ne peuvent être convenablement soignés. Hahnemann n'eût-il constaté que cette seule propriété dans toute la matière médicale, l'humanité le placerait au premier rang de ses bienfaiteurs.

J'ai voulu vous faire part de ce fait qui a eu de nombreux témoins; il peut avoir quelque importance pour ceux qui cherchent à faire l'application des principes homœopathiques à la médecine vétérinaire.

RÈGLEMENT

DE LA

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

MOTIFS.

Lorsque la Société homœopathique gallicane prit naissance, le petit nombre de médecins et d'amis de l'homœopathie qui s'étaient réunis à cet effet, eurent principalement pour but de créer un lien de communauté et de fraternité entre les disciples de Hahnemann ; ils virent donc dans une Société voyageuse analogue à la Société helvétique des sciences naturelles, à celle des Savans Allemands, à la Société homœopathique fondée à Leipzick en 1829, un sujet d'intérêt pour les amis de la science, quel que soit le coin de terre qu'ils habitent dans les pays qu'elle embrasse ; un moyen d'établir des relations utiles, des rapports agréables entre des confrères qui seraient restés étrangers les uns aux autres sans ce précieux lien ; un moyen enfin, et peut-être le seul bon, de donner aux médecins occupés qui voyagent peu, la

faculté, la satisfaction de comparer les mœurs et les habitudes des populations diverses qui habitent les vastes contrées où l'on parle français, celle d'apprécier leur influence sur le moral et sur le physique de l'homme, sur le développement et le traitement des maladies ; celle de les mettre à même chaque année de connaître les maladies sporadiques, épidémiques ou épizootiques, qui auront régné dans les divers départemens de la France, dans les provinces belges, dans les vallées de la Savoie et de la Suisse française, ainsi que les remèdes qui auront présenté le plus d'homœopathicité à chacune d'elles.

La conception était grande, les conséquences en étaient brillantes : aussi occupèrent-elles beaucoup plus la petite assemblée que les moyens d'exécution, que l'organisation proprement dite de la Société. Une commission fut nommée pour préparer un projet de règlement, et ce projet légèrement modifié par une seconde commission de la Société et par la discussion en assemblée générale à Lyon, fut adopté et rendu exécutoire.

Déjà dans la rédaction du projet, les commissaires aperçurent les difficultés qui pourraient se présenter dans l'exécution et la discussion montra qu'il en était de plus d'un genre ; elle fit voir qu'une Société *une* embrassant une aussi vaste étendue de pays serait un corps lourd, difficile à mouvoir et plus difficile encore à tenir en activité ; et pour atténuer une partie de ces difficultés, l'assemblée de Lyon adopta l'article transitoire qui, pour deux ans, donnait au Comité-Di-

rigeant plein-pouvoir pour faire les réceptions de nouveaux membres.

Des difficultés ne sont point des obstacles pour des hommes qui travaillent à propager une grande vérité et à améliorer les conditions de vie de notre frêle humanité ; malgré leur nombre et leur influence, la Société aurait pu marcher et elle aurait atteint son but quoique avec un peu plus de lenteur ; elle avait domicile et droit de cité en France , elle s'y serait soutenue. Mais il devait en être autrement, et à peine était-elle née qu'elle avait péri avec tous ses droits. La loi sur les associations lui avait enlevé toute existence positive , elle ne pouvait plus habiter la France sans permis de séjour et sans un permis annuel ; car une Société qui n'a point de lieu fixe de réunion , qui n'a point un corps d'officiers permanent pour la représenter, ne pouvait remplir les conditions voulues par la loi d'une manière durable. Chaque changement de siège, chaque changement d'officier la constituait une nouvelle Société et nécessitait une nouvelle autorisation d'existence ; elle ne pouvait plus vivre qu'à titre précaire, et de fait elle n'était plus, puisqu'elle mourait chaque année.

Sortir d'une telle position était une nécessité, et le Comité-Dirigeant dut s'en occuper sérieusement ; il dut aussi, puisque la force des choses l'obligeait à toucher aux réglemens, il dut aviser aux moyens de lever, autant que possible, les difficultés que présentait pour la pratique l'organisation de la Société.

Tout ceci ne pouvait s'obtenir avec une Société

une, mais tout devenait faisable et facile avec une *Société fédérative*, ou plutôt avec une *confédération de Sociétés* ; et, après sérieux examen et mûre délibération, c'est à cette dernière forme qu'il donna la préférence ; c'est de cette base qu'il partit pour assessor les changemens qu'il devait proposer à la Société.

Ils consistent, ces changemens, à créer des Sociétés locales dans tous les principaux centres des pays qu'embrasse la Société gallicane, tels que Genève pour la Suisse française, la Savoie et les départemens de France qui touchent ces contrées, Paris, Lyon, Strasbourg, Montpellier, et toute autre grande ville, chef-lieu de cours d'appel ou de division militaire pour les départemens qui les environnent, puis à réunir toutes ces Sociétés par un lien commun, une sorte de pacte fédéral. — Ce pacte, c'est le règlement.

Chaque Société locale sera *une*, libre et indépendante de sa voisine ; elle fera les admissions de ses membres aux conditions qu'elle jugera bonnes, et toutes ensemble ne feront qu'un seul et même corps, la SOCIÉTÉ GALLICANE, dont le centre, annuellement mobile, sera alternativement celui de chacune des Sociétés locales qu'elle aura reconnue comme une de ses Sections. L'autorisation légale qu'aura obtenue une Société vaudra pour la Société gallicane pendant l'année dont elle en sera le directoire ; et ainsi celle-ci aura acquis droit de cité et d'habitation dans toutes les villes qui seront centre d'une Société locale ; elle aura une existence positive, une vie réelle ; elle ne

sera plus sous le bon plaisir ou la mobile existence d'un ministre.

Il serait hors de propos de pousser plus loin l'exposé des motifs qui ont porté le Comité-Dirigeant de la Société à proposer des changemens aux réglemens sanctionnés à Lyon l'année dernière, et celle-ci à les adopter après discussion et amendement ; ils sont évidens ces motifs, ils étaient commandés par la force des choses ; mais ce qui ne nous paraît pas intempestif c'est d'appeler l'attention de tous les vrais amis de l'homœopathie sur la formation des Sociétés locales, sur la nécessité de presser leur organisation, sur celle de leur donner, autant que le permettent les localités, une marche uniforme, une organisation et une législation analogue ; sur la convenance de les calquer toutes sur la Société gallicane et de faire que chacune d'elles soit dans son arrondissement ce qu'est celle-là pour le tout.

Une Société qui embrassera plusieurs départemens devra avoir au moins quatre réunions par an, auxquelles seront convoqués tous ses membres ; mais de plus elle pourra avoir dans chaque ville principale de son ressort, des réunions particulières, chaque semaine ou quinzaine, auxquelles pourront assister tous les membres qui le souhaiteront. Ces Sociétés particulières enverront chaque trimestre un résumé de leurs travaux à la Société principale, et chacun de ces centres pourra, si la Société le juge bon à l'avancement et à la propagation de la science, recevoir la réunion trimestrielle.

Tels sont les motifs et les vues qu'ont eu le Comité-Dirigeant et la Société gallicane dans la session qui vient de se clore à Genève pour adopter les réglemens dont la teneur suit cet exposé. Puisse chaque ami de la science leur accorder quelques instans d'attention, les voir dans leur ensemble, se représenter la force et la nature du réseau qu'ils étendent sur les contrées du monde les plus avancées en science et en civilisation, et nous resterons convaincus que malgré leurs imperfections, si chacun sait entrer dans leur esprit et en faire une juste application à son arrondissement, la science y aura beaucoup gagné et sa prompte propagation sera assurée.

P. D.

RÈGLEMENT.

TITRE PREMIER.

But et composition de la Société.

ARTICLE PREMIER.

Conformément à son arrêté constitutif, la Société portera le nom de SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

ART. 2.

Son but est l'étude, la propagation et le perfectionnement de la science homœopathique.

ART. 3.

Elle embrasse tous les pays où l'on parle français, et elle est composée de Sections, soit de Sociétés locales, qui sont autant de corps indépendans, quand ils sont envisagés les uns à l'égard des autres, et qui, vus dans le lien commun, ne sont plus qu'un seul et même corps.

ART. 4.

Elle est formée de deux ordres de membres, de médecins et de laïques, et il sera délivré un diplôme à chacun *sur le certificat d'admission délivré par le Bureau de la Société particulière qui en aura fait la réception.*

Il en sera fait chaque année un tableau général qui sera rendu public, et auquel sera ajouté celui des vacances, exclusions, etc.

ART. 5.

Toute Société locale qui voudra devenir Section de la Société gallicane, devra en faire la demande au Bureau de celle-ci et accompagner sa demande de ses réglemens, trois mois, au moins, avant l'assemblée, qui seule en pourra décider.

TITRE SECOND.

Réunions.

ART. 6.

La Société se réunira chaque année dans l'une des villes des pays qu'elle embrasse, lorsqu'elles auront des Sociétés locales régulièrement établies et reconnues par elle ; toutefois, cette réunion ne pourra avoir lieu derechef dans une ville quelconque qu'après une période de cinq années révolues au moins.

ART. 7.

Les réunions commenceront le 15 septembre de chaque année, et devront durer au moins trois jours.

TITRE TROISIÈME.

Officiers et direction de la Société.

ART. 8.

La Société aura un *Président*, un *Vice-Président* et un *Secrétaire*.

Leur réunion formera son *Bureau*.

ART. 9.

Ces officiers doivent avoir leur résidence dans la ville de réunion ou les environs ; ils sont en conséquence renouvelés chaque année.

ART. 10.

Ils seront élus au scrutin, à la majorité des suffrages, par la Société en assemblée générale, mais ils n'entreront en charge qu'à l'ouverture de la session qui suivra celle où ils auront été élus.

ART. 11.

Ils sont le pouvoir exécutif de la Société, et ils n'ont jamais à délibérer que sur le meilleur mode à suivre pour arriver à leur but.

Ils signent seuls les diplomes.

ART. 12.

Pour tout ce qui pourra être contentieux et exiger délibération, et pour tous les besoins urgens ou imprévus, il leur est adjoint au moins trois membres de la Société.

Ce nouveau corps se nommera *Comité-Dirigeant* et ses membres *Commissaires*.

ART. 13.

Le Président sortant de fonctions, reste de droit membre du Comité pendant un an, et le nombre des Commissaires sera augmenté à mesure que le nombre des villes de réunion s'accroîtra, jusqu'à ce qu'il soit égal à celui-ci.

ART. 14.

Les Commissaires élus le seront, moitié par le Bureau, moitié par les Sociétés locales, qui seront représentées à la réunion générale.

ART. 15.

Le Comité ne pourra délibérer que lorsqu'il y aura la moitié, au moins, des Commissaires réunis aux membres du Bureau, et aucune décision ne pourra être prise qu'à la majorité absolue des suffrages.

Lorsqu'il s'agira de dépenses ou de faits quelconques qui pourraient gréver la Société, une décision ne sera prise qu'à la majorité de la totalité des membres du Comité.

ART. 16.

Le Comité se réunira en séance ordinaire *deux fois*, au moins, les jours avant les réunions de la Société, pour préparer les travaux et discuter les propositions à présenter à celle-ci en assemblée générale; et *une fois*, au moins, après, pour se constituer et disposer les travaux de l'année.

Il se réunira en séance extraordinaire, toutes les fois que le Bureau le jugera nécessaire.

ART. 17.

Les Commissaires éloignés pourront se faire représenter par délégation dans les réunions extraordinaires, ou envoyer une adhésion écrite à une question donnée.

En cas d'absence des Commissaires aux réunions ordinaires, il sera procédé à leur remplacement, s'il y a lieu.

ART. 18.

Toute proposition, quelle que soit sa nature, devra être examinée par le Comité avant d'être discutée par la Société.

Les décisions de celui-ci devront toutes être présentées à l'assemblée générale et recevoir son approbation.

ART. 19.

La Société aura un *Trésorier-Général*, qui sera élu pour cinq ans. — Il est de droit membre du Comité.

TITRE QUATRIÈME.

Devoirs et obligations des Officiers.

ART. 20.

Le Président de la Société l'est aussi du Bureau et du Comité-Dirigeant. — Il garde les sceaux de la Société.

ART. 21.

Les fonctions du Président, relativement à l'ordre des séances, sont :

1° A l'ouverture de la séance il fait lire le procès-verbal de la précédente, et il le signe après qu'il a été approuvé.

2° Il fait lire l'ordre du jour et met l'assemblée en activité, en lui soumettant les diverses propositions.

3° Il dirige les élections, nomme les scrutateurs et Secrétaires *ad actum*, reçoit de ceux-ci les dépouillemens des votes et communique les résultats à l'assemblée.

4° Organe de la Société, il ne délibère point et n'a point droit de suffrage ; toutefois, il peut donner des éclaircissemens de faits.

5° Il maintient l'ordre dans l'assemblée et il veille à l'exécution des réglemens.

6° Il accorde la parole, et il a le droit de rappeler au règlement et d'inviter à rentrer dans le respect dû à l'assemblée, tout membre qui s'en serait écarté.

ART. 22.

A la première séance des réunions annuelles, le Président sortant rendra compte des travaux qui auront été faits pendant l'année ; ensuite il cédera ses pouvoirs au Président élu, qui entrera en fonction immédiatement.

ART. 23.

En l'absence du Président, il est remplacé par le Vice-Président, qui d'ailleurs n'a d'autres attributions que celles de membre du Bureau et du Comité-Dirigeant.

ART. 24.

Le Secrétaire de la Société l'est aussi du Bureau et du Comité-Dirigeant, et ses attributions sont :

1° De garder les registres des actes de chacun de ces trois corps ;

2° De rédiger les procès-verbaux de leurs séances sur des livres particuliers; de les signer, après approbation, avec le Président, pour les séances de la Société; et avec les membres présens, pour celles du Bureau et du Comité;

3° De tenir la correspondance et d'expédier les diplômes.

4° De dresser le tableau des membres de la Société sur les états qui devront lui être fournis par les secrétaires des diverses sections, ainsi que celui des vacances survenues par décès, démission, exclusion, etc. De le faire viser et certifier conforme par le Président et d'en donner lecture à la dernière séance de la Société, avant de le livrer à la publication.

5° De tenir une petite caisse pour les dépenses courantes de la Société, et d'aider au trésorier pour la rentrée des fonds.

ART. 25.

Le Trésorier est chargé de l'administration des fonds de la Société, de la caisse, des recettes et paiemens, et du placement le plus convenable des fonds qui seraient disponibles.

Il ne fera de paiemens que sur bons délivrés par le Bureau.

ART. 26.

Le Trésorier rendra ses comptes et présentera l'état des fonds, chaque année, à l'assemblée générale.

TITRE CINQUIÈME.

Recettes et dépenses de la Société.

ART. 27.

Il sera pourvu aux dépenses de la Société par une contribution annuelle de *dix* francs, payée par chaque membre; et il sera fait un fonds de réserve au moyen d'une valeur de quinze francs, qui sera payée par chacun d'eux comme droit d'entrée ou de diplôme. Ces valeurs seront versées entre les mains du Trésorier ou du Secrétaire de la Section à laquelle le membre appartient; et ceux-ci en feront compte au Trésorier-Général, envers lequel ils seront responsables.

ART. 28.

Tout membre qui aura manqué au paiement de sa contribution, deux années consécutives, sera sensé démissionnaire.

ART. 29.

Les fonds que pourrait recevoir la Société, à titre de don, seront ajoutés au fonds de réserve, et consacrés à former des prix destinés à couronner des mémoires, ou à toute autre œuvre que la Société jugera utile à l'avancement de la science homœopathique.

TITRE SIXIÈME.

Mode d'admission.

ART. 30.

Les réceptions seront faites par les Sections, aux conditions qu'elles jugeront bonnes ; mais nul ne pourra être reçu que dans la Section dont il est ressortissant, par une habitation d'au moins un an.

ART. 31.

Chaque trimestre, les Secrétaires de Sections enverront au Bureau de la Société les certificats des réceptions qui auront été faites, afin que les admis soient inscrits sur les tableaux des membres de la Société, et qu'il leur soit délivré des diplomes.

ART. 32.

Les membres sont égaux entre eux, mais les médecins seuls pourront être appelés à former le Bureau.

TITRE SEPTIÈME.

Devoirs réciproques de la Société et de ses Sections.

ART. 33.

1° La Société sera dépositaire de tous les règle-

mens des Sociétés locales : ils seront transcrits sur un registre destiné à cet usage.

2° Elle veillera à ce qu'il ne contienne rien de contraire à ses droits et à ses intérêts , et à leur exécution entière , en tout ce qui pourra la concerner.

3° Elle est médiatrice née des différends qui pourraient s'élever entre les diverses Sections, ou quelques-uns de ses membres.

ART. 34.

Les Sections doivent, autant que possible, se faire représenter par une députation aux assemblées générales , et , dans tous les cas, leur envoyer un compte-rendu de leurs travaux de l'année.

ART. 35.

Il est enjoint à chaque Section de la Société de conserver en dépôt, dans ses archives particulières, une copie certifiée conforme des procès-verbaux de la séance générale qui se sera tenue dans son sein, ainsi que l'original des différens mémoires dont le dépôt aura été demandé par la Société en assemblée générale.

TITRE HUITIÈME.

Travaux de la Société (pendant les réunions).

ART. 36.

1° La Société entendra le Président *sortant*, qui fera son rapport des travaux de l'année.

2° Elle recevra et examinera les comptes rendus par le Trésorier.

3° Elle entendra le rapport du Comité-Dirigeant, examinera les propositions qu'il lui soumettra et statuera sur chacune d'elles.

4° Elle entendra enfin la lecture des mémoires sur des sujets appartenant aux sciences médicales et traitées selon la doctrine homœopathique ; les rapports de ses Sections et autres communications scientifiques.

(Hors des réunions).

ART. 37.

La Société subsistant par son Bureau et son Comité-Dirigeant, recevra les communications des expériences, découvertes et observations qui lui seront faites ; elle les fera contrôler, s'il y a lieu, et les rendra publiques par la voie des journaux *homœopathiques*, si elle le juge convenable.

ART. 38.

Comme centre d'opérations, elle dirigera les expériences et travaux qui seront convenus aux assemblées générales.

TITRE NEUVIÈME.

ART. 39.

Toute proposition tendante à faire des changemens ou additions au Règlement, devra être présentée au Bureau trois mois, au moins, avant la réunion de la Société.

ART. 40.

Tout changement au Règlement ne pourra désormais avoir force de loi qu'après adoption par la Société en assemblée générale, dans deux sessions successives.

ARTICLE TRANSITOIRE:

Pour cette année, les membres composant le Bureau et le Comité-Dirigeant continueront l'exercice de leurs fonctions, jusqu'à l'installation des officiers nommés en vertu de l'article 10.

OBSERVATIONS

Communiquées par M. CHARLES SALADIN, lieut-col.,
à la Société homœopathique gallicane.

Sur l'emploi du phosphore dans la diarrhée chronique.

Guillot Joseph, âgé de 10 ans, appartenant à une famille pauvre, habite la commune de Collex; il s'est toujours bien porté jusqu'au mois d'août 1832, époque à laquelle étant allé se baigner dans la Versoix avec de petits camarades, il en fut chassé violemment par un pêcheur qui, pour se débarrasser de ces petits baigneurs, tira un coup de fusil, chargé à plomb, dans leur direction. Guillot se sauva à toutes jambes, et arriva chez ses parens très-effrayé et tremblant; il ne se remit point et fut bientôt atteint d'incontinence des selles et des urines accompagnée de maux d'estomac et de ventre; l'enfant dépérit promptement. Un médecin des environs ordonna des bains d'eau de fontaine chauffée au soleil et l'usage des raisins doux; les bains seuls ont été essayés sans résultats appréciables. Enfin, au mois de juillet de cette année, vingt-trois mois après l'invasion de la maladie, les parens;

voyant leur enfant tomber dans un état de dépérissement très-alarmant, vinrent s'adresser à M. le maire de la commune pour obtenir quelques secours ; le maire s'adressa au docteur Dufresne, qui, avec sa bonté et son obligeance ordinaires, se chargea du traitement.

Le 26 juillet, le sujet lui fut amené, présentant les symptômes suivans :

L'enfant est blond, petit, chétif et fort émacié. Selles et urines totalement involontaires, surtout la nuit, douleur d'estomac et de ventre, fréquentes éruptions de boutons au cuir chevelu, surtout en hiver ; le sujet est sale et mouillé.

On lui donna *phosphor.* $\frac{00}{x}$ en deux doses, à huit jours de distance.

Le 9 août, M. Dufresne revit Guillot, et trouva une grande amélioration. L'enfant pouvait aller à l'école comme les autres, il ne se salissait plus, pas même la nuit. M. Dufresne laissa agir le médicament, et vers le 20 août le malade était entièrement rétabli : aujourd'hui il a repris bonne mine et est dans un état prospère.

Sur la propriété lactifuge de l'anémone pulsatilla.

J'avais lu plusieurs observations de l'emploi homœopathique de la *pulsatille* pour diminuer ou enlever d'une manière complète la sécrétion du lait dans les seins. Curieux de répéter ces expériences, j'eus bientôt lieu d'être satisfait. Je possède une chienne d'assez forte taille, bien constituée, d'un tempérament porté à l'embonpoint. Cette bête devint pleine,

et au mois de mai dernier mit au jour une portée de huit petits. J'en fis jeter six à l'eau et gardai les deux autres pour teter la mère pendant quelque temps et laisser établir d'une manière complète les fonctions des organes lactifères. La bête avait beaucoup de lait, et malgré leur énorme accroissement, les deux jeunes chiens avaient peine à en consommer la totalité. Le matin du quinzième jour, je fis enlever les deux petits, je tins la chienne enfermée pendant la matinée et la fis sortir l'après-midi; elle était fort inquiète, hurlait souvent et cherchait partout ses petits; les mamelles grossirent considérablement, devinrent chaudes et douloureuses au toucher. Vers les six heures du soir, le lait en sortait abondamment; la bête paraissait souffrir beaucoup: je voulais attendre que douze heures se fussent écoulées pour donner la *pulsatille*, et laisser les accidens s'aggraver; mais je ne le pus pas, toute la maison s'appitoya, je fus traité de barbare; je donnai *pulsatille* $\frac{00}{x}$; je plaçai ces deux globules sur la langue de la chienne sans avoir la précaution de lui tenir la gueule fermée jusqu'à ce qu'ils fussent fondus; elle fit des efforts pour s'en débarrasser: dans le doute qu'elle y eût réussi et ne voyant pas de changement notable au bout de deux heures, j'en donnai deux autres, je pris mes précautions pour être sûr de l'ingestion de la substance, et fis enfermer la bête pour la nuit. Le lendemain matin tout avait changé; la chienne ne souffrait plus, les mamelles avaient considérablement diminué, la bête mangea bien; dans la journée elle chercha encore ses petits.

et se tint couchée ayant l'air d'avoir mal à la tête; le soir, les mamelles étaient à peu près dans leur état naturel; la bête fut de nouveau enfermée pour la nuit, et le lendemain matin, il ne paraissait plus qu'elle eût eu des petits; elle n'a point conservé de nœuds dans les mamelles, et n'a eu aucune espèce de maladie à moi connue.

Sur l'emploi de la matricaria chamomilla dans la timpanite des ruminans.

Ayant été informé que les homœopathes du grand-duché de Bade avaient employé cette substance avec un grand succès dans la timpanite que nos fermiers appellent *gonfle*, désirant répéter cette expérience dans l'intérêt de l'agriculture, j'achetai trois moutons le printemps dernier, me proposant de les soumettre à toutes les expériences possibles, et à essayer d'autres substances. Mais je comptais sans mon hôte, le berger de mon père ni moi n'avons pu pendant deux mois obtenir la timpanite d'aucun de ces trois moutons; nous les menions paturer dans de jeunes lusernes et de jeunes trèfles, à la rosée et à la pluie, après les avoir fait jeûner, sans avoir jamais vu se déclarer la timpanite, objet de nos désirs: il me fallut, outre mon désappointement, supporter beaucoup de plaisanteries; on prétendait que la seule vue de mon flacon plein de petits globules empêchait les moutons de gonfler; bref, étant près de mon départ pour un voyage, j'envoyai les moutons au boucher sans pouvoir répé-

ter moi-même une expérience intéressante, mais qui ne tarda pas à l'être, ainsi que je vais le rapporter.

Le 1^{er} juillet, quelques heures après mon départ, il était cinq heures après midi, le berger de mon père accourut demander le remède pour une de ses vaches qui gonflait rapidement; la bête avait mangé pendant une heure et un quart environ et avait la panse très-pleine, ce qui inquiétait beaucoup le berger; il regarde la timpanite comme beaucoup plus dangereuse dans ce cas-là que lorsqu'elle arrive pendant que l'animal mange encore et avant que l'estomac soit rempli.

Comme je l'ai dit, le gonflement s'opérait avec une extrême rapidité; suivant l'indication que j'avais laissée à mon départ, en cas d'accident de ce genre dans notre troupeau, on donna à la vache *cham.* $\frac{20 \text{ gran.}}{11}$; pendant les dix minutes qui suivirent l'ingestion du médicament, la timpanite resta stationnaire, puis elle commença à diminuer d'une manière remarquable et fut totalement réduite en cinq minutes; en tout un quart d'heure après l'ingestion de la *camomille*. La bête ne paraissait pas souffrante; le lendemain matin, elle eut un peu de diarrhée qui s'arrêta d'elle-même avant midi sans entraîner de diminution dans le lait.

La guérison de cette timpanite, outre la promptitude avec laquelle elle a été opérée, présente cela de remarquable, qu'aucun des accidens gastriques qui suivent ordinairement cette maladie, ne s'est développé, si l'on fait abstraction de quelques heures d'une

diarrhée éphémère qui cessa d'elle-même lorsque l'intestin fut vidé.

Il s'est présenté un autre cas dans le pays dont je n'ai pas les détails, mais où la réussite a été également complète.

OBSERVATION

ADRESSÉE PAR LE DOCTEUR SIEGRIST, DE BALE,

A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

Il y a environ trois ans, je fus appelé auprès d'une cuisinière âgée de 75 ans, qui se plaignait de lassitude dans tous les membres, et de dysphagie, sans aucune douleur, mais d'autant plus incommode qu'à chaque déglutition une partie des alimens ou de la boisson passait d'ordinaire par le nez, et y causait une forte cuisson. La personne était d'ailleurs bien portante. En examinant la cavité de la bouche, je trouvai toute la partie molle du palais tuméfiée et bleu-rouge; droit au-dessus de la luette, il y avait une ouverture comme déchirée, produite par la gangrène, et dans laquelle le pouce d'un homme aurait pu passer: aussi la luette était comme arrachée et

pendait profondément dans l'œsophage ; j'aurais parié qu'au bout de 48 heures elle serait tombée tout-à-fait. La malade m'assura qu'elle n'avait jamais eu de maladie vénérienne ; mais elle se souvint d'avoir eu la gale une fois dans sa jeunesse. Connaisant par de nombreuses expériences la grande efficacité du *phosphore* dans les inflammations du palais, je lui en donnai $\frac{1}{x}$. En la visitant huit jours après, je vis avec étonnement que le voile du palais avait presque entièrement repris sa couleur naturelle et ne descendait plus si bas ; l'ouverture qui s'y trouvait avait diminué, et les alimens ne passaient plus par le nez. Cette seule dose de *phosphore* produisit une amélioration telle, qu'au bout de quatre semaines il ne resta plus aucune trace d'inflammation au palais ; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que le trou au-dessus de la luette était rempli de chairs fraîches et complètement fermé. Quatre semaines après, la personne se plaignant encore d'une faiblesse générale, je lui fis prendre une seconde dose de *phosphore*, et dès lors elle n'a plus éprouvé aucune indisposition.



SYMPTOMATOLOGIE.

Achillæa millefolium.

TÊTE. Tension douloureuse à la partie supérieure de l'os pariétal droit (après 1 $\frac{1}{2}$ h.).

Sensation particulière au côté droit de la tête comme si elle était serrée par une vis (après 3 h.).

Déchirement dans la bosse frontale gauche. (apr. 4 h.).

Déchirement violent et douloureux à la partie supérieure du pariétal droit (apr. $\frac{1}{2}$ h.).

Déchirement et élancement dans tout le côté droit de la tête (apr. 1 $\frac{1}{2}$ h.).

Léger élancement au vertex (apr. 3 h.), au côté droit (apr. 1 h.).

Élancement douloureux au côté droit de l'occiput (apr. 1 $\frac{1}{2}$ h.), puis au côté gauche (apr. 4 h.).

Sensation comme si tout le sang montait à la tête.

Bouillonnement dans la tête en se baissant, qui diminue en se relevant (apr. 1 h.).

Bruit douloureux dans la tête (apr. 1 h.).

YEUX. Secousses avec tension dans la paupière supérieure gauche (apr. 2 $\frac{1}{2}$ h.).

Fourmillement dans l'angle interne de l'œil gauche, comme par une petite plume (apr. 1 $\frac{1}{2}$ h.).

Les yeux sont clos le matin (du 4^e jour).

Sensation de nuage devant les yeux, dans le lointain mais non de près (apr. 3 h.).

OREILLES. Fourmillement dans l'oreille gauche qui passe en y introduisant le doigt (apr. 1 1/2 h.).

Démangeaison dans l'oreille droite qui ne passe pas en totalité, en y introduisant le doigt (apr. 3 h.).

Dans l'oreille gauche, bruit comme en ferait une chauve-souris ; puis en riant, sensation d'un air froid qui en sortirait (apr. 4 h.).

FACE. Légère secousse douloureuse dans la mâchoire inférieure gauche (apr. 1 h.).

Violent déchirement de l'articulation maxillaire droite jusqu'au sinciput (apr. 1 1/2 h.).

Déchirement dans la mâchoire inférieure droite, qui passe rapidement tantôt dans l'oreille, tantôt dans les dents (apr. 1 1/2 h.).

Déchiremens fréquens dans la partie gauche de la face jusque dans les tempes, le soir (du 4^e jour).

Légers picotemens devant l'oreille gauche (apr. 1 1/2 heure).

Rougeurs de la face sans chaleur (apr. 3 1/2 h.).

Léger élançement à la lèvre supérieure (apr. 1 1/2 h.).

BOUCHE. Sensation de constriction à la partie antérieure de la langue, avec cuisson (apr. 3/4 h.).

Elançement incisif au palais (apr. 3 1/2 h.).

GOSIER. Rudesse au gosier, de longue durée (bien-tôt après).

Renvois à vide (tout de suite après).

Hoquets.

ESTOMAC. Sensation de faim, avant le 3^e jour.

Gastralgie, comme après un jeûne, le matin (du 4^e jour) au réveil.

Sensation de plénitude, tout de suite après et de longue durée.

Crampe d'estomac, sensation d'un liquide qui de cet organe passerait dans les intestins jusqu'à l'anus (apr. 2 h.).

Sensation que l'estomac est garni de terre astringente (apr. 1 h.).

Rongement et creusement famélique dans l'estomac (le 4^e jour).

Brûlure dans l'estomac et le ventre, remontant jusque dans la poitrine (apr. $\frac{3}{4}$ h.).

HOPCHONDRES. Brûlure dans l'estomac, en ployant le corps en deux, plus forte du côté de l'hypochondre droit, où elle devient douleur tractive et ardente (apr. 1 h.).

Violent pincement d'abord dans l'hypochondre gauche, puis des deux côtés, jusqu'au cœur avec anxiété, qui passe en se levant de son siège (apr. 2 h.).

Picotement saccadé aux fausses côtes gauches (apr. 4 h.).

Elancement obtus aux dernières côtes droites (apr. 2 $\frac{1}{2}$ h.).

ABDOMEN. Météorisme et sortie de flatuosités fréquentes (l'après-midi du second jour).

Elancement si violent dans le ventre du côté gauche, qu'elle en est épouvantée; en mangeant.

Léger élancement dans la portion iliaque gauche des intestins (apr. 2 $\frac{1}{2}$ h.).

Borborygmes et tranchées; puis deux selles avec ténésme consécutif (le 3^e jour).

Emission fréquente de flatuosités fétides (tout le 4^e jour).

DÉFÉCATION. Selles plutôt molles que dures (le 4^e jour après une seconde dose).

Selle très-molle avec sensation consécutive de gercure (le 3^e jour).

Besoin constant d'uriner, qu'elle satisfait abondamment (le 3^e jour).

Un peu de leucorrhée (le 3^e jour).

THORAX. Elancement obtus dans le côté gauche de la poitrine, sous le bras, sans rapport à la respiration (apr. 4 h.).

Léger picotement dans l'omoplate gauche, dans l'inspiration, étant debout. Après une pandiculation et avoir comme pelotonné le corps, violent élancement dans l'omoplate droite (apr. 3 h.).

Violent élancement au milieu de l'omoplate gauche, (apr. 3 h.).

Dos. Tiraillemens fréquens dans le dos, peu douloureux (le 3^e jour).

Elancement au sacrum (apr. 3 h.).

Piqûre dans l'aisselle gauche (apr. 4 h.).

Elancement et brûlure dans l'aisselle gauche, se dirigeant en avant (apr. 4 h.).

BRAS. Elancement brûlant extérieurement au coude droit (apr. 2 $\frac{1}{2}$ h.).

Deux piqûres successives à la face interne de l'avant-bras droit, puis prurit qui passe en se grattant (apr. 4 h.).

A la face interne de l'avant-bras gauche, sensation comme de l'action d'une brosse.

Légère piqûre au bord interne de la main droite (apr. 2 h.); brûlure et comme piqûre de puce à la face interne du petit doigt de la même main (apr. 3 $\frac{1}{2}$ h.).

JAMBES. Tension déchirante à la fesse gauche, plus forte en marchant (avant-midi, le 3^e jour).

Déchiremens dans le genou droit.

Légère piqûre dans le jarret gauche (apr. 2 h.).

Déchirement dans le tibia inférieur droit, l'après-midi en marchant (le second jour).

Engourdissement fréquent du pied droit, étant assis, qui ne passe pas dans la station, après dîner.

Fourmillemens dans le coude-pied droit, comme après un engourdissement (apr. 3 h.).

PEAU. Prurit et boutons pruriteux au dos (le 7^e jr.).

SOMNOLENCE. Pandiculations, et bâillemens comme si elle n'avait pas assez dormi (apr. 2 $\frac{1}{2}$ h.).

Somnolence, bâillement de temps en temps (apr. $\frac{3}{4}$ h.).

ANNONCES.

Nous apprenons qu'un médecin homœopathe allemand, le D^r LIDOERSCH, s'est établi au Grand-Caire, et qu'il y réussit parfaitement bien.

L'homœopathie exposée aux gens du monde, etc., par le D^r
Achille HOFFMANN, de Paris.

Cette brochure que nous avons déjà annoncée a été enlevée ;
l'auteur en vient de publier une seconde édition.

*Répertoire méthodique et alphabétique des médicamens homœo-
pathiques*, par Jahr. Traduit de l'allemand et publié avec di-
vers articles extraits des docteurs S. Hahnemann, Hering,
Ægidi, Bönninghausen, sur l'examen de la maladie, le choix
du remède, la répétition des doses, etc., et la pharmacopée
homœopathique, par L. NOIZAT et PH. MOUZIN. A Dijon, chez
Douillier, éditeur, et à Paris chez Baillièrre ; un vol. in-18 de
15 feuilles d'impression. L'ouvrage sera mis en vente le 15
décembre.

Nota. On trouvera à la pharmacopée, l'indication du moment
de la journée où chaque remède produit son maximum d'effet,
ainsi que celle des circonstances qui en aggravent ou en cal-
ment les symptômes, d'après les tableaux de Bönninghausen. On
y a cité aussi la page des ouvrages français où se trouve la symp-
tomatologie de chaque substance.

Nous rendrons compte de cet ouvrage dans notre prochain
cahier.

*Exposition systématique des effets pathogénétiques purs des re-
mèdes*, par le D^r WEBER ; trad. et publiée par le D^r PESCHIER,
de Genève ; cinquième livraison, contenant les symptômes des
voies urinaires et des organes sexuels. Prix : 5 fr. — Paris,
chez Baillièrre ; Genève, chez Cherbuliez.

LIVRES NOUVEAUX EN ALLEMAND.

*Ueber Homœopathie und die übrigen dermalen herrschenden
oder die Herrschaft suchenden Heilungssysteme.* De l'homœo-

pathie et des autres systèmes de médecine qui prévalent maintenant ou cherchent à prévaloir ; par HERBERGER, docteur-médecin du district du Rhin, et conseiller de médecine du roi de Bavière. Ulm, in-12, x et 42 p.

Praktische Erfahrungen im Gebiete der Homœopathie, oder erfahrungsgemässe Beleuchtung ihrer wahren Heilungsweise und einiger neuen Heilmittel, als ein Wort zu Aufmunterung der Homœopathiker und zu Bekehrung vernünftiger Antipathiker. Expériences pratiques concernant l'homœopathie, ou examen en forme d'expérience sur la véritable manière de guérir et sur quelques nouveaux remèdes ; pour servir à l'encouragement des homœopathes, et à la conversion des hommes raisonnables opposés à l'homœopathie ; par L. HEYNE, D^r. Pour les médecins et les laïcs éclairés. Leipzig, 1854. in-8 de III et 116 p.

Journal für homœopathische Arzneimittellehre. Journal de matière médicale homœopathique ; publié par plusieurs médecins homœopathes. Premier vol., 1^{er} cahier. Leipzig, 1854. in-8 de 116 p.

Die Homœopathik der gesunden Vernunft, so wie dem Staats- und Privatrechte gegenüber ; zweiter Theil. L'homœopathie en regard de la saine raison et du droit tant public que privé ; seconde partie. Quedlinbourg, 1854. in-8 de 127 p.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER DANS LE N^o PRÉCÉDENT.

Page 72, l. 19, *véritable*, lisez *vénérable*.

Page 85, l. 8, *Tessier*, lisez *Ferrier*.

Page 125, à la fin de la ligne 28, ajoutez : *par le docteur P. Dufresne*.

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

ÉPREUVES PATHOGÉNÉTIQUES DE L'IF

*(taxus baccata),*ET CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES ÉPREUVES
DES MÉDICAMENS ;EXTRAIT D'UNE COMMUNICATION FAITE A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPA-
THIQUE GALLICANE, RÉUNIE A GENÈVE LE 16 SEPTEMBRE ;PAR LE D^r GASTIER.

Je venais, au moyen de substances préparées pour l'usage de l'homœopathie, prises à fortes doses et répétées plusieurs jours de suite, comme on a coutume de le faire dans les expériences sur l'homme fait, de vérifier sur moi-même les effets pathogénétiques de quelques agens végétaux fort actifs, tels que le *rhus radicans*, la *belladone* ; et je n'avais pu recueillir dans mes essais pathogénétiques, qu'un petit nombre

des symptômes si énergiques et si nombreux de ces deux substances ; d'où je conclus que la constitution particulière de tous les hommes ne leur permet pas d'être également sensibles, et de répondre de la même manière à l'action des mêmes agens.

Dans ce temps un malade, qui plus tard se confia à mes soins, venait, par l'ordre de son médecin, de prendre successivement à dose allopathique, *opium*, *tridace*, *belladone*, *jusquiame*, pour remédier à un mal de tête dépendant d'une *ostite mercurielle*, des os coronal et pariétaux ; n'ayant éprouvé aucun soulagement de ces divers moyens, son médecin, sans doute sous forme d'essai, prépara à ce malade, avec un rameau d'*if* qu'il cueillit à l'instant, et qu'il dit pouvoir peser un scrupule, une tasse d'infusion dont le malade devait boire trois cuillerées dans tout le jour. Ce nouveau moyen, comme les précédens, n'apporta aucun amendement aux douleurs atroces que le malade m'a dit ressentir. Cependant il n'avait pas bu la troisième cuillerée d'infusion prescrite pour le soir, que déjà par l'effet des deux premières, il se sentit sous le poids d'un abattement extraordinaire. La nuit suivante la liqueur spermatique, dit-il, coula abondamment sans érection ni aucune sensation de plaisir, et cet état de choses dura plusieurs jours. A ces symptômes il s'en joignit deux autres qui persistent plus de quinze jours, c'est une faiblesse de toutes les puissances musculaires, et des douleurs de reins si aiguës, qu'il fut obligé de garder le lit pendant tout ce temps, ne pouvant se tenir ni debout ni assis.

Ces effets que le malade n'imputait qu'à l'*if*, n'ayant depuis plus de quarante-huit heures, pris d'autre remède que celui-là, m'engagèrent à expérimenter les effets pathogénétiques de ce végétal.

Mes essais ont eu lieu en trois saisons différentes, et avec deux préparations diverses de la substance. En février et en mai, avec la teinture, 2^e dilution ; en août, avec teinture forte et l'infusion du végétal pris sur le sujet même qui avait fourni la matière de l'infusion à laquelle on a rapporté les effets ci-dessus.

Le 1^{er} février, deux jeunes personnes habituées à suivre en tout point le régime homœopathique, et moi, qui quelques jours à l'avance m'étais abstenu de vin et de café, seules choses qui dans mon régime ordinaire fussent à retrancher pour le ramener au régime homœopathique, tous en parfaite santé d'ailleurs, nous avons pris pendant trois jours consécutifs, à jeun, chaque fois deux à trois gouttes de teinture d'*if* 2^e dilution.

Quelques douleurs vagues dans les genoux, les coudes et dans divers points de la colonne vertébrale ; un mal de tête sus-orbitaire, accompagné de *tiraillemens dans les yeux* avec démangeaisons que le frottement faisait promptement cesser, et *larmoieinent abondant* ; un peu de ténésme urinaire, tous symptômes qui s'étant reproduits avec un plus grand nombre d'autres symptômes dans l'essai suivant, seront notés et cotés plus bas dans leur ordre ; voilà tout ce que ce premier essai m'a permis d'observer. Chez moi seulement quelques selles insolites par leur consis-

tance plus molle et leur retour plus fréquent ; un besoin plus répété aussi de manger sans augmentation d'appétit proprement dit ; un malaise profond vers l'épigastre, avec faiblesse générale accompagnant et annonçant le besoin de manger ; un peu de tension à l'épigastre, douloureux seulement à la pression, se firent ressentir indépendamment des symptômes ci-dessus.

Peu satisfait d'un tel essai, qui évidemment n'avait point répondu à ce que pouvait faire présumer l'accident qui me l'avait fait entreprendre, et à la réputation de poison actif dont a joui ce végétal, je le réitérai, en mai, sur les mêmes personnes et sur un homme de 29 ans, guéri depuis un mois d'une pleurésie simple qui l'avait tenu alité quatre jours ; mais actuellement bien portant. En conséquence, le 30 mai, le même essai fut repris sur quatre personnes au lieu de trois, et dans les mêmes conditions, apparentes du moins, relativement aux sujets de l'expérience et à la préparation de l'agent. En voici le résultat :

1. Immédiatement après, chaleur piquante à la langue vers la portion en contact avec la substance.

2. Une heure après, travail douloureux au genou, autour de la rotule du côté droit.

3. Une heure après, démangeaison cuisante aux paupières des deux yeux, que le frottement a apaisée. Ce symptôme a existé sur tous les sujets, sans rougeur bien sensible ni signes d'inflammation.

4. Larmoiement abondant par la moindre appli-

cation de l'œil, à l'air libre, comme dans les appartemens. Ce symptôme n'a été surtout bien prononcé que sur les personnes du sexe, et beaucoup plus dans le premier essai fait en février.

5. Deux heures et demie après, travail au genou gauche semblable à celui du genou droit où il a cessé.

6. Deux heures et demie après, céphalalgie sus-orbitaire et temporale du côté droit, gravative, avec augmentation de larmoiement de ce côté.

7. Selle naturelle, mais tout-à-fait insolite à cette heure-là, quatre heures après le remède.

8. Cinq heures après le remède, et deux heures après déjeuner, besoin de manger insolite qui, satisfait, s'est reproduit une heure et demie ensuite. Ce symptôme, s'accompagnant de faiblesse générale et d'un malaise avec grande faiblesse ou accablement à la région de l'estomac, a été pénible surtout les deux derniers jours.

9. Peu de temps après dîner, dix heures après le remède, tussiculation provoquée par une ample respiration avec oppression légère. Ce symptôme, le plus tenace de tous, s'était déjà manifesté deux à trois heures après le remède, mais à un degré si faible, que, eu égard encore à ce qu'il n'avait été ressenti que par un seul sujet, je ne crus pas devoir le noter. Il a donc réellement eu lieu 2 à 3 heures après le remède, et s'est aggravé après dîner; ce qu'il a fait plus d'un mois encore, toujours après dîner.

10. Persistance du mal de tête sur les mêmes points de l'orbite et de la tempe droite, avec exaspération à

la plus légère secousse de toux, 5, 6, 7, à dix heures après le remède.

11. Vive pincée avec prurit circonscrit au centre du mollet gauche, 9 heures après le remède.

12. Douleur modérée et superficielle à la hanche droite et au genou du même côté, plus profonde à la cuisse, mais non plus vive et se manifestant dans ces régions sous la sensation d'un déchirement avec froid. Elle a commencé sept heures après le remède et a cessé dans la nuit.

13. Le lendemain, 31 mai, augmentation de l'oppression et de la toux, qui s'accompagne alors d'une douleur sous l'appendice xiphoïde qu'aggrave beaucoup la moindre pression de ce cartilage. Ce symptôme ne s'est jamais fait sentir la nuit pendant sa longue durée, et n'a jamais existé avec expectoration quelconque par la toux ; c'est *avant* comme *après* le repas qu'il était le plus fort et le plus pénible.

14. 31 mai, douleurs sourdes aux articulations phalangiennes de la main droite.

15. Le 31 mai au soir et surtout le 1^{er} juin, ténesme urinaire avec douleur légèrement cuisante au niveau du frein, dans l'urètre.

16. Le 31 mai, la douleur de tête est passée de droite à gauche dans la même position et avec le même caractère.

17. Le 1^{er} juin, douleur rhumatismale à l'index de la main droite, articulation phalangeto-phalangiennienne. Cette douleur a persisté jusqu'au 6 juin, non continue, mais se reproduisant souvent et surtout au

plus faible contact d'un liquide, *même chaud*, avec la partie qui en était le siège.

18. Le 10 juin, tous les symptômes ci-dessus ayant cessé, hors le neuvième qui était réduit même à peu de chose, je présimai fini l'effet du remède, et en conséquence je repris l'usage de certains objets de régime dont jusque-là je m'étais abstenu, tels qu'une petite quantité de café après dîner et l'usage d'un peu de vin pendant le repas. Dès ce moment, 10 juin, onze jours après le remède, les symptômes 2 et 5 reparaissent avec une intensité portée jusqu'à l'impossibilité de marcher; les douleurs du genou revenant par élancemens, et imprimant à cette articulation un sentiment de faiblesse profonde, et parfois de brisement subit et de douleur sécante qui rendait la progression tout-à-fait impossible.

D'autres phénomènes surviennent alors, tels que :

19. Dévoiement avec ténésme et cuisson insupportable, pendant et après chaque selle ou tentative de selles. Ces symptômes nouveaux, surtout ceux dont les voies digestives étaient le siège, n'affectant que moi, je cessai de suite l'usage du café, dont je n'avais pris qu'une tasse le 10 mai, et continuai seulement depuis ce jour à rougir de vin l'eau de mes repas.

20. Douleur sécante à la région sacrée, qui oblige à soutenir les reins pour marcher.

21. Sentiment de malaise général.

22. Insomnie complète.

23. Impatiences qui permettent de contenir d'esprit.



24. Sueurs au plus léger exercice, avec grand affaiblissement.

25. Chancellement au repos, assis et surtout debout dans l'état d'immobilité.

26. Borborygmes à jeun, et quelquefois gargouillement remontant de l'hypogastre au nombril.

27. Les 11 et 12 juin, douleurs à la hanche gauche avec un sentiment intérieur de chaleur, et à l'extérieur, de déchirement et de froid très-vif.

28. Les 11, 12 et 13, sécheresse incommode à la paume des mains qui est aussi très-chaude.

29. Froid incommode à la peau des cuisses, antérieurement surtout, toute la journée du 12 juin.

30. Fréquente envie d'uriner; l'urine coulant par jet très-faible et difficilement, bien que de couleur naturelle.

31. Ardeur extrême dans l'acte du coït, sans désir plus vif ni plus répété de cet acte.

32. Etat d'anéantissement avec oppression très-forte après le coït. Le tout sans douleur ni anxiété. Cesymptôme, le dernier produit, après avoir résisté à plusieurs moyens tentés pour le faire cesser, a cédé complètement après l'usage de *staphysagria* pris dans ce but, $\frac{\dots}{x}$.

Tels furent, au nombre de 32, les symptômes recueillis de l'action de l'*if* au mois de juin. Le 1^{er} août, ne conservant plus de l'expérience précédente que le symptôme onzième, du reste très-faible à cette époque, et jouissant d'ailleurs d'une fort bonne santé, j'ai procédé à un nouvel essai. C'est de la teinture mère (par-

tie égale d'alcool et de suc végétal) que je me suis servi cette fois ; l'*if* qui m'en a fourni la matière commençait à former la baie. Ce troisième essai a été fait sur moi seul, et les symptômes qui suivent sont le résultat de deux gouttes de cette teinture, prises pendant deux jours consécutifs :

1. Saveur amère analogue à celle du *quina*, mais bien moins persistante.

2. De suite, douleur sous l'omoplate gauche.

3. Un quart d'heure après, selle molle fort insolite à cette heure.

4. Larmolement à l'œil gauche, sans douleur, une heure après.

5. Une heure après, passage de la douleur de l'omoplate derrière les reins.

6. Une heure et demie après, légère douleur sourde au nombril.

7. Dans le même moment, céphalalgie sus-orbitaire du côté gauche, avec augmentation du larmolement quelques heures plus tard.

8. Démangeaison très-vive à l'angle externe de l'œil gauche.

9. Au bout de huit heures, apparition d'une petite dartre sèche à fond rouge, avec prurit très-vif de trois lignes de diamètre environ, vers l'angle externe de l'œil gauche.

10. Douleur dans le mouvement comme dans le repos, mais plus vive dans le mouvement, semblant occuper l'apophyse olécrane et abandonner quelquefois cette partie du *cubitus* pour se porter à d'autres

parties du même os, toujours vers son extrémité humérale. Cette douleur, bien que peu profonde, tient évidemment à l'os et semble occuper le périoste.

11. Oppression le jour seulement, surtout dans l'état de vacuité et de plénitude de l'estomac.

12. Elancement subit et presque aussi rapide que l'apparition d'un éclair, tout près et presque sur l'articulation phalangienne du premier métatarsien du côté droit.

13. Le 2 août, jour de la répétition de la même dose, de suite ou quelques minutes après l'ingestion du remède, douleur dans l'articulation de la première avec la seconde phalange du médius gauche.

14. Demi-heure après, grouillement du ventre avec douleur sourde suivie d'une selle tout-à-fait insolite à cette heure.

15. Douleur au creux de l'estomac, sensible à la pression seulement, mais à la pression la plus légère, laquelle augmente l'oppression et sollicite une petite toux pressée sans expectoration.

16. Sentiment de vide de l'estomac, sans faim, une heure environ après le remède.

17. Selles dures et rares pendant toute la durée d'action du remède, à partir de la huitième heure après le remède.

19. Activité plus grande des fonctions digestives, et en conséquence besoin fréquent de manger.

20. Mal de tête sus-orbitaire, avec apparition de zones brillantes et constamment en mouvement devant l'œil gauche surtout, coïncidant avec un sentiment

de vacuité de l'estomac à l'approche des repas, et que le manger fait en grande partie cesser.

Enfin, l'un des sujets des épreuves précédentes, et moi encore qui ne ressentais que faiblement un reste de toux et d'oppression des essais précédens, nous avons, le 19 août, pris à jeun chacun une demi-tasse d'infusion d'un gros et demi de feuilles d'*if* dans une tasse d'eau bouillante où le végétal avait macéré toute la nuit. Cette dose d'infusion, répétée le lendemain matin, a produit sur la jeune personne qui m'était associée dans cette dernière épreuve :

1. Une heure environ après le remède, éruption de boutons larges et peu saillans, offrant plutôt l'aspect de plaques d'un rouge vif, occupant la partie postérieure et supérieure des deux bras avec démangeaison fort vive.

2. Douleur non continue et peu forte à la partie supérieure du dos ; peu de temps après le remède.

3. Le lendemain, 24 heures environ après le remède, tremblement, comme à l'invasion d'une fièvre, après déjeuner, avec bouche sèche sans soif et malaises généraux. Tout cela n'a duré qu'un quart d'heure.

4. Augmentation de la douleur du dos et de l'éruption née la veille.

5. Le troisième jour, mal de cœur avec sécrétion abondante de salive chaude.

6. Mal de tête frontal s'étendant à la face, avec tiraillement dans les yeux et larmolement léger.

Et sur moi les symptômes suivans :

1. Selle molle, demi-heure après le remède.

2. Une heure environ après le remède, douleur sécante au bas des reins, laquelle ne permet d'être ni assis ni d'être debout, et rend même impossible tout mouvement spontané au lit. Elle a duré deux jours à ce degré et s'est éteinte par degré au bout de cinq jours.

3. Douleur de même nature et des plus violentes aux deux genoux, plus vive au genou gauche, cessant la nuit et passant alors à l'articulation du pied.

4. A deux heures du matin, vingt-une heure après le remède, frisson général de quelques minutes, après quoi chaleur sèche aux mains et aux pieds surtout, avec malaises généraux; bouche aride sans soif et puis sueur abondante au front qui, au bout de trois heures, termine la maladie.

5. Le lendemain de la première dose et peu d'heures après la deuxième, inquiétude vers le nez, au bout duquel apparaît une tache fort large et de forme ronde d'un rouge brun, sans douleur ni démangeaison, seulement sensible à la pression vers son centre, légèrement saillante à cause d'un petit bouton qui surgissait de ce point, où, dès le lendemain, sans douleur toujours ni aucun prurit, a commencé la desquamation qui de proche en proche s'est étendue lentement à toute la surface violette, et s'est opérée complètement en cinq à six jours.

6. Enfin, vers le soir de ce même jour, c'est-à-dire douze heures environ après la deuxième dose du remède prise sous forme d'infusion, une démangeaison

ardente se fait sentir à la région inférieure et dorsale de l'avant-bras droit, dans une étendue circonscrite d'un pouce de diamètre environ et correspondant précisément à la partie externe de l'articulation radiocarpienne. Cette surface présente un peu plus de rougeur et d'aspérité que dans l'état naturel, et la démangeaison dont elle est le siège alterne avec un prurit semblable mais beaucoup moins vif à la même région de l'avant-bras gauche. Le lendemain matin, dans ces mêmes régions apparaissent du côté droit une masse pressée de boutons durs, ronds et rouges, dont la desquamation furfuracée s'opère avec une démangeaison très-vive le lendemain et jour suivant, tandis qu'autour de cette surface, dont la peau reprend son aspect et sa vitalité normale, d'autres boutons semblables, mais moins serrés, surgissent et disparaissent de même avec démangeaison très-vive le matin surtout et non la nuit, et sont remplacés à leur tour par un autre cercle de boutons semblables gagnant ainsi la région dorsale principalement et supérieure de l'avant-bras droit. Du côté gauche, trois boutons de même nature que les précédents, mais dont la desquamation n'a point été suivie de la naissance d'autres boutons, ont suffi pour entretenir dans cette partie, pendant plus de quinze jours, la démangeaison dont cette région était le siège. Aujourd'hui même, au bout d'un mois de durée, l'éruption du côté droit subsiste encore dans toute sa force sous ce rapport.

Voilà, certes, un nombre de symptômes bien res-

treint et peu proportionné aux qualités délétères attribuées à la substance qui me les a fournis. Cependant cette substance pouvant n'être en réalité douée que de peu d'action, il n'y aurait peut-être rien d'étonnant à ce que, expérimentée même avec tout le soin que j'ai pu apporter à ces essais, elle n'ait pas fourni plus de symptômes. Mais il y a deux ans, qu'ayant soumis à quelques essais pathogénétiques la teinture de la bourdaine (*rhamnus frangula*), essais dont j'ai envoyé, dans le temps, le résultat au docteur Gueyrard, qui m'avait fourni la teinture, j'ai consommé dix-huit à vingt gouttes de cette préparation sans en obtenir plus d'une quinzaine de symptômes; et cependant parmi ceux-ci il en est d'assez graves pour faire supposer à cette substance une action énergique, puisque je lui ai vu reproduire des symptômes de commotion, suite de chute sur le crâne, et suspendre complètement pendant quelques minutes la vision de l'un des deux yeux. Du reste, je dois le dire, la *belladone*, dont le nombre des symptômes s'élève à plus de 1400, ne m'a pas permis d'en compter 50. Certainement je ne soupçonne pas la véracité et la bonne foi de ceux qui ont enregistré ce nombre prodigieux de symptômes; toutefois, s'il était vrai que diverses circonstances pussent mettre l'observateur dans le cas de se tromper sur l'appréciation des phénomènes qu'il enregistre comme effets purs de la substance en essai, il en résulterait une nouvelle source d'erreurs pratiques inévitables dans l'appli-

cation homœopathique de cette substance à certains cas morbides où elle pourrait convenir.

(*Note du Rédacteur.*) Il ne faut pas perdre de vue que les 1400 symptômes de la *belladone* résultent d'essais faits sur et par divers sujets, qui auront certainement varié le mode d'ingestion de cette substance ; l'auteur ne dit pas comment il l'a employée sur lui-même ; ce qui nous met dans l'impossibilité de déduire une conséquence rigoureuse de son essai. Mais si nous supposons *dix* expérimentateurs qui prennent *dix* différentes doses de teinture de *belladone*, ou qui les répètent de dix manières, il est plus que probable qu'on extraira de la comparaison de leurs rapports plus de 50 symptômes ; peut-être en obtiendra-t-on 500, qui tous auront été produits par la *belladone* ; voyez, pour preuve, dans la *Matière médicale pure*, et dans le tome I de la *Bibliothèque homœopathique*, les effets de l'*abus* de ce narcotique.

J'ai recueilli peu de symptômes de mes essais ; eh bien, encore, je ne voudrais pas garantir la moitié, peut-être, de ceux que j'ai recueillis, comme étant l'expression de l'effet véritablement pathogénétique des substances auxquelles je suis pourtant obligé de les rapporter. Par exemple, m'étant aperçu que certains symptômes gastriques développés sur moi pendant ces essais n'ont eu lieu chez aucune des autres personnes soumises à l'action des mêmes agens, j'ai dû penser qu'ils étaient indépendans du remède et ne

tenaient qu'à une circonstance qui m'était propre. Cette circonstance pouvait être relative à l'usage habituel du vin, dont je me privai pendant le temps des essais ; et pour m'en assurer, j'ai en conséquence expérimenté pendant huit jours l'influence, sur mon état de santé, de la privation pure et simple du vin. Il est résulté de cette expérience sept symptômes, qui, notés parmi ceux que j'ai rapportés au médicament dans mes essais précédens, doivent dès lors me paraître bien suspects. Ces symptômes sont : besoin de manger fréquent, selle insolite et molle, tension vers la région épigastrique, douleur à la pression vers cette région, grouillement du ventre, douleur sourde autour du nombril, sentiment de faiblesse et de vacuité de l'estomac, sans faim proprement dite. Et puis, la vie des hommes n'est point uniforme ; leur santé n'est point égale, et la variété de leurs habitudes, les plaçant dans des conditions diverses, peut, ainsi qu'une multitude de circonstances que je vais tâcher de renfermer dans des propositions générales, faire varier le résultat des expériences. Ainsi, par exemple, d'après mes seuls essais, voici quatorze chefs auxquels peuvent, à mon avis, se rapporter les causes d'erreur ; et je n'ai considéré ce sujet que sous une seule face.

1. Différence de saison qui, par rapport aux essais, donne lieu à des résultats différens.

2. Régime propre du sujet de l'expérience : j'ai exprimé mes doutes sur ce que la simple transition du vin à l'eau, dans le régime auquel je me suis soumis, a pu apporter de différence dans les résultats

du même agent sur moi, comparés à ceux qu'il a fournis chez les autres sujets de l'expérience, où l'habitude de l'eau pure n'a pu, sous ce rapport, influer nullement ces résultats.

(*Note du Rédacteur.*) L'auteur nous paraît s'être trompé lorsque, pour faire ses essais, il a changé son régime ordinaire, et s'est privé du vin et du café; il est évident qu'il s'est mis ainsi dans une condition *extraordinaire*, d'où ont dû résulter des effets spéciaux; tout expérimentateur, de bonne santé, doit conserver ses habitudes de régime (présumé sage), s'il veut connaître et pouvoir apprécier les résultats de l'ingestion d'une substance. HAHNEMANN lui-même, qui interdit (ou à peu près) l'usage de la pipe dans le régime homœopathique, ne l'a sûrement pas quittée pour faire ses essais; il la pose à peine pour manger et la garde tout le jour à la bouche; certes, s'il y eût momentanément renoncé, il se serait placé dans une situation insolite.

3. Idiosyncrasie ou constitution particulière des sujets soumis aux expériences.

4. Etat de santé plus ou moins franc, ou prédispositions morbides plus ou moins marquées du sujet. Circonstances qui, d'une part, peuvent le disposer à ressentir certaines influences atmosphériques dont les effets seront mis sur le compte du médicament; et d'autre part, pourront donner de l'intensité à tel symptôme au détriment de tel autre qui sera nul chez lui et plus marqué chez d'autres sujets. Ainsi, jusqu'à con-

firmation de preuve, les douleurs qui se sont développées en moi sous l'action de l'*if* ne s'étant presque pas fait sentir aux autres sujets, pourraient être considérées comme un résultat au moins douteux, en tant qu'effet pathogénétique de la substance ; et l'écoulement urétral qui s'est offert si abondant sur le malade auquel l'infusion d'*if* avait été donné en remède à la dose de deux cuillers, cet écoulement n'ayant eu lieu que sur lui et non sur toutes les personnes qui se sont placées sous l'influence du même agent, pourrait résulter aussi d'une prédisposition subsistant dans l'organe précédemment et plusieurs fois atteint de gonorrhée.

5. Le mode de préparation du médicament servant aux essais. Voyez la différence des effets de l'infusion comparés à ceux des teintures d'*if* dans mes essais.

6. Le soin de noter pendant tout le temps que dure une expérience, les divers phénomènes qui peuvent ne pas tenir au remède et qui, dans tout autre temps, eussent passés inaperçus ; et les divers accidents qui peuvent modifier l'état de quelques sujets, indépendamment de l'action du remède pendant la durée présumée de celle-ci.

7. L'abandon momentané ou la conservation, pendant l'expérience, de certaines habitudes qui soumettaient le sujet à l'action ordinaire de modificateurs puissans, tels que le tabac sous les diverses formes où l'on en use, les parfums, certaines professions et habitations, etc., etc.

8. Variété d'effets de l'agent pathogénétique relative à l'ensemble ou seulement à quelques particularités de l'état organique du malade auquel on en fait l'application.

9. Développement d'action du remède en expérience par la reprise d'un régime où se trouvent diverses choses défendues comme pathogénétiques elles-mêmes ; tels que le vin , le café.

10. Différence d'âge et de sexe, soit des sujets des expériences pathogénétiques, soit des malades auxquels on en fait l'application.

Ainsi dans mes essais sur l'*if*, le symptôme du larmolement très-prononcé sur les deux jeunes personnes, l'a été fort peu sur les hommes.

11. Il en devrait être de même pour l'application du médicament, aux variétés d'affection qu'il fait naître chez les divers sujets. Ainsi l'infusion concentrée d'*if* a développé sur une jeune fille, une éruption pourprée par plaque en haut des bras ; et sur moi, une éruption d'un aspect tout autre, près des poignets, à l'endroit même qui dans mon enfance a été le siège d'une dartre qui a disparu, il y a 34 à 35 ans, pendant l'usage de sucs d'herbes qui me furent prescrits à cet effet.

12. Incertitude sur la réalité des effets tardifs, c'est-à-dire, survenus à une époque où l'on ne saurait sans quelque inquiétude les rapporter à la substance en essai.

13. Enfin, état d'agitation morale du sujet de l'expérience ou de l'observation dont on a tiré les symptômes ;

comme dans les empoisonnemens ou tentatives d'empoisonnement volontaires ou non, dont la cause est dans une passion vive qui agite fortement le malade.

Voilà bien des causes de non infailibilité de la pratique homœopathique, quelque exacte et rigoureuse, d'ailleurs, que l'on suppose l'application homœopathique des agens pathogénétiques à la cure des symptômes morbides semblables à ceux qu'on leur attribue; et peut être en est-il encore beaucoup d'autres plus ou moins réelles, plus ou moins importantes, qui m'ont échappé dans l'exposé rapide que je viens de tracer. Il y aurait même sujet d'être effrayé ou rebuté du moins par les conséquences d'un tel état de choses, si, à l'égard de quelques-unes de ces causes d'erreur, la condition spéciale de tout malade ne venait heureusement nous rassurer. Cette condition est celle qui résulte du haut degré d'impressionabilité qu'imprime la maladie au tissu sur lequel doit agir le modificateur homœopathique. En effet, on sent que cette circonstance égalise en quelque sorte la condition de tous les modificateurs tirés de la même substance, pour tous les sujets que la susceptibilité morbide rend également sensibles aux moindres impressions du remède.

Toutefois, et j'en appelle à la pratique des médecins homœopathes les plus exercés et les plus habiles, dans maintes occasions où le plus heureux rapport homœopathique entre les symptômes morbides et ceux de l'agent dont ils ont fait choix pour les détruire, semblait leur assurer un succès complet; ce succès

n'a point toujours répondu à leur attente. Or ces revers ont une cause, et cette cause ne saurait être autre que celle qui explique les succès eux-mêmes : Dans une doctrine dont le principe est certain (et nul ne l'est davantage, à mon avis, que celui qui sert de base à l'homœopathie), la différence dans les faits qui en découlent, en suppose une dans le rapport du principe avec les conditions propres à produire ces faits. Or le principe étant invariable, il est donc évident qu'un fait opposé ne peut résulter que de l'état inverse de la condition qui produit son contraire : nous sommes convenus que la guérison d'une maladie par un agent quelconque, résultait du rapport homœopathique de cet agent avec les symptômes de la maladie ; c'est donc à l'absence de ce rapport qu'il faut attribuer l'insuccès.

Mais, il y avait rapport parfait, et la guérison pourtant n'a point eu lieu ! Cela ne saurait être, et nous sommes biens obligés de puiser aux sources d'erreurs que j'ai signalées, la raison ou le mot de cette espèce d'énigme.

Et s'il est vrai que le seul, ou du moins le plus sûr moyen d'élever les résultats de la pratique médicale à la certitude, soit de perfectionner d'abord l'histoire pathogénétique des médicamens, nous ne saurions dans les épreuves auxquelles nous soumettrons les médicamens, apporter assez d'attention à l'égard des circonstances diverses au milieu desquelles se développent les effets des agens pathogénétiques, ni trop de sévérité et de circonspection dans l'admission de

leurs symptômes comme résultats purs et vrais de l'agent en expérience.

Indépendamment de ces soins à donner aux expériences dont de nouvelles substances pourront par la suite être l'objet, il y aurait encore un travail des plus importants, que l'humanité, comme l'homœopathie doit attendre du zèle de tous les médecins dévoués aux progrès de cette science, c'est de réviser dans des essais nouveaux dirigés de manière à éviter les écueils que je signale, toutes les substances déjà expérimentées, tandis que par une contre-épreuve non moins importante, à l'exemple de l'illustre BOENNINGHAUSEN dont les travaux offrent sous ce rapport un modèle précieux, ils confirmeraient par les observations de leur pratique la réalité des effets pathogénétiques rapportés aux substances qu'ils auraient employées.

Ces nouveaux essais sans doute pourront conduire à la découverte de quelques nouveaux effets ; mais il est aussi permis d'en espérer un classement plus thérapeutique de ces derniers, une précision plus grande dans l'indication de la sphère d'action des médicaments ; de même que le retranchement d'un grand nombre de symptômes attribués trop légèrement d'abord aux substances dont ils composent ou plutôt dont ils altèrent en ce moment l'histoire.

CHOSSES QUELCONQUES

AU SUJET DE L'HOMŒOPATHIE.

(Communiqué à la Société homœopathique gallicane).

« Parmi les heureux résultats que donnera cette méthode, il faut placer avant tout la découverte des remèdes spéciaux pour toutes les maladies. »

(CHARLES FOURRIER, *Théorie des 4 mouvemens.*)

Lorsque tous les bras étaient levés pour repousser, de l'action et du geste, la nouvelle doctrine médicale qui s'offrait au criticisme, dépouillée de toute enveloppe d'apparat qui pût faire accepter l'étrangeté de ses croyances, les hommes de la science ancienne espéraient la voir râler bientôt sous les coups de leur scepticisme raisonneur. Les savans du calcul intégral et différentiel, faisant brèche à leurs principes qui veulent avant tout s'asseoir sur des faits matériels et palpables, refusaient d'accepter ceux qui venaient en masse appuyer le nouveau système, en se récriant de ce que tout empirique il n'avait pas de théories pour se soutenir. Le père de l'homœopathie lutta alors avec énergie et courage contre le flot qui voulait l'engloutir, armé de sa foi, de sa foi puissante dans la

révélation providentielle qui lui était faite, et chercha péniblement dans les froides archives de la science, pour trouver des auxiliaires à son puissant génie ; puis faisant une excursion dans le champ vaste de l'analogie, il entrevit que c'était de cette loi que tout devait être déduit pour arriver à la solution complète et la confirmation de toute idée émise. Sans rappeler les étonnans succès que remporta le grand Hahnemann sur une époque de chiffre et de sabre, disons-le, il fallait toute sa conviction et son courage pour soutenir le combat qui lui fut livré. Aujourd'hui, à nous, fils d'un père valeureux, il nous reste à escarmoucher contre quelques opposans qui ont le poids de leur nom, et qui sortent, pour nous combattre, tout couverts de gloire et de poussière des réceptacles enfumés de la science universitaire académique ; car encore à cette heure ce ne sont pas les rameaux vigoureux de notre forte génération qui vivent dans cette atmosphère. Les hommes caducs ont émondé le tronc robuste, et les hommes à la voix hardie, puissante, novatrice, sont réprimandés par la parole cassée du Vatican, pourchassés dans le grand désert d'Égypte, ou envoyés à la Force pour qu'ils puissent plus à l'aise faire des observations microscopiques et méditer un nouveau système de chimie par les bras apoplectiques des pères de la patrie. Mais puisqu'il nous reste encore quelque chose à accomplir, montrons que l'homœopathie est là pour s'harmoniser avec les découvertes les plus récentes des autres sciences. Posons en principe qu'il n'y a

de vrai pour une époque que ce qui se lie intimément aux choses alors connues d'après le grand principe d'analogie, et qu'en procédant ainsi l'homme observateur et consciencieux est toujours de son temps, sans courir le risque de voir sa pensée enchâssée et écrouée par la rouille honteuse d'un savoir arriéré. Bien loin de chercher à engager la lutte sur l'aphorisme principal de la doctrine, qui depuis si long-temps est si violemment attaqué et si courageusement défendu, nous voulons seulement montrer qu'en homœopathie tout ce qui se rattache à la préparation et à l'action des forces qu'elle emploie, est confirmé par les plus récentes découvertes de la chimie et de la physique.

Lorsqu'on était préoccupé de l'idée fixe que la matière était incapable de toute force et de tout mouvement qui lui fût propre, il était rationnel de supposer qu'une action plus ou moins prolongée ne pouvait exercer d'autre influence sur un corps que d'en obtenir la plus ou moins grande divisibilité; alors les modes de manipulation ne devaient paraître, aux hommes spéciaux, qu'une question d'accélération ou de retard dans le travail à faire, sans qu'ils dussent supposer qu'ils pussent apporter aucune modification et aucun développement d'agent énergétique dans la substance. C'est sous cette influence mensongère qu'ont été faits la plupart des travaux chimiques de quelques années qui nous ont précédés. Pleins de cette croyance, les auteurs ont peuplé la science de principes médiats, de substances particulières, d'a-

cides végétaux, engendrés au moyen de force charbons, tubes, cornues, surtout de préoccupations souvent impardonnables, et en l'absence de toute influence philosophique qui, en présidant à leurs travaux, eût pu les éloigner de tout sentier d'erreur en les rattachant au principe d'analogie. Aussi les hommes de la science purement matérielle ont été les premiers à se déchaîner contre les manipulations quasi cabalistiques de l'homœopathie. Pleins de cette croyance qu'un corps ne change pas, n'acquiert pas de nouvelles propriétés tant qu'il n'est pas uni à un autre corps qui le modifie ou l'exalte, ils ont préféré nier, sans prendre la peine de regarder devant eux si rien ne les autorisait à douter, sinon à croire les assertions des homœopathes. Du moment qu'ils n'ont pas craint de déclarer puériles les triturations et les secousses, ils ne pouvaient faire à moins, en entrant dans cette voie absurde, de nier dans les dernières dilutions la présence des agens médicinaux, parce que leurs analyses grossières ne parvenaient pas à les y déceler; et ce dernier pas fait, ils nous ont interrogés pour savoir de quelle nature sont les forces homœopathiques, forces qu'ils ne pouvaient palper, retourner, retrouver dans nos préparations; et les hommes du réactif et de l'alambic ont été triomphants à cette question qui n'admettait pour eux aucune autre réponse qu'un objet palpable. Nous allons pourtant, en nous plaçant sur leur propre terrain, tâcher de répondre à ces objections, en appelant à notre aide toutes les découvertes qui ont été faites dans leurs

sciences de prédilection, ce qu'on est convenu d'appeler sciences positives, mais qui ont un peu descendu des sommités sublimes sur lesquelles les avaient huchées les hommes qui ont défié leurs creusets et la matière. Il fallait avoir toute la ténacité d'un esprit enclavé dans une spécialité pour soutenir l'impuissance des manipulations sur les corps, lorsque chaque jour le chimiste avait entre les mains des produits, qui, nés des mêmes combinaisons, et renfermant les mêmes principes en même proportion, offraient cependant des différences caractéristiques individuelles dans leurs formes et leurs actions. Et pour ne citer qu'un exemple que tout le monde peut vérifier avec facilité, comment se fait-il que le mercure doux et les précipités blancs identiques de composition, mais obtenus sous diverses modifications matérielles, n'offrent rien de semblable quant aux caractères physiques et à l'action pathogénétique ? Plusieurs observations semblables auraient dû éclairer les critiques ; mais si leur petit nombre a pu échapper à leur clairvoyance, aujourd'hui ils se présentent en foule, et tout prouve que des agens nombreux concourent à la modification et à l'exaltation des forces matérielles. En effet, la force, la plus faible en apparence, fait naître un mouvement dans la matière inerte dont on la croyait dépourvue. Il n'est plus permis de douter que l'électricité voltaïque ne préside à ses plus légers mouvemens. Ces changemens, ces modifications, ne sont pas seulement opérés sous l'influence de ce moteur puissant ; la chaleur elle-même exerce

une puissance telle sur certaines substances minérales et certains produits organiques, qu'elle les dénature entièrement, bien que cette altération ne soit due qu'à un simple mouvement dans les molécules. Et cette puissance se montre dans toute sa force dans l'action qu'exercent certains métaux sur des liquides soumis à leur action, sans que rien vienne provoquer chez eux un état d'exaltation. Cette force active de la matière normale (qu'on nous passe ce mot) est pour nous bien plus étonnante que celle qui peut résulter de l'action prolongée d'une trituration ou de secousses sur une substance médicamenteuse. Car conçoit-on facilement que le vase de zinc, qui contient du lait, ait, sans le secours d'aucun agent actif, une action directe sur la partie grasse de cette sécrétion et la fasse se rassembler promptement en masse au-dessus du liquide? Conçoit-on avec la même facilité que dans certaines circonstances telle substance minérale cristallise en sens différens de son attraction moléculaire, et que cette cristallisation la rende isomorphe à une autre cristallisation qui n'a rien avec elle de commun quant à la composition intégrale, et vienne ainsi contrarier nos systèmes de crystallographie créés en l'absence d'une connaissance parfaite des forces occultes de la nature?

En nous adressant à des hommes versés dans la science, nous croyons devoir omettre de citer les noms des auteurs qui ont signalé dans la matière les propriétés que nous venons d'énumérer. Leurs expériences ont été citées d'ailleurs par tous les jour-

naux scientifiques, et sont aujourd'hui reconnues vraies. Nous nous saisissons donc des résultats pour constater ce qui nous paraît devoir être confirmé par eux en homœopathie, sans surcharger notre travail de citations inutiles.

Ainsi, par ce qui précède, il est prouvé que la matière est modifiée par les manipulations, que les agents impondérables ont une grande part au développement de forces puissantes dans la matière, que le corps le plus inerte en apparence possède des forces à lui propres qui manifestent leurs effets à la température et dans des circonstances ordinaires. Qu'ainsi la matière brute peut recevoir par le frottement une exaltation dont il est impossible de préciser les bornes.

Voyons maintenant si de ce que le chimiste nous dit crânement qu'il ne peut croire à la présence d'une substance dans un corps qui ne lui est pas dévoilé par l'analyse, nous sommes obligés de croire à son assertion. Depuis quelques années les analyses chimiques ont envahi toutes les parties de l'histoire naturelle, de la médecine légale, de la thérapeutique. Parce que les premiers chimistes, se renfermant dans le cercle assez étroit de l'analyse minérale, ont dévoilé certaines combinaisons qui s'effectuent rigoureusement selon leurs prévisions, leurs adeptes absolus ont pensé qu'ils pouvaient porter dans toutes les parties le flambeau de leurs recherches. Partant de cette donnée trompeuse, ils ont travaillé, noirci, brûlé, sublimé toutes les substances qui sont tombées entre leurs mains, et ont fait un tel chaos dans la chimie orga-

nique, qu'il faut un génie puissant et une main hardie pour y faire naître la lumière. Ces hommes, fiers des premiers succès de leurs maîtres, sans tenir compte des agens de la vitalité, ont voulu assujétir la matière, dans quelque condition et à quelque influence qu'elle fût soumise, aux mêmes lois, et ne se sont pas aperçus que, hommes de la matière, ils étaient tenus en delà de ce qui n'était pas rigoureusement elle, par une puissance qui en était en dehors. Les chimistes ont été de modernes prométhées ; mais par distraction, sans doute, ils ont oublié la recherche du feu sacré !... Aujourd'hui on aperçoit dans la science un mouvement progressif qui pourra bien être décisif pour la conduire dans des voies plus sûres, et déjà les immortels travaux de Raspail et la découverte de l'isomérisation ont prouvé : 1° que la matière en tant que substance élaborée, assimilée, sécrétée par les forces vitales, soit animales, soit végétales, dans l'état de la science, est en dehors des théories qui n'ont eu en vue que la matière inorganique ; 2° que la matière inorganique elle-même a des propriétés qui échappent à l'analyse ; 3° que certaines substances d'actions opposées ou dissemblables offrent à l'analyse les mêmes principes constituans, sans que leur action individuelle puisse en permettre la réunion. De ces conséquences découleront sans doute de grandes découvertes, et peut-être sommes-nous destinés à apprendre qu'il n'existe qu'un grand principe moteur agissant sur tous les êtres et toutes les substances, et dont la seule force organique règle l'étendue et les

mouvemens. Ainsi, maintenant, de ce qu'un chimiste ne trouvera pas dans une substance le principe d'un corps quelconque, il est impossible de dire que la force agissante ne s'y trouve pas réellement. Elle a pu être tellement séparée de son enveloppe et de ses adhérences matérielles, qu'il ne puisse y résider que la puissance active et impondérable. Dans les acides isomères, d'après l'analyse la plus rigoureuse, qu'on nous dise où réside le principe qui rend leurs actions absolument dissemblables et qui fait qu'avec les mêmes bases ils produisent des corps ayant des formes et des propriétés individuelles?

Jusqu'à ce que cette question soit résolue, il est bien difficile d'ajouter une foi complète aux assertions des analyseurs ! Voilà les deux premières objections résolues conformément à nos doctrines. Nous est-il possible de répondre à cette question : de quelle nature sont les forces homœopathiques ? Déjà notre savant président, qui consacre à la propagation de la doctrine sa puissante intelligence, s'était posé cette question, et comme le propre des natures supérieures est de pressentir les vérités qui doivent naître à l'appui d'une pensée novatrice, il entrevit l'analogie qui existe entre les forces homœopathiques et les fluides impondérables. Avant de prouver tout ce qu'il y avait de vrai et de rationnel dans cette pensée, jetons un coup-d'œil du point de vue où se sont placés les auteurs pour considérer en quoi réside la force médicatrice et l'odeur. L'agent perturbateur ou la force médicatrice a été expliqué de diverses manières.

Quelques auteurs, considérant cette force comme le résultat de l'action moléculaire des substances, ont constaté son analogie avec le principe vital; d'autres, qui ne voulaient pas de forces particulières, mais des matières ou des principes médiats, ont cru la retrouver dans le produit de leur manipulation, en l'isolant des parties purement matérielles (il ne nous convient pas d'examiner en ce moment jusqu'à quel point les résultats obtenus ont été heureux, surtout réels). Quant à l'odeur, les uns la signalaient, pour preuve de la divisibilité infinie de la matière, comme des molécules très-subtiles du corps où elles s'échappaient; d'autres, comme Boerhaave, soutenaient que c'était une force particulière et impondérable; mais tous s'accordaient à reconnaître dans les odeurs une action analogue à celle des corps d'où ils émanaient et même plus intense. Ainsi on le voit, le vitalisme et le matérialisme, jusque dans ces questions, avaient chacun apporté ses explications isolées; mais de ces deux suppositions il n'en résulte pas moins que tous ont admis que la force médicamenteuse était intimement unie et même inhérente au principe aromatique. Maintenant que nous sommes arrivés à établir que l'odeur est la transmission la plus intense de la force agissante, assurons-nous si l'odeur elle-même n'offre pas une parfaite analogie avec les fluides impondérables. Bayle avait reconnu qu'un grain de musc peut remplir, pendant vingt ans, de ses émanations odorantes, un grand espace, *dans lequel l'air se renouvelle chaque jour*, sans que la masse éprouve

la moindre diminution (et ce n'est pas sans intention que nous insistons sur ces mots : dans lequel l'air se renouvelle tous les jours). Aujourd'hui, il résulte des expériences de M. Leslie, communiquées par Babinet à ses élèves, qu'un morceau de cette substance, placé dans un appartement hermétiquement fermé, dépense entièrement son odeur dans l'espace de quelques mois, et que ce corps devenu inodore, placé dans une atmosphère surchargée de miasmes putrides (par exemple, des latrines), reprend l'odeur qui lui est propre, sans avoir, dans ces deux conditions, varié quant au poids. D'après le même expérimentateur, ce corps odorant rayonne à la manière du calorique, en faisant l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence ; et un morceau de laine, placé au foyer des miroirs paraboliques, se sature de son odeur, tandis que d'autres fragmens plus rapprochés de la substance odorante, mais hors du système de rayonnement, n'acquièrent aucune odeur. Certes, ces expériences sont concluantes ; jamais analogie n'a été constatée d'une manière plus convaincante, et pour rendre la chose plus palpable aux convictions rebelles, établissons un parallèle. Supposons par la pensée un corps calorifère placé hors de toute influence extérieure et de toute possibilité de rayonnement. Ce corps dépensera aussitôt, au profit des corps environnans qui ne lui céderont rien, la chaleur dont il sera doué, et ne tardera pas à en être tout-à-fait privé ; mais si nous retirons ce corps de cette circonstance exceptionnelle, il recevra instantanément, des objets environnans, la cha-

leur nécessaire à son harmonisation, et dès qu'il sera dans cette position il rayonnera avec eux, donnant et recevant pour se maintenir dans la position du milieu où il est placé. Ainsi le grain de musc, dans l'air libre, a pu, pendant vingt ans, et aurait pu pendant l'éternité, donner son arôme, parce qu'il recevait, ou pour mieux dire, il rayonnait avec d'autres corps odorans. Mais, placé dans un lieu hermétiquement fermé, il a dû épuiser sa force odorante au profit des corps environnans, et ce n'est que dans une atmosphère surchargée d'agens odorans qu'il a pu reprendre son odeur. On nous a objecté que les corps odorans qui rayonnent entre eux sont loin de faire éprouver des sensations identiques, ou d'impressionner d'une seule et même manière ; mais cela même confirme l'analogie établie avec les fluides impondérables ; ainsi, dans la production d'un son, le même marteau qui frappe plusieurs cloches retentissantes, donne naissance à divers sons caractéristiques et individuels. De même, dans la vibration des fluides odorans, ceux-ci sont mis en mouvement par une force semblable qui vient les frapper, mais ils vibrent d'après l'arrangement moléculaire de la substance qui les individualise. Ainsi, cette analogie, basée sur des faits incontestables (1), établit d'une manière inébranlable

(1) Le Dr Stark a démontré, par des expériences, que la couleur des corps, pour imbiber les odeurs, est en corrélation avec la puissance de la couleur sur l'absorption et le rayonnement du calorique. (*Journal de chimie médicale*, septembre 1854.)

la croyance dans les forces homœopathiques ; bien plus, elle explique et confirme l'exaltation de ces forces par les dilutions ; car, de même que les vibrations atmosphériques propagent la chaleur et l'engendrent, de même la vibration des corps, c'est-à-dire les secousses, doivent exalter les agents pathogénétiques. D'après cela, l'expérience du conseiller Korsakof, sur le soufre, n'est plus une hypothèse probable, mais bien la confirmation de ce que nous venons de dire. Il n'y a plus, que je sache, qu'une seule objection qu'on pourrait nous faire, c'est que la plupart des substances métalliques, et en général la plus grande partie des substances minérales, n'ont aucune espèce d'odeur, et que nous leur attribuons pourtant une action énergique. Quant à celle-là nous n'y répondrons qu'en montrant aux interlocuteurs la goutte d'eau placée sur le porte-objet du microscope ; parce que, à la simple vue, ils ne peuvent distinguer les animalcules qui y nagent, doivent-ils nier leur existence ? Eh bien, le microscope qui dévoile les forces homœopathiques, est leur action sur l'organisme !... Ainsi, il nous est démontré : 1° que le mouvement, l'action, développent dans la matière des forces particulières ; 2° que certaines forces actives échappent aux analyses purement matérielles des chimistes ; 3° que les agents homœopathiques sont un véritable fluide rayonnant et agissant à la manière des fluides impondérables. Nous sommes arrivés à ce résultat en faisant un appel aux sciences par lesquelles on devait nous combattre : sachons nous en applaudir. Il est facile d'en-

trevoir, d'après ce résultat, qu'il existe dans tous les êtres organiques et inorganiques une force agissante, dont nous pouvons constater l'action, mais dont la forme échappe à nos sens grossiers. L'analogie nous démontre que cette force inhérente à toute chose créée a pris, sous la réflexion des philosophes, divers noms suivant la préoccupation sous laquelle ils agissaient. Elle a été nommée force motrice, force vitale, être éternel. Nous accuserait-on de folie pour cette explication téméraire peut-être? Nous subirons avec humilité ce reproche; ce ne serait pas le premier de cette espèce que nous aurait adressé nos nombreux adversaires.

La science ne recule pas devant la main hardie du novateur; elle est prude pour l'homme timide qui l'aborde en tremblant; mais celui qui sait à propos lui faire violence, est tôt ou tard son amant favorisé. Et ceci s'applique au père de l'homœopathie; s'il eût reculé devant la hardiesse de sa pensée, l'humanité serait maintenant privée d'un immense bienfait. Aussi, lorsque d'après l'analogie une chose nous paraît vraie, n'hésitons pas, répandons la découverte et bouchons nos oreilles aux vaines clameurs de ces hommes spéciaux qui veulent tout expliquer d'après un système créé sous l'influence d'une idée fixe. L'histoire de la chimie nous est un exemple de ces absurdes prétentions. Toute science qui s'isole est fautive en son principe; et un des plus frappants caractères de la vérité de la doctrine homœopathique, c'est qu'elle ne redoute le voisinage d'aucune; elle les ap-

pelle au contraire à son aide, et jusqu'à présent aucune ne lui a refusé son concours. De ce concours, de cette harmonisation universelle des sciences, naîtra la vérité ; car étant une, elle doit être multiple, c'est-à-dire applicable à tout. Aussi nous disons avec un homme illustre : toutes les sciences sont les rameaux d'un même tronc ; et nous ajoutons : une découverte dans l'une entraîne nécessairement dans l'ensemble des connaissances, un mouvement progressif qui se propage de proche en proche ; car tout découlant du grand principe d'analogie, le génie unitaire profitant des récentes découvertes, saisit les rapports et resserre les nouvelles lois qui attachent indissolublement une science à une autre. Le temps est à jamais passé des séparations, des coupes ; le grand système d'harmonie commence à se faire jour à travers les hâchures et les morcelures de la science du passé ; et si quelques hommes à génie profond avaient entrevu la grande loi d'unité et d'analogie universelle, il était réservé à notre siècle, chaud d'enthousiasme et d'avenir, de poser les premiers fondemens du temple de la science future. Tout autour de nous et dans nous, en nous imposant cette grande croyance d'unité et d'analogie, nous prouve que la nature n'a rien pu produire d'inutile, et toute chose matérielle et immatérielle se lie à une autre dans un but d'harmonie et d'utilité. La force harmonisatrice de l'univers n'a point laissé à la terre la puissance de manifestation des forces perturbatrices dans le seul but de détruire ; mais tout se liant et s'harmonisant, elle a voulu dans les deux

ordres matériels et intellectuels que les forces désorganisatrices servissent au rétablissement de l'harmonie. Cela recevant son application philosophique, nous voyons qu'il reçoit la sienne dans les sciences médicales par l'homœopathie qui met à profit, pour s'en servir avec honneur, des forces qui d'abord ne paraissent destinées qu'à nuire; car le poison et la maladie, forces désorganisatrices et inharmoniques, ne sont en harmonie que par leur réunion, et elles opèrent sur l'organisation comme deux forces de même nature, qui, agissant en sens contraire sur le même corps, laissent le corps simultanément percuté dans l'état normal. Il est nécessaire, à nos yeux, de constater que l'homœopathie, système de progrès, se lie intimément à toutes les découvertes de notre époque, pour prouver que la doctrine est vraie, eu égard aux connaissances de notre temps. La médecine s'est de tout temps associée aux grands travaux philosophiques; et pour ne citer qu'une époque que nous avons étudiée avec conscience, et dont nous pouvons parler avec connaissance de cause, souvenons-nous quel coup de main elle donna dans le dix-huitième siècle à l'œuvre immense de destruction! Aujourd'hui la philosophie s'est transformée sous l'empire de la raison, et à la cessation de tout criticisme absolu. Dans son ascension, elle a pris en passant la médecine, qui déjà l'aide de ses travaux; il est sorti de cette association une doctrine médicale qui compte pour quelque chose, dans la médication, l'action intense des forces actives de l'ame. Dans cette grande

ligne de considération puissante, l'homœopathie a donné le signal du départ, et déjà des hommes qui ne partagent pas ces théories, ont proclamé après elle que dans les troubles intellectuels les lésions n'étaient pas seulement matérielles, mais encore inhérentes à la sensibilité, c'est-à-dire à la force agissante.

Ainsi, comme nous venons de le démontrer, dans ce monde, tous nous avons notre place, ou tous nous devons accomplir matériellement et intellectuellement des actes qui manifestent de notre existence et de la puissance de l'humanité. Nous gravitons tous dans un cercle d'harmonie qui ne saurait être rompu ! Comme l'individu, l'humanité se développe et nous sommes à la puberté maintenant, dévorés de besoins, de désirs ardents ; nous jetons nos yeux sur tout ce que nous promet la science, le bonheur, la poésie. Comme le jeune homme qui commence la vie et dont l'âme s'émeut au nom de tous les plaisirs, de même le sang de notre cœur reflue dans nos têtes aux promesses d'amélioration physique et intellectuelle de la société. Gardons-nous de comprimer nos désirs : ils sont trop nobles et trop généreux. Oh ! sans doute quelquefois l'ardeur trop bouillante emporte un jeune cœur dans des voies périlleuses ; sans doute il en est qui, dans ce chemin, heurtent la peine et la mort : mais c'est là le sort des âmes généreuses marquées pour être le signe progressif du monde. Aussi, plus la science nous paraît hardie, plus les hommes au large front doivent se hâter de l'aborder !

Si les mécomptes venaient ensuite (mais en homœopathie il ne peut en être ainsi), il resterait toujours le souvenir du bonheur et de l'illusion !

MELCHIOR YVAN.

SYMPTOMATOLOGIE.

Nigella sativa.

Les expériences ont été faites par HEYNE sur lui-même, sur deux hommes, deux femmes et deux chiens, avec les semences recueillies fraîches puis desséchées. Leur préparation pour l'usage homœopathique doit être celle des *antipsoriques*, amenée à la VI^e dynamisation; et la dose thérapeutique doit être la plus minime que possible.

L'action de cette substance se développe surtout après le repas, vers le soir et dans la nuit; elle s'apaise un peu en se promenant dans la chambre ou en plein air, tandis que quelques symptômes diminuent en restant assis ou couché. La toux, l'éternuement et même le parler, amènent l'exacerbation de quelques-unes des douleurs qu'elle produit.

Les effets immédiats de l'ingestion de cette substance sont une sensation mordicante, brûlante, puis

pruriteuse sur la langue, les gencives et le gosier, qui s'étend le long de l'œsophage et devient chaleur dans l'estomac et autour du nombril.

Deux heures après, survient un goût fade, nauséabond, douceâtre, l'émission abondante de flatuosités, une selle dure, puis une urine d'un rouge brun, semblable à de la bière, formant un dépôt d'un blanc sale, tandis qu'un frisson froid, suivi d'ardeur, s'étend sur le dos et le sacrum, et diminue en se tenant debout.

On remarque ensuite : tête prise, sensation d'étourdissement, diminution de la sensibilité, indifférence, tournoiement, hallucinations, épouvante, ofuscation, découragement, disposition chagrine, mauvaise humeur, tristesse, retour sur soi-même, frayeur constante comme à l'approche d'un événement fâcheux, quelquefois accès de rire ou de pleurs, sensation de froid et de meurtrissure dans tout le corps, grande angoisse, sensation intermittente de froid dans le côté droit de la tête, qui augmente en se baissant ou en montant ; agitation étant assis ou couché, rapidité dans le parler, flux de paroles incohérentes ; quelquefois perte des sens, état de défaillance, après avoir mangé ou le soir ; sensation de vide dans le sinciput.

A ces symptômes généraux, il faut joindre les spécialités suivantes.

TÊTE. Pesanteur et pression au vertex et à l'occiput, étant assis ; — ardeur et pincement dans le front avec froid intermittent ; — douleur de blessure au

côté droit de l'occiput ; picotemens, bâtemens, sensation de râclément ; — serrement au vertex ; — pression de dedans en dehors aux tempes ; — transport du sang avec palpitations à la base du crâne , après le mouvement.

Somnolence, assoupissement ; pesanteur à l'occiput au réveil ; — douleur grippante à la partie inférieure de l'occiput ; — déchirement, térébration au vertex chaque soir ; — douleur d'écartement aux deux côtés de la tête, par le mouvement en plein air.

Sensation intermittente de chaleur ; picotemens et secousses derrière le front ; — agitation de la tête sur le coussin, avec légères attaques de délire ; aberration mentale ; — agitation corporelle, jactation ; — pression, pesanteur au-dessus des yeux ; — élanement dans la bosse frontale et la tempe droite ; — ardeur violente dans le centre du cerveau, avec pulsations fréquentes ; — légères piqûres au cuir chevelu.

YEUX. Trouble et obscurcissement par le mouvement, surtout après avoir éternué et toussé ; — faiblesse, pesanteur, tension, pression, paralysie de la paupière supérieure ; — ardeur et prurit de l'œil droit, avec larmoïemens ; — tiraillement et scintillation des yeux, avec sensation d'un voile noir, ou de l'apparition de points noirs ; — pression violente et pulsations dans l'orbite ; — douleur expulsive ; — térébration à la voûte orbitaire gauche ; — spasmes de la paupière droite ; — prurit mordicant de la paupière inférieure droite ; — quelquefois yeux mi-

clos, regard hagard, inconstant ; — occlusion des paupières difficile.

OREILLES. Bruit de chute d'eau ; — bruissement, bourdonnement ; — élancement et térébration dans l'oreille gauche ; — tension déchirante dans la conque droite ; — battemens très-forts à l'intérieur de la gauche ; — lobules chauds et secs, avec prurit et chatouillement ; — dysæcie ; — chaleur dans les deux oreilles, au réveil.

NEZ. Ailes du nez élargies, sans force de contraction ; défaut de sécrétion muqueuse ; — chatouillement dans la narine droite, tiraillement, même léger déchirement jusqu'à l'arrière-gorge ; — dans la narine gauche, sensation d'engourdissement ; au dehors, déchirement avec térébration à la racine du nez, dans le repos ; — quelques gouttes de sang de la narine droite ; — élancement et rongement à l'aile gauche, après le mouvement ; — fréquens et forts éternuemens, douleur de blessure et de meurtrissure depuis la racine du nez dans toute la tête ; — écoulement aqueux ténu ; — froid à la pointe du nez ; — prurit et ardeur aux bords des deux ailes, avec légère inflammation ; — petits boutons mordicans sur la muqueuse de l'aile droite, qui deviennent brûlans par le frottement ; — coriza.

FACE. Teint blanc-bleuâtre, jaunâtre ; facies abattu, décrépité ; teinte jaune-grisâtre des conjonctives ; — violent prurit des sourcils ; — yeux cernés de bleu et contractés ; — bouffissure du côté droit de la face ; — lèvres blêmes, sèches et gercées ; —

tension dans la mâchoire inférieure ; — douleur térébrante dans l'articulation maxillaire gauche ; — rongement, déchirement au menton, comme au périoste ; — douleur brûlante à la tempe droite ; picotement à la mastoïde gauche ; — tremblotement, spasmes à la lèvre supérieure ; — sécheresse, tension, gerçure douloureuse des lèvres ; — deux pustules pruriteuses blanc-jaunâtre, près de la commissure droite, très-douloureuses la nuit, empêchant tout sommeil ; — tiraillement en bas de l'angle droit des lèvres.

BOUCHE. Gencives rouges-bleuâtres, ardoisées par place, avec des ampoules aqueuses blanc-grisâtre, mordicantes ; — douleur perforante, constrictive, déchirante, à deux molaires antérieures droites ; — piqûres passagères dans les incisives inférieures ; — sensation générale de blessure ; langue sèche, rouge foncé, presque brune, fendillée, difficile à mouvoir, avec chaleur brûlante à la pointe ; — goût douceâtre nauséabond, fade, rance ; — papilles de la langue développées ; — parole empêchée, faible, criarde, tremblottante, indistincte ; — chaleur dans toute la bouche, surtout dans le gosier avec grande sécheresse ; — rougeur vive de l'amygdale gauche sans douleur ; — dégoût ; répugnance pour les alimens chauds, surtout la viande ; ardent désir de boissons acides ; — salivation diminuée ; sécheresse et douleur gravative dans le cou ; déglutition difficile ; les boissons restent long-temps dans la bouche, le soir ; tiraillemens spasmodiques dans le gosier, du côté gauche de la mâchoire ; — odeur nauséabonde,

comme de vapeur de sang, sensation de lésion du côté droit du gosier ; — renvois à vide, quelquefois hoquets avec pression dans la poitrine, nausées, envies de vomir sans vomissement, sensation de plénitude, soif inextinguible ; séjour dans la chambre chaude insupportable ; — quelquefois frisson, horripilation sans soif ; — sensation de chaleur dans l'œsophage, qui augmente après un breuvage froid, et diminue pour un peu de temps par des boissons mucilagineuses acidulées ; — envie de bière ; prurit continuél après les renvois et la toux.

ESTOMAC. Grande sensibilité, constriction au cardia, coups, douleur rongeante et tirillante au fond de l'estomac, qui, en inspirant, en se baissant, et après avoir bu de l'eau froide, augmente considérablement ; — soda avec serrement de poitrine ; — disposition à vomir après avoir fumé ; — tranchées et grippement autour du nombril ; — hoquets et picotemens au-dessus du nombril, comme si l'estomac était agité d'un mouvement de tremblement.

FOIE. Gonflement de l'hypochondre droit poussant au dehors et du côté du diaphragme, ensorte que les poumons en sont comprimés ; — douleur de pression et d'écartement, quelquefois de déchirement vers l'extérieur du foie ; — ardeur et pression sourde constante, avec palpitations dans le même organe, violentes surtout après avoir mangé.

VENTRE. Tiraillemens au bas du dos, du côté droit ; — ardeur et tranchées dans une place circonscrite du côté droit du ventre, avec violente an-

goisse et serrement de la poitrine ; — constriction de l'estomac du côté de la poitrine, comme s'il y avait menace de suffocation, insupportable étant couché ; — borborygmes ; sensation de faiblesse et de défaillance internes, tension au creux de l'estomac, avec battemens intermittens aux côtes inférieures gauches, près de la rate ; — piqûres séparées comme par de fines aiguilles, avec tranchées réitérées ; — douleur tirillante en dedans de l'hypochondre gauche ; — tiraillement vers l'aisselle du même côté ; — sensation de lassitude et de meurtrissure.

Gonflement et plénitude du bas-ventre ; — tiraillement lancinant, parfois prurit mordicant autour du nombril ; — pincement et serrement des deux côtés du ventre, comme avec une corde, qui augmente par la marche ; — borborygmes et coliques ; — douleur d'écartement dans le côté droit du bas-ventre, avec tiraillement vers le pubis, après avoir bu de l'eau ; — sensation extérieure de froid, étant assis, qui s'étend jusqu'au sacrum ; — roulemens sourds du bas en haut, avec sensation de tournoisement autour du nombril ; — quelquefois besoin d'aller à la selle ; — émission fatigante de vents.

RECTUM. Constipation ; selles rares, dures, de matières brun-foncé, de deux jours l'un ; — serrement douloureux, suivi de filets de sang ; — violente ardeur à l'anus ; — après une selle, sensation d'allègement ; — sensation marquée de pesanteur et de lassitude au sacrum et à la cuisse ; ensorte qu'elle

peut à peine marcher, avant la selle; — élancemens et picotemens, avec chaleur ardente au rectum avec besoin d'évacuer; — flux hémorrhoidal copieux, les hémorrhoides borgnes deviennent fluentes.

VOIES URINAIRES. Sécrétion tardive d'urine; ce liquide est ardent, rouge, semblable à de la bière, il s'y forme un nuage épais, d'un jaune sale; ardeur à l'urètre; — prurit et picotemens à la couronne du gland, et chez les femmes à la vulve.

ORGANES SEXUELS. Point d'érections; peu de désirs vénériens; — règles avancées de 15 à 18 jours et très-abondantes, avec élancemens et déchiremens violens dans le bas-ventre et au sacrum, et douleur gravative au vertex; en même temps, douleur sourde de pression de dedans en dehors au pubis, avec sensation de meurtrissure dans tout le corps.

ORGANES RESPIRATOIRES. Aux bâillemens, pandiculations, étarnuemens, coriza humide, gémissemens, pression et grattement au larinx, se joignent des élancemens fréquens, subits, profonds dans le poumon droit; — respiration rare, profonde, pénible, accompagnée d'angoisse, stertoreuse, s'opérant la bouche ouverte, quelquefois interrompue, comme si l'air ne pouvait être poussé au dehors, mais revenait dans la poitrine.

Coriza nasal sec; — besoin de moucher; tension tirillante à l'épiglotte, sécheresse, chatouillemens, toux sèche, sensation de blessure dans la trachée, surtout la nuit; voix indistincte presque insonore, toux sèche, suivie de grattement et de chatouillement

au larinx ; serrement de la trachée, comme si du gaz sulfureux se trouvait mêlé à l'air respiré.

Poids, pression au fond de la poitrine ; compression des poumons avec élancemens fréquens et réitérés, s'étendant jusque dans l'aisselle, douleur gravitative dans le côté gauche de la poitrine jusque vers l'épaule ; au-dehors, ardeur mordicante ; — tout le thorax semble être rétréci ; — inspiration plus facile que l'expiration.

CŒUR. Tremblement du cœur en marchant ; — mouvement violent du sang avec palpitations ; — pression sourde, par intervalles, du côté gauche du thorax ; — traction en en-bas ; — sensation de lassitude et de défaillance ; — battemens du cœur mats, rares, irréguliers ; — coups séparés, rapides, comme électriques, par secousses ; — pouls petit, faible, à peine sensible et très-mou.

SEINS. Chez la femme, flasques, abattus ; — dans le droit, pincemens et tractions à l'intérieur ; dans le gauche, picotemens ; — douleur brûlante gravitative ; plus forte, assise ou couchée ; debout, sensation d'étourdissement ; — sensation de vacuité.

NUQUE et BRAS. Traction et extension dans les omoplates, surtout la gauche ; — térébration et déchirement dans les vertèbres cervicales en dedans, qui s'étendent jusque dans l'occiput, debout et en marchant ; élancement et tension dans les muscles cervicaux ; roideur tétanique du col ; — motilité pénible des bras ; — déchiremens dans la partie externe du coude ; — piqûres passagères et profondes dans le

doigt auriculaire gauche, insupportables dans le lit; tension, engourdissement dans le bras droit; — dans la main, formication; — mouvemens spasmodiques, par intervalles, des muscles du bras; — dans la paume des mains ardeur, quelquefois tension tractive, qui s'apaise par le travail manuel; — déchiremens dans le pouce gauche jusqu'à l'articulation du poignet; — violens élancemens dans le coude droit; — déchiremens dans l'articulation de l'avant-bras; — térébration et rongement dans la clavicule qui passe en frottant la main.

CUISSES et JAMBES. Douleur gravative et de blessure dans le genou droit; — tension déchirante dans le jarret droit; — énorme pesanteur des jambes; presque impossibilité de les mouvoir, avec sensation de paralysie, le matin en se levant; — au côté externe de la cuisse, dans toute sa longueur, vif prurit brûlant, comme si la peau était enflammée, qui passe par le mouvement; — dans les os externes du pied droit, déchirement perforant; — dans le gros orteil droit, élancement; — sur le dos du pied, sensation de froid et de chaud alternatifs; — dans l'articulation du pied gauche, mordication constante; — pression et sensation de poids dans l'articulation coxale et dans le sacrum; — à la même place, élancemens passagers jusque dans le ventre; — déchirement dans la cavité cotyloïde droite; — fréquentes extensions de la cuisse gauche.

CORPS. Battemens, coups et secousses dans le dos et le rachis; — difficulté pour se tenir droit, le soir;

— grande faiblesse de nerfs ; détente générale, lassitude, inaptitude au travail ; — tremblement des extrémités inférieures en marchant ; — grande sensibilité à l'air froid , suivie de frisson au sacrum ; — douleur brûlante au côté gauche du dos ; — quelquefois sensation de froid glacial au travers de la poitrine jusqu'à l'épaule droite ; — fouille dans l'avant-bras droit en toussant ; — subites et violentes secousses du tronc et des deux bras, celles-ci très-spasmodiques ; — coups et secousses au travers du cou et de la tête, étant couché ; — insensibilité.

PEAU. Pustule rouge, très-pruriteuse, à la lèvre supérieure, qui oblige à se frotter ; — aux épaules et entre-deux, plusieurs boutons rouge-clair, durs, quelquefois pruriteux, qui grattés deviennent brûlans et font pousser des plaintes ; — vers le minuit, formation sur tout le dos ; — picotemens au bras gauche ; — traction tensive douloureuse , avec rougeur à la face ; — sur la clavicule gauche, petite pustule purulente, pruriteuse au lit.

SOMMEIL. Somnolence après bâillemens et pandiculations ; insurmontable penchant à dormir ; assoupissement ; vers le soir, sommeil inquiet, interrompu par des rêves effrayans et angoissans ; — paroles inintelligibles ; murmures ; — disposition à des allucinations ; — élévation de la chaleur naturelle ; — au réveil, lassitude et brisure générale ; frissons froids dans tout le dos et au travers du ventre ; peau de poule sur les bras ; soif ; froid à la face et aux mains.

Morosité ; mélancolie ; penchant à rester couché , paresse.

D'après ces groupes de symptômes, HEYNE regarde les semences de *nigella sativa* indiquées dans les affections nerveuses profondes, comme les *fièvres nerveuses stupides* ou *torpides*, quelques typhus, les douleurs de tête nerveuses, les légères attaques d'apoplexie ; il les conseille aussi dans quelques cas de rhumatisme catarrhal ou inflammatoire, ou légèrement nerveux ; il lui paraît même que dans certains cas d'inflammation *nigella* pourra être préférée à *aconitum*. — Ces présomptions de l'auteur sont appuyées sur plusieurs observations que nous trouvons insérées dans le cahier de décembre des *Archives de la médecine homœopathique*.

OBSERVATIONS

SUR L'EMPLOI DE L'ATRIPLEX OLIDA , SEU VULVARIA ,

PAR HEYNE.

(Voyez la *Symptomatologie* dans le cahier de décembre 1854, des *Archives*).

Une femme de 46 ans, très-faible, mère de quatre enfans très-bien conformés, souffrait depuis une

année entière les plus violentes douleurs au vertex, auxquelles se joignait un grand désaccord dans les facultés intellectuelles, et qui, communément après une sensation brûlante aux tégumens de la tête, et surtout pendant la soirée, se renouvelaient avec violence et tourmentaient cruellement la malade. Elles se montraient quelquefois aussi dans d'autres temps, mais surtout après quelque chagrin ou d'autres affections morales, quoiqu'elles n'eussent pas alors autant de violence que vers le soir; parfois elles cessaient pendant plusieurs semaines, pour reparaître avec une nouvelle violence.

La malade reçut *atriplex* $\frac{0}{11}$; le lendemain, les douleurs se réveillèrent avec une telle force que la malade tomba en défaillance et perdit la connaissance, ce qui dura environ un quart d'heure. Les trois jours suivans il ne survint qu'un accès très-faible, qui passa rapidement.

Le 1^{er} jour, la malade reçut un second globule avec prescription de faire beaucoup d'exercice en plein air. Pendant 15 jours, nulle trace de mal; au 15^e, nouvel accès, mais court et léger; il en reparut trois dans les quatre semaines suivantes, pendant lesquelles la malade prit à de longs intervalles trois globules, puis se trouva plus gaie, plus forte, et eut ainsi recouvré une santé parfaite en sept semaines.

Nota. En pareil cas, l'emploi de *l'atriplex* doit être soutenu par un exercice régulier et soutenu, qui aide puissamment le traitement et le termine plus promptement.

Seconde observation. Une femme de 42 ans, d'ailleurs forte, souffrait depuis 18 semaines de douleurs d'estomac qui la saisissaient communément toutes les semaines deux fois au moins, pendant plusieurs heures après le repas. Outre de forts pincemens et serremens dans l'estomac, la malade se plaignait de violens élancemens dans le sternum, avec hoquets, renvois, nausées et même vomissemens; et en même temps, vertige et douleurs de meurtrissure à l'occiput.

Atriplex $\frac{00}{41}$, en 15 jours, suffirent pour faire disparaître ces symptômes. La malade regagna un bien-être et un appétit dont elle n'avait pas joui depuis long-temps.

Troisième observation. Une jeune fille de 20 ans, pâle et blême, se plaignait d'embarras de la tête, d'agitation constante, d'insomnie, de rêves angoissans et effrayans, de lassitude au sacrum et d'abattement, surtout l'après-midi, quelquefois de chaleur subite à la face, puis de leucorrhée, d'élancemens et de tranchées à l'éruption des règles, qui étaient rares, et seulement mucoso-sanguinolentes; à tout cela se joignait pesanteur du corps, serremens spasmodiques au col et défaut d'appétit.

Quatre globules *d'atriplex* suffirent pour anéantir complètement cet appareil de symptômes, et en quatre semaines la malade recouvra une santé parfaite, après avoir aussi fait beaucoup d'exercice.



OBSERVATIONS

SUR L'ACTION DE L'ACTÆA SPICATA,

PAR LE D^r HEYNE.

(*Nota.* Nous avons été devancés par les *Archives* dans la publication de la symptomatologie de cette substance destinée à devenir l'une des plus actives entre les mains du médecin homœopathe; nous donnons ici en entier les *observations* dont l'auteur a accompagné sa notice sur l'*actæa*).

Chez un homme de 44 ans, habitué aux excès de table, qui fut subitement saisi, dans la nuit, d'une douleur cruelle, ardente, térébrante dans l'articulation du genou droit, avec gonflement, au point qu'il ne pouvait rester ni debout, ni couché, j'ai vu, dit HEYNE, les plus brillans effets résulter de l'emploi de deux doses *actæa* X. La douleur presque insupportable ne revint qu'une fois, le 3^e jour, et à un bien moindre degré; le malade en demeura dans la suite complètement exempt.

Dans un autre cas d'arthritisme chez un homme de 35 ans, qui était atteint deux fois par an des plus

effroyables douleurs et d'un fort gonflement des deux poignets ; l'*actæa*, employée trois fois en six semaines, se montra si favorable que le mal diminua rapidement, dura beaucoup moins qu'auparavant, et ne reparut pas dans l'espace d'une année.

HEYNE recommande l'*actæa* dans les affections arthritiques goutteuses, dans les maladies rhumatismales bien enracinées, chroniques, arthritiques ; dans la névralgie faciale, ou tic douloureux dit *de Fothergill* ; surtout dans la migraine, si les symptômes particuliers conviennent ; par exemple, si la douleur est violente, déchirante, rongeannte dans la tempe droite et dans l'apophise mastoïde, et s'il existe aussi une douleur fouillante, incisive dans l'intérieur de la tête, qui tourmente le plus pendant la nuit.

Dans un cas de *clacus hystericus*, une seule dose X rendit le plus signalé service.

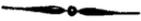
Quelquefois l'*actæa* ne paraît pas suffisant pour guérir radicalement de la migraine ; alors on parvient avec *nux vomica* à dissiper les symptômes restans, ou à retarder et empêcher les récidives.

Si la migraine est accompagnée d'une notable exaltation d'esprit et d'une grande sensibilité à la pression de la partie affectée, on a tout à attendre de *china*. Mais si la céphalalgie ressemble au serrement de la tête avec une vis, et qu'il y ait angoisse et agitation, le *cocculus* sera le remède à préférer.

L'*actæa*, dit HEYNE, est incontestablement un remède excellent et très-précieux, dont l'emploi con-

vient souvent là où nous manquons d'autres remèdes spécifiques. Il n'est pas invraisemblable qu'il pourra sauver la vie dans quelques affections asthmatiques, surtout dans la redoutable sténocardie et les maladies qui lui ressemblent, lorsque les symptômes correspondront. Il se montrera promptement curatif dans les cas où se rencontrent à la fois état gastrique bilieux, renvois acides, soda, pression pénible et violente ardeur au col.

SOCIÉTÉ LÉMANIENNE.



La Société s'est réunie, le 15 novembre, chez son Secrétaire. Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, il a été donné connaissance d'une lettre du Dr BÉGOZ, où il s'excuse de son absence ; et où il dit : « Vraie ou fausse, l'homœopathie est une science ; sa marche est celle d'une science , et l'on ne peut en dire autant de la médecine ordinaire ; aussi la première ne peut-elle se juger et se régler comme celle-ci sur des cas heureux ou des cas malheureux d'un médecin ; elle exige des expériences plus régulières que de simples observations comme on en rencontre tant dans les livres de méde-

cine.... Réfléchissant à la difficulté d'un diagnostic où il faut tenir compte non seulement des symptômes saillans des malades, mais encore de leurs variétés tant individuelles qu'occasionnelles, de leurs relations prochaines et éloignées, de leurs nuances, etc.; n'ayant entre les mains qu'une matière médicale dont son auteur a volontairement banni tout système, et où il n'a suivi dans l'exposé des symptômes que l'ordre anatomique; obligé de reconstruire pour moi-même une image de la maladie que j'ai à traiter, je suis effrayé de la difficulté et sens toute mon incapacité actuelle.... »

» Toutefois les traitemens nuls sont déjà entre mes mains plus rares que je ne m'y attendais, et j'ai vu des faits tellement saillans, d'une efficacité tellement irrécusable, que quelque peu nombreux qu'ils soient encore, ils suffisent à ma conviction. Et je ne doute pas que tout médecin qui ne se rebutera pas, qui voudra continuer d'observer et de suivre la voie homœopathique, rencontrera de pareils faits qui le frapperont et le convaincront..... »

M. Chuit a raconté qu'ayant été appelé pour une brûlure avec du bouillon, suivie assez promptement de phlictènes, il avait employé la solution d'*aconit* diluée dans de l'eau, dont l'application avait très-promptement dissipé sans retour la douleur.

M. Louis Dufresne a dit avoir répété cette expérience avec le même succès.

Il a cité un cas de blessure à la main avec brûlure par l'explosion d'une mine; le malade, trois

semaines après l'accident, était encore très-souffrant ; alors seulement il le vit et le soulagea notablement par la simple olfaction de la solution d'*arnica*.

M. P. Dufresne dit que l'*aconit* ne peut être utile contre la brûlure que lorsque les phlictènes se forment ou existent encore ; mais que quand il y a plaie, il faut employer une autre substance, suivant le cas.

M. Louis Dufresne lit l'observation suivante :

Dans les premiers jours d'avril, un enfant de six ans, gros, brun, ayant le col court, les yeux vifs mais petits, très-sensibles à la lumière et peu ouverts, le teint animé, s'était abrité d'un vent du nord très-vif, devant un mur blanc contre lequel dardaient, à midi, les rayons du soleil ; au bout d'une demi-heure de séjour dans ce lieu, il se mit tout à coup à pleurer et à crier, cherchant à rentrer à la maison, mais ne pouvant ouvrir ses yeux et portant ses mains au front, à la base du nez. Ses parens crurent d'abord qu'il avait été piqué par une abeille, mais les recherches furent vaines ; les pleurs et les cris duraient depuis deux heures sans relâche, lorsqu'on fit appeler le docteur. Il trouva la face rouge, gonflée, les yeux sains quoique un peu rouges, peut-être à cause des pleurs, et ne pouvant supporter la lumière ; grande douleur à la racine du nez, où l'enfant tenait constamment ses mains ; le corps couvert de sueur ; le pouls plein, fort et très-fréquent. — L'enfant ayant été déshabillé et mis au lit, reçut *coffea* ⁰⁰⁰/_{ix} ; après dix

minutes de pleurs il s'endormit ; au bout de deux heures il se réveilla en criant à la suite d'un rêve ; on lui donna *aconit.* $\frac{co}{x}$, il but de l'eau et se rendormit ; il rêva constamment et cria deux fois, comme très-effrayé, sans se réveiller.

Le soir, il parut mieux, tranquille, ne se plaignant que de mal de tête, de photophobie et de dégoût.

La nuit, il parla beaucoup en dormant.

Le lendemain matin, son état apparent était le même, moins la sueur et la fièvre ; il reçut *bellad.* $\frac{oo}{x}$; à midi les symptômes avaient disparu ; à 2 heures, il voulut se lever et manger comme à l'ordinaire ; le soir, il était parfaitement bien. Dès ce moment ses yeux n'ont plus été aussi sensibles qu'ils l'étaient avant cette courte mais violente maladie, qu'on peut considérer comme une insolation.

M. P. Dufresne, à l'appui de l'idée que la *melissa officinalis* a sur le ventre une action plus énergique qu'on ne lui suppose communément, cite le cas d'une femme chez laquelle les menstrues ayant été supprimées par une impression de froid, on lui a d'abord donné une boisson avec de la canelle, dont elle n'a éprouvé aucun effet ; puis le lendemain une infusion de *mélisse* qui n'a pas tardé à être suivie de douleurs de ventre et de rareté d'urine.

M. Chuit cite un cas d'apoplexie, chez une femme de 49 ans, d'un énorme embonpoint, qui avait habituellement mal à la tête ; étant occupée à laver des légumes devant sa pompe, elle tomba subitement sans connaissance ; trois heures seulement après,

M. Chuit fut appelé; il trouva la bouche torse, la figure violette, le bras droit paralysé ainsi que la jambe du même côté, mais sensible à la piquûre, la respiration stertoreuse, la perte de sentiment complète, les mâchoires serrées et la lèvre inférieure pendante; — il donna *bellad.* 00 à 10 heures du soir, et resta auprès de la malade pour en voir l'effet; à 1 heure de la nuit, la peau se couvrit d'une légère moiteur; M. Chuit jugea que le remède opérait bien, et s'en alla, laissant une semblable dose à donner à 4 heures. La malade étant restée dans l'état comateux jusqu'à 7 heures, on ne donna la dose qu'à ce moment, où elle se réveilla, reconnut ses alentours, parla mais avec difficulté.

Dans la journée le mieux marcha rapidement, ainsi que le lendemain, la paralysie disparut, et le quatrième jour la malade avait repris ses affaires comme avant son attaque.

M. P. Dufresne exprime les regrets d'absence du Dr Convers que retient une indisposition, et qui écrit avoir traité avec succès des varioles graves par *arsen.* et *rhus*; il demande de la *vaccinine* pour l'essayer.

Il lit dans son cahier de notes un grand nombre de cas de fièvres intermittentes observées dans un lieu marécageux voisin de son habitation, et où la maladie a cédé rapidement à l'administration d'une seule dose de remède. Il se propose de rédiger ses notes et d'en faire l'objet d'un mémoire.

M. Peschier élève la discussion sur les cas nombreux de maladies chroniques qui résistent opiniâ-

trement aux remèdes en apparence les plus homœopathiques ; il cite une partie de ceux qu'il a rencontrés, et il appelle sur ce sujet une investigation sérieuse, ne doutant pas que le défaut de réussite ne tienne à quelque circonstance dépendante du médecin et non de la médecine.

Tous les assistans manifestent le déplaisir qu'ils ont éprouvé eux-mêmes à la vue des difficultés qu'offrent à se guérir quelques affections anciennes ou profondes.

Le Dr Claris, de Thône, a fait parvenir, mais tardivement, les observations suivantes :

Première observation. Le 29 novembre 1833, je visitai la femme Binvignat, âgée de 36 ans environ, atteinte, depuis un an, de douleurs abdominales qui augmentaient progressivement d'intensité, il y avait un mois ; je la trouvai alitée, se plaignant de douleurs lancinantes dans tous les membres, vomissant tout avec éructations et mauvais goût ; elle éprouvait ardeur depuis l'estomac le long de l'œsophage, palpitations à l'épigastre, parfois déjections liquides, grises et blanchâtres, avec ténésme ; sans fièvre, pouls très-petit, vertiges, insomnie et marasme extrême.

Je lui donnai *pulsatille* $\frac{m}{x}$ à 8 heures du soir et deux autres à dix.

Le 30 novembre, son mari vint me dire que sa femme avait dormi environ les deux tiers de la nuit, qu'elle ne s'était aperçue ni des douleurs du bas-ventre, ni de celles des membres, ni de l'ardeur qui lui montait de l'estomac le long de l'œsophage.

Le 7 septembre suivant, le mari vint me dire que sa femme avait vomi deux fois la veille, qu'elle n'éprouvait aucune douleur, qu'elle avait la bouche pâteuse et un sentiment de malaise au creux de l'estomac ; je lui remis encore deux globules de *pulsatille*, dès lors je n'en ai pas entendu parler et la crois guérie.

Seconde observation. Dans le courant d'août 1834, le jeune Dépaisier, âgé de 11 à 12 ans, fut atteint de vertiges, céphalalgie violente, inappétence, chaleur âcre sur toute la périphérie du corps, de contractions spasmodiques des muscles de la face, des yeux, du col, jusqu'à se jeter à bas de son lit dans le plus fort des attaques ; pouls violent, bondissant, sans écume à la bouche. Les excrétions urinaires et alvines avaient lieu également dans le fort des contractions générales.

M. le Dr Moret le vit, de concert avec moi, lui ordonna l'application de quatre sangsues derrière chaque oreille et les synapismes aux jambes. Ces moyens, au lieu de diminuer l'intensité des symptômes, paraissaient leur donner un caractère plus alarmant ; je donnai au malade une particule de globule d'*etain* ; dès lors les spasmes convulsifs ont entièrement cessé pour ne plus reparaitre ; et le jeune homme jouit maintenant d'une bonne santé.

Troisième observation. Le 6 novembre 1834, je visitai la femme Avet, âgée de 36 ans ; je la trouvai alitée ayant vertiges, malaise général, hématomèse, sans douleur à l'épigastre par la percussion, faiblesse générale. Je donnai *arnica* un globule, et le lende-

main un globule de *bryone*. Le vomissement de sang avait cessé. Le 7 au soir, elle se leva pour faire son lit, les vertiges la saisirent d'une telle force qu'elle fut obligée de se remettre promptement au lit où elle eut de nouveau envie de vomir, avec douleur du côté droit de la tête ; soif, douleur de dents du même côté, et agitation toute la nuit. Le 8 au matin, je lui fis prendre un globule d'*aconit*, et six heures après deux globules de *belladone*. Tous les symptômes ont disparu, et aujourd'hui 15 novembre, j'ai appris que la malade était bien et qu'elle ne s'apercevait plus de rien.

Quatrième observation. La domestique de Perilliat était prise depuis huit jours de pleurésie avec irritation de la muqueuse des bronches. Le 7 novembre 1834, je trouvai la malade dans une agitation extrême, la toux était sèche, fréquente, elle ne pouvait articuler deux paroles sans l'exciter plus fort. Le pouls était violent et battait 120 à 130 ; sans soif, grande chaleur sèche, urines rouges et chaudes ; un point au côté droit lui semblait être un fer chaud et aigu qui lui traversait la poitrine.

Je débutai par un globule d'*aconit*, et quatre heures après elle prit deux globules de *bryone*. Le lendemain, le point de côté et la toux avaient disparu, et la malade était guérie.

Ch. PESCHIER, *Secrétaire.*

MÉLANGES.

M. le D^r DES GUIDI nous communique la lettre que lui a adressée M. le D^r CHANNING de New-Yorck, traducteur de sa *Lettre aux médecins français*; comme nous la trouvons insérée en totalité dans les *Archives*, nous jugeons inutile d'en donner une seconde édition; mais nous nous réjouissons à cette occasion de voir les progrès que fait sur le nouveau continent l'admirable doctrine de HAHNEMANN, à la propagation de laquelle nous nous sommes totalement voués.

On lit dans l'*Impartial Franc-Comtois* du 30 novembre : « La doctrine homœopathique commence à fixer l'attention des médecins et des corps savans de notre pays. Dans la dernière séance ordinaire de l'académie de Besançon, M. le D^r TOURNIER a été admis à lire un mémoire ayant pour titre : *Essai sur la valeur scientifique de la doctrine médicale connue sous le nom d'homœopathie*. Cette lecture, d'une heure et demie, écoutée avec intérêt, a produit une assez vive impression sur les membres de l'académie, qui étaient nombreux à cette séance présidée par M. Tourangin, préfet du Doubs, président annuel. »

Nous apprenons qu'il s'est formé à Marseille une société de douze médecins qui se vouent à l'étude de l'homœopathie.

Nous donnerons prochainement la symptomatologie de *Berberis*, *Nux moschata*, *Secale cornutum*, *Jodium*.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SUR LA FORMATION

D'UNE

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE DANS LA COTE-D'OR,
ET DEMANDE DU TRANSFERT DE LA SOCIÉTÉ GALLICANE A DIJON.

(Lu à la Société homœopathique gallicane, le 16 septembre 1834.)

MESSIEURS,

Avant d'entrer en matière, permettez-moi de m'acquitter d'un devoir bien cher à mon cœur; bientôt il y aura trois ans que je vins à Genève pour recevoir des leçons pratiques en homœopathie, et je trouvai chez Messieurs Dufresne et Peschier des amis et des professeurs qui s'empressèrent de guider mes premiers pas dans la carrière homœopathique; je leur en conserverai une éternelle reconnaissance: permettez-moi de leur en offrir publiquement ma bien sincère expression.

C'est par l'instigation et sous le patronage de notre savant et honorable président, M. le docteur Dufresne, que j'ai tenté de former dans le département de la Côte-d'Or une Société homœopathique, section de la grande famille gallicane. Je viens vous rendre compte des résultats que j'ai obtenus.

Lorsque je suis venu, il y a un an, planter l'étendard de l'homœopathie à Dijon, cette doctrine y était déjà un peu connue, elle y était attendue et même désirée, grace aux soins de M. Mousin, avocat célèbre de cette ville, membre laïque de cette honorable Société, qui, à l'époque du choléra, avait fait valoir, par une petite brochure, l'utilité de l'homœopathie et la priorité qu'on devait accorder au traitement qu'elle prescrit, sur ceux indiqués par l'allopathie; le terrain était donc préparé, il ne me restait plus qu'à faire connaître l'homœopathie par ses résultats; entouré dès mon arrivée par une nombreuse clientèle, je fus assez heureux pour obtenir quelques succès; et à Dijon, comme en bien d'autres lieux, l'homœopathie fut à son début saluée par les diatribes et les sarcasmes des allopathes, qui ont déclamé contre elle d'une manière si absurde, qu'on aurait pu croire alors qu'aucun des médecins de Dijon ne serait dans le cas, par la suite, de s'occuper d'homœopathie sans se compromettre en entrant en contradiction avec lui-même: il n'en est pas ainsi; ces Messieurs, frappés des résultats que j'obtiens tous les jours ainsi que de la sage persévérance que j'ai mise à lutter contre eux et leurs sophismes, com-

mentent à se taire, beaucoup d'entre eux se livrent à l'étude de l'homœopathie, et nous pouvons penser que peut-être il s'en trouvera qui ne tarderont pas à avouer publiquement leur erreur; ceux-là se joindront à nous pour répandre les bienfaits de l'immuable doctrine de HAHNEMANN.

J'ai fait un appel à plusieurs Docteurs distingués des départemens de Saône-et-Loire, de la Haute-Saône et du Jura, dont plusieurs vous sont déjà connus, et s'occupent avec succès de l'homœopathie; grand nombre d'entre eux se sont empressés de me donner non-seulement leur assentiment, mais encore de m'offrir leur concours à une œuvre dont ils sentent toute l'importance pour la propagation de l'homœopathie.

Ceux qui m'ont donné leur assentiment, sont:
MM. les docteurs Masson; Beaune (Côte-d'Or).

Petillot; Perrecy-les-Forges (Saône-et-Loire).

Guyot; Blanci (Saône-et-Loire).

Tournier; Besançon (Doubs).

Lamarche; Gray (Haute-Saône).

Carnet; Gray (Haute-Saône).

Duplat; Neuville-sur-Saône (Rhône); maintenant à Marseille.

Clerc; Beaujeux (Haute-Saône).

Rosen; Vezoul (Haute-Saône).

Laville De La Plaigne; Dijon (Côte-d'Or).

Ricoux, médecin vétérinaire; Charolles (Saône et-Loire).

Wislin, pharmacien à Gray.

Naudin , pharmacien à Seurre.

Lardet , pharmacien à Saulieu.

A ces noms, il faut joindre ceux de plusieurs laïques qui s'empressent d'allier leurs travaux aux nôtres ; laïques tous distingués par leurs talens et les efforts qu'ils font pour propager l'homœopathie, que la plupart connaissent déjà d'une manière assez complète pour en faire souvent une juste et bienfaisante application.

Ce sont Messieurs :

Mousin, avocat à Dijon (Côte-d'Or).

Louvot de Martinécourt, capitaine du génie, propriétaire de vastes houillères, où il traite homœopathiquement tous ses ouvriers malades ; c'est à lui que nous devons l'introduction de l'homœopathie dans le département de la Nièvre, où il a décidé M. le docteur Berry, ainsi que le médecin vétérinaire du régiment de hussards , à faire des essais qui, je puis vous l'assurer, ont eu un plein succès ; il réside à St.-Jean-de-Losne (Côte-d'Or).

Le Roux, notaire à Mairet (Côte-d'Or).

Le baron d'Antil de Ligonès, homme bienfaisant par excellence, et qui cultive avec soin l'homœopathie ; Doudain sous-Pressy (Saône-et-Loire).

Mourgues fils, employé à la Préfecture de Dijon.

Ravet ; Collange (Côte-d'Or).

Douillier, imprimeur-libraire ; Dijon (Côte-d'Or).

Graprins, géomètre.

Albert, étudiant en médecine, homme studieux et persévérant ; ce jeune homme est dans ce moment

sous l'influence d'un traitement homœopathique pour une luxation consécutive ou spontanée.

Prebault, mon secrétaire; le jeune homme a été atteint d'une maladie des plus graves qui puisse frapper l'humanité; il en a été délivré par l'homœopathie, à l'étude de laquelle il se livre maintenant avec le plus grand zèle, dans l'espoir de devenir un jour un habile médecin.

A ces noms, je pourrais ajouter ceux de beaucoup d'autres médecins qui étudient avec persévérance l'homœopathie, qui par modestie ou par crainte ne se sont pas décidés à s'agrèger à nous, mais qui m'ont promis de le faire dès qu'ils auront étudié un peu plus long-temps; de ce nombre, je pourrais citer M. le docteur Billardet, de Beaune, médecin distingué par ses écrits et sa pratique; M. le docteur Roque, de Dôle.

Tels sont les membres appelés à former les bases de la Société homœopathique de la Côte-d'Or, dont je compléterai l'organisation à mon retour à Dijon. Je puis vous assurer que j'apporterai dans cette affaire importante tant de zèle, que la présente année ne s'écoulera pas sans que le nombre de nos sociétaires ne s'accroisse du double.

Si, comme je l'espère, vous honorez de votre satisfaction la formation de la Société homœopathique de la Côte-d'Or, je vous demanderai, sauf meilleur avis, de transférer à Dijon, pour l'année 1835, le siège de la réunion générale de la Société gallicane.

La ville de Dijon présente, sous ce rapport, de

très-grands avantages ; d'abord elle est habitée par quantité d'hommes instruits et amis des sciences, disposés à en favoriser les progrès ; elle est, plus que toute autre, placée dans une position centrale qui faciliterait la réunion d'un grand nombre d'homœopathes ; je la crois, à cet effet, en rapport avec les conditions indiquées à l'art. 4 des statuts de notre règlement relatif au choix des lieux où doit être fixée chaque année notre réunion générale.

Je puis vous assurer à l'avance que M. le Préfet de la Côte-d'Or, homme remarquable par son mérite et son amour pour les sciences et leurs progrès, s'empresserait de nous fournir un local vaste et bien disposé pour nos réunions.

Messieurs, la Société gallicane est la plus importante que les amis de l'homœopathie aient pu créer ; elle doit être à l'avenir le point central de réunion de tous les adeptes de l'homœopathie, comme elle a été et doit toujours être le point de départ de propagation ; il est donc urgent de choisir, pour les sessions, des villes situées de manière à y réunir le plus grand nombre de ses membres.

Je vous proposerai aussi, Messieurs, pour donner à nos réunions toute la splendeur et l'éclat qu'elles méritent, de ne pas tarder à y décerner des prix et à y couronner des mémoires ; ce serait un moyen d'encourager les partisans de l'homœopathie, de récompenser leur zèle, ainsi que d'accroître la propagation et d'agrandir le domaine de nos connaissances.

— Cette lecture a été suivie de celle de l'observation suivante. —

Le 20 mai 1833, je fus appelé auprès de M. le baron Dantil de Ligonès, que je trouvai dans la position suivante :

Vomissement de sang rouge, rutilant, qui avait été précédé d'un vomissement d'une très-petite quantité d'alimens pris dans le cours de la journée : déjections alvines, glaireuses, mêlées d'une très-grande quantité de sang rouge, rutilant ; crampes dans les membres supérieurs et inférieurs ; spasmes des muscles du thorax, sentimens de suffocation, sueur froide répandue sur toute la surface du corps. — Dans cet état, les vomissemens et les déjections sanguines se répétaient toutes les demi-heures avec des douleurs de ventre et un ténésme atroce, le pouls était petit, serré et fréquent. Les accidens duraient depuis deux heures de l'après-midi : il était environ 5 heures lorsque j'arrivai auprès du malade.

J'administrai deux globules *veratrum* 30 ; une heure après, il y eut encore un vomissement de sang, et une selle sanguine, après lesquels les douleurs du ventre diminuèrent progressivement ; vers le minuit, tous les accidens furent assez calmés pour que le malade pût s'endormir d'un sommeil tranquille qui se prolongea jusque vers 6 heures du matin.

Je revis le malade vers 8 heures ; il put se lever pour faire faire son lit, il prit un léger bouillon.

Etant levé, il me fit observer qu'une hernie ingui-

nale (côté gauche) qui le forçait depuis plus de 20 ans de porter un bandage, était totalement disparue. Je le revis le surlendemain et les jours suivans ; les accidens primitifs ne se renouvelèrent plus, il entra promptement en convalescence, et la hernie depuis cette époque n'a plus reparu.

LAVILLE DE LAPLAIGNE, D^r M.

OBSERVATIONS COMMUNIQUÉES.

Liège, 11 décembre 1854.

Messieurs les Rédacteurs,

Voulant joindre mes faibles efforts à ceux des propagateurs de la médecine homœopathique, je vous prie de donner place dans votre estimable journal aux observations suivantes. Elles offrent le résultat des traitemens suivis sous les yeux du médecin en chef de l'hôpital civil de Liège, l'un de nos praticiens les plus distingués. Elles réunissent donc, j'espère, toutes les conditions d'authenticité qui peuvent les rendre dignes de la confiance de vos lecteurs. En mettant sous leurs yeux des faits nouveaux à l'appui des théories homœopathiques, vous aurez acquis des droits

à la reconnaissance autant qu'à la parfaite considération de votre dévoué serviteur,

L. MALAISE, Docteur en médecine.

Première observation.

La femme F. . . . , blanchisseuse, âgée de 40 ans, mère d'un enfant de 14 ans, atteinte depuis plusieurs années de leucorrhée, éprouve dans les premiers jours du mois d'août 1834, sans cause connue, de violentes douleurs de bas-ventre, une courbature générale dans le dos et les membres, des frissons avec horripilation, qui se prolongent pendant deux jours consécutifs. Le 3^e jour, pertes utérines abondantes de caillots de sang d'un rouge foncé. La malade est obligée de garder le lit. Les jours suivans, les douleurs deviennent si vives, qu'on est obligé d'employer les plus grandes précautions pour la changer de place. — Cette femme, après quatre à cinq semaines de souffrances, sentant chaque jour ses forces diminuer, se décide à entrer à l'hôpital le 5 septembre 1834. Les symptômes suivans se manifestaient en elle :

Absence de soif, anorexie; sensation d'une boule qui se remue dans le bas-ventre et qui occasionne de vives douleurs; élancemens dans les aines et le sacrum; selles rares, difficiles, occasionnant des douleurs dans le bas-ventre; douleur de pression de haut en bas dans les aines et les lombes, région hypogas-

trique excessivement douloureuse : la malade frissonne à l'idée qu'on va palper cette partie. — Les pertes utérines continuent jour et nuit : tantôt ce sont des caillots noirs, tantôt c'est un sang d'un rouge vif. — Une légère toux, sèche, rare, exaspère les douleurs du bas-ventre, qui devient alors le siège d'une constriction brûlante. — Elancemens dans les jambes; grande faiblesse; sommeil agité, souvent interrompu par la violence des douleurs. — Une conversation un peu soutenue la fatigue et lui occasionne une profonde tristesse. — Pleurs involontaires. Mélancolie.

La malade est soumise au régime homœopathique pendant deux jours : aucun changement dans son état. — Le 7, *platine* $\frac{\infty\infty}{\text{II}}$. Diète au lait; eau sucrée pour boisson. — Le 8, l'état de la malade est aggravé; les pertes sanguines deviennent plus fréquentes et plus abondantes que les jours précédens. — La nuit suivante, diminution marquée; la malade goûte un repos auquel elle n'était pas habituée depuis quelque temps.

Le 9, l'hémorrhagie cesse entièrement pour ne plus reparaître. Le ventre peut être palpé dans tous les sens, sans occasionner la plus légère douleur; selle naturelle; la *leucorrhée* a cessé; la malade désire des alimens. Le 10 et le 11, la convalescence fait des progrès rapides; la malade se promène et n'éprouve pas la plus légère incommodité. Les selles sont régulières. — Dans la nuit du 11 au 12, céphalalgie, tête pesante et embarrassée, insomnie, langue blan-

châtre, légère soif, tranchées dans la région du nombril, accompagnées d'une sensation de brûlure; tiraillemens au bas du sternum en respirant. — Le 12, au matin, continuation des mêmes symptômes, mais avec beaucoup moins d'intensité. *Pulsatille* $\frac{000}{IV}$. — Dans la journée, disparition de tous ces symptômes après une légère exaspération. Le 14, la malade se trouve dans l'état le plus satisfaisant; elle passe les nuits du 11 au 14 tranquillement, mais sans pouvoir dormir. — Trois globules de *café* cru, à la troisième puissance; 3 doses semblables, à prendre à 4 heures d'intervalle pendant la journée. — Le 15, sommeil tranquille qui continue les jours suivans; on accorde à la malade du vin et des alimens en plus grande quantité. — Le 20, la femme F. . . ., parfaitement guérie, quitte l'hôpital.

La guérison d'une affection aussi grave, obtenue en 36 heures, sous l'influence d'une médication bien peu compliquée, causa la plus grande surprise au médecin en chef; après un examen attentif des circonstances de la maladie et du traitement, il fut obligé d'avouer que le retour de la malade à la santé était dû positivement à l'emploi des médicamens homœopathiques.

Seconde observation.

Elisabeth M. . . ., domestique, âgée de 20 ans, accouchée le 7 septembre 1834, éprouve depuis le moment de sa délivrance des pertes sanguines d'un rouge-clair, sans douleur. Entrée à l'hôpital, le 16 du même

mois, elle est soumise au régime pendant 5 jours. — Le 21, aucun changement n'étant survenu dans son état, on lui fait prendre *sabine* $\frac{000}{VIII}$. Dans l'après-midi du même jour, pertes utérines plus abondantes qui continuent toute la nuit. Le 22, l'écoulement de sang diminue sensiblement. Le 23, guérison complète.

Plusieurs particularités sont à signaler dans ces deux observations : deux maladies, désignées sous le même nom en allopathie, constituant pour l'homœopathie deux *individus-maladies* distincts, exigent l'emploi de deux médicamens différens. Les effets produits sont les mêmes, les résultats sont identiques ; chez l'une et l'autre malade, augmentation, diminution, disparition des symptômes. Cette marche régulière dans la plupart des cas, proclamée par l'homœopathie, doit exclure, je pense, toute supposition de spontanéité. Ajoutez-y la précaution, toute de bonne foi, de faire suivre le régime pendant quelque temps, avant d'appliquer aucune médication. Ces deux malades, et tous ceux qui ont été soumis ultérieurement au traitement homœopathique, n'ont pris pour toute boisson que de l'eau sucrée ou une tisane d'orge et de réglisse ; quelquefois lorsqu'un malade pouvait trouver étrange de ne recevoir aucune potion dans l'intervalle de prises de médicamens, on avait recours à une infusion légère de salep.

La malade, sujet de la première observation, était atteinte de l'espèce de leucorrhée qu'il m'est arrivé plusieurs fois de guérir avec le *platine*. Par consé-

quent, le fait, déjà observé par moi plusieurs fois pour différentes maladies, devait être aussi prévu pour celle-ci, c'est-à-dire que cette femme, venant à être atteinte d'une métrorrhagie, ne pouvait l'être, en ayant égard aux circonstances antécédentes, que de celle qui est propre au *platine*. De même qu'une personne atteinte d'une leucorrhée de nature à être traitée par la *sabine*, venant à être atteinte d'une métrorrhagie, doit l'être de celle qui est propre à la *sabine*. — C'est ainsi que dans beaucoup de maladies, où il est difficile de se décider sur le choix d'un médicament, le malade ayant été précédemment atteint d'une autre affection facile à caractériser, on est presque assuré que le remède applicable à la première maladie, pourra servir au traitement de la maladie actuelle, en même temps qu'il pourra étendre son action curative à celle qui existait précédemment.

La seconde malade est guérie par la *sabine* d'une hémorrhagie utérine, tout-à-fait analogue à la continuation des lochies sanguines, prolongées au-delà du terme ordinaire. Les témoins de cette cure, s'attendaient à voir apparaître les lochies ordinaires : dans le cas contraire, la santé de cette jeune femme leur semblait compromise. Rien de semblable n'est arrivé : l'hémorrhagie s'est arrêtée, les lochies séreuses n'ont point apparu, et cette femme s'est parfaitement bien portée. Les menstrues sont survenues le 8 du mois suivant et n'ont duré que l'espace de 24 heures. — Je dois faire remarquer ici que suivant

mon opinion , la *sabine* a dû avoir de l'influence sur la non-apparition des lochies ; et je pense qu'on pourrait à l'aide de ce médicament faire disparaître les lochies , sans qu'il s'ensuivit le moindre inconvénient pour les femmes récemment accouchées.

Troisième observation.

Une jeune femme accouchée depuis onze jours, chez qui on voulait supprimer la sécrétion lactée, avait les seins tuméfiés et chauds ; le lait coulait jour et nuit avec abondance. Le 18 septembre, *pulsatille* $\frac{000}{iv}$. On lui permet des alimens autant qu'elle le désire. — Dans la soirée du même jour, les seins sont tendus et gonflés ; la nuit, le lait sort en plus grande quantité. — Le 19, dans la matinée, diminution marquée ; à midi, cessation complète de la sécrétion du lait. — Le 20, les glandes mammaires ont repris leur volume ordinaire.

La santé de cette femme n'a été nullement dérangée par cette disparition brusque du lait ; sans qu'on puisse la rapporter à aucune apparence de crise, les selles et les urines ont eu lieu comme de coutume ; il ne s'est déclaré aucune sueur.

Quatrième observation.

Une autre femme âgée de 22 ans, accouchée depuis quatre mois, chez qui on voulait également supprimer la sécrétion du lait, prend le 1^{er} et le 2 décembre *pulsatille* $\frac{13}{iv}$ dans une potion de cinq onces d'eau distillée, par cuillerées d'heure en heure. — Le 3, le

lait avait entièrement disparu; l'action du remède ne s'était manifestée que par une diminution graduelle de la sécrétion du lait.

Cinquième observation.

Marie L..., âgée de 54 ans, souffrant de maux de tête depuis trois semaines, entre à l'hôpital le 1^{er} octobre. Sa maladie offrait les symptômes suivans : céphalalgie frontale déchirante, augmentant le soir et la nuit; il semble à la malade que la tête s'ouvre puis se resserre; douleurs si vives qu'elles lui arrachent des cris; divers bruits étranges dans la tête, comme des cloches, des vagues, etc.; photophobie; les membres sont brisés de fatigue; insomnie, découragement. — Les sœurs hospitalières croyant cette femme atteinte d'une affection grave du cerveau, l'avaient placée dans un des lits réservés aux maladies les plus graves. — Le 3, on prescrit la *pulsatille* (1). — Le 4, la malade est guérie. — Le 2, on avait donné la *belladone* sans aucun résultat; il y avait erreur dans le choix du remède.

Sixième observation.

Henriette C..., âgée de 27 ans, malade depuis

(1) Toutes les fois qu'on omettra d'indiquer la dose, le degré de dilution, et la manière dont le médicament aura été administré, il sera sous-entendu que ce sont 10 globules de la puissance la plus élevée du médicament, dissous dans cinq onces d'eau distillée, à prendre de cette potion une cuillère à soupe d'heure en heure.

quatre semaines, entrée à l'hôpital le 28 septembre, offrait les symptômes suivans : facies des fièvres graves, soif, anorexie ; langue d'un rouge-cerise, lisse et sèche ; ventre extrêmement tendu, dur, tympanisé, sensible au toucher ; constipation opiniâtre, durant depuis trois semaines ; chaleur sèche à la peau ; fièvre. — Le 30, on prescrit l'*aconit*. Le 1^{er} octobre, le ventre se trouve dans un état surprenant ; il est devenu très-souple et peut supporter le toucher, la pression dans tous les sens, sans occasionner la moindre douleur ; la tympanite est entièrement dissipée ; la face et le pouls sont mieux composés. Le 2, on prescrit la *noix vomique*. — Le 3, la langue est beaucoup moins rouge ; ses papilles sécrètent un produit blanchâtre pointillé. La malade, à sa grande surprise, a eu une selle naturelle pendant la nuit, sans qu'on ait eu recours à aucun lavement depuis son entrée à l'hôpital. — Le 5, on répète la *noix vomique*. Les jours suivans, les selles deviennent régulières.

Septième observation.

Lambertine L..., domestique, âgée de 21 ans, malade depuis quinze jours, entre à l'hôpital le 19 septembre. Symptômes de la maladie : Céphalalgie frontale, tensive, qui se déclare en marchant, diminue quand la malade est assise, et cesse entièrement quand elle est couchée ; absence de fièvre ; pouls régulier, mais lent et faible. — La région épigastrique est le siège de souffrances qui se montrent sous la

forme d'accès de la durée de 15 à 20 minutes, reparaisant cinq ou six fois le jour, et trois ou quatre fois pendant la nuit. Ces accès apparaissent subitement et acquièrent leur plus grande intensité en peu d'instans : ils sont composés de gonflement à l'épigastre avec douleur au toucher, de pincemens très-vifs à l'estomac qui se dirigent vers la hanche gauche. Ces douleurs sont soulagées par la chaleur ; elles sont plus fortes la nuit et le matin, et ne sont influencées ni par le mouvement ni par le repos. Chaque fois que la malade prend des alimens, les douleurs ne manquent pas de revenir. La fin des accès est signalée par une grande quantité de renvois, accompagnés de soif, de frissons et de sueur au front. L'accès fini, la malade se trouve dans un état d'anéantissement heureux, qui l'engage à se livrer au sommeil. Ce sommeil de courte durée est suivi d'un froid général qui l'oblige à se couvrir. Pendant l'accès, pleurs et gémissemens. Dans l'intervalle des accès, la malade reprend un peu de gaieté, mais elle reste abattue, incapable de se livrer à aucun travail. — On la soumet au régime sans lui faire prendre aucun médicament. — Le 22, même état : *bryone* ⁰⁰⁰⁰. — Le 23, même prescription. — Le 25, ce remède n'a produit aucune amélioration ; *noix vomique* ⁰⁰⁰. Le 26, la malade est guérie. — Le 6 du mois suivant, Lambertine L.... sort de l'hôpital, jouissant de la meilleure santé.

(*La suite à un numéro prochain*).

Note des Rédacteurs. Nous nous félicitons sincèrement de voir l'homœopathie mise en expérience dans un grand hôpital, et soumise à l'inspection d'un médecin en chef, allopathe; bien que la chose soit inutile à l'homœopathie, qui triomphe journellement de tous les obstacles qu'on lui présente, nous désirons pour l'avancement de l'*art de guérir*, voir cette expérimentation se répéter partout où il y a un homœopathe habile et un médecin en chef de bonne foi; nous réclamons la publicité comme le meilleur gage de ce qu'il y a de consciencieux dans nos efforts.

Ch. P.

SUR LE

SACCHARUM LACTIS.

J'avais souvent entendu mes malades me dire que telle poudre que je leur avais administrée, les avait fortement tourmentés, qu'ils l'avaient plus sentie que les autres, qu'ils en avaient éprouvé des tiraillemens, des pincemens dans le ventre, des angoisses, en un mot, qu'ils avaient bien reconnu avoir pris un médicament actif; or ces plaintes se rapportaient à des doses de *saccharum lactis* intercalées.

Je racontai ces effets à la grande réunion homœopathique, du 10 août 1832, à Leipzig; ils surprirent les auditeurs: je les racontai à HARNEMANN, qui désira que l'observation en fût répétée; je les racontai à des confrères plus rapprochés du lieu de ma pratique, qui rapportèrent ces symptômes aux médicaments administrés avant le *saccharum lactis*. Je hochais la tête aux dénégations qu'on me faisait sur les effets rapportés à cette substance réputée inerte, attendu que les plaintes de mes patients s'étaient répétées trop souvent semblables à elles-mêmes pour n'avoir pas un fondement réel; la nature du médicament administré auparavant n'avait pas paru influencer sur les effets obtenus. Pour être plus sûr de mon fait, j'administrai *saccharum lactis*, tout seul, sans avoir été précédé d'aucun autre remède, à une femme qui éprouvait des douleurs d'estomac très-vives; elle en fut tellement tourmentée qu'après la première dose elle refusa de prendre les suivantes. Depuis, et jusqu'à présent, il m'est arrivé maintes fois d'entendre se répéter cette exclamation: *ah, pour cette fois, votre remède je l'ai bien senti dans le ventre.* — C'était encore *sacch. lact.*

J'attendais patiemment que quelque praticien élevât la voix sur ce même sujet; et voici que je lis dans l'*Allg. hom. Zeit.* une observation du Dr BETHMANN, qu'il qualifie d'*étonnante*, sur cette substance: je l'abrège.

Un artisan qu'il avait traité pendant plusieurs années allopathiquement pour des indurations du ven-

tre , et auquel ensuite il avait administré avec succès *sulf.*, *bry.*, *lyc.* , déclara tout d'un coup ne pouvoir plus prendre de poudre, parce qu'à *chaque fois* sa langue devenait douloureuse, comme perforée, et brûlante au point de l'empêcher de manger, ce qui l'affaiblissait et le faisait maigrir; il demandait donc qu'on lui administrât les remèdes en liquide.

BETHMANN, ne sachant à quoi rapporter cette douleur, insista auprès du malade pour qu'il prît encore une poudre; mais elle fut suivie du même résultat que les précédentes. Alors il lui administra une simple solution de suc de framboises, sur laquelle, huit jours après, le malade lui rapporta que ce remède lui convenait beaucoup, car pendant son action la langue s'était totalement guérie; il en demandait donc la continuation. BETHMANN la répéta, mais en y ajoutant, par forme d'expérience, *sacch. lact.* gr. iij pour huit onces de solution.

Au troisième jour, le malade revint avec la bouteille, disant que quoiqu'il ne vît rien et ne sentît aucun goût, il fallait nécessairement que le médecin y eût mis de la poudre blanche, car dès la première cuillerée, sa langue était devenue malade. Une solution pure de framboises lui fut donnée; et dès ce moment, aucune douleur ne se manifesta dans la bouche.

BETHMANN ne sait s'il doit attribuer ce fait singulier à quelque idiosyncrasie du sujet; mais il prie ses confrères de lui faire connaître ce qu'ils ont observé de semblable ou de relatif à ce point.

Quant à son *sacch. lact.*, il déclare l'avoir acheté en grande masse plusieurs années auparavant, l'avoir pulvérisé lui-même, et l'avoir conservé dans une salle où n'existait aucun remède.

RUMMEL dit là-dessus, qu'on doit rapporter aux médicamens précédemment donnés les sensations imputées par les malades au *sacch. lact.*

GROSS ajoute que ses malades se sont souvent plaints des effets de cette substance, mais qu'il a cru devoir le rapporter à leur imagination qui cherchait dans les poudres autre chose que ce qu'il y avait.

Ce sont là des explications, des manières de se rendre compte, selon sa façon de voir, du fait; toujours est-il que le fait existe, qu'il s'est répété maintes fois, sous l'administration de divers praticiens, qui ont préféré l'attribuer à une substance antécédente, plutôt qu'à *sacch. lact.*; mais que peuvent-ils objecter au cas que j'ai cité plus haut, et où j'ai donné *sacch. lact.* avant tout autre remède? Je dois ajouter qu'il m'arrive souvent de donner comme intercalaire *sacch. alb.*, et que jamais alors les malades ne se sont plaints.

Je ne prétends ni expliquer ces plaintes, ni affirmer qu'elles sont dues uniquement et toujours à l'administration de *sacch. lact.*; je conçois que l'expérience pourra ne pas réussir dans une foule de cas, que l'idiosyncrasie individuelle y sera peut-être pour beaucoup; mais quoi qu'il en soit, j'attire l'attention des praticiens bons observateurs sur ce point, sans vouloir prédire ce qui résultera de leurs observations.

Je venais d'écrire ce qui précède, lorsqu'en parcourant le tome XIV des *Archives* de STAPF, j'y ai rencontré le morceau suivant du docteur STARKE.

J'ai remarqué souvent, dans ma pratique, que le *saccharum lactis*, broyé dans un mortier de porcelaine, et intercalé en doses un peu plus fortes que de coutume, parmi des *antipsoriques*, pour satisfaire à l'impatience des malades, interrompt l'action de ces remèdes, et avec elle l'amélioration déjà commencée; qu'il produit chez certaines personnes des symptômes nouveaux, qui n'avaient point été observés durant quelques jours après l'administration des remèdes, et qui sont même en opposition avec les résultats attendus de leur action; que ces symptômes sont d'autant plus forts et plus nombreux que le *sacch. lact.* a été broyé plus long-temps, et que les doses en ont été répétées plus grosses et plus fréquentes.

Je fis piler du *sacch. lact.* du commerce dans un mortier de fer bien propre, avec soin et en petite quantité; je le fis passer par un tamis fin, puis broyer sans interruption pendant une heure dans un mortier de porcelaine; ensuite je l'éprouvai sur plusieurs personnes irritables. Dans plusieurs cas, après des doses de 6 à 8 grains, il survint vertige, pesanteur d'estomac, malaise, etc., il est vrai, à un degré assez léger; je mélangeai alors *un grain* de cette poudre avec 99 grains de *sacch. lact.* frais, et le fis broyer pendant le même temps; puis je fis répéter encore une fois cette opération. Cinq à six grains produisirent quelques-uns des symptômes mentionnés, avec douleur de bal-

lonnement, élancemens passagers dans plusieurs points du bas-ventre, avec gargouillemens bruyans. Cela me fit présumer que ces symptômes pouvaient provenir de quelqu'autre substance que la petite quantité de cuivre qui aurait pu y être mêlée, et qu'aucun moyen chimique n'avait pu m'y faire reconnaître; le nitrate d'argent m'y fit découvrir du natron muriaté, dont la quantité doit varier avec les divers *sacch. lact.* qu'on emploie, jusqu'à ne s'y point rencontrer du tout.

Je pris *sacch. lact.* contenant du natron muriaté, élevé par la trituration à I, trois grains que je mis dans 50 gouttes d'alcool, mêlé à partie égale d'eau distillée; je ne laissai pas s'achever la dissolution, afin de n'employer que le natron muriaté; j'élevai cette solution à la X^e puissance; puis en ayant humecté des globules, j'en donnai de 6 à 8 à des personnes saines, chez lesquelles se manifestèrent plusieurs des symptômes du natron muriaté, mais à un faible degré; dans un cas seulement, sur une personne très-irritable, je fus obligé de recourir à un antidote; ce qui produisit en moi la certitude qu'un pareil *sacch. lact.* ne doit pas seulement interrompre notablement l'action des remèdes antécédens, mais encore la détruire totalement, et même produire d'autres symptômes que ceux que l'on attendait des remèdes administrés.

STARKE décrit ensuite en détail les opérations répétées de dissolution et de cristallisation au moyen desquelles il a vainement cherché à obtenir du *sacch. lact.*

parfaitement pur, toujours quelque substance étrangère s'y introduisant, soit par la poussière volligeant dans l'appartement, soit de tout autre manière; il pense donc qu'il est à peu près inutile de songer à administrer cette substance *pure* aux malades.

STAPP dit en note qu'une longue trituration dans un mortier de porcelaine doit introduire dans la substance quelques parcelles du mortier lui-même, qui se dynamisent et produisent des symptômes inattendus; en preuve de la possibilité de ce fait, il dit que si l'on frotte long-temps et fortement un mortier de porcelaine tout neuf et par conséquent très-propre, avec le pilon aussi de porcelaine, on produira une odeur très-notable, et que si alors on y verse un peu d'eau claire, elle s'y troublera légèrement.

Mais cette expérience ne me paraît pas le moins du monde concluante, car elle se fait de la seule manière qui n'a jamais lieu dans les triturations ordinaires, c'est-à-dire, en maintenant en contact continuels deux corps de porcelaine, par conséquent également durs, et capables ainsi d'agir l'un sur l'autre, de la même manière que le diamant pulvérisé agit sur le diamant brut; tandis que dans la trituration d'un corps peu dur, comme le *sacch. lact.*, jamais ou presque jamais la porcelaine n'est en contact réel avec elle-même.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit la substance active mélangée (ou présumée telle) avec le *sacch. lact.*, il me semble qu'il est suffisant de se rappeler qu'en grandes doses (deux onces par exemple) et dis-

sous dans l'eau sans trituration préalable, il agit comme minoratif *très-carminatif*, pour ne pas être surpris qu'il puisse avoir une action propre, lorsqu'il est administré à des individus chez lesquels l'irritabilité est excitée par la maladie, par le régime et par le remède antécédent.

Ch.-G. PESCHIER, Doct. ch. et méd.

REMÈDES

TIRÉS OU A TIRER DU RÈGNE ANIMAL.



Le règne animal, dont l'allopathie ne tire plus depuis long-temps qu'un très-petit nombre de remèdes éprouvés, paraît destiné à fournir aux homœopathes plusieurs médicamens d'une haute valeur. Cette partie de la matière médicale reste presque entière à explorer; nous ne connaissons encore que l'action de l'*araignée*, la *cantharide*, le *cloporte*, l'*écrevisse*, la *sèche*, le *serpent lachesis*; et même, pour quelques-uns, très-imparfaitement. Voici que HÉRING annonce, mais sans détails, qu'il obtient des effets toujours plus étonnans des *poisons*

animaux; que l'humeur visqueuse du *crapaud* est un moyen puissant; que le *lézard* a maintes fois guéri; que la *toile d'araignée* est un remède important, et qu'il en a observé des effets merveilleux; on se sert de l'*araignée porte-croix* qu'on fait marcher sur un cylindre bien lisse, auquel on imprime une secousse; l'*araignée* se laisse tomber en restant suspendue à son fil; on tourne le cylindre de manière à faire filer long-temps l'animal; il faut plusieurs heures pour recueillir *un grain* de fil; lorsqu'on en a assez, et il en faut beaucoup, on détache tout ce fil et on le met dans le mortier où on doit le broyer avec le sucre de lait; le broiement doit durer très-long-temps avant que le fil cesse d'être en flocon.

A Erfurt, quelques expériences ont été commencées sur le *crapaud* et le *lézard*; en voici les résultats.

Le suc du *crapaud* a été obtenu en serrant l'animal avec des pinces, puis dynamisé jusqu'à X; après avoir pris sept fois $\frac{0}{X}$, on a reconnu :

Grosses ampoules dans la paume des mains et la plante des pieds, de trois pouces de circonférence, jaunâtres; il en sort un fluide jaune et corrodant; cela s'est répété en plusieurs endroits.

Croûte blanchâtre sur les sourcils.

Difficulté de remuer la langue.

Facilité à mouvoir les membres.

Un pompholyx de la main qui revenait tous les ans, *se guérit*.

Le lézard a produit :

Grandes ampoules sous la langue.

Eruption humide, blanchâtre, en diverses parties du corps, surtout à l'angle interne des yeux.

Ulcération des parties sexuelles féminines.

Guérison, après deux doses X, d'une leucorrhée purulente pruriteuse.

FRANZ a publié les symptômes suivans de la *coccinelle*, *coccinella septem punctata*.

Céphalalgie sourde vers les tempes et l'occiput, comme si le cerveau voulait grossir à ces places (après $\frac{3}{4}$ h.).

Douleur de la moitié de la tête, du côté antérieur, déchirante, lancinante.

Rougeur et chaleur aux joues, surtout du côté droit.

Afflux de sang à la face, chaleur fugace.

Chatouillement dans les molaires (après $\frac{1}{4}$ h.).

Gonflement des gencives.

Tiraillement sourd dans les molaires supérieures, vers l'oreille droite, en restant assis (après $\frac{1}{2}$ h.).

Tiraillement fort, comme si la dent allait être arrachée au moyen d'un crochet qui y serait implanté, par secousses (après $\frac{3}{4}$ h.).

Coups, douleur forte dans les molaires supérieures (après 1 h.).

En mangeant, tiraillement pulsatif et violent dans les deux rangées dentaires.

Secousse et déchirement dans une dent, puis dans

une autre, avec élancemens vers l'occiput, et chaleur dans toute la tête (après 1 $\frac{1}{2}$ h.).

Sensation de froid dans toutes les dents.

Déchiremens isochrones au pouls, de la mâchoire supérieure droite au lobule de l'oreille.

Secousses isochrones au pouls dans les molaires.

Endolorissement dans les molaires, comme si elles étaient vides et qu'on y fit entrer de l'air.

Le tabac exerce sur la langue une action mordicante.

HERING a communiqué quelques symptômes de la teinture spiritueuse du *cloporte*, *oniscus asellus*, qui attendent un complément; les voici :

Malaise, puis pression constante, au cardia.

Renouvellement de douleurs de dents.

Besoin subit d'aller à la selle; évacuation prompte de matières peu consistantes.

Ardeur brûlante de l'anus.

Filets de sang dans les mucosités expectorées.

Pression douloureuse depuis les sourcils jusqu'au nez; d'abord à gauche, puis à droite.

Contraction du voile du palais, comme s'il voulait se fermer.

Douleur térébrante derrière l'oreille droite, à la mastoïde; les artères y battent fortement.

Soif.

Disposition aux pandiculations.

Pesanteur sourde de la tête.

Bâillemens fréquens.

Erections, et dégoût du travail.

Nous avons donné (T. II, p. 42) les premiers essais du D^r HERING sur le venin du *Trigonocephalus lachesis*; cet habile expérimentateur a continué ses recherches et a publié en diverses reprises les symptômes suivans, que nous réunissons en une seule série.

Céphalalgie et vertige, à 5 h. p. m.

Le matin, céphalalgie frontale, profonde, du côté gauche, correspondant avec l'oreille; douleur extérieure au toucher, comme après un coup.

Elancemens dans la tempe et le côté gauche de la tête.

Céphalalgie du côté droit, jusqu'à la nuque et aux épaules, avec tension des muscles.

Il semble que quelqu'un coupe un morceau du pariétal droit; à 5 h. p. m.

Au vertex et aux tempes, pression comme avec un couteau, tout au travers de la tête, avec coriza et roideur de la nuque.

En se baissant, martelage dans la tête.

Prurit à la face.

Eruption pourprée sur toute la face, qui passe et revient; le 26^e jour.

Inflammation érépipélateuse à la joue gauche sous l'œil; d'abord prurit la nuit; le sujet se réveille effrayé au moindre bruit; le matin la place a commencé à devenir rouge, la rougeur a augmenté, et est devenue plus pénible après la méridienne; le lendemain matin elle a été très-forte, avec un prurit si horrible, qu'il était presque insupportable; la pau-

rière inférieure est gonflée, rouge et pruriteuse. Au-paravant, céphalalgie martelante qui revient après. (L'olfaction de *rhus* la diminue.)

Le matin, yeux cernés de bleu.

Le cérumen des oreilles devient semblable à de la bouillie.

Froid de l'oreille avec mal de dents ; tout un côté de la tête paraît froid, quoiqu'il soit chaud au toucher ; la chaleur externe fait beaucoup de bien.

Elle ne peut supporter aucun vent sur son oreille.

Dans l'oreille gauche, douleur contractive ; à l'intérieur et profondément, douleur de gonflement en redoublant le lobule.

Craquemens devant l'oreille (après 4 semaines).

Des exubérances de la muqueuse du nez s'enflamment.

Les dents cariées tombent par morceaux.

Le reste d'une molaire creuse paraît trop long ; elle ne peut mordre dessus, elle y sent une térébration jusque dans l'os maxillaire, surtout après avoir mangé ; la gencive s'engorge tout au tour, et la douleur s'étend jusque dans le gosier ; enfin, il sort du pus du centre de la dent, et la douleur passe.

Douleur constante au col en faisant le mouvement de déglutition, pendant un mois.

La pression sur l'épigastre cause une douleur peu forte, mais très-désagréable.

Contraction dans le ventre, tout de suite.

Constipation opiniâtre pendant trois jours.

Puanteur insupportable des selles, qui ont leur consistance accoutumée.

Ardeur à l'anus en allant à la selle.

Tranchées, épreintes, selles brûlantes, quatre fois par jour.

En allant du ventre spontanément, évacuation de mucosités âcres, qui causent de la douleur.

Selle purement aqueuse (le 12^e jour).

Avec un appétit excellent, point de selle pendant plusieurs jours; ventre balonné et tendu.

Pression à la vessie avec ardeur et tranchées au ventre.

Tension extraordinaire du pénis tout le jour (le 1^{er} jour).

Très-fortes érections la nuit (le 2^{me} jour).

Coriza humide chez un homme qui n'en pouvait point avoir depuis plusieurs années; le matin seulement pendant quelques minutes, le soir plus longtemps: alors toutes les douleurs de tête, le larmolement et la dysœcie disparaissent ou deviennent très-légers.

Après midi coriza, très-marqué le soir, avec étternuemens fréquens.

Après $\frac{00}{x}$, un coriza qui se forme dès le premier jour, devient extraordinairement fort. Après plusieurs étternuemens, il découle de l'eau du nez; les bords des narines et la pointe du nez s'enflamment. Le lendemain matin, le coriza a cessé, ce qui n'avait jamais eu lieu jadis.

Après $\frac{10}{x}$, le coriza ne se montre pas de nouveau,

mais revient cinq semaines après , avec fièvre , douleurs de tête, d'oreilles et de dents, que le sujet n'avait jamais senties.

Après le rhume, le nez reste long-temps rouge et malade à l'angle des narines et à la pointe.

La nuit il a senti un poids sur la poitrine.

La respiration est anxieuse après avoir un peu mangé.

Ardeur dans la poitrine, la nuit, et douleurs dans le sternum.

La nuit, il lui est survenu un gonflement du cou à gauche.

Toux en dormant.

Elancemens externes sous l'aisselle droite.

Pustules galeuses profondes et en groupes à la main droite.

Avec un prurit violent il se forme sur le dos du doigt médius un tubercule rond, rouge, dur, sans aréole rouge, sans pustule et sans pus ; au bout de quelques jours, on y voit un petit point purulent, dont il ne sort rien ou presque rien, et qui n'est douloureux, lancinant que quand on laisse pendre la main. Après qu'il est tout-à-fait passé, au bout de plusieurs semaine, la place saigne extraordinairement au moindre coup.

Plusieurs petits tubercules pruriteux se forment aux doigts et passent bientôt.

Prurit au pli de l'annulaire.

Clou après un coup.

Douleurs à l'aîne et à la cuisse, le soir jusque dans

la nuit, avec pesanteur au front telle, qu'il ne peut ouvrir les yeux.

Aux tubérosités, violentes douleurs qui le privent du sommeil, surtout à la partie antérieure du coude-pied, profondément, violentes lorsqu'il marche sur quelque chose ; il en prend de la fièvre et du tremblement.

Démangeaison aux jambes, puis chaleur et rougeur après avoir gratté.

Avant midi, tout le corps devient pruriteux et mordicant, surtout l'avant-bras ; après avoir gratté, de petites places deviennent épaisses et élevées.

Une vésicule se forme au bout du second orteil gauche ; elle crève et il en découle un fluide.

De vieux ulcères se rouvrent et suintent.

Des ulcères superficiels passent au rouge-foncé et comme spongieux ; des places blanchâtres deviennent brûlantes en les lavant.

Enflure inflammatoire au talon qui passe en suppuration, causée par le frottement du soulier ; cet accident n'avait jamais eu encore lieu (après 8 semaines.)

La nuit, violentes crampes aux mollets.

La crampe le réveille vers le matin.

Attaque. Vers le soir, il perd subitement ses forces, avec soif inextinguible, bouche sèche, pâleur ; il se sent très-mal, comme au commencement d'une fièvre violente.

Il a peine à s'endormir, le soir (plusieurs semaines).

Après le sommeil de la nuit et du jour, abattement et roideur.

Agitation avant de s'endormir.

Sueur facile et copieuse.

La nuit, elle a trop chaud, et son sommeil est inquiet.

Tous les soirs, la paume des mains devient chaude, comme pendant la fièvre, ainsi que la nuque; l'attouchement d'autrui produit un bien extraordinaire.

Fièvre. D'abord grande soif; puis, après quelques frissons, chaleur douce sans soif, avec laquelle il demande à être couvert; plusieurs accès pareils le matin dans la journée, mais surtout le soir; quelquefois légère sueur passagère (*china* est ici inutile), après plusieurs semaines.

Le nourrisson du sujet devient inquiet, malingre, il crie beaucoup et ne repose pas.

Le nourrisson prend de la fièvre, avec hauts de corps, vomissemens de lait, des selles accompagnées de cris.

Défauts de désirs sexuels, impuissance ou spermatisme tardif dans le coït, érection imparfaite (apr. des semaines).

Défaut d'appétit pour le manger, le boire et le tabac (apr. une semaine).

Après avoir mangé, plénitude, malaise, fatigue, brisure.

Rêvasseries, demi-sommeil.

Chez des lépreux: — après dîner, excréation par le nez de sang et de pus; — le matin, coriza sec, ex-

création copieuse de morceaux, puis allègement du coriza; à midi, exacerbation; le soir, soulagement.

La nuit, douleur cuisante dans les narines, jusqu'à l'endroit où commencent les cartilages, avec tiraillement, élancement à la pression, avec obstruction du nez, quelquefois excréation de mucosité purulente, ou d'eau purulente.

Note du Rédacteur. L'espèce de serpent à laquelle on doit rapporter ces symptômes n'est pas parfaitement définie et connue, en sorte qu'il serait difficile, sur les lieux, de répéter avec certitude cette expérimentation, toute importante qu'elle est. Nous engageons fortement tous les expérimentateurs à donner la synonymie la plus exacte et la plus nombreuse que possible des *espèces* tant animales que végétales avec lesquelles ils auront fait leurs essais, afin que ceux-ci puissent être contrôlés.

Nota. Le Rédacteur possède *lachesis X*, et *rana buffo* à la disposition de ses confrères.

CH. PESCHIER.

(*La suite au numéro prochain.*)

ISOPATHIE.

Psorine, etc.

Le D^r BAERK, de Treviso, ayant traité sans succès une maladie à laquelle il donne le caractère de *phthisie des intestins*, apprit que le malade avait été atteint de la gale quelques mois auparavant, et qu'il en avait été délivré au moyen de *pomades soufrées* et de bains chauds ; il lui donna alors deux fois *psorine* I en quinze jours, et il en obtint amélioration, puis guérison complète.

Le même succès a suivi l'usage de ce remède dans une *phthisie pulmonaire purulente* qui n'était pas fort avancée.

Dans les cas où la maladie avait fait beaucoup de progrès, ni le *soufre* ni la *psorine* n'ont réussi.

Un jeune homme de 22 ans avait été infecté, quinze mois auparavant, de la gale, qui fut dissipée au moyen de frictions. Depuis ce moment, le malade était affecté de malaise le matin, et d'une douleur constante au sacrum, surtout lorsqu'il se mouvait.

Le 26 décembre et le 2 janvier, il reçut *psor.* $\frac{00}{x}$; les boutons se montrèrent aux bras de nouveau, avec prurit, et la douleur du sacrum cessa complètement.

Le 13 janvier, *nux* $\frac{00}{x}$; les 18 et 23, *psor.* $\frac{00}{x}$.

Le 9 février, la démangeaison passa, il restait de la constipation et des flatuosités fétides, que *nux* $\frac{01}{x}$ emporta; le malade fut entièrement guéri; le docteur EMMRICH, de Meiningen, avait dirigé le traitement.

HERING a fait de nouvelles recherches sur la *psorine* amenée à une très-haute dynamisation, et a trouvé que dans le cas où HAHNEMANN a recommandé d'employer un rubéfiant topique, elle est de beaucoup préférable, et qu'elle est même indispensable. Elle amène beaucoup de sueur; et *sulf.* X administré après elle développe bien plus d'action; elle amène à son point parfait l'éruption cutanée qui a de la peine à se manifester. Il l'a vu résoudre en peu de temps des indurations de la rate déjà anciennes. Elle diminue certainement la susceptibilité de la peau à contracter de nouvelles infections.

Dans quelques cas où, d'après HAHNEMANN, on avait cherché à exciter une éruption au moyen d'un emplâtre de poix, dès qu'il s'est montré quelques boutons, il les a ouverts, en a extrait le liquide, l'a dynamisé, puis l'a administré au malade sur lequel l'éruption s'est promptement développée. La première opération se faisait en trempant la pointe de la lancette humectée dans 100 gouttes d'eau de pluie, et en secouant ce mélange; les autres dynamisations s'opéraient avec l'alcool. Dans le premier cas, il a donné une demi-goutte de la première puissance, et n'a eu aucun résultat. Dans le second cas il donna $\frac{0000}{II}$, et cette dose agit avec force instantanément. Dans

le troisième cas, il donna $\frac{000}{III}$, et produisit augmentation des boutons et même des pustules.

HERING ajoute ce qui suit :

1° Toutes les parties liquides ou solides du corps humain sur lesquelles il a été fait des recherches à ce jour, ont manifesté une influence étonnante, en particulier sur les organes correspondans à ceux sur lesquels elles ont été prises.

2° Tous les produits morbides, *de quelque nature* qu'ils soient, ont développé beaucoup d'action dans les maladies dont ils sont le résultat; la leucorrhée même est utilement applicable dans la blé-norrhée consécutive.

3° La *phthisine*, dans la *phthisie purulente*, a eu entre ses mains une grande action, ainsi que l'*ascaridine* contre les ascarides des enfans; ces substances méritent d'être expérimentées par plusieurs médecins, afin de comparer les résultats.

4° Toutes ces substances doivent être préparées d'abord avec de l'eau, ou avec du sucre de lait, avant d'être dynamisées dans l'alcool.

5° On doit se garder de les hyperdynamiser ou de les potentialier avec plus d'une goutte; ainsi que de les administrer aux degrés inférieurs; on ne serait point alors sûr de ne pas amener des exacerbations énormes qui ne sont jamais bonnes à rien.

6° Ces produits dynamisés ne doivent point être considérés comme des spécifiques absolus, quelque indispensables qu'ils soient dans certains cas; mais comme des moyens intercalaires dans les affections

chroniques ; ordinairement les remèdes administrés après jouiront d'une action bien plus durable ; ou bien ceux qui auront été donnés auparavant développeront alors leur action cachée jusqu'à ce moment.

Plus tard, HERING écrit : L'*autopsorine* est très-importante pour opérer une réaction générale ; en rassemblant tous les cas que j'ai traités avec elle, je vois que presque tous ont éprouvé de l'amélioration, mais qu'ils n'ont pas été guéris ; c'est avec la *psorine* seule que j'ai guéri ; après celle-là j'ai dû employer ou celle-ci ou d'autres moyens indiqués par les nouveaux symptômes que la première faisait naître.

La *syphiline* s'est montrée très-utile dans un cas de syphilis latente , qui ne se dessinait pas bien ; le *mercure* et d'autres remèdes avaient été donnés en vain ; au bout des quelques semaines, la *syphiline* développa une éruption psoriforme, suivie de la formation d'un chancre régulier, qui remplaça de petits boutons et des taches rouges et incertaines. Alors le *mercure* à doses répétées guérit le chancre, et *lachesis* fit disparaître une induration consécutive du prépuce.

Nous ne possédons point de remède qui surpasse en importance *lachesis* dans les cas très-chroniques ; pas même *sulf.*, *phosph.* et *sepia*, quoique ceux-ci en approchent ; il n'est certes pas le remède universel ; c'est la *belladone* animale, comme celle-ci est le *mercure* végétal.

Il vaut mieux donner *vaccinine* dans la variole humaine, et *varioline* à l'intérieur contre les suites de *vaccinine*; *varioline* guérit rarement.

GROSS, cet habile et savant expérimentateur, a communiqué sur la *psorine* ce qui suit :

« L'observation présentée par HERING que la *psorine* offre des actions très-diverses suivant qu'elle a été prise sur tel ou tel sujet psorique, a été confirmée maintes fois dans ma pratique. J'ai des préparations prises sur quatre individus différens, et j'ai trouvé que chacune avait sa sphère d'activité propre.

Je possède une préparation qui m'a été transmise par HAHNEMANN lui-même et quoique je doive croire qu'une partie des symptômes publiés sur cette substance proviennent de cette préparation-là même, je ne puis me dispenser d'y ajouter les symptômes suivans, auxquels je joins ceux qui sont résultés d'une préparation que j'ai reçue du docteur KRETSCHMAR.

Dans la tête, comme quelque chose de dérangé.

Tout le jour il a faim, et le soir il ne peut pas manger.

Un brayer tout d'un coup ne va plus bien; il comprime outre mesure.

L'urine sort difficilement; il lui semble qu'elle soit tout-à-fait arrêtée.

Pendant le coït survient une faiblesse spasmodique qui en empêche l'accomplissement.

En marchant vite, la respiration lui manque; il peut à peine sortir de sa chambre.

La poitrine lui fait bien mal.

Il est obligé de beaucoup cracher.

En toussant il éprouve une sensation pénible dans le bas-ventre, qu'il est obligé de tenir avec la main.

Insupportable douleur au sacrum.

En marchant en plein air, dyspnée avec frisson froid qui parcourt depuis la tête jusqu'aux pieds, avec angoisse, et contracte le ventre, les reins et les genoux, au point de faire tomber le sujet; s'il poursuit sa marche en se faisant violence, le frisson cesse au bout de cent pas, et le sujet peut continuer à aller; en montant les escaliers, ou en se tenant tranquille, le frisson revient.

Il tremble en écrivant.

S'il ressent un courant d'air il est comme à moitié mort; ensuite il a très-chaud.

Agrypnie; si le sommeil le domine, il manque de souffle, le défaut d'air dans le cou l'éveille sur-le-champ.

La nuit, sueur très copieuse et fétide.

Il supporte très-bien la voiture, qui lui convient fort.

Il se sent tellement saisi, qu'il redoute de mourir.»

Dans un prochain cahier, nous donnerons la symptomatologie complète de la *psorine*.

Note du rédacteur. Le 15 décembre dernier, je fus consulté par Tiénette L... qui avait les deux mains couvertes de boutons psoriques pruriteux, qu'elle avait très-probablement reçus par infection;

quelques boutons existaient aux jambes ; la présence de ces boutons l'avait , entre autres motifs , engagée à quitter son service de domestique , qu'elle ne voulait pas reprendre avant d'être guérie. Je préparai sur-le-champ de l'*autopsorine* dont je lui donnai une dose ; trois jours après , elle revint très-surprise et satisfaite de la presque disparition des boutons des mains ; ceux des jambes avaient diminué , mais il en existait encore ; je lui donnai *sulf.* ; ne l'ayant pas revue , je présume qu'elle se considère comme guérie , et qu'elle ne sent ou ne voit plus de boutons. — Cette guérison , si elle est complète , serait la plus rapide que j'aie encore rencontré.

Le 8 août dernier , Marie Ber. . . me consulta pour des groupes de boutons psoriques pruriteux qui couvraient un côté du cou jusqu'aux cheveux , les deux bras et un genou , depuis six mois ; elle avait contracté la gale par infection , six ans auparavant , et en avait été traitée par friction ; la maladie s'était montrée de nouveau de temps en temps. Je lui donnai *natr. mur.* $\frac{0}{\bar{x}}$.

Le 22 , les boutons avaient beaucoup augmenté , ainsi que le prurit ; je lui donnai *sulf.* $\frac{0}{\bar{x}}$.

Le 2 septembre , il y avait une notable amélioration ; comme je n'ai jamais vu d'affection psorique guérir avec *sulf.* seulement , je donnai *autopsorine*.

Les 3 novembre , tous les boutons avaient disparu , ainsi que le prurit , tant au cou , qu'aux bras et au genou. La malade portait un nombre de crevasses douloureuses à la main droite , contre lesquelles

les je lui donnai *ac. nitr.*; je ne l'ai pas revue, ce que je considère comme un signe de guérison ou de grande amélioration.

Dans d'autres traitemens avec l'*autopsorine*, j'ai vu survenir d'énormes pustules purulentes; mais je ne suis pas sûr qu'elles fussent la conséquence du remède; toutefois, après ces pustules les malades ont guéri, quoique la maladie eut été très-longue et très-forte avant leur apparition. Je continue sur ce point de nombreuses expériences.

Nota. Je tiens les substances sus-indiquées à la disposition de mes confrères.

CH.-G. PESCHIER.

HOMOEOPATHIE VÉTÉRINAIRE.

(Suite de p. 120).

XXXIV. Un cheval de quatorze ans a fatigué une cuisse, traîné les pieds dessus le linteau de l'écurie, raccourci le pas, en sortant de l'écurie, jusqu'à qu'il ait un peu marché, il bronche aussi souvent. Le 31 août, *arnica* $\frac{5}{15}$, et le 8 septembre, encore *arnica* $\frac{5}{15}$; le 14, en examinant avec attention, on a trouvé que le cheval lève les cuisses plus facilement, aussi bien quand il sort de l'écurie qu'en plein air. Le cocher dit que les fers du cheval, qui avaient été posés depuis onze semaines, le 16 janvier, étaient moins usés sur le devant qu'ils ne

le sont ordinairement après cinq semaines. Le rétablissement de ce cheval a fait beaucoup de sensation.

XXXV. On dit qu'un cheval avait sur le pied gauche de devant un suros, ce qui rend le cheval boiteux. Le 14 septembre, tout l'os de la jambe était gonflé, et le genou l'était beaucoup. Ce qu'on avait nommé un suros, avait l'apparence d'être un endurcissement dans la gaine des tendons, qu'on ne pouvait pas bien apercevoir à cause de l'enflure générale de la jambe; toute la jambe était douloureuse. Il avait déjà été long-temps traité, par un vétérinaire, avec des onguens. *Bell.* $\frac{3}{15}$, et laver proprement les onguens avec du savon; le 22, l'enflure avait disparu; il ne boitait plus quand il marchait sur un sol tendre, mais sur le pavé sa marche était craintive. Il a reçu *arnica* $\frac{4}{15}$; le 4 octobre, toute la cuisse était désenflée, mais on pouvait encore remarquer un petit nœud sur la gaine. Dans les champs, le cheval va bien, mais sur un sol dur il est craintif. *Acide phosph.* $\frac{3}{15}$; le 15, il va mieux sur les routes, mais on peut encore remarquer la petite nodosité; augmenté la dose d'*acid. phosph.* de $\frac{000}{X}$, et vers le milieu de novembre, il se trouve parfaitement bien.

XXXVI. Un autre cheval du même propriétaire était poussif. Le 14 septembre, *hellebor. alb.* $\frac{3}{15}$: le 22, il toussé encore le matin et le soir, mais pas si difficilement; il ne laisse plus échapper des vents quand il toussé; *bryon.* $\frac{4}{15}$; le 4 octobre, il a seulement toussé pendant la nuit, quand il a beaucoup et moins dans la journée; il respire plus fa-

PHARMACIE
LYON

cilement, il a aussi un écoulement du nez; *dulcam.* $\frac{5}{15}$; le 15 octobre, *op.* $\frac{3}{15}$; le 17, il ne jette pas, il ne respire pas si difficilement quand il tire, mais il a encore la respiration courte; *nux vom.* $\frac{5}{15}$. Dès le 1^{er} décembre, a dit le paysan, le cheval a toussé plus rarement et facilement; *hep. sulph.* $\frac{3}{3}$; le 15, la toux était toujours comme le 1^{er} décembre; *spong.* $\frac{5}{15}$. D'après ce qu'on a appris plus tard, il est devenu plus fort et il tousse rarement.

XXXVII. Un cheval de trait a aux pieds de derrière la fourchette pourrie, ensorte que la fourchette et la sole sont molles et purulentes, comme s'il s'était écorché contre un mur. Le 29 septembre, *spirit. sulph.* $\frac{5}{15}$; après deux jours, la sole était réunie, et quelques jours après, la fourchette ferme.

XXXVIII. Une jument entre tous les hivers en chaleur, et on l'a chaque fois traitée allopathiquement par des saignées, etc. Le 17 janvier, elle était craintive, le sang se portait vers la tête et elle avait de l'écoulement de la vulve; *plat. fol.* $\frac{2}{12}$; le 26, elle n'était pas mieux; elle a reçu *canth.* $\frac{12}{x}$, comme intermédiaire, et après quelques jours, elle a été tout-à-fait tranquille.

OBSERVATIONS

D'HOMŒOPATHIE VÉTÉRINAIRE,

Par SCHMAGER, vétérinaire en chef, à Lahr, grand duché de Bade.

J'ai toujours guéri promptement les obscurcissements de la cornée des chevaux, quoiqu'ils eussent

duré déjà depuis plusieurs années avec *cannabis* en une à deux doses (j'ai guéri trois cas en quinze jours). Auparavant on avait employé tous les moyens sans succès.

II. J'ai guéri promptement plusieurs chiens et cochons, atteints de vomissement, avec *veratrum*. Dans les cas très-difficiles j'ai donné *cuprum*, et obtenu le meilleur succès.

III. J'ai guéri une vache qui, depuis plusieurs jours, avait une inflammation de la matrice et beau- de fièvre, accompagnée de constipation et d'une chaleur vive et cuisante, le tout par suite du détachement forcé de l'arrière-faix, avec *aconit*, en répétant les doses. Une seule fois je lui ai donné un peu d'huile mêlée avec de l'eau. De la même manière, j'ai guéri encore deux autres vaches.

IV. J'ai guéri très-promptement les condylomes de trois chevaux avec *thuja occidentalis*, employé à l'extérieur et à l'intérieur.

V. J'ai guéri très-aisément la paralysie rhumatis- male, accompagnée de fièvre inflammatoire et de constipation, chez un chien, avec deux doses *aconit*, puis *arnica*.

VI. Pour guérir les plaies des chevaux qui se coupent et celles qui proviennent du frottement du harnais, etc., je me suis servi avec le meilleur résultat d'*arnica*, employé à l'extérieur et à l'in- térieur, dans six cas; c'est un moyen excellent.

VII. J'ai donné d'abord *opium* à un cheval qui a eu des accès de somnolence, parce que j'ai considéré

cet état comme un coma; — mais sans résultat. Après je lui ai donné *arnica*, et par ce moyen le mal s'est guéri parfaitement.

VIII. J'avais donné à un cheval *opium* gtt. V., indiqué d'après les principes de l'homœopathie; après ce remède il n'a eu ni appétit, ni soif, pendant un jour et demi. Il restait presque toujours couché et tranquille, ne regardait pas ce qui se passait autour de lui, et était tout-à-fait dans l'état d'assoupissement; ce que je reconnus aussitôt pour l'effet d'*op.*, et je ne voulus pas donner un antidote, afin d'observer exactement les symptômes produits par ce remède. — Je dis cela comme une preuve du grand effet de la médecine homœopathique sur le corps des animaux.

De même, j'avais donné à un cheval atteint de pneumonie, d'après l'indication homœopathique, *aconit* en plusieurs doses, et il est tombé dans un état de sueur et d'inquiétude presque incroyable. — Le jour suivant il fut guéri.

IX. Une vache avait une fièvre inflammatoire; je la guéris sans autre chose que *aconit* à deux doses répétées, dont l'effet a été admirable.

X. Un cheval a eu du gonflement œdémateux au ventre, à la poitrine et aux pieds de derrière (hydropisie de la peau, anasarque), accompagné d'un développement très-fort du bas-ventre (hydropisie interne du ventre): je l'ai guéri sans autre chose que *china* et *arsenic*, employés tour à tour. On lui avait donné auparavant plusieurs remèdes sans succès.

XI. Le gonflement du palais près des dents incisives des chevaux, surtout des jeunes, contre lequel on pratiquait la ponction du palais ou du gosier, je l'ai guéri très-promptement, deux fois, avec *mercurius vivus*.

XII. Un cheval a eu des coliques inflammatoires; les allopathes avaient déjà éprouvé en vain tout leur art. — L'animal était sur le point d'expirer, le nez et les oreilles froides; les pieds étaient aussi froids et courbatus. Je lui ai donné *chamomilla*, et après dix minutes il a été assez bien pour se lever lui-même; il est allé à la mangeoire, quoiqu'il ne mangeât rien. Il a eu le même jour plusieurs fois la même attaque, mais pas si forte qu'auparavant; chaque fois qu'elle se renouvelait je lui donnais une dose *chamomilla*, et le mal, chaque fois, disparaissait comme si l'on avait soufflé dessus.

XIII. J'ai guéri toujours sûrement et vite le branlement des dents du gros bétail avec *mercur. viv.*

XIV. Constipation et inflammation des intestins du gros bétail, quatre cas. Il est bien connu que cette maladie est très-difficile à guérir et que souvent elle brave tous les remèdes. — Un jour on m'appela pour une vache près de mettre bas, atteinte de cette maladie, et chez laquelle on avait depuis quatre jours employé en vain tous les moyens allopathiques. Je ne savais trop par où commencer; heureusement j'avais guéri vite et heureusement, la veille, un veau de constipation et d'inflammation d'intestins, avec *aconit*. J'en donnai, pendant 24 heures, toutes les

deux heures une dose et un lavement à l'eau tiède. — La vache rumina après la première poudre; vers le soir elle mangea et le lendemain elle fienta comme à l'ordinaire, mais avec une puanteur extraordinaire. La vache fut sauvée. — C'est le cas le plus beau et le plus remarquable que j'aie noté jusqu'à aujourd'hui.

XV. Une vache donnait du lait rouge de sang; je l'ai guérie avec *aconit*, à doses répétées. — Après 24 heures, elle était parfaitement saine comme avant sa maladie.

Du suc de persil dans le traitement de l'urétrite aiguë ou chronique, suivi de quelques autres applications des remèdes homœopathiques à la guérison des maladies syphilitiques; par MM. DOIN, D^r M. et LABURTHE, D^r M., chir. major au 4^e de hussards, etc. Paris, chez Baillièrre, Genève, chez Cherbuliez, 1835, in-8 de 96 p.

Appelés à faire connaître à nos lecteurs de nouveaux athlètes, nous saisissons avec joie l'occasion de faire sortir cette *annonce* de la place réservée à ce genre de travail, par la communication d'une portion de lettre reçue du docteur DOIN en septembre dernier, et qui n'attendait qu'une occasion favorable pour être publiée. Cet honorable confrère donc, cinq mois après avoir commencé la brillante carrière qu'il par-

court maintenant à Versailles, écrivait à l'un de nous :

« Parmi les cas les plus remarquables de ma pratique il en est un que je dois à vos intéressantes recherches sur la *camomille*, et dont, par conséquent, le succès vous appartient. Un jeune homme de 27 ans, qui mène une vie sédentaire, comme tous les employés de bureau, avait depuis deux ans une *fissure* à l'anüs avec plusieurs tumeurs hémorrhoidales. Chaque fois qu'il allait à la garde-robe il éprouvait des douleurs atroces qui lui arrachaient des cris et qui se faisaient encore sentir dix et douze heures après chaque selle. Il avait inutilement employé quelques-uns des moyens que l'on met le plus souvent en usage et il venait de se décider à l'opération que l'on regarde encore comme le seul moyen curatif. Il vint me consulter. Je reconnus sans peine une affection psorique, et je crus pouvoir lui promettre une guérison complète s'il consentait à se soumettre à un traitement général; il y consentit volontiers, et m'accorda tout le temps nécessaire, mais à la condition que d'abord je le débarrasserais de ses douleurs, qui étaient telles, que plus d'une fois elles lui avaient donné l'envie de se brûler la cervelle. C'est alors que je me rappelai le succès que vous aviez obtenu chez un peintre dont vous nous avez donné l'observation, et j'eus recours à la *camomille*. L'effet de ce remède surpassa toutes mes espérances, puisque presque à l'instant les douleurs diminuèrent et qu'au bout d'un mois elles avaient *entièrement* cessé. Le malade se trouvait même si bien, qu'il ne prit plus aucune précaution et

fit en un jour plus de dix lieues à cheval. Cette imprudence amena une rechute; les douleurs revinrent avec violence; mais, comme la première fois, elles cédèrent à l'emploi de la *camomille*. Depuis elles ne se sont plus représentées, et grace à un traitement antipsorique, la maladie marche rapidement vers la guérison : ce qu'il y a ici de remarquable, c'est que les douleurs ont cessé quoique la *fissure* ne fût pas guérie et qu'elle eût même peu changé d'aspect. Il n'en est plus de même aujourd'hui; les tumeurs hémorrhoidales se sont flétries, et n'ont plus que la moitié ou le tiers de leur volume primitif; quant à la *fissure*, qui d'abord était rouge, saignante et profonde, elle est maintenant rose, d'un aspect très-satisfaisant, et n'a plus du tout de profondeur; ce n'est plus en quelque sorte qu'un ruban étroit, où l'épiderme manque, mais qui pourtant ne cause aucune douleur, soit qu'on y touche, soit que les matières fécales le traversent.

» J'ai été assez heureux aussi dans quelques cas de gastralgie des plus intenses. Avec le *cocculus*, j'ai rétabli en un mois un estomac malade depuis plus de vingt ans, et la dame qui fait le sujet de cette observation a pu manger et digérer de la viande à laquelle elle avait renoncé depuis 1815. Un fait qui mérite d'être noté, c'est que chez cette dame une seule dose de *cocculus* $\frac{0}{x}$ suffit pour rappeler les règles qui avaient complètement disparu depuis neuf années. Ce n'est du reste que la confirmation du symptôme 234 (voyez Mat. méd. Jourdan, tom. II). »

L'ouvrage que MM. DOIN et LABURTHE publient maintenant est le premier qui ait encore été écrit en France sur une affection spéciale; il est le début de la carrière monographique que nous espérons voir brillamment parcourue par nos collègues, si nous en croyons les espérances que nous font concevoir MM. LAVILLE, CLÉMENT, MABIT et autres.

En général, les allopathes nous demandent à grands cris et de toutes parts *des observations!!* c'est là où ils nous attendent et où ils comptent bien nous juger; ils auront ici de quoi se contenter. Dans cet opuscule de 96 pages, ils trouveront 68 observations détaillées, toutes terminées par la guérison. Elles ont été recueillies dans un hôpital sous les yeux d'un grand nombre de témoins, et sur des sujets dont plusieurs avaient usé et abusé sans succès de la médecine allopathique et polypharmaceutique; elles ne manquent donc ni d'authenticité, ni de point de comparaison; les procédés de confection des remèdes, les doses, le régime, tout y est clairement exposé, de manière à ce que tout allopathe de bonne foi puisse répéter les expériences.

L'idée mère de l'expérimentation du *persil*, dont nos auteurs ont déposé dans cet ouvrage le résultat, se trouve dans une phrase des *Maladies chroniques*, I, 134, puis dans un petit nombre d'observations tirées des journaux allemands; mais la masse de cas que racontent nos auteurs devient une autorité imposante, et changera très-probablement à l'avenir le traitement des uréthrites, au grand avantage non-

seulement des malades, mais surtout des administrations d'hôpitaux civils et militaires, auxquelles on pourra dorénavant épargner la dépense assez considérable de la *salsepareille* et du *baume de copahu*.

Nos auteurs ont la sagesse de dire, à la suite de leurs nombreuses observations, que leur travail est loin d'être complet, qu'il y a encore bien des recherches minutieuses à faire sur le moment précis où il convient d'appliquer le *suc de persil*, et ils donnent en exemple l'énorme différence qu'a offert la durée de leurs traitemens, les uns ayant été terminés en huit jours, par une seule dose, les autres ayant exigé près de deux mois.

Il est hors de doute que la méthode homœopathique n'aura son plein et entier succès que lorsque les praticiens seront parvenus au point de distinguer exactement le cas spécial où dans une maladie donnée ils devront se servir d'un remède plutôt que d'un autre, en apparence, également indiqué; par exemple, dans l'urétrite du *petrosel.*, plutôt que du *cannabis*.

Après leurs observations, nos auteurs donnent une symptomatologie pharmaco-dynamique du *petroselinum*, tirée soit de WEBER, soit de leur propre pratique; mais ils déclarent qu'elle est encore fort incomplète.

A leur pratique nous joindrons le témoignage de la nôtre; nous avons maintes fois appliqué avec succès le *suc de persil* à l'urétrite; nous avons surtout fait la même remarque qu'eux: c'est que cette sub-

stance est surtout propre à calmer les érections douloureuses ; nous croyons inutile de donner nos propres observations en détail.

Nous ajouterons seulement que, dans un cas récent, nous nous sommes fort bien trouvé de *leucorrhéine*; nous attendons d'avoir multiplié les guérisons pour en faire un petit travail à part.

Nos auteurs communiquent plusieurs traitemens d'affections syphilitiques où la guérison a été facilement obtenue, 1° au moyen de l'*or X*, après l'abus du mercure, 2° au moyen de *merc. viv.* $\frac{o}{x}$.

La réussite avec l'*or*, confirmée par la pratique du docteur CLÉMENT, et par la nôtre, était la conséquence naturelle des succès sans nombre qu'a obtenus le célèbre CHRÉTIEN, et auxquels pendant longtemps on avait refusé créance; de la même façon qu'on se permet encore en certains lieux de rire de HAHNEMANN, on riait du docteur de Montpellier qui *prétendait* guérir avec un grain de muriate d'*or*, ce qu'on avait peine à guérir avec plusieurs onces d'onguent mercuriel. Déjà alors l'exiguité de la dose paraissait un objet de ridicule ; eh bien, maintenant, il est démontré qu'avec une dose bien moindre qu'*un grain* l'affection syphilitique la plus terrible est guérissable.

Dans les cas non compliqués, elle l'est aussi avec une dose infinitésimale de *merc. viv.*

En juillet 1833, M. Ch. P... vint nous consulter pour quelques légers chancres sur le prépuce ; c'était la première infection du sujet ; nous lui donnâmes

une seule dose *merc. viv.* Un mois après il revint, n'offrant aucune trace de maladie.

La même chose n'a pas lieu dans les cas compliqués de psore ; et nous avons plusieurs fois rencontré, ainsi que nos auteurs, la nécessité d'intercaler *sulf.* dans le traitement, non sans avoir ensuite une éruption plus ou moins considérable de boutons psoriques, dont le miasme, quoique latent, entravait certainement la guérison soit de la *syphilis*, soit de l'*uréthrite*.

Nos auteurs terminent par quelques observations de *sycose* guérie avec le *thuya*.

L'excellence de ce remède, dû à la sagacité de HAHNEMANN, nous a été démontrée dans une foule de cas, mais en particulier dans celui que nous a offert une jeune fille de très-forte constitution, dont les grandes lèvres étaient, extérieurement et intérieurement, complètement couvertes de grandes végétations récentes, avec suintement âcre, et douleurs de cuisson assez fortes pour gêner la marche et interrompre le sommeil. *Thuya*, à l'intérieur et à l'extérieur, n'a pas tardé à enlever les douleurs et l'écoulement, puis à faire totalement disparaître les végétations. Nul doute qu'un allopathe aurait employé le mercure et peut-être bistouri et ciseaux, dont nous n'avons eu à faire aucun usage.

D'après ce qui précède, il est inutile que nous recommandions à nos lecteurs un ouvrage fait en conscience, dont aucun praticien ne peut se passer, s'il veut traiter ses malades, comme le disent les auteurs même, *citò, tutò et jucundè*. CH. PESCHIER.

CORRESPONDANCE.

Munich, 14 décembre 1854.

Je suis toujours bien satisfait de l'homœopathie. Cependant la plupart des médecins d'ici continuent de lui être hostiles, quoique leur méthode prétendue rationnelle leur attire tous les jours bien plus de honte que d'honneur. Messieurs les allopathes viennent d'en fournir une nouvelle preuve par la mort de l'ambassadeur français, M. le comte Vaudreuil. Cet homme d'un âge encore peu avancé, mais d'une constitution délicate et faible, souffrait par intervalles d'une céphalalgie asthénique produite par une chute qu'il avait faite autrefois de son cheval, et ranimée de temps en temps par les nuits passées au jeu. MM. les D^{rs} Goulon de Weimar et Roth d'ici avaient plusieurs fois fait cesser cet accident par des médicamens homœopathiques; mais la dernière fois, le pauvre comte est tombé entre les mains des allopathes, dont l'un fut même rappelé, par un courrier, de Stuttgart où il assistait à la réunion annuelle de la Société des Sciences naturelles. Mal de tête et inflammation cérébrale étaient naturellement pour eux une seule et même chose : ils appliquèrent au malade des sangsues, enveloppèrent sa tête de glace, mirent en réquisition le bas-ventre; en un mot, on usa tellement de tout l'appar-

reil antiphlogistique, que le malade, vu sa faiblesse et son insensibilité extrêmes, fut proclamé *convalescent*. Cependant la convalescence n'avancait point, malgré les médicamens les plus excitans, tels que naphte, phosphore, etc., et le malade mourut. «La belle satisfaction de guérir la maladie et de laisser succomber le convalescent ! Voilà précisément l'inconvénient de la médecine physiologique : elle laisse mourir d'épuisement les malades qu'elle avait radicalement guéris» (*Gaz. médicale*, 1832, n° 12).

Les guérisons effectuées par les médicamens homœopathiques le sont souvent comme par un coup de baguette magique. Mais bien souvent aussi l'homœopathie (ou l'homœopathe) est en défaut ; surtout dans les maladies chroniques. Si nous avions une fois bien constaté le caractère particulier des médicamens, la nature de leurs effets spécifiques, alors il serait facile de procéder avec certitude ; mais je crains que jusque-là il ne s'écoule encore bien des années.

J'ai déjà vu plusieurs fois le *kali carb.* produire des effets excellens et prompts dans les maux d'oreilles et quelquefois dans les maladies du bas-ventre qui y répondent : un bien-être général se faisait sentir déjà au bout d'une minute. Il en a été de même de *ignat. am.* dans les accidens convulsifs chez les femmes et dans les affections morales accompagnées de faiblesse. *Millefol.* a été très-efficace contre l'hématurie et contre un saignement asthénique du nez, ainsi que contre le *morbis maculosus hæmorrhagicus*, où il m'a rendu plus de services que *rhus* recom-

mandé dernièrement par le docteur Miller comme spécifique dans ce cas; je le faisais prendre en solution gtt. $j - ij$, dans deux onces d'eau, une cuillerée toutes les 2 ou 3 heures. Mais pour guérir complètement un garçon de 6 ans que ce mal avait déjà beaucoup fait dépérir, et qui avait à la face un gonflement leucoflegmatique, avec étourdissement et délire tranquille, *phosph.* $\frac{0}{III}$, une ou deux fois par jour, a été excellent. J'ai toujours obtenu des résultats favorables, contre la jaunisse, de *merc., sol.* et *cic.* $\frac{00}{II} - \frac{0000}{IV}$, pris tous les 5 ou 7 jours. Dans la diarrhée chronique et opiniâtre, où *ipécac., veratr.* et *china* restaient sans succès, *canthar.* $\frac{00}{IV}$ données itérativement m'ont tiré d'embarras. Je n'ai point encore eu de succès contre l'hydropisie.

Les médecins homœopathes bavaois, à qui jusqu'ici il était rigoureusement interdit de dispenser eux-mêmes les remèdes, viennent d'y être autorisés par un rescrit royal.

Agréez, etc.

WIDNMANN,
conseiller de médecine.

ANNONCES.

Observations sur l'homœopathie, par un homme qui n'est pas médecin. — Paris, chez Baillièrè; br. in-8° de 50 p. — Prix: 1 fr. 50.

Cette petite brochure n'est point écrite par un homme d'un esprit vulgaire et d'une portée commune; elle témoigne d'une

longue habitude de réfléchir, d'une logique sévère et d'un vif désir de parvenir à la connaissance de la vérité; on n'y rencontre aucun de ces lieux communs qui rendent si souvent fastidieuse la lecture d'opuscules sur la médecine, publiés par des hommes qui n'ont point longuement médité sur cette science dont l'étendue et la profondeur sont sans bornes.

L'auteur expose en deux mots en quoi consiste l'innovation que Hahnemann a faite dans la médecine, stationnaire dans sa marche jusqu'à lui; il justifie amplement le mode infinitésimal de préparation des médicamens homœopathiques; il pose en fait qu'il doit y avoir dans la nature physique *une force de conservation égale à la force de destruction; c'est-à-dire qu'il doit y avoir un atôme curatif, comme il y a un miasme morbifique*; et il ajoute : *la médecine doit donc admettre, comme premier principe curatif, qu'il peut exister pour chaque maladie une substance spécifique douée de la propriété de la guérir.* — De là il passe à des considérations très-philosophiques sur le choléra, et sur l'étude encore à faire des raisons pour lesquelles il finit toujours de la même manière, quelle que soit la latitude et la longitude du pays où il pénètre; il trouve dans cette étude la voie par laquelle on pourra parvenir à reconnaître la vérité des deux principes de Hahnemann : *l'homogénéité du remède et l'extrême atténuation de sa substance.* Ch. P.

Manuel des médicamens homœopathiques dans leur ensemble et leur action principale et caractéristique, d'après les observations faites au lit des malades; suivi d'un répertoire par ordre alphabétique, par JAHR; trad. de l'allemand; in-8°, un vol. en deux parties, de xvij et 402 pages. — Paris, chez Baillièrre.

Cet ouvrage est celui que nous avons annoncé, t. III, p. 183, et auquel les traducteurs n'ont pas ajouté la préface qu'ils avaient promise alors. L'auteur a eu pour but d'abrégéer les recherches à faire dans la *matière médicale*; mais il a soin d'annoncer lui-même que son manuel ne saurait remplacer celle-ci, laquelle le

praticien doit toujours consulter dans les cas plus ou moins douteux, surtout lorsque le *répertoire* a mis sous ses yeux tous les remèdes qui produisent un certain symptôme ; c'est alors qu'il doit chercher dans l'ouvrage précieux de Hahnemann (*Mat. méd. pure*) l'ensemble des symptômes que présente le remède.

L'utilité de ce livre nous dispense d'en recommander l'acquisition à nos lecteurs.

A popular view of homœopathy. — Aperçu de l'homœopathie destiné au public ; par le Rév. Thomas EVEREST, Recteur de Wickwar, Gloucestershire. Londres, Will. Pickering. 1834, in-12 de 95 p.

L'auteur a publié une lettre, dont nous avons parlé, T. III, p. 185, dans laquelle il a appelé l'attention des praticiens Anglais sur l'homœopathie ; son appel n'a point été entendu, ou bien il n'y a été répondu que par des dérisions ou des injures, sur lesquelles nous reviendrons. Convaincu qu'il est de l'utilité bienfaisante de cette doctrine, il ne s'est point tenu pour battu, il a repris la plume, et cette fois, au lieu d'une simple lettre, il a publié un petit volume dans lequel il donne une esquisse exacte de tout ce dont on est redevable à Hahnemann, et des travaux par lesquels ce grand homme est parvenu à ses derniers et beaux résultats. L'auteur s'étonne, avec raison, de ce que, tandis que toutes les sciences ont fait des pas de géant, tandis que le génie des industriels ne s'est donné aucun relâche pour changer l'ancien état des arts et de tout ce qui est relatif à l'esprit de l'homme, la médecine est restée complètement stationnaire, satisfaite de suivre en aveugle les *ordonnances* des médecins plus ou moins anciens. Cette observation, ou pour mieux dire ce reproche, lui fait proclamer avec d'autant plus d'éloge le nom de Hahnemann qui a ENFIN jeté un œil scrutateur sur *ce que c'est que la médecine*, et qui a découvert que les remèdes guérissent *uniquement* parce qu'ils rendent malades. Après ces prémices suit naturellement toute l'histoire de l'homœopathie, que nos lecteurs con-

naissent, mais que les Anglais ignorent. Honneur au savant philanthrope qui n'épargne ni peine ni soin pour accourcir les maux et diminuer les tourmens de ses contemporains!

La *Gazette Médicale* anglaise, tout en se moquant beaucoup de l'auteur de la *Lettre*, lui ayant demandé ce qu'il entend par des *faits*, celui-ci cite quelques cas dont il répond, et dont nous extrayons le suivant.

Sur la fin de l'automne, A... B., qui souffrait depuis plusieurs années de dyspepsie et d'autres maux cruels, fut atteint de tumeurs aux orteils et au pouce, d'un panaris excessivement douloureux à l'annulaire de la main gauche, d'une ulcération du menton et de l'oreille gauche, auxquels au bout de plusieurs semaines se joignit un violent mal de gorge, avec engorgement des ganglions sous-maxillaires.

Ayant usé inutilement du régime le plus sévère, il s'adressa à un de ses amis qui avait étudié l'homœopathie, lequel lui donna une poudre, le 8 décembre au soir. — Le lendemain il se promena calme et plus à son aise, souffrant moins de la gorge, ce qui lui donna tellement d'intérêt à son traitement qu'il en tint un journal exact, où on lit :

Le 9, au soir, l'ulcération du menton va décidément mieux. Le 10, au matin, pris une poudre n° 2; facies bon, menton presque guéri, engorgement glandulaire presque imperceptible. — Le soir, en conversant avec un ami, environ les 5 heures, élanemens très-douloureux dans l'ulcération du menton, suivi de battement, d'inflammation, et de la formation de beaucoup de matière. — Lavé avec de l'eau chaude et changé de compresse....

Six mois après, il demanda à son ami ce qu'il lui avait donné; il lui fut répondu: — D'abord *belladonna*. Il ouvrit alors la *Mut. méd. pure*, et y lut avec surprise, sympt. 1032: *l'ulcère ne cause une douleur brûlante que pendant la nuit, presque depuis 6 h. du soir jusqu'à 6 h. du matin..... au bout de 48 h.* — Or il y avait précisément 48 h. qu'il avait pris le premier remède quand cette forte exacerbation survint.

La suite du journal porte les autres aggravations, puis au 5 janvier : « rasé au menton; doigt tout-à-fait bien. » — Pendant le traitement des ulcères, la santé générale du malade se refit complètement, et ses digestions furent aussi bonnes que jamais.

L'espace nous manque pour donner un échantillon de la politesse et de la force du raisonnement avec lesquelles la *Gazette Médicale* anglaise traite l'auteur (qui la cite en entier pour unique réplique) et les hommes qui s'appliquent à étudier cette doctrine salutaire et conservatrice; c'est un petit chef-d'œuvre d'ironie ridicule dont nous conseillons la lecture à ceux de nos abonnés qui voudront s'amuser en faisant connaissance avec nos adversaires d'outre-mer.

Ch. P.

LIVRES NOUVEAUX EN ALLEMAND.

Grundzüge der neuen naturgemessen Heillehre, gewöhnlich Homœopathie genannt, etc. Principes de la nouvelle médecine naturelle, communément nommée homœopathie; avantages et différences qu'elle présente comparée avec l'ancienne manière de traiter les maladies, communément nommée allopathie; avec une notion générale de la maladie et de la guérison, ainsi que de la conduite que chacun doit suivre dans ses alimens et ses boissons, dès qu'il se peut traiter suivant la nouvelle méthode de guérir; enfin plusieurs préceptes pour toute la vie, tendant à conserver et consolider la santé. Leipzig, 1854. in-8 de 25 p.

Briefe über Homœopathie. Lettres sur l'homœopathie. Par le Dr ATTOMYR; 5^e cahier, de janvier à juin 1854. Leipzig. in-12 de 174 p.

Die Allœopathie und Homœopathie verglichen in ihren Principien. L'allopathie et l'homœopathie comparées dans leurs principes; par ESCHENMAYER, prof. à Tubingue. Tubingue, 1854. in-8 de VIII et 154 p.

Allgemein verständliche Belehrung über homöopathische Aerzte, Kuren, Arzneien, Diät, u. s. w. Instruction mise à la portée de toutes les intelligences sur les médecins, les cures, les remèdes, la diète, etc. homéopathiques. Par un homme qui connaît parfaitement tout ce qui concerne l'homéopathie, quoiqu'il ne soit pas docteur. Leipzig, 1854. in-12 de 46 p.

Die Homöopathie im Schatten des gesunden Menschenverstandes, (Entgegnung auf Dr. HÆRLIN's Homöopathie im Lichte des gesunden Menschenverstandes.) L'homéopathie à l'ombre du bon sens, réplique à l'ouvrage de D^r HÆRLIN : l'homéopathie à la lumière de bons sens. Carlsruhe, 1854. in-8 de 24 p.

Homöopathischer Hausbedarf, oder genauer Angabe, wie man dem Arzte seine Krankheit zu berichten hat. etc. Nécessaire homéopathique domestique, ou indication détaillée de la façon dont un malade doit rendre compte de son état à son médecin ; avec une direction de la diète, etc ; par MEYERHOFF, médecin homéopathe à Brême ; br. in-8° de 6 pages.

Die Cholera mit dem besten Erfolg bekämpft durch die homöopathische Curart. Succès de la méthode homéopathique contre le choléra ; publié par un ami du bien public ; Brême, 1855 ; br. in-8° de 85 p.

MÉLANGES.

Dans la relation de mon voyage en Allemagne, que j'ai annexé à la *Bibl. hom.*, j'ai dit, sur la parole d'autrui, à l'article Dresde : le D SCHWARZE ne paraît pas avoir embrassé l'homéopathie avec ce zèle de feu qu'elle requiert : sa pratique s'en ressent ; il s'en faut qu'elle soit brillante comme celle de WOLF et de TRINKS.

Cette phrase étant tombée sous les yeux du D^r SCHWARZE, je viens de recevoir de lui une longue lettre en forme de réclamation; et comme je ne me suis rendu injuste vis-à-vis de lui que sur le rapport d'autrui, et uniquement dans l'intention de démontrer qu'une foi vive dans la réalité et l'efficacité de l'homœopathie est nécessaire à la réussite de la thérapie, je m'empresse de faire droit à sa demande en rétablissant les faits tels que notre confrère me les communique *manu propria*.

Le D^r SCHWARZE affirme donc que, depuis sept ans, il a embrassé l'homœopathie avec le plus grand zèle, et qu'il continue de l'étudier avec le plus grand succès; — qu'il a guéri *neuf épileptiques*, malades depuis plusieurs années, plusieurs *phthisiques*, une *hydrocéphale interne chronique*, plusieurs *hydrothorax* et *ascites*, deux *chorées*, des *obstructions alvines*, une *amaurose*, une *mélancolie*, une *dysœcie*, des *caries*, des *chloroses*; — le tout par des moyens purement homœopathiques, que, pour l'honneur et l'avancement de la science, j'aurais fort désiré qu'il me nommât. Il ajoute qu'il suffit à peine, aidé d'un docteur homœopathe, le D^r Meyer, attaché à sa personne, et d'un secrétaire, pour répondre à ses cliens du dedans et du dehors.

Je fais d'autant plus volontiers cette réparation au D^r SCHWARZE, qu'elle est toute en faveur de l'homœopathie pure, seul point de vue qui m'occupe sans cesse et qui ne me permettra jamais aucun ménagement flatteur envers un médecin, quel qu'il soit, que je saurai pratiquer à la fois d'après le système des deux écoles, car alors je serai persuadé qu'il n'y a en lui aucune conviction.

Ch. PESCHIER.

Le prochain cahier contiendra les symptômes du *prunus spinosa*.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

DE LA RAGE OU HYDROPHOBIE,

PAR M. LAVILLE DE LA PLAIGNE.

Lu à la Société homœopathique gallicane le 16 septembre 1834.

On doit distinguer l'hydrophobie en trois espèces' ou types particuliers :

1^o L'hydrophobie symptomatique qui accompagne souvent certaines maladies aiguës dont elle n'est qu'un symptôme; mais cette hydrophobie n'est pas la rage proprement dite: elle en simule quelques-uns des caractères seulement. C'est ainsi que l'on voit dans certaines fièvres nerveuses, malignes et ataxiques, dans quelques maladies du cerveau, dans les plegmasies surtout aiguës et traumatiques de cet organe, des malades éprouver un sentiment de constriction à la gorge, des mouvemens convulsifs et l'horreur de l'eau; mais ce n'est pas encore véritablement la rage;

les symptômes s'éteignent à mesure que la maladie primitive qu'ils accompagnent disparaît elle-même.

2° L'hydrophobie peut se caractériser par des symptômes analogues à ceux que je viens de décrire, à la suite de causes capables de produire de violentes émotions morales, telles que la frayeur, une très-forte colère et de violens chagrins ; dans ce cas elle n'est qu'une affection nerveuse plus ou moins aiguë, et lorsqu'elle n'est pas guérie à temps, elle dégénère presque toujours en attaques d'épilepsie régulières ou périodiques ; ce n'est pas le lieu de traiter cette matière, elle fera le sujet d'un autre chapitre.

3° L'hydrophobie peut se développer sans aucune cause connue et appréciable, et se faire connaître dans le sujet qui en est atteint avec une violence telle, que si de prompts secours ne sont pas administrés, le sujet qui en est atteint meurt promptement, et avec des symptômes morbides aussi effrayans pour ceux qui en sont témoins, qu'ils sont douloureux pour celui qui les éprouve. Cette troisième espèce d'hydrophobie se développe rarement chez l'homme d'une manière primitive : quelques classes d'animaux seulement y sont sujets ; les loups, les chiens, les renards et les chats, en sont spontanément affectés et la communiquent à l'homme. C'est de cette dernière et seule espèce d'hydrophobie que nous allons nous occuper. Nous la nommons *rage spontanée*.

Les causes de la *rage spontanée* ne sont nullement connues ; on a fait beaucoup de conjectures à leur sujet, aussi bien que sur le siège positif de la mala-

die, c'est-à-dire, les organes sur lesquels elle devait primitivement fixer son siège. Mais ces conjectures sont restées conjectures; on n'a jamais rien su à cet égard, aussi bien que sur la manière dont est transmise l'humeur *rabienne*; les uns prétendent qu'elle est absorbée par les capillaires absorbans qui entourent la partie mordue; d'autres prétendent que non, que l'humeur rabienne n'agit que localement et sur le point seul de la morsure; cette opinion avancée par Trollet est souvent démontrée fautive par ses propres aveux: qu'il en soit ainsi ou autrement, ce qu'il y a de constant, c'est que toutes les fois qu'un animal enragé en mord un autre, ce dernier devient aussi enragé et qu'il peut à son tour communiquer la rage à un autre en le mordant.

On a divisé la rage spontanée en deux classes différentes: la rage *mue* et la rage *blanche* ou confirmée; dans le premier état ou rage *mue*, je considère l'animal comme infecté par le *virus rabien*, dont l'action est encore en quelque sorte latente, soit qu'il n'ait pas encore suffisamment agi pour développer tous les symptômes de la rage, soit qu'il n'existe pas en assez grande quantité pour agir sur l'économie de l'animal de manière à développer ses symptômes en totalité. Dans cet état de rage *mue*, l'animal est triste, en quelque sorte pensif; il va çà et là lentement, va, revient, a l'air de chercher quelque chose, mange peu, dort rarement et boit très-rarement aussi, tout en recherchant l'eau qu'il avale difficilement; et lorsque la quantité du venin n'a pas été assez forte pour l'in-

fecter complètement, il guérit peu à peu et sans le secours de l'art ; mais lorsque la quantité de venin est assez grande ou assez forte, les symptômes les plus caractéristiques de la rage finissent toujours après un temps plus ou moins long par se développer complètement ; elle passe alors à l'état de *rage blanche* ou *rage confirmée*.

La rage peut être latente pendant quarante ou cinquante jours et même quelquefois plus.

Les symptômes de la rage *confirmée* sont en général les suivans, chez tous les quadrupèdes qui en sont affectés :

L'horreur des liquides, l'exaltation de la sensibilité des organes, des sens, l'expression d'une vive douleur au moindre contact, le regard farouche, les yeux brillans et injectés, la bouche écumante, une agitation considérable et presque continuelle, des accès convulsifs, des paroxysmes de fureur, la faiblesse des lombes et des membres postérieurs ; la peau de ceux qui ont un pannicule charnu est agitée d'un frémissement violent : ce signe est rarement apparent chez l'homme ; les vaches mugissent d'une manière particulière, mordent leur litière et frappent des cornes ; les moutons sautent les uns sur les autres et donnent des coups de tête ; le cheval frappe le sol avec ses pieds de derrière, secoue la tête et le cou comme pour se débarrasser de son licol.

Suivant les uns, c'est dans la salive des animaux enragés que se trouve la propriété vénéneuse ; d'au-

tres prétendent, et c'est l'opinion de Trollet, que cette propriété vénéneuse réside dans le mucus bronchique qui est poussé dans la bouche et rendu écumeux par la respiration convulsive des hydrophobes; l'état sain où l'on trouve ordinairement les glandes salivaires dans l'autopsie cadavérique des animaux enragés, pourrait faire penser que son opinion n'est pas dénuée de fondement, et l'état inflammatoire où l'on trouve toujours l'arrière-gorge, le larynx et les bronches, pourrait confirmer cette opinion; mais si sur ce point nous raisonnons homœopathiquement, c'est-à-dire, d'après les effets pathogénétiques purs des médicamens que nous employons dans la cure de la rage, on pourrait considérer l'opinion de Trollet comme la plus probable de toutes celles qui ont été avancées sur ce point; du reste, que cette propriété vénéneuse se trouve dans le mucus bronchique pur ou combiné avec la salive, il est parfaitement démontré que ces liquides seuls ont la propriété de transmettre le principe rabien, soit que l'on emploie l'inoculation comme moyen de transmission, soit que la bave des hydrophobes soit imprégnée dans les tissus par la morsure, soit que des animaux enragés passent seulement la langue sur des plaies récentes ou anciennes, une seule goutte de cette bave mise en contact avec une surface muqueuse quelconque suffit pour que la rage succède à son absorption: on pourrait citer à cet appui des expériences de Magendic, Breschet, Eaux, Chaussier, etc.; cette bave mise en contact avec la peau sans aucune lésion préalable

reste sans action : Bosquillon mettait impunément ses doigts dans la gueule des chiens enragés, sur lesquels il expérimentait, sans aucun résultat fâcheux.

Jusqu'ici, en parlant de la substance dans laquelle réside la propriété de transmettre la rage, je me suis servi de l'expression *venin*, parce que je pense qu'il serait impropre de la désigner sous le nom de *virus* : il me semble plus juste de la comparer aux venins de certains animaux et de certaines plantes avec lesquels elle a quelque analogie d'action.

Symptômes de la rage chez l'homme.

Il est rare que la rage se déclare spontanément chez l'homme; et quand elle lui a été communiquée, c'est du 30^e ou 40^e jour ordinairement que ses symptômes se manifestent. Trolliet cite des sujets chez lesquels ils se sont manifestés le 14^e jour; Mathey en cite chez qui ils ont eu lieu au bout de cent dix-sept jours; Vauchan au bout de 9 mois; Boissier au bout d'un an: d'autres, tels que Chirac, en citent chez qui l'hydrophobie ne s'est manifestée qu'après 10 ans; ces derniers cas me paraissent douteux, et j'ai peine à croire que l'action vénéneuse ait pu rester aussi long-temps latente.

Lorsque cette action vénéneuse commence à se faire sentir, la tête est prompte, douloureuse plus ou moins, avec sentiment de constriction aux tempes; le sommeil est prolongé, troublé par des rêves pénibles, ou bien il y a insomnie; les fonctions intellectuelles semblent augmentées, la conversation est plus

animée : d'autres fois, au contraire, le malade éprouve de l'accablement, une fatigue extrême; il est taciturne; ses réponses et ses mouvemens sont brusques et laconiques : ses yeux sont ouverts, brillans et sensibles à la lumière, ses pupilles parfois dilatées; il éprouve de vives douleurs au cou, au tronc et aux membres, de l'inquiétude et de la tristesse; il présente quelquefois les phénomènes suivans : anorexie, nausée, vomissemens, constipation et coliques; ces symptômes peuvent avoir lieu avec ou sans fièvre; 5 à 6 jours ordinairement après l'apparition de ces symptômes, se déclarent les phénomènes suivans : horripilation hydrophobique, soif, frissons à la vue du liquide, tentative de boire; le malade prend le vase où le liquide est contenu, l'approche et l'éloigne alternativement de sa bouche; mais à peine l'a-t-il touché avec ses lèvres, qu'il le repousse malgré lui avec effroi; ses yeux deviennent brillans, hagards; sa poitrine est agitée de mouvemens convulsifs, tout son corps tremble, comme celui d'une personne nue qu'on voudrait obliger de se jeter dans l'eau froide; un serrement douloureux à la gorge se fait sentir; suivent des convulsions.

Certains malades éprouvent tous ces symptômes par la seule impression de l'air; quelquefois, pour l'éviter, ils marchent à reculons; l'audition de bruits aigus, celle des liquides, la vue d'un corps brillant et transparent, suffisent pour renouveler ou augmenter tous ces accidens.

Le pouls est toujours fort régulier et un peu fré-

quent au commencement de la maladie, puis petit, faible, irrégulier aux approches de la mort : la peau est chaude au commencement et se couvre de sueur au moment de l'agonie, où elle devient froide : la voix est rauque et interrompue. Parfois le membre viril est en érection, surtout dans les convulsions ; l'urine, peu abondante, sort avec effort : la mort a lieu ordinairement au 3^e ou 5^e jour.

Si après cette courte description des symptômes et des divers phénomènes qui accompagnent la rage et ses accidens, nous passons à son traitement, nous verrons combien sont hypothétiques les données que nous a présentées la médecine à ce sujet : tantôt on a employé des formules informes, des mixtures composées d'une foule des médicamens de propriétés différentes et inconnues : d'autres fois on a cherché à agir sur des individus frappés de cette maladie par le charlatanisme, par le mysticisme et une foule de remèdes secrets. La prétendue médecine raisonnée ou éclectique ayant cru ne voir dans les symptômes de la rage que des phénomènes nerveux, l'a combattue par les calmans, les antispasmodiques et toute la série des remèdes appelés *nervins* ; et de nos jours, la médecine physiologique, qui n'est en tout ce qu'elle a fait jusqu'à présent qu'un beau roman médical, ayant cru trouver le siège de la maladie dans les membranes du cerveau et des bronches, et sa cause dans l'inflammation de ces mêmes membranes, n'a pas manqué de la combattre par la saignée et les sangsues, moyens que dans cette circon-

stance elle a employés d'une manière tellement démesurée et abusive, qu'elle a recommandé de saigner les hydrophobes à blanc, c'est-à-dire, jusqu'à la défaillance la plus complète, et de les couvrir de sangsues, lorsqu'on leur aura procuré une faiblesse telle que l'on ne puisse plus se permettre la réitération des saignées.

Que conclure de tant d'opinions et de traitemens opposés? Pour peu que l'on réfléchisse, on en induira que les causes de la rage aussi bien que les moyens propres à les combattre ont jusqu'ici échappé à la sagacité des médecins les plus célèbres et les plus savans expérimentateurs : car les moyens divers qu'ils ont proposés ont toujours échoué : la mort des hydrophobes a toujours été le résultat et le terme de leurs expérimentations; elle seule jusqu'ici a toujours mis fin aux horribles souffrances des hydrophobes que l'art a vainement tenté de soulager.

Oh ! HAHNEMANN, élève ta tête blanchie par les ans et par les travaux pénibles auxquels t'ont soumis tes sages et lumineuses expériences. Dispose-la à recevoir une couronne que te préparent tous les peuples étonnés; tu la recevras de leurs mains et tu la joindras à tant d'autres que tu as si bien méritées : tes nobles travaux ont seuls pu nous procurer des moyens sûrs de débarrasser les hommes et les animaux du terrible fléau de la rage; et si ces derniers possédaient comme les hommes des moyens de reconnaître tes bienfaits, moins ingrats et plus justes qu'eux, ils te vengeraient de la haine jalouse de tous ces savans

frivoles qui chaque fois qu'ils entendent prononcer ton nom devraient gémir sur leur propre ignorance et sur la futilité de leur prétendue science et de leurs prétendues découvertes.

HAHNEMANN, toujours judicieux dans ses recherches, ne s'est pas occupé de pénétrer les causes de la rage qui lui auraient sans doute échappé comme à tous ceux qui s'en sont occupé jusqu'à présent : guérir cette horrible maladie, tel est le problème qu'il a seul cherché à résoudre. Comparant les symptômes de l'hydrophobie avec la puissance pathogénétique des divers médicamens qu'il avait étudiés et expérimentés sur l'homme sain, il a trouvé que la *belladone*, l'*hyoscyamus*, le *datura stramonium* et les *cantharides* produisaient des phénomènes ou symptômes analogues à ceux de l'hydrophobie elle-même; de là il a conclu que tous ces symptômes devaient avoir la propriété de procurer la guérison, et il ne s'est pas trompé : les faits suivans en sont une preuve convaincante et irrécusable ; ils sont tirés de ma pratique et de ma propre expérience.

Première observation.

Le 1^{er} mars 1833, un chien boule-dogue, de race anglaise, fut mordu par un chien enragé, qui le même jour et les jours précédens en avait mordu beaucoup d'autres, qui tous sont morts sans soins et hydrophobes.

Le chien boule-dogue avait reçu un coup de dent sur le dos entre les deux omoplates. Quatre heures

après cet accident , la plaie fut lavée et ensuite pansée avec de l'eau commune dans laquelle j'avais mis deux gouttes de teinture homœopathique de *belladone*, première dilution , dans la quantité d'environ six onces d'eau ; on instilla dans la gueule de l'animal et sur la langue même 4 gouttes teinture de *belladone* 30^e ; le pansement fut ainsi continué, et 8 jours après le chien reçut de la même manière 4 gouttes teinture *bellad.* 30^e : autres 8 jours après, c'est-à-dire, 16 jours après celui de la morsure, le chien reçut encore 4 gouttes tinct. *bellad.* 30^e. Jusque-là, le chien n'avait donné aucun symptôme d'hydrophobie, mais le lendemain de l'administration de la seconde dose de *bellad.*, 17 jours après celui de la morsure, à 3 heures du matin, il devint furieux, se jeta sur tout ce qui l'entourait, déchira tout ce qui l'environnait, se mit à ronger la porte du lieu où il était couché, quoique cette porte ne se trouvât pas fermée et ne l'empêchât pas de sortir, car le chien n'a jamais été ni enfermé ni attaché : cet état de fureur a duré pendant une heure, après laquelle le chien est redevenu calme et tranquille : on osa l'aborder, on lui présenta de l'eau et il redevint furieux ; l'accès de rage se renouvela et dura encore une heure, après laquelle il cessa de nouveau : on lui présenta de l'eau et il fuit. L'accès de rage ne se renouvela plus : on saisit l'animal, on pansa la plaie de la même manière que je l'ai indiqué, on lui versa sur la langue une goutte *bellad.* 30^e ; quelques heures après, on lui présenta encore de l'eau ; il en but, et dans la soirée

du même jour, il mangea un peu. Depuis cette époque, l'animal a bu et mangé, et n'a plus présenté aucun symptôme d'hydrophobie : la plaie qu'il avait sur le dos n'a point suppuré, elle a rendu pendant 80 et quelques jours une sérosité sanieuse, après quoi elle s'est cicatrisée : j'ai continué de faire administrer au chien une goutte teinture *bellad.* 30^e, tous les 8 jours, jusqu'au 55^e jour, après l'époque de la morsure.

Il me paraît que l'on peut conclure de cette observation que l'action de la *belladone* seule a suffi pour ralentir dans cette circonstance les effets du venin de la rage et retarder les effets qui, sans doute, auraient été bien plus violents s'ils n'eussent été balancés par l'action du remède : l'animal n'en eut pas moins de violents accès de rage 17 jours après la morsure, mais aussi le mince médicament qui avait pu tempérer en quelque sorte l'action hydrophobique put aussi la détruire, car le chien depuis cette époque n'a jamais éprouvé aucun accident.

Pendant le cours du traitement, j'ai observé un autre cas des phénomènes caractéristiques de la *bellad.* J'ai fait remarquer au commencement de cette observation que le boule-dogue était *blanc* : il n'est point d'homœopathe qui ne sache que la *belladone* a la propriété de faire blanchir les cheveux de l'homme et les poils des animaux : pendant que l'animal faisait usage de ce médicament, il lui est survenu sur différentes parties du corps des taches blanches de différentes grandeurs dont les plus larges avaient un pouce de dimension : les poils qui faisaient partie de ces

taches, devenus lisses et d'un blanc argentin qui prédominait sur le blanc mat et laiteux de la robe de l'animal ; ces taches ont persisté pendant toute la durée de l'action de la dernière dose *bellad* (30 à 40 jours environ).

De tout ce que je viens de dire dans cette observation, on peut déduire que la *belladone* seule et administrée assez à temps peut suffire dans beaucoup de circonstances pour guérir de la rage.

Le fait suivant n'est pas aussi concluant que le précédent ; cependant je ne crois pas devoir le passer sous silence, à cause d'une circonstance particulière relative à la promptitude avec laquelle s'est cicatrisée sous l'influence de la *belladone* une plaie faite par la dent d'un chien enragé.

Seconde observation.

Une jeune fille, âgée de 9 à 10 ans environ, fut mordue, en avril 1833, par un chien enragé poursuivi par des paysans, qui se jeta sur elle en passant, pendant qu'elle gardait les moutons ; la plaie fut faite à la main au premier métatarsien à l'éminence hypoténare. La jeune personne ne s'effraya point de cet accident ; elle n'en parla même à personne ; ce n'est qu'au bout de 8 jours que l'enflure et la gêne qu'elle éprouvait à se servir de sa main, firent que les personnes chez lesquelles elle était domestique s'en aperçurent ; elle raconta alors ce qui lui était arrivé : on en fut effrayé, car on savait que

le chien qui l'avait mordue avait communiqué la rage à des animaux de diverses espèces.

M. le baron d'Antilles de Ligonet, au service duquel était cette enfant, se hâta de me l'envoyer dès qu'il reconnut son accident ; lorsqu'on me la présenta, la plaie faite par les dents incisives du chien dont on reconnaissait les traces, était peu étendue ; il s'en écoulait une sérosité sanieuse assez abondante ; les parties qui l'entouraient étaient d'un rouge violacé et fortement tuméfiées : cette tuméfaction s'étendait au dos et à la paume de la main. Je lavai et pansai la plaie avec de l'eau commune (quantité, 6 onces environ), dans laquelle j'avais jeté deux gouttes *belladone* teinture mère ; j'administrai à l'enfant 4 glob. *bellad.* 30^e. Il était neuf heures du matin environ ; à midi, la douleur, l'inflammation et l'enflure avaient entièrement disparu ; et le lendemain, à neuf heures du matin, lorsqu'on me présenta la malade pour la panser de nouveau, je ne trouvai aucune trace de morsure et de plaie ; en un mot, tout avait disparu, et je n'eus plus de pansement à faire. Je continuai de faire administrer, par précaution, un glob. de *bellad.* 30^e tous les huit jours, jusqu'au 60^e jour, à dater de celui où elle avait été mordue : la malade n'a jamais eu aucun symptôme d'hydrophobie.

Je n'ai cité cette observation qu'à cause de la promptitude avec laquelle les parties lésées ont été cicatrisées sous l'influence d'un simple pansement fait avec de l'eau, dans laquelle était étendue une quantité très-minime de *belladone*.

Pourrait-on obtenir, d'après l'action de la *belladone*, en cette circonstance, la certitude que le chien qui avait mordu fût enragé, que le venin de la rage eût été transmis à la petite malade, que, resté jusqu'alors latent, ses phénomènes pathogénomiques ne s'étaient point encore caractérisés, et que l'administration de la *belladone* donnée à l'intérieur aurait pu en neutraliser l'action? Je laisse à des homœopathes plus experts que moi la solution de cette question, sur laquelle je ne me permettrai pas de m'expliquer avant que des expériences plus concluantes ne m'aient complètement éclairé à ce sujet.

Troisième Observation.

Dans les premiers jours de mai 1833, je fus appelé dans la commune de Mazyllle (Saône-et-Loire), chez M. Ly...., riche propriétaire et fermier, qui faisait le commerce des bœufs : son chien avait été mordu il y avait environ six semaines par un autre chien qui avait donné des signes d'hydrophobie, et l'avait communiquée à beaucoup d'autres qu'il avait mordus. Quinze jours après avoir été mordu, le chien de M. Ly.... accompagne son maître dans une prairie où pâturait un troupeau de bœufs : son maître l'emploie comme de coutume à pousser son troupeau, et tout en faisant son devoir l'animal mord un bœuf à l'extrémité de la queue. Huit jours après avoir mordu ce bœuf, le chien cesse de manger, refuse de boire, devient triste et quitte le domicile de son maître; absent pendant deux jours, il revient et mord

au bras un domestique qui veut le caresser, et entre précipitamment dans la maison : M^{me} F...., jeune femme âgée de 22 ans et fille de M. Ly...., veut aussi faire des caresses au chien ; il la mord à l'avant-bras ; au même instant, le domestique qui venait d'être mordu, entre, dit que le chien doit être enragé, le chasse de la maison, le pousse dans un chenil où on l'enferme. Alors le domestique rentre dans la maison, quitte sa veste qui était d'une étoffe de burre très-épaisse, et ne trouve sur son bras qu'une légère trace de pression qui indiquait que les dents du chien avaient appuyé sur sa peau, mais n'avaient point déchiré, pas même effleuré l'épiderme. On examina ensuite le bras de M^{me} F.... ; on trouva à la partie moyenne de l'avant-bras une légère trace de déchirure à la peau, produite par l'une des dents incisives de la mâchoire supérieure : M^{me} F...., femme courageuse, n'e tint pas compte de cette légère morsure et ne s'en occupa pas. Trois ou quatre jours après, le chien devint tellement furieux qu'on fut obligé de l'abattre. Tout le monde était dans la sécurité la plus complète, lorsque le bœuf qui, vingt jours environ auparavant, avait été mordu, cessa de boire et de manger : on l'amena de la prairie dans l'écurie, et vingt-quatre heures après y être entré il devint furieux au moment où un bouvier lui présentait à boire. Cet accès de fureur durait depuis deux jours, lorsque M^{me} Ly...., ayant appris que je faisais des expériences sur le traitement de la rage, me pria de venir voir son bœuf. Je trouvai le bœuf rigou-

reusement attaché par les quatre pieds, par le cou à la crèche et par les cornes ; il était furieux, écumant et poussant des rugissemens affreux. Je lui fis présenter de l'eau ; à sa vue la fureur s'exaspéra : je le fis encore attacher avec plus de force et de précaution. Je versai huit gouttes de *bellad.* 12^e dans une demi-bouteille d'eau ; j'introduisis dans la bouche de l'animal ce mélange qu'il avala en grande partie, et je me retirai. Deux heures après, nous revînmes auprès du bœuf ; il était immobile, ne poussait plus de rugissemens, écumait encore, et ses mâchoires faisaient avec une promptitude extraordinaire le mouvement de rumination. Je lui fis présenter de l'eau, il la regarda sans émotion apparente et en prit quelques gorgées. Je lui fis présenter du fourrage, il en prit une pleine bouche, ce qu'il n'avait pas fait depuis qu'il était enfermé à l'écurie. Dans la soirée, le bœuf était encore mieux ; on le débarrassa de tous ses liens, on ne lui laissa qu'un simple colache. Le lendemain matin, on fit prendre au bœuf quatre gouttes de teinture de *bellad.* 30^e dans une demi-bouteille d'eau : tous les accidens disparurent complètement dans la journée ; il cessa tout-à-fait d'avoir de l'écume à la bouche, mangea et but, mais en bien moindre quantité que dans son état normal. Cet état dura huit jours, pendant lesquels il éprouva un amaigrissement très-rapide, et mourut presque subitement.

Cette observation ne prouve pas que la *belladone* soit toujours un moyen sûr de guérison, car, dans

cette circonstance, elle a bien détruit les symptômes de l'hydrophobie, mais elle n'a pas empêché que son venin n'ait causé la mort de l'animal; je pense que dans ce cas-ci il eût fallu faire suivre la *bellad.* par le *datura stramonium*, qui était indiqué par l'état du larynx et des bronches à l'ouverture du cadavre, et je crois que si on eût fait succéder ce médicament au premier on aurait sauvé la vie à l'animal. Mais ce qu'il y a de bien important à considérer dans cette observation, c'est que le bœuf avait été mordu huit jours environ avant la manifestation de l'hydrophobie chez le chien; d'où l'on pourrait conclure qu'un animal infecté par le venin de la rage pourrait en mordant communiquer ce venin, lorsque son action sur l'économie n'est encore que latente, c'est-à-dire, lors même qu'elle ne s'est manifestée par aucun des symptômes caractéristiques de la rage.

Quatrième Observation.

Dix à douze jours environ après la mort du bœuf, M^{me} F...., fille de M. Ly...., éprouva à son lever du malaise, de la lassitude dans les extrémités inférieures, quelques vertiges et des frissons qui se répandaient sur toute sa peau comme par horripilation et frémissement: tous ces malaises disparurent dans le cours de la journée. Elle eut dans la nuit des rêves effrayans, et au lever, les accidens de la veille reparurent avec plus de force; ils étaient accompagnés d'une soif violente, et elle se trouvait fortement fa-

tiguée par la lumière du soleil que réfléchissaient les vitraux de la chambre. M^{me} F.... éprouva, après l'horripilation et le frisson, une syncope qui dura quelques minutes. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se plaignit de nouveau d'une soif ardente; on lui présenta un verre d'eau sucrée, elle le repoussa avec violence et entra dans la fureur de l'hydrophobie: ces symptômes durèrent trois heures, pendant lesquelles on était venu me chercher en toute hâte. Lorsque j'arrivai, je trouvai la malade assez tranquille; après lui avoir donné toutes les consolations morales en mon pouvoir, je lui fis prendre quatre globules *belladone* 30^e; elle passa une nuit tranquille. Le lendemain matin, à son lever, tous les symptômes d'hydrophobie reparurent avec la même violence que la veille; je donnai deux autres globules *bellad.* 30^e: les accidens cessèrent plus promptement que la veille, et le lendemain, troisième jour de l'invasion de la maladie, les symptômes reparurent encore à la même heure, mais d'une manière beaucoup moins sensible, beaucoup moins pénible pour la malade et beaucoup moins effrayante pour ceux qui l'entouraient. J'administrai encore un globule *bellad.* 30^e, et la malade se trouva pendant quatre jours de suite sans accidens; le cinquième ils reparurent avec moins d'intensité il est vrai, mais ils n'en furent pas moins inquiétans. Je donnai quatre globules *hyosciamus*: ils cessèrent presque de suite, et depuis cette époque ils n'ont jamais reparu. Cependant, persuadé que le venin de la rage peut agir

d'une manière latente, bien qu'il ne se manifeste par aucun phénomène extérieur, je repris, huit jours après l'administration de l'*hyosciamus*, l'emploi de la *belladone*, dont la malade prit un globule 30^e tous les huit jours, pendant 50 ou 60 jours, à dater de l'invasion du premier accès.

La lecture que nous a faite à la Société homœopathique de Genève, M. le docteur Gastier, médecin de l'hôpital de Toissey, d'un cas d'hydrophobie constaté où le malade mourut subitement 12 ou 15 jours après qu'on eut fait cesser chez lui tous les symptômes de la maladie par l'usage de la *bella-done*, me confirme dans cette opinion, et je conseillerai toujours aux médecins qui sont dans le cas de combattre cette maladie, soit chez les hommes, soit chez les animaux, de persister dans la répétition des doses pendant tout le temps nécessaire pour annuler l'action de son venin.

Je crois que les observations que je viens de citer sont assez probantes et assez caractérisées pour démontrer que l'homœopathie est venue remplir le vide qu'avait laissé la doctrine hippocratique, aussi bien que toutes celles qu'elle avait enfantées, relativement au traitement et à la cure de l'hydrophobie.

Si je me trouvais encore dans le cas de diriger des médicamens contre l'hydrophobie, voici l'ordre dans lequel je procéderais :

Je donnerais dès l'invasion de la maladie ,

- 1^o *aconit.* 24^e ou 30^e,
- 2^o *bellad.* id. id.,

3° <i>hyosciamus</i>	24 ^e ou 30 ^e ,
4° <i>datura stramonium</i>	id. id.,
5° <i>cantharides</i>	id. id.

En basant cependant l'emploi de chacun de ces moyens sur leur symptomatologie respective. Les plaies ou morsures faites par les animaux enragés doivent toujours être lavées et pansées avec de l'eau froide dans laquelle on aura étendu quelques gouttes de teinture de *belladone*.

Outre ces cinq médicamens dont l'action pathogénétique sur l'homme sain nous est homœopathiquement un sûr garant de leur action curative de l'hydrophobie, il est encore un remède bien plus prompt : je ne l'ai pas encore employé, mais on peut conclure d'après les observations que le savant et zèle expérimentateur le docteur Héring, ex-médecin de Paramaribo, fondateur et président de la Société homœopathique de Philadelphie, a faites sur les venins des animaux et les venins des hommes, que le remède le plus prompt et le plus spécifique de la rage est le venin lui-même de la rage, préparé homœopathiquement et administré de la même manière que les médicamens homœopathiques.

Note du Rédacteur. On cherche en vain dans les livres et journaux homœopathiques allemands une seule observation d'hydrophobie, après morsure, traitée et guérie ; on n'y rencontre que l'expression de l'intime conviction que *bell.*, *hyosc.*, *canthar.* doivent la guérir, attendu la ressemblance frappante de leurs symptômes avec ceux de la rage : mais au-

cune expérience n'est encore venue confirmer ce conseil. Les observations du docteur LAVILLE offrent donc le plus haut degré d'intérêt ; elles ouvrent la marche de l'expérimentation et font désirer vivement que d'autres praticiens suivent dans l'occasion son précieux exemple.

Le fait suivant, recueilli par l'*Allg. hom. Zeit.*, offre peut-être un témoignage en faveur de l'*isopathie*.

Un jeune garçon fut mordu d'un chien enragé ; son père sauta sur l'animal, le serra à la gorge et l'étrangla non sans en avoir aussi été mordu. Là-dessus, il ouvrit le chien, arracha ses poumons, et y remarqua quatre déchirures qu'il prit pour signe certain que la bête était enragée depuis quatre jours ; ces poumons il les fit rôtir et les mangea avec son fils, dans la ferme persuasion que ce mets était un moyen sûr d'arrêter l'éruption de l'hydrophobie. Ce fait étant parvenu à la connaissance du Conseil de santé de Leipzig, il fut fait des recherches officielles, desquelles il résulta que ce moyen était reconnu pour efficace, et que des personnes bien connues qui l'avaient employé n'avaient point vu leur santé troublée après la morsure. Aucun autre remède ne fut appliqué aux individus sus-indiqués, auxquels on se garda bien d'enlever leur confiance.

Sur le chien tué on reconnut tous les indices d'une rage confirmée.

Il serait bien intéressant que cette expérience si facile fût renouvelée, et qu'on acquît un préservatif commode contre la plus hideuse des maladies.

OBSERVATIONS

LUES A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE

Le 16 septembre 1834, par le docteur DUPLAT, praticien à Marseille.

Première observation.

M^{me} D....., âgée de 30 ans, tempérament nerveux, sujette aux névralgies, nourrice depuis cinq mois, après une promenade le soir au mois de juin 1834, éprouva subitement un refroidissement, puis de légers frissons dans tout le corps, accompagnés d'une douleur tensive au sein droit; dans la nuit, le sein s'engorgea considérablement avec augmentation de la douleur, qui devint brûlante et s'étendit dans toute la longueur du bras jusqu'au poignet; la tête était prise, une douleur pesante et brûlante occupait l'occiput; la malade ne pouvait soulever la tête de dessus l'oreiller. Vers trois heures du matin, je la trouvai couchée sur le dos, ne pouvant remuer que les extrémités inférieures, le reste du corps conservant une immobilité forcée par les douleurs cruelles qu'occasionnait le plus léger mouvement, particulièrement du côté du sein malade; le pouls était plein, fréquent, l'angoisse telle qu'elle arrachait des larmes à M^{me} D..... Je fis flairer *arsenium* 18: quelques

secondes après, la douleur brûlante s'évanouit, la tête devint libre, les membres purent se mouvoir; M^{me} D..... s'assit sur son lit; il ne restait plus à combattre que l'inflammation du sein : un globule *aconitum* 18 à quatre heures du matin, et l'autre à huit heures, amenèrent la guérison complète dans la journée.

Seconde observation.

Au mois de juillet 1834, la même M^{me} D..... me consulta pour une douleur constrictive au milieu du sternum, qui correspondait entre les deux épaules, gênait la respiration et augmentait par le plus léger exercice; j'administrai *arnica* $\frac{1}{9}$ et engageai la malade à se coucher; environ une demi-heure après, la douleur devint si violente qu'elle avait peine à respirer; cette action primitive du médicament dura une demi-heure, et fut suivie d'un sommeil avec sueur copieuse d'à peu près deux heures, après lequel la malade se leva guérie.

Troisième observation.

M^{lle} B....t, âgée de 28 ans, tempérament sanguin-nerveux, brune, caractère doux et bienveillant, d'une sensibilité assez vive, quoique douée d'un embonpoint remarquable, à la suite d'une dysenterie sporadique pour laquelle elle n'avait point consulté, me fit appeler au premier juillet 1834; voici en quel état je la trouvai : douleur aiguë et profonde dans le rein gauche, accompagnée de fréquentes et inutiles envies

d'uriner ; chaque fois que quelques gouttes d'urine traversaient le canal de l'urèthre, la malade y éprouvait une cuisson et une douleur brûlante insupportables ; l'urine était d'un rouge foncé et avait une odeur fortement ammoniacale ; l'anxiété et l'agitation étaient telles, que M^{lle} B..... ne trouvait dans son lit aucune position tenable, et désirait mourir pour mettre un terme à ses souffrances ; le ventre était tendu vers l'hypogastre, peu douloureux au toucher ; la malade vomissait de temps en temps des matières bilieuses ; le pouls était normal, quoiqu'un peu fréquent ; par intervalle, légère céphalalgie frontale, froid presque glacial des membres. J'administrai *cantharides* $\frac{1}{30}$; environ une heure après, tous les symptômes redoublèrent d'intensité ; la malade entra dans une agitation difficile à décrire, et se serait précipitée de son lit si on ne l'eût retenue. L'action primitive du médicament me paraissant trop forte et surtout trop prolongée, je fis flairer *camphora* 1 ; les douleurs se calmèrent et disparurent insensiblement dans le courant de la nuit ; dans la matinée, la malade urina plusieurs fois et sans douleur, et a été complètement guérie.

Quatrième observation.

Une jeune fille de 12 ans souffrait, depuis environ trois mois, de maux de ventre avec coliques, qui revenaient périodiquement tous les soirs, aussitôt après le souper ; pour en diminuer la violence, elle se pliait en deux et se serrait le ventre ; un seul globule *vera-*

trum 30^e fit disparaître d'une manière durable ses coliques.

Cinquième observation.

Le nommé Aubert, âgé de 30 ans, tempérament sanguin, bonne constitution, colporteur de profession, fut atteint, pour la seconde fois, au mois de juin 1834, d'un gonflement articulaire des membres supérieurs et inférieurs, accompagné de fièvre. Il était presque impossible au malade de se mouvoir dans son lit; la tête était lourde, avec douleur lancinante vers le front; le facies était rouge, le pouls plein, élevé et fréquent; soif, peau moite, urines rouges et en petite quantité, point de selles.

A sept heures du soir, j'administrai *aconitum* un glob. $\frac{1}{18}$. J'ordonnai pour boisson l'eau sucrée et de l'eau panée. Le lendemain de grand matin, je ne trouvai plus de fièvre; le gonflement articulaire des doigts avait seul un peu diminué.

Les douleurs augmentant par le plus léger mouvement, je donnai *bryonia* 1 glob. $\frac{1}{24}$, et continuai les mêmes boissons, en ajoutant deux tasses de bouillon de bœuf. Le troisième jour, l'enflure des mains et des pieds avait disparu; il ne restait plus qu'un peu de raideur dans les genoux et dans les épaules. Je répétai *bryonia* 1 glob. $\frac{1}{24}$, et le soir même le malade put se lever et manger à son appétit; il n'y eut point de convalescence.

L'année précédente, se trouvant dans une petite ville aux environs de Lyon, il avait été atteint de la

même maladie et avait gardé le lit pendant six semaines, quoiqu'il fût entre les mains d'un très-bon praticien, M. le docteur LACUIR.

DE LA PROSOPALGIE.

NÉURALGIE FACIALE, TIC DOULOUREUX.

Ayant à traiter une *prosopalgie* mentonnière très-rebelle, dont je donnerai peut-être un jour l'histoire, j'ai cherché dans les journaux allemands quelque observation correspondante, et n'y ai pas trouvé *un seul* cas pareil.

En signalant cette lacune, j'espère fournir à quelque observateur exact l'occasion de la remplir; toutefois, il ne faut pas perdre de vue que cette cruelle maladie affectant des retours à des époques même très-éloignées, ou par des causes plus ou moins légères et accidentelles, il faut se garer de proclamer une soi-disant guérison, avant qu'un long temps, plus d'une année, se soit écoulé depuis le dernier accès, et le retour apparent de la santé.

La *prosopalgie mentonnière* est sans doute très-rare, et l'absence d'observation écrite en est une preuve: sa rareté est proclamée par HARTMANN, qui ne consacre pas même quelques lignes à sa description, tandis qu'il s'étend sur les symptômes de la *prosopalgie sous-orbitaire*; — motif de plus pour solliciter de bonnes observations.

En attendant que nous les ayons reçues, je crois entrevoir quelque utilité à donner les histoires de *prosopalgies sous-orbitaires* ou *maxillaires* que je viens de lire en allemand.

Le conseiller d'état russe, D^r STEGEMANN, écrivait, en 1825, au D^r Stapf, qu'il avait fait cesser promptement et d'une manière durable, au moyen de *nux*, *bellad.* et *bry.*, une *prosopalgie* de Fothergill, avec violentes contractions des mâchoires, chez une femme.

Fr. HARTMANN, de Zschopau, a fourni l'observation suivante, dont je ne conserve que les traits essentiels.

Une femme de 30 ans, pauvre, émaciée par les chagrins et le défaut de nourriture, souffrait depuis six mois de violentes douleurs à l'os malaire droit, qui d'abord ne s'étaient manifestées que comme un léger tiraillement, cessaient pendant des jours et même des semaines, reparaissaient au même lieu avec une nouvelle force, faisaient de courtes pauses, et enfin avaient acquis un tel degré de violence, que la pauvre créature n'entrevoyait plus le moyen de les supporter sans les secours de la médecine.

A l'arrivée du médecin, une foule de gens remplissait la chambre de la malade, que les douleurs faisaient se rouler sur le plancher.

Elle avait quatre ou cinq accès par jour, d'une heure de durée, avec une demi-heure de rémission, puis reprenant avec une nouvelle violence. — Ordinairement l'accès commençait par un prurit fatigant et un chatouillement à l'os malaire droit et au nez

du même côté, qui l'excitaient irrésistiblement à se frotter. Mais comme l'expérience lui avait appris que le frottement augmentait promptement la douleur, elle s'en abstenait aussi long-temps que possible. — Au bout d'un peu de temps survenait une violente douleur sécante le long du nerf sous-orbitaire, qui, par sa communication aux parties avoisinantes, et par le degré de violence qu'elle acquérait, allait jusqu'à produire une sorte de fureur et de rage.

D'ailleurs, outre une augmentation de sécrétion des larmes et de la salive, on n'observait aucun changement dans les parties affectées, soit durant la douleur, soit après sa cessation. — Le pouls était, pendant l'accès, extrêmement petit et lent. Les selles n'étaient pas interrompues, mais tardives.

Le nombre et la violence des accès avaient produit chez la malade une tristesse et un désespoir qui la tenaient dans une mélancolie sombre.

Le médicament qui produit les symptômes les plus semblables à ceux qu'on vient de lire, est sans contredit *belladonna* (v. Mat. méd., p. 308-313, 356, 378-381, 395-400); HARTMANN en donna sur-le-champ $\frac{o}{x}$. D'abord l'accès qui venait de s'apaiser en prit une nouvelle violence; mais elle fut de courte durée, et la malade s'endormit immédiatement pour plusieurs heures. Vers le matin, les douleurs reparurent, mais elles avaient perdu de leur intensité, et à la seconde visite du médecin, la malade avait repris un peu d'espérance. Elles allèrent diminuant pendant six

jours, et au bout de quatorze, quoique plus rares, elles n'avaient pas encore disparu.

Une seconde dose *bell.* $\frac{0}{x}$ fut donnée; quinze jours après, il ne restait aucune trace de la maladie.

Le retour à la santé a été complet, et pendant long-temps la malade a affirmé qu'elle n'avait plus aucun mal.

Une femme de 27 ans, bien portante d'ailleurs, souffrait depuis trois mois, presque tous les jours, et à des heures indéterminées, même la nuit, de douleurs lancinantes et déchirantes du côté gauche, tantôt dans les dents, tantôt dans l'oreille ou dans quelque portion de la face; la douleur passait fort rarement du côté droit. La malade était obligée de tenir sans cesse un bandeau autour de son visage, parce que l'air frais suffisait pour ramener les douleurs.

Une dose *bellad.* $\frac{0}{x}$ que lui donna HARTLAUB la délivra dans l'espace d'une semaine, et au bout de dix-huit mois, aucune trace de cette maladie ne s'était encore montrée.

M. L. G. souffrait depuis huit ans d'une *proso-palgie*, pour laquelle, après tous les remèdes externes et internes inutiles, un opérateur avait conseillé la section du nerf facial; avant de s'y résoudre, le malade demanda au Dr GASPARY s'il existait quelque autre moyen de le soulager; celui-ci répondit affirmativement, et promit guérison; ce qu'il effectua.

Le malade, âgé de 30 ans, de bonne complexion, avait auparavant toujours été sain et robuste, ne se

rappelait aucune infection psorique préalable, mais avait été exposé, comme soldat, huit ans auparavant, à un violent refroidissement, origine du mal qui le tourmentait, et revenait fréquemment, après une intermittence de quelques heures, rarement de quelques jours. Voici son état :

Vertige en sortant du lit, comme si tout son sang se portait à la tête : des saignées et des purgatifs n'ont nullement diminué ce symptôme ; — prurit aux tempes et à tout le côté gauche de la face ; — tension à la peau ; — pâleur et gonflement de la face ; — déchirement sourd dans toute la joue gauche ; — tiraillement sourd, sensible dans la mâchoire supérieure, jusqu'à la racine du nez ; — douleur et élancement dans la joue, depuis la mâchoire supérieure jusqu'à l'oreille et l'articulation maxillaire ; — douleur exquise en ouvrant la bouche, dans toute la moitié gauche de la face ; — excepté ces douleurs, le malade se trouvait très-bien.

GASPARY, considérant la durée du mal et la similitude des symptômes du *phosphore*, donna cette substance ; les deux premiers jours les douleurs revinrent plus fortes et plus fréquentes ; mais G., regardant cette exacerbation comme homœopathique, n'y opposa aucun remède. Au bout de sept jours, la douleur s'apaisa et devint plus rare ; après quinze jours, il n'y en eut plus de trace. Deux ans après, le sujet continuait à se bien porter, malgré le froid et toute autre cause excitante.

Un paysan de 60 ans, sain d'ailleurs, fort et bon travailleur, souffrait depuis trois jours d'une violente prosopalgie, dont il ignorait complètement la cause; il offrait les symptômes suivans :

Céphalalgie du côté gauche, comme si cette moitié de la tête devait être séparée de l'autre; — élancemens douloureux à la joue gauche, à la paupière, dans l'orbite, la mâchoire supérieure, la moitié gauche du nez et l'oreille; — odontalgie, avec coups dans les dents, de ce côté; — déchirement et tension dans la face, avec chaleur et rougeur; — traits gonflés; — les douleurs, très-violentes, cessent de temps en temps, mais reviennent bientôt, et ne laissent de repos au malade ni jour, ni nuit; elles sont augmentées par l'attouchement et le mouvement; — chaleur dans tout le corps, avec soif; — pouls plein et dur.

La chaleur externe, au lieu d'apaiser les souffrances, les augmente; et les frictions qu'on a voulu essayer sont insupportables, le moindre attouchement paraissant enfoncer des aiguilles sous la peau.

GASPARY donna une dose *colocynth.*, et recommanda la plus sévère diète; la douleur d'abord augmenta; mais au moment de sa plus grande violence, elle céda tout d'un coup, et le malade s'endormit au bout d'une demi-heure; ce qu'il n'avait pas fait depuis trois jours. A son réveil, après deux heures de sommeil, il sentit un violent prurit à la face. Il s'endormit de nouveau, et ne se réveilla que le lendemain matin, délivré de toutes douleurs, à la grande joie de sa famille profondément inquiète.

Un an après, au temps de la moisson, il fut atteint de la même douleur sans cause connue; il envoya immédiatement chez son médecin, dont il reçut le même remède, qui fut suivi du même succès.

Un officier de hussards, âgé de 25 ans, robuste et ayant le teint fleuri, souffrait depuis long-temps d'une *prosoptalgie* constrictive et très-sensible, qui occupait la moitié de la face, d'abord du côté droit, puis du gauche, et qui le saisissait six à huit fois par jour, surtout lorsqu'il entrait dans une chambre chaude, après avoir commandé long-temps, ou avoir fait un repas chaud. Elle se manifestait par une pression spasmodique étourdissante à l'os malaire gauche, qui se portait à l'œil et à la tempe, en haut, et s'étendait, en bas, jusqu'à l'oreille, aux dents, au cou et à l'épaule.

On ne pouvait d'ailleurs saisir de symptôme caractéristique, si ce n'est quelque douleur gravative à l'occiput, des élancemens subits à l'os pariétal, qui passaient rapidement, et une formication à la poitrine.

Ces symptômes paraissant correspondre à ceux de *mezereum*, cette substance fut donnée, le 20 décembre, le matin, à jeun, à la dose d'une goutte II.

Le 23, le malade raconta que le 21, du matin au soir, pendant dix heures consécutives, la douleur ne l'avait point quitté. Cette forte aggravation fut attribuée par l'homœopathe à la surabondance de la dose; il rassura le malade sur ses conséquences; et celui-ci

passa une excellente nuit, suivie d'une journée aussi bonne.

Dans l'excès de sa joie, il fit à cheval une course de dix lieues, pour en porter l'annonce à ses parens, malgré un vent glacial du nord qui le frappait à la face, et il en revint le surlendemain; mais il paya cette imprudence par un retour de prosopalgie qui commença à minuit la nuit suivante, et dura sans interruption jusqu'à midi du lendemain. L'homœopathe informé lui envoya *chamomilla* qui écarta le mal, mais n'agit que comme palliatif. Huit jours après, quelques légères douleurs se firent apercevoir à l'os malaire, sans pourtant amener de forte crise. Alors on lui donna *mezereum* $\frac{00}{VI}$, qui emporta sans exacerbation le mal, qui n'avait point encore reparu un an après.

HERING dit avoir employé avec succès *natron* $\frac{00}{VI}$ contre la névralgie faciale et dentaire, et avec un succès plus décisif *natron* $\frac{0}{X}$.

RUCKERT affirme que, guidé par les symptômes du *verbascum*, il l'a administré avec le plus grand succès contre la *prosopalgie*.

GROSS observe, en thèse générale, que quand l'action d'un remède bien choisi n'a pas toute la durée désirable et n'amène pas la guérison complète, on a tout droit de croire à la présence d'une psore latente, d'où résulte la nécessité d'employer les antipsoriques.

En particulier, dans une épidémie de *névralgie faciale*, il retira les plus heureux résultats de *spigelia X*, qui fit cesser l'affection d'une manière durable. Il fut, entre autres, consulté par un homme de 50 ans, de forte complexion, qui était malade depuis long-temps, et avait jusque-là été allopathiquement traité.

La douleur occupait la moitié gauche de la face, sévissait à l'os malaire et aux parties qui circonscrivent l'orbite ; elle était violente, revenait par accès, réduisait le malade au désespoir, ne permettait ni atouchement, ni le moindre mouvement d'un membre ; la moitié gauche du nez et de la lèvre supérieure était gonflée et luisante.

Spigelia parvint à diminuer sur-le-champ les plus violentes attaques, mais ne fut point capable d'écarter le mal, pas même d'en empêcher le retour ; car, au bout de dix-huit jours, survint un nouveau paroxysme apaisé par le même moyen, sans que la maladie fût enlevée ; le gonflement de la lèvre et du nez persistait, la sensibilité des parties à l'atouchement ne cessait point, et la moindre erreur de régime menaçait le sujet du retour des plus cruelles douleurs.

D'autres remèdes apsoriques furent donnés sans bénéfice.

GROSS alors se décida pour les antipsoriques, croyant remarquer chez le malade des traces d'une ancienne psore. La lenteur de l'amélioration démontra la justesse de l'observation et l'opiniâtreté du mal. *Calc., lycop., sep., bar., phosphor.* furent succes-

sivement employés, et la diminution réelle du mal commença avec la cure antipsorique.

Lorsque la *prosopalgie* eut presque totalement disparu, le malade éprouva une sensation pénible dans la partie supérieure du ventre; elle existait déjà auparavant, mais la force des douleurs faciales empêchait le sujet d'y faire attention; maintenant elle augmentait chaque jour d'intensité. Cette douleur semblait s'enfoncer chaque jour plus profondément dans le bas-ventre, et le malade avait la sensation de places dans les intestins qui seraient transpercées par des clous; enfin, après une tranchée des plus aiguës, survint un violent besoin d'aller du ventre, suivi de plusieurs selles liquides, terminées par l'évacuation d'une excroissance d'un pouce cube, évidemment organisée, d'un aspect velouté, enveloppée de mucosité. Le malade fut immédiatement délivré de toute douleur de ventre, sans retour. Mais comme les intempéries ramenaient quelque sensibilité à la face, GROSS termina la cure par *graph. X*, à la suite duquel survint un érysipèle sur la moitié gauche du visage, qui disparut au bout de quelques jours, et avec lui toute trace de la primitive affection.

Le Dr FIELITZ a annoncé avoir retiré de bons effets de *stannum*, à doses répétées, dans les *prosopalgies opiniâtres*.

Un praticien de Vienne écrivit qu'un homme atteint, depuis plusieurs années, de la plus violente

prosopalgie, se faisant sentir toutes les deux ou cinq minutes par des déchiremens prompts comme l'éclair dans la moitié gauche de la face, lequel avait éprouvé un soulagement passager de *caust.*, *ac. nitr.*, *natr. mur.*, se trouve admirablement de répéter chaque jour une dose du remède (actuellement *conium*), en sorte que même le sommeil de la nuit n'est plus interrompu, et que la douleur est tout-à-fait apaisée.

Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends la guérison totale de M^{me} P. de R....s, pour laquelle j'ai été consulté il y a six mois. On me rapporta alors que depuis une année elle souffrait presque constamment de douleurs dans les gencives et la tempe; on ajouta qu'elle avait eu la teigne dans son enfance. Considérant que la douleur de gencives, qui revenait par accès, était la plus forte, et l'origine, pour ainsi dire, de celle de la tempe et des muscles auriculaires, je lui envoyai *cham.* suivi de *puls.*; la circonstance d'une teigne antécédente ne me laissant point de doute sur une cause psorique, j'y ajoutai *sepia*.

On me dit aujourd'hui que les douleurs ont diminué aussitôt qu'elle a commencé à faire usage de *cham.*, et qu'elles ont cessé entièrement après *sepia*.

Il reste maintenant à combattre une légère éruption herpétique au-dessous des orbites, laquelle est absolument indolente; elle sera certainement plus longue à guérir que ne l'ont été les douleurs nerveuses.

SYMPTOMATOLOGIE.

Prunus spinosa, prunellier.

Les symptômes suivans ont été observés et communiqués par le D^r Guill. WAHLE, l'un des expérimentateurs en qui les homœopathes d'Allemagne mettent le plus de confiance, pour le zèle qui l'anime et pour le soin qu'il apporte à son travail. Il annonce lui-même qu'il considère cette énumération comme encore incomplète, et il regarde la substance comme digne de fixer l'attention des praticiens, à cause de son importance thérapeutique.

Il a fait précéder ce tableau des prolégomènes suivans :

Le suc épaissi des fruits verts (*succus acaciæ germanicæ*), aussi bien que les fleurs, jouissent dès long-temps d'une grande renommée, soit dans le peuple, soit parmi les médecins, pour la médecine prophylactique du printemps; il est certain que ces substances ont produit de très-belles guérisons dans des maladies du bas-ventre; mais il paraît que le suc épaissi possède une vertu astringente, et que les fleurs sont dépuratives et délayantes. Celles-ci ont été recommandées en infusion, comme léger laxatif, diurétique et sudorifique; cuites dans l'eau ou le lait, elles donnent à ces liquides administrés aux enfans

une vertu laxative, et sont employées à ce titre comme remède domestique.

Le suc épaissi était déjà dans l'antiquité recommandé contre la diarrhée, l'hémoptysie, les fleurs blanches, et en gargarisme contre l'esquinancie; il était employé comme moyen domestique contre la leucorrhée et les affections utérines; l'écorce astringente l'était contre la fièvre intermittente, et la racine contre l'asthme et les affections calculeuses, dont elle diminue les douleurs.

L'écorce, en raison de son amertume et de son astringence, passe pour succédanée du *china*.

Les fleurs ont été regardées comme jouissant des plus hautes propriétés, et les expériences suivantes ont appuyé cette observation.

On procède, pour obtenir le suc, suivant l'indication donnée par Hahnemann pour avoir celui du *thuja*.

On recueille, en avril, les boutons floraux prêts à s'épanouir; on les dépouille soigneusement des toiles de chenilles de l'année précédente; on les pile jusqu'à en composer une masse, sur laquelle on verse peu à peu deux tiers de leur poids d'alcool, et l'on presse le tout dans un linge blanc. On laisse reposer ce suc pendant deux jours, dans un lieu frais et obscur, puis on le décante. De cette teinture on mêle deux gouttes dans 98 gouttes d'alcool, par deux secousses; puis on atteint la 30^e dynamisation en mêlant chaque fois une goutte avec 99.

De cette puissance on ne donnera que rarement et

au plus deux doses, dans un intervalle de temps convenable, et avec la diète connue, pour obtenir la guérison de l'ascite la plus opiniâtre.

Ce qu'on peut en obtenir dans les affections chroniques du bas-ventre résultera de la connaissance des symptômes suivans, et se confirmera par l'expérience.

La durée d'action dans les maladies chroniques est de huit jours et même de plusieurs semaines.

TÊTE. Obnubilation et obscurité devant le front.

Pesanteur de tête et vertige.

Douleur gravative sous le crâne, comme si l'on pressait de dedans en dehors avec une cheville pointue.

Douleur gravative et de serrement, semblable à celle qui résulte de l'action directe du soleil.

Par le mouvement, coups et secousses dans la cavité crânienne.

Douleur nerveuse violente dans le côté gauche de l'occiput, qui ôte la faculté de penser, en se baissant.

A l'occiput, douleur pressive de dedans en dehors.

Douleur d'écartement, qui prive presque de la pensée.

Sensation de compression générale du cerveau dans tous les sens, mais sans douleur.

Douleur gravative de lésion dans l'occiput gauche, qui gagne quelques dents du même côté.

Douleur gravative de lésion dans le sinciput, qui passe aussitôt qu'il s'en occupe sérieusement.

Dans la partie supérieure de l'os temporal droit,

douleur nerveuse exquise, qui augmente par la pression extérieure.

Dans le sinciput, douleur qui pousse au dehors.

Sous la partie supérieure de l'os temporal droit, douleur gravative et corripante de dedans au dehors.

Douleur corripante dans le temporal droit, qui gagne l'oreille et y cause une douleur pinçante.

A la peau de l'occiput, piqûre comme avec une aiguille.

A la partie postérieure du pariétal gauche, douleur lancinante par secousses.

Douleur gravative sous l'une ou l'autre bosse frontale.

Une secousse douloureuse part du côté droit du front, traverse comme un éclair le cerveau, et sort par l'occiput.

YEUX. Prurit à l'angle interne de l'œil gauche.

Prurit à l'angle externe de l'œil droit, surtout au bord des paupières.

Douleur au globe de l'œil droit, comme si l'intérieur en était déchiré et écarté.

FACE. A l'os malaire, élancement pruriteux.

Serremens à l'oreille gauche.

A l'oreille droite, douleur d'écartement.

Aux os du nez, douleur d'écartement.

Au milieu de la narine droite, chatouillement, comme s'il allait éternuer.

Douleur saisissante dans les glandes sous-maxillaires du côté droit.

BOUCHE. Elancemens dans les incisives inférieures gauches.

Dans les dernières molaires supérieures gauches, douleur nerveuse qui les traverse.

Dans les dernières molaires inférieures gauches, douleur d'arrachement.

Dans les dernières molaires supérieures droites, douleur d'arrachement.

Douleur de luxation dans quelques molaires, quand il met quelque chose de chaud dans sa bouche.

Dans la canine inférieure gauche, douleur semblable à la sensation de boire froid immédiatement après avoir eu du chaud dans la bouche.

Une sensation indescriptible dans quelques dents l'oblige de mordre souvent avec elles, ce qui le soulage.

En parlant il survient des douleurs de poitrine avec sensation d'enrouement et que la force de parler se perdît.

Fourmillemens pruriteux à la pointe de la langue et aux dents antérieures.

Piqûre d'aiguille à la pointe de la langue.

Brûlure à la langue comme si elle s'était brûlée, ce qu'elle ne sent pas en mangeant, mais qu'elle éprouve constamment après.

La langue est recouverte de mucosité blanchâtre ; elle est nette au milieu dans le fond.

Goût pâteux après le repas.

Goût amer le matin.

Elle est toujours rassasiée.

ESTOMAC. Après avoir mangé quelques cuillerées de soupe, sensation de plénitude au creux de l'estomac, comme après avoir beaucoup mangé.

Plénitude à l'estomac, comme si elle s'y était fait mal.

Plénitude et distension de l'estomac.

L'épigastre est gonflé, avec dyspnée, ensorte qu'en montant un escalier elle est obligée de s'arrêter trois ou quatre fois.

Resserrement à l'épigastre qui empêche de respirer.

VENTRE. Douleurs de ventre comme dans les intempéries froides et humides.

Elle ne peut rester ni sur le dos, ni sur les côtés, à cause de la violence d'une douleur de ventre contractante.

Il ne peut marcher que lentement et avec précaution, pour ne pas secouer le ventre où il éprouve des douleurs spasmodiques violentes, et ne pas redoubler des douleurs de vessie.

Tranchées tout au travers du ventre, comme avant une diarrhée, qui passent pendant le sommeil.

La difficulté de respirer et les douleurs du ventre sont soulagées en courbant le corps en deux.

Picotemens douloureux sous la peau du ventre.

A un pouce du nombril, à droite, douleur de colique.

Au côté droit du ventre, douleur de colique, comme si de petites parties isolées y étaient incarcérées.

Mal de ventre, comme s'il avait mangé beaucoup de fruits et bu ensuite de l'eau.

La nuit, douleur gravative au côté droit du ventre, qui l'empêche de se coucher sur ce flanc.

Douleur au côté droit du ventre, sur la ligne du nombril, comme si quelque chose voulait le traverser.

Douleurs gravatives, de colique, au tiers supérieur du ventre.

Elancemens qui se succèdent rapidement dans la région lombaire de l'abdomen, se dirigeant vers l'ombilic, et arrêtant la respiration.

Vers le lobe postérieur et inférieur du foie, piquûre semblable à celle d'une alène, qui arrête la respiration pendant la marche.

Violente douleur gravative à la région hépatique.

A la région inférieure droite du bas-ventre, gargouillement comme d'une vessie pleine d'eau.

Ascite. — Développement du ventre et perte de l'appétit ; diminution de l'urine ; selles dures, pelotonnées, avec douleur au rectum.

Issue de vents avec douleurs, comme s'il devait survenir de la diarrhée, de peu de durée.

Les flatuosités ne sortent pas, et causent les plus effroyables douleurs de ventre.

Les vents s'arrêtent près de la vessie et causent dans cet organe des douleurs qui le forcent à s'accroupir et se pelotonner.

Mal de ventre comme après un refroidissement avec léger ténésme.

Après des douleurs de ventre, diarrhée copieuse, chez une personne très-constipée.

Dans l'aine droite, élancemens très-douloureux qui cessent sans retour après une pression exercée avec la main.

Près de l'anneau inguinal droit, pression de dedans en dehors, comme s'il allait s'y former une hernie.

Après une selle diarrhéique glaireuse, violente cuisson à l'anus, comme après avoir mis du sel sur une plaie vive.

Glocitation spasmodique au rectum, en restant assis.

A un pouce de hauteur dans le rectum, du côté droit, douleur gravative, spasmodique, comme si on y introduisait un corps anguleux.

Selle ténue, mais tardive.

Selle dure ne revenant pas tous les jours.

Elle est obligée de se présenter trois et quatre fois à la garderobe, avant de pouvoir évacuer.

La selle a l'apparence de crottes de chien ; elle sort en petits morceaux séparés, avec douleurs lancinantes si fortes au rectum qu'elle fait pousser des cris.

Prurit à l'anus.

Après une selle dure, écoulement sanguin par l'anus.

VOIES URINAIRES. Douleurs brûlantes dans le sphincter de la vessie.

Les douleurs de la vessie ne lui permettent pas de dormir.

Pendant une heure entière, il est tourmenté par le besoin d'uriner, avec douleurs aiguës et brûlantes dans la vessie et l'urètre.

L'urine est rare et brune.

Pour uriner, elle est obligée de beaucoup pousser.

En poussant pour aller à la selle, l'urine sort par jet filiforme.

Urine brûlante et chaude.

L'urine claire, limpide, couleur de vin blanc, dépose au fond du verre un sédiment blanc tirant sur le bleu de ciel.

(L'urine forme deux jets, comme si l'urèthre avait deux ouvertures.)

Aussitôt que l'urine part, il éprouve instantanément un soulagement notable de ses douleurs; cependant le liquide produit une piqûre dans le gland et le plus effroyable spasme de l'urèthre (*ischuria urethralis*), avec des épreintes à l'anus.

Strangurie.

Quand il veut lâcher son urine, il ressent dans l'urèthre une douleur si violente, qu'il se pelotonne, sans pourtant en rendre une goutte.

Il éprouve un besoin très-vif de lâcher l'urine, qui vient seulement jusqu'au gland, puis paraît rétrograder et causer les plus violentes douleurs à l'urèthre.

Elle est obligée de se lever six ou sept fois dans la nuit pour uriner, et chaque fois elle en rend une demi-chopine; puis elle retombe dans l'état opposé qui avait précédé.

L'urine coule un peu plus aisément que de coutume.

L'urine coule en plus grande abondance et par un jet plus fort, — chez un buveur d'eau-de-vie, qui est

toujours obligé de pousser long-temps , avant que le liquide sorte.

Douleur brûlante, cuisante dans l'urèthre.

Il n'ose pas serrer l'urèthre, à cause d'une douleur d'abcès ou d'ulcère.

ORGANES GÉNITAUX. Le prépuce se retire en arrière du gland, et le pénis se rappetisse.

A la partie inférieure du scrotum, prurit agréable, que soulage le grattement.

Au côté gauche du scrotum, douleur de serrement.

A la région des ovaires, chatouillement, prurit continuel, qui force à se gratter, sans que le prurit cesse.

Palpitations, coups indolens dans les organes génitaux.

Pendant huit ou dix semaines, un peu de sang s'écoule du vagin, d'autant plus aqueux que l'écoulement dure plus long-temps.

Tous les quinze jours les règles reparaissent avec des douleurs au sacrum.

Le sang utérin est aqueux et ténu.

Elle se plaint sans cesse de pertes blanches vaginales, qui l'affaiblissent beaucoup.

La leucorrhée tache le linge en jaune et irrite les parties.

VOIES RESPIRATOIRES. Besoin d'éternuer, éternuements fréquens, voix rauque.

Grattement dans le cou, comme s'il y avait une plaie, qui excite à tousser.

Raucité et grattement dans le larynx, qui excite la toux, le soir, en allant se coucher.

Picotemens au gosier et dans la trachée, qui excitent la toux.

Chatouillement en inspirant, qui produit la toux.

La toux survient par une irritation semblable au chatouillement d'une plume au bas du larynx; en retirant le souffle la toux se renouvelle.

Toux sifflante.

Pesanteur de poitrine et serrement.

Brachypnée en marchant; la respiration est convulsive, comme en montant une côte raide et élevée.

Respiration courte et angoissée.

Une sensation de pesanteur et d'angoisse dans les parties inférieures de la poitrine, l'oblige à respirer souvent et profondément.

Respiration anxieuse et pénible, avec anxiété autour du cœur.

La poitrine est comme comprimée de dehors en dedans, et douloureuse à l'intérieur par la respiration.

La partie supérieure gauche de la poitrine est serrée pendant une demi-journée.

La respiration demeure toujours comme fixée dans le creux de l'estomac.

Au milieu du côté droit de la poitrine, douleur gravative, lancinante, qui arrête la respiration, cesse souvent et reparaît.

Douleur tirillante, raidissante dans le côté gauche de la poitrine, qui augmente par l'inspiration.

Au milieu du côté gauche de la poitrine, plusieurs

élanemens consécutifs, qui n'ont point d'influence sur l'inspiration.

Au côté inférieur gauche de la poitrine, douleur comme si cette partie était comprimée par un coin aigu.

Les douleurs au-dessous du sternum et le serrement de poitrine semblent se lier avec la plénitude du creux de l'estomac, et dépendre de la distension du bas-ventre.

Les grands pectoraux sont douloureux comme contus.

Par une grande inspiration, douleur lancinante dans les pectoraux sous le sein gauche, qui s'étend en tous sens jusqu'au-delà de l'aisselle gauche, soit en marchant, soit en restant assis.

COLONNE VERTÉBRALE. Douleurs gravatives au sacrum.

Douleur lancinante sourde dans la partie postérieure et inférieure des côtes à droite ; à la pression, la douleur devient pareille à celle d'une suppuration intérieure.

Douleur de suppuration dans les vertèbres lombaires, qui devient très-violente en restant assis, s'apaise un peu par un léger mouvement, mais s'augmente considérablement par un mouvement continu ; elle s'étend jusqu'à l'articulation coxofémorale, y produit la sensation que les ligamens sont devenus trop courts, et empêche qu'il ne se couche sur aucun côté.

Toutes les parties du dos et du sacrum sont comme

roides, ainsi qu'il arrive après une lésion à cette partie.

Par une inspiration profonde, douleur lancinante, sourde, entre les deux épaules, qui s'étend jusqu'aux vertèbres lombaires et arrête la respiration.

Deux pouces au-dessous de l'omoplate gauche, près du rachis, douleur semblable à l'intrusion d'une cheville, en se baissant.

A la nuque, en se baissant, douleur pressive, qui entreprend tout l'occiput.

BRAS. Douleur gravative sur le sommet de l'épaule qui se termine dans le triangulaire, et empêche d'élever le bras; elle dure demi-heure.

Dans l'articulation de l'épaule gauche, douleur de paralysie, qui s'étend au travers de la poitrine.

Sensation de développement dans les ganglions axillaires gauches, quoiqu'il n'y ait réellement aucun engorgement.

Douleur ulcéralive pressive dans les ganglions axillaires gauches.

Dans l'articulation huméro-cubitale droite, douleur corripante qui devient gravative par le mouvement.

Dans l'articulation hum.-cubitale gauche, douleurs d'engourdissement qui s'étendent jusqu'au poignet.

Douleurs enroidissantes dans les muscles de l'avant-bras gauche, qui empêchent la liberté des mouvemens de cette partie.

A la face externe de l'avant-bras droit, douleur comme s'il fût brûlé.

A l'avant-bras gauche, douleur comme s'il eût reçu un coup.

A la face externe de l'avant-bras droit, pression et serrement, qui augmente en saisissant cette partie.

En écrivant, douleur crampoïde à l'avant-bras droit, qui l'empêche de tenir la plume.

Douleurs de secousse à l'avant-bras gauche qui effraient le sujet.

Au poignet droit, douleur semblable à celle de la formation d'une exostose.

Pendant le repos, douleur de luxation au poignet droit.

A la main droite, douleur spasmodique constrictive qui s'étend jusqu'au bout des doigts.

Douleur tirillante, qui part des doigts de la main gauche, et s'étend le long du bras jusqu'aux muscles pectoraux.

Dans la pulpe du petit doigt, douleur de contusion.

Douleurs contractives dans les deux doigts moyens de la main droite ; ou tractives dans l'annulaire.

Douleur de brûlure à la face externe du petit doigt de la main droite.

Douleur pressive entre le pouce et l'indicateur gauche.

Douleurs corripiantes, bondissantes, d'abord dans le pouce gauche, puis dans le droit, durant quelques minutes.

Tiraillement douloureux dans le pouce gauche, d'arrière en avant.

Douleur de paralysie dans le pouce droit.

Douleur de luxation dans le pouce droit, qui, pendant qu'il écrit, lui fait lâcher la plume.

Douleur crampoïde dans le pouce gauche.

Douleur d'engourdissement dans le pouce droit.

Douleur de luxation dans l'articulation carpo-phalangienne du pouce gauche (après 3 heures).

Prurit à quelques-uns des bouts de doigts, comme s'ils eussent été gelés.

EXTRÉMITÉS INFÉRIEURES. Au-dessous de la face pectinée de l'os des isles, très-profondément, élanacement violent, qui arrête la respiration, et augmente en se couchant sur le dos.

Sensation de fatigue à l'articulation coxale.

Avant minuit les douleurs coxales sont très-violentes ; après minuit elles se réduisent presque à rien.

Des piqûres comme d'aiguilles aux cuisses et aux vaisseaux, sont si passagères, qu'il est obligé de se gratter tantôt ici, tantôt là ; il a la sensation d'une aiguille chaude.

A la face interne de la cuisse et aux vaisseaux, prurit picotant, qui (s'il s'abstient de se gratter) devient une sorte de palpitation.

Au milieu de la face externe de la cuisse droite, prurit violent, suivi de boutons après s'être gratté.

A la face interne de la cuisse gauche, douleur de tension.

Douleur pressive au milieu de la cuisse droite.

Au milieu de la face externe de la cuisse droite, douleur déchirante.

Douleur corripante à la partie supérieure de la face interne de la cuisse droite.

Au genou droit, douleur de luxation, en repos, qui dure pendant le mouvement.

Sensation autour du genou droit, comme s'il y passait une vapeur chaude.

Douleur par saccades au genou gauche.

Dans l'articulation du genou gauche, à la partie interne, douleur radiée en marchant.

Dans le genou gauche, défaut de solidité, comme s'il y avait désarticulation.

Dans le genou droit, douleur corripante.

Lassitude dans les deux genoux, debout.

Douleur pressive dans les têtes osseuses du genou gauche.

En montant les escaliers, la peau des mollets et de la cuisse est comme tendue, avec la sensation que ces parties sont enflées.

A la portion interne du mollet gauche, douleur semblable à l'intrusion d'une cheville.

Dans la jambe droite, douleur de paralysie se dirigeant du bas en haut.

Au milieu du tibia gauche, douleur semblable à celle qui suivrait un coup sur ce point.

Dans le tendon d'Achille, douleur de déchirement.

Sous les os métatarsiens externes du pied gauche, douleur d'entorse.

Douleur de luxation dans l'articulation du pied gauche.

Douleur pressive dans le tendon d'Achille gauche,

qui devient souvent pongitive, comme les battemens du pouls.

Dans toute la plante du pied droit, douleur de suppuration.

Piqûres comme avec une alène dans la pulpe du gros orteil gauche.

Douleur d'enraidissement dans les orteils du pied gauche.

Dans le gros orteil, douleur d'arrière en avant, comme si la partie antérieure en était tirillée.

Chaleur brûlante dans les jambes, qui l'oblige à tirer ses bottes.

Inquiétude toujours croissante dans les jambes, qui l'oblige à les porter tantôt ici, tantôt là.

Dans les parties musculieuses seulement, élancemens qui se succèdent.

SENSATIONS GÉNÉRALES. Dans la nuit, élancemens pruriteux (comme piqûres de puces) en diverses places, qui le réveillent et l'obligent à se gratter, ce qui les fait cesser.

Chez un malade atteint d'ascite, il sort, dans la nuit et involontairement, une grande quantité d'eau fétide par le rectum; l'enflure du côté droit du ventre diminue dès ce moment de plus en plus, et la pesanteur que causait cette enflure disparaît (ap. 8 jours).

Tremblemens dans tout le corps.

Elle n'a de repos à aucune place, et court sans cesse d'un lieu à un autre avec dyspnée et serrement de poitrine.

Il chancèle de côté et d'autre.

Après dîner, il s'endort, ce qui ne lui arrivait jamais,

Sommeil léger.

Sommeil inquiet ; elle est éveillée presque toute la nuit.

Le soir, contre sa coutume, il reste éveillé dans son lit, pendant plusieurs heures, sans pouvoir s'endormir, et il s'éveille plusieurs heures plus tôt qu'à l'ordinaire, ayant terminé son sommeil.

Après avoir reposé quelques heures, elle s'éveille aussi gaie que si elle avait dormi plus d'une nuit.

Une fois réchauffée dans son lit, elle dort quelques heures tranquille, et ne se rendort plus.

Sans être fatiguée, elle a des tiraillemens dans les yeux.

Le matin, elle est toujours fatiguée, comme si elle n'avait point du tout dormi ; tous les os lui font mal ; elle se plaint surtout de brisure dans les articulations.

Le sommeil est entremêlé de rêves et d'illusions.

Il rêve qu'il est atteint d'un furoncle.

Il rêve qu'il écrit devant une table remplie d'ordure, et que son papier, qui était propre, est sali de beurre et de graisse.

Frissons et pandiculation.

Frisson chaque soir, qui oblige à s'aller coucher.

Chaleur sèche de tout le corps, avec rougeur du prépuce et endolorissement du gland.

Chaleur sèche et brûlante dans tout le corps, excepté aux bras, qui diminue par la sueur, mais ne passe pas complètement ; dans le lit, elle ne se fait

pas apercevoir ; elle est surtout forte aux parties gé-
nitales.

Sueur, pendant le sommeil, à la face seulement,
mais non par le reste du corps.

Absence de joie ; il ne trouve de plaisir à rien.

Il est sombre et chagrin.

Il redevient gai (effet curatif).

Il retourne avec joie à ses affaires.

SUR L'HYDROPHOBINE,

Par le D^r HÉRING.

(*Archives de Stapf*, t. XV, cah. I.)

J'ai attendu en vain les expériences que j'espé-
rais voir entreprendre en Allemagne sur la salive du
chien enragé. Quatre années se sont écoulées depuis
que j'en ai fait la proposition dans les Archives de
Stapf, et à l'heure qu'il est rien encore n'a paru. Au
lieu d'oservations et d'expériences, faciles à faire
pour ceux qui pouvaient aisément se procurer de la
salive de chien hydrophobe, il n'a paru que le sys-
tème bâtard et avorté de l'*isopathie*, sans un seul
fait à l'appui. J'ai donc été forcé d'entreprendre aussi
moi-même les épreuves de l'*hydrophobine*.

A Surinam cela n'était pas possible, parce que la

rage y est inconnue, je n'ai donc pu commencer qu'ici, à Philadelphie, dans le courant de l'été dernier. A la suite d'efforts répétés, que nous redoublâmes après avoir vu tous les remèdes recommandés se montrer complètement inefficaces chez un enfant hydrophobe, nous réussîmes enfin, en août 1833, à nous procurer une chienne enragée. Après l'avoir mise sous un tonneau, je parvins au moment où, cherchant de l'air, elle avait avancé son museau par dessous, et où elle était en convulsions, à recueillir de la salive sur ses dents. J'en obtins assez dans un verre pour en avoir une goutte entière à dynamiser, et pour infecter avec le reste un certain nombre d'aiguilles destinées à des expériences futures. Nous tenions à conserver l'animal vivant, pour essayer sur lui le premier, l'effet du traitement. Aussi le docteur Bute, le propriétaire du chien, et moi, nous fûmes exposés à un danger très-réel, et la réussite inespérée nous causa une vive satisfaction. La chienne dont nous avons pris la salive et un de ses petits, avaient été mordus tous deux par un chien enragé et avaient éprouvé simultanément les mêmes symptômes d'hydrophobie. La maladie avait éclaté plus tôt chez la chienne, peut-être parce qu'elle était enchaînée; nous les emmenâmes tous deux chez nous. La chienne fut enfermée provisoirement dans une cage; mais son état empira si rapidement, qu'elle mourut avant que le venin pût être dynamisé pour le lui faire prendre. Le jeune chien fut mis dans une corbeille, et reçut le même jour les dynamisations de l'*hydrophobine*. Les

jours suivans, au lieu de devenir enragé comme nous nous y attendions, il fut mieux et finit par se rétablir. Ce fait isolé ne peut et ne doit encore rien prouver.

Dans le courant de l'été dernier, je ne fis qu'un seul essai d'inoculation qui ne réussit pas. Cette année, je compte entreprendre plusieurs expériences décisives, autant que me le permettront diverses circonstances qui rendent ces faits particulièrement difficiles pour moi.

J'ai à rapporter encore deux cas remarquables de traitement.

Un homme déjà âgé, dans une santé assez bonne, qui n'avait jamais eu de maladie cutanée, fut mordu à la cuisse, au travers de son pantalon, par un chien enragé. Les blessures, faites par les diverses dents, grosses et petites, ne se cicatrisèrent point et se transformèrent rapidement en ulcères malins. Le pourtour était d'un rouge bleuâtre, les bords enflés et durs, le fond rempli d'une sanie de mauvais caractère. Trois doses d'*hydrophobine* X°, prises avec un jour d'intervalle entre elles, produisirent déjà après la seconde dose, un flux de sang d'un rouge clair par l'anus, accompagné d'une horrible douleur brûlante et piquante, dans cette partie; symptômes que le malade n'avait jamais éprouvés. Quatre années auparavant, il avait eu une seule fois seulement un léger flux hémorroïdal. Les ulcères s'améliorèrent en même temps si rapidement, qu'il en restait à peine quelques traces une semaine après la première dose.

Cet homme a joui dès lors d'une santé parfaite, et il y a six mois de cela.

Un enfant jouant, comme à l'ordinaire, avec un chien du voisinage, fut mordu au nez par cet animal. La mère regarda le chien comme suspect, coupa du poil sur son dos, le mit sur la blessure. Si le poil avait été pris au museau, avec un peu de bave, on aurait eu là une brillante cure *isopathique* ! Le même jour, un chirurgien qui eut le bon sens de s'abstenir des scarifications usitées, recouvrit la blessure d'un emplâtre fort inutile. L'enfant eut ensuite de la fièvre et une ophtalmie assez violente. Aucun remède ne fut donné et la blessure se ferma. Toutefois les cicatrices étaient demeurées très-visibles, rouges et enflées, de sorte que les parens craignaient avec raison de voir éclater l'hydrophobie. Ce ne fut que quinze mois après l'accident que l'enfant reçut une dose d'*hydrophobine* X°; il s'ensuivit un peu de diarrhée, et en quelques jours la rougeur et l'enflure des cicatrices disparurent complètement; cinq ans se sont écoulés dès-lors sans aucun accident.

J'ai envoyé des dynamisations de l'*hydrophobine* aux docteurs Stapf et Mühlenbein, ainsi qu'au pharmacien Lappe.

SOCIÉTÉ

HOMOEOPATHIQUE LÉMANIENNE.

La Société s'est réunie, le 15 février, chez son président, M. DUFRESNE. — Après la lecture du procès-verbal, il est donné connaissance des excuses d'absence de MM. CLARIS, BUENSOD, CONVERS, DAPAZ et LONGCHAMP.

M. le D^r CHARRIÈRE lit quelques *observations* (v. au vol. V).

M. CHUIT cite un cas de guérison dont il promet l'observation rédigée. — Il dit, et M. SALADIN confirme, que les affections psoriques existans sur des individus qui ont eu *la gale*, et l'ont fait disparaître par un moyen quelconque, guérissent plus facilement que celles qui n'ont pas une origine assignable, et sont héréditaires ou constitutionnelles.

M. P. DUFRESNE dit, à l'occasion des observations de M. CHARRIÈRE, que l'*érésipèle* proprement dit doit être soigneusement distingué dans la pratique, de certaines éruptions ou rougeurs érysipélatoïdes, qui sont de véritables affections herpétiques, se montrant en diverses places, en particulier autour des oreilles, disparaissant plus ou moins facilement, se manifestant de même et ne se guérissant jamais sans l'emploi des antipsoriques.

Il cite le cas d'un malade très-fréquemment atteint d'une angine tonsillaire qui gonflait les amygdales à tel point que le malade était chaque fois menacé de suffocation ; lorsqu'il se présenta chez le médecin, il offrait une grande maigreur qui ne faisait que s'accroître depuis une année, et qui paraissait être la conséquence des nombreuses attaques d'angine. *Bell.* administré en deux doses, à deux jours de distance, a non-seulement guéri promptement l'angine actuelle, mais a épargné dès lors toutes récidives, ensorte que le sujet a regagné son embonpoint.

Il cite encore le cas d'un enfant chez lequel les amygdales étaient volumineuses au point de gêner beaucoup la voix ; trois doses *bell.* les ont ramenées à un volume assez peu considérable pour rendre à la voix son timbre naturel.

M. PESCHIER cite le cas d'un jeune homme de 24 ans, fort et sanguin, qui avait été longuement traité allopathiquement pour une affection syphilitique qui paraissait avoir son siège dans les amygdales. A la suite d'un bal, les tonsilles étant devenues volumineuses, rouges et ponctuées de blanc, le sujet leur trouvant de la ressemblance avec l'état qu'elles avaient offert pendant le traitement antisiphilitique, se présenta à M. P. ne doutant pas de porter un indice d'un retour de la même maladie ; le docteur en jugea différemment, et ne voyant là qu'une amygdalite, y appliqua *bell.*, qui enleva en très-peu de temps le symptôme.

Un autre sujet, atteint d'une syphilis pour laquelle il n'avait reçu, plusieurs mois auparavant, qu'un traitement allopathique non méthodique et incomplet, s'est présenté chez M. P., offrant, outre des ulcères au pénis et à l'aîne, des rougeurs ulcérées entourées d'un nombre de boutons, sur l'un et l'autre bras, des engorgemens ganglionnaires sous-maxillaires d'une oreille à l'autre, et les amygdales tellement gonflées qu'elles occupaient l'isthme presque entier du gosier; les douleurs de cette partie, la fièvre qui ne le quittait guère, et sans doute aussi l'inquiétude sur son état, le privaient de tout sommeil.

Trois doses *bell.* lui furent données à prendre le soir en se couchant, à deux jours de distance. Dès la première nuit il a parfaitement reposé; il a regagné l'appétit qu'il avait perdu; les amygdales ont immédiatement diminué ainsi que les ganglions, et les bras sont entrés en voie de guérison; ensorte qu'à sa seconde visite, au 7^e jour, le malade était de tout point beaucoup mieux, voyant à vue d'œil chacun de ses symptômes disparaître. La guérison de cette affection grave marche actuellement sous l'influence de ce seul remède.

M. Louis DUFRESNE cite le cas d'une femme récemment accouchée, sur la face de laquelle se montra une rougeur accompagnée de fièvre et de délire; appelé au cinquième jour, il donna *acon.* pour le soir et *bell.* pour le lendemain matin, reconnaissant un *érésipèle* bien caractérisé; ce jour-ci, doutant que *bell.* eût été donné par l'enfant qui approchait la ma-

lade, il en administra une nouvelle dose qui produisit un redoublement de délire mais fit disparaître l'érysipèle, auquel succéda un gonflement douloureux des deux poignets. Au bout de deux jours de l'existence de celui-ci, le docteur donna *acon.*; la douleur des poignets les quitta; mais les jambes devinrent douloureuses au point d'en être immobiles; *bry.* fut appliqué et suivi d'un érythème des jambes, et d'une éruption miliaire, qui ne furent point combattus. Au bout de cinq jours il n'y avait plus trace de maladie.

M. A. PICTET lit la traduction d'un morceau de HÉRING sur l'*hydrophobie* (v. plus haut).

M. P. DUFRESNE lit : *Quelques mots sur la philosophie de l'homœopathie* (v. dans le volume prochain).

M. SALADIN cite les deux cas suivans :

Un ouvrier charpentier tombe du premier étage dans la cave d'un bâtiment en construction; la tête paraît avoir porté sur une marche d'escalier; on le relève presque sans connaissance, atteint de cécité complète et répandant par l'oreille du sang en assez grande abondance, pour avoir marqué la route de quelques centaines de pas pendant laquelle on l'a transporté dans une maison du voisinage. Au bout d'environ trois heures, M. S. le trouve continuant à repandre du sang par l'intérieur de l'oreille dont l'extérieur n'offre pas de lésion visible; vomissemens, yeux fermés, sorte de coma, réponses lentes et difficiles, pouls très-irrégulier, de 80 à 100, tronc et mem-

bres sains en apparence. *Arn.* $\frac{00}{6}$, autant pour le soir, et $\frac{0}{6}$ pour le lendemain matin. — Quelques heures après la première dose, le malade a eu moins de coma ; il a passé la nuit assez tranquille, sans être gardé. Le lendemain, M. S. le trouve debout, se promenant dans sa chambre, voyant distinctement, n'éprouvant pas de douleur, ayant le pouls régulier et normal, et demandant à manger. Le troisième jour, il est retourné à son ouvrage.

Une jeune fille de 9 ans, qui a naturellement la vue faible et mauvaise, en marchant dans un bâtiment en construction, tombe d'environ dix pieds de hauteur sur des copaux. Au bout d'environ 1 $\frac{1}{2}$ heure, elle est relevée et apportée chez elle sans connaissance ; mise dans son lit, elle y reprend la parole et le mouvement, mais elle est saisie d'un délire chantant. M. S. appelé, lui trouve le pouls très-irrégulier, et un froid général de tout le corps ; *arn.* $\frac{00}{6}$; après 20 minutes environ, la chaleur reparait, suivie de vomissemens et de coma ; à 10 heures du soir, *arn.* $\frac{0}{6}$; bientôt retour complet de la connaissance. Le lendemain matin, l'enfant ne se plaint que d'une sensation générale de brisure ; le surlendemain, aucune trace de mal.



CH. GRUAZ, Secrétaire.

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE DE CH. GRUAZ,

Rue du Puits-Saint-Pierre.